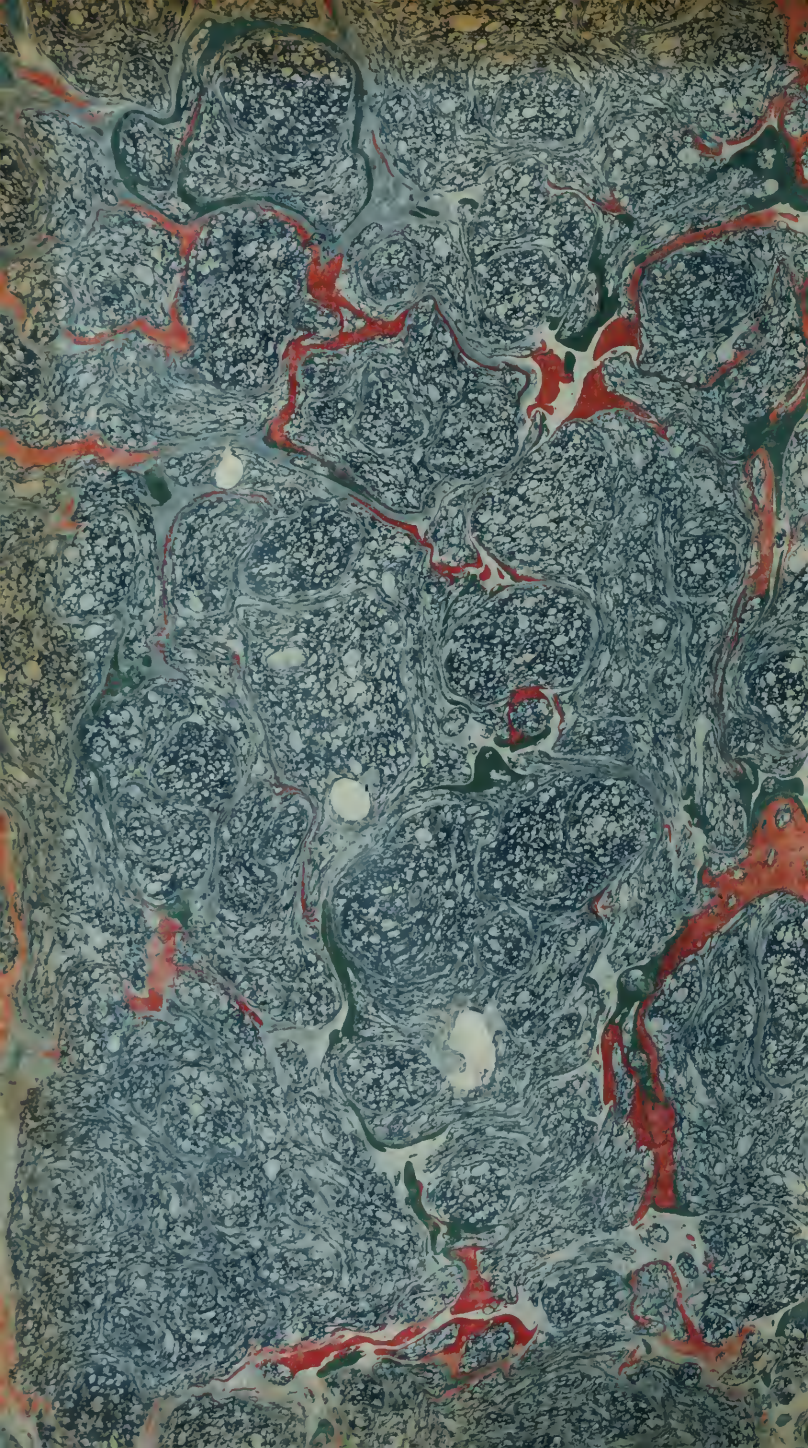
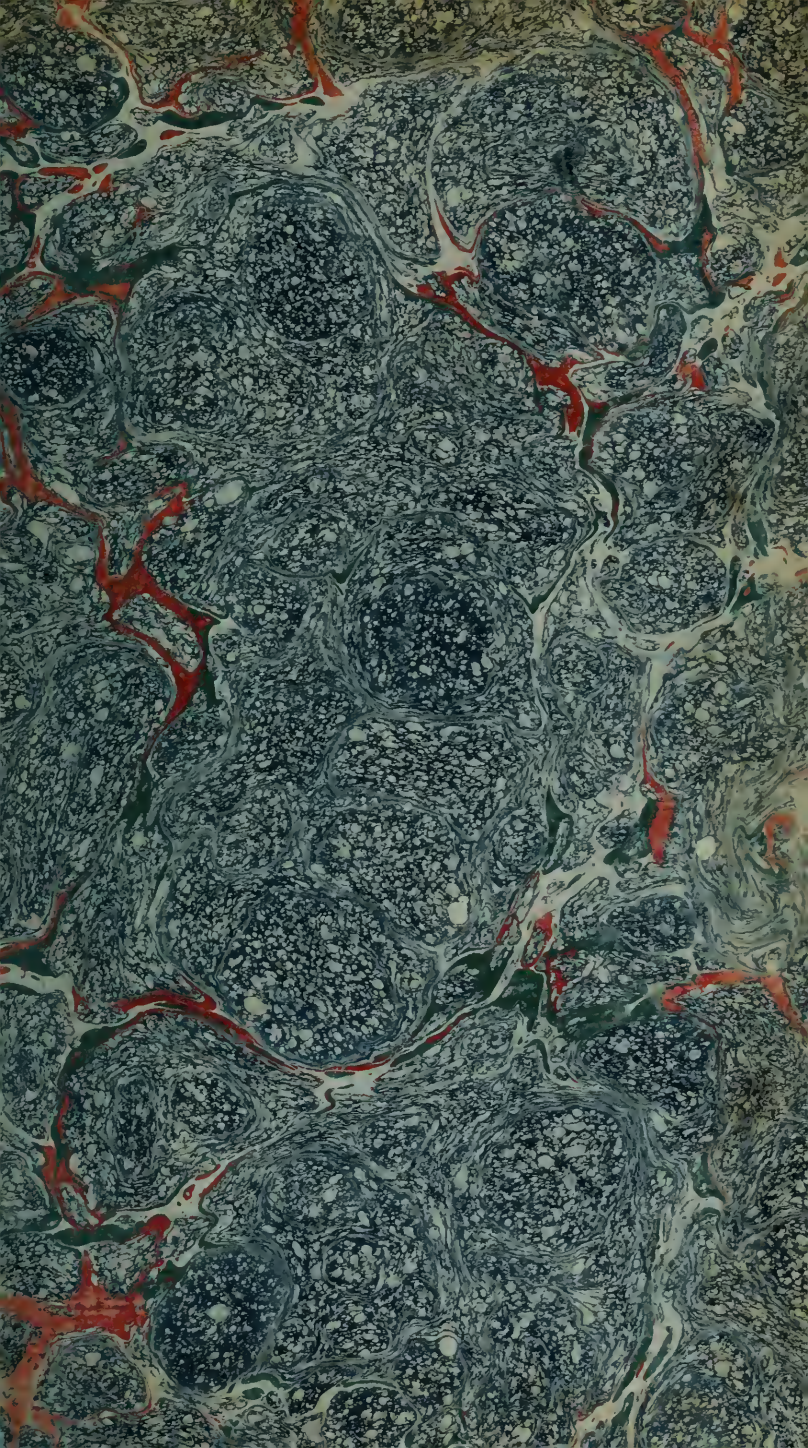




Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/thtre06pix

CSP

THÉATRE

DE

RENÉ-CHARLES

GUILBERT DE PIXERÉCOURT.

TOME SIXIÈME.

PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,

DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

Universitas BIBLIOTHECA ttaviensis

CSP
PQ
2382
.P4A19
1802
v.2

TABLE DES PIÈCES

CONTENUES

DANS LE SIXIÈME VOLUME.

L'ENNEMI DES MODES, ou LA MAISON DE CHOISY, Comédie en trois actes et en prose.

LE PETIT CARILLONNEUR, ou LA TOUR TÉNÉBREUSE, Mélodrame en trois actes et en prose.

LE CHIEN DE MONTARGIS, ou LA FORÊT DE BONDY, Mélodrame historique en trois actes et en prose.

CHARLES-LE-TÉMÉRAIRE, ou LE SIÉGE DE NANCY, Mélodrame historique en trois actes et en prose.

CHRISTOPHE COLOMB, ou LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE, Mélodrame historique en trois actes et en prose.

LE SUICIDE, ou LE VIEUX SERGENT, Mélodrame en deux actes et en prose.

L'ENNEMI DES MODES,

OU

LA MAISON DE CHOISY,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Par R. C. GUILBERT DE PIXERÉCOURT;

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de S. M. l'Impératrice, le 7 Décembre 1813.

Prix: 1 fr. 50 c.

PARIS,

Chez BARBA, Libsaire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, N°. 51.

De l'Imprimerie de Hocquet, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1814.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. St.-LOUIS, rentier du Marais...	M. *Perroud.*
DUTREC, son Neveu.....	M. *Clozel.*
DOLBAN, ami de St.-Louis.....	M. *Chazel.*
EUGÈNE, neveu de Dolban.....	M. *Perrier.*
PALMIRA DE VERNEUIL, fille d'un ami de M. St.-Louis.....	Mlle. *Fleury.*
ZEPHIRIN DE FOLLEVILLE, ami d'Eugène.....	M. *Pélissié.*
Mad. DE St.-PHAR.....	Mad. *Roy.*
MAGDELON, vieille gouvernante de M. St.-Louis.....	Mad. *Molé.*
PIERRE, portier chez M. St.-Louis..	M. *Armand.*
Mad DE VIEUX BOIS, M. DE LA RAPIÈRE, GENEVIÈVE DOUCET, habitans du Marais.	Mad. *Descuillès.* M. *Valville.* Mlle. *Broccard.*
BELCOUR, musicien attaché à l'Opéra-Comique.....	M. *Edouard.*
Un Notaire.....	M. *Azéma.*

La scène est à Paris; les deux premiers actes se passent au Marais, chez M. St.-Louis, et le troisième, à la chaussée d'Antin, chez Mad. de St.-Phar.

Vu au Ministère de la Police générale de l'empire, conformément aux dispositions du Décret impérial du 8 juin 1806, et à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 5 Novembre 1813. Le Secrétaire général.
SAULNIER.

L'ENNEMI DES MODES,

OU

LA MAISON DE CHOISY,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon gothique dans la maison de monsieur Saint-Louis. Quatre portes latérales et une dans le fond. Une croisée à droite ; une table, un pupître, des siéges.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAGDELON, PIERRE. (*)

MAGDELON, *entrant par la gauche* (**) *avec une pile d'assiettes.*

Pierre! Pierre!...

PIERRE, *entrant par le fond. Il tient son bougeoir à la main et parait à moitié endormi.*

Qu'est-ce que vous me voulez, mamselle Magdelon ?

MAGDELON.

Comment! tu dors déjà ? On voit bien que tu es un portier du marais.

(*) Les acteurs sont placés au théâtre comme en tête de chaque scène.

(**) Toutes les indications que l'on trouvera dans le cours de la pièce sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

PIERRE.

Ecoutez donc, mamselle, il est joliment tard. Neuf heures du soir! .. je ne conçois pas que M. Saint-Louis, notre bourgeois, ne soit pas encore rentré; lui qui à huit heures trente-cinq minutes ne s'expose jamais dans les rues. Il en est neuf, vous dis-je. Quelle imprudence! il rentrera à une heure indue.

MAGDELON *pose ses assiettes sur une table.*

Il est avec mademoiselle Palmira, à la promenade, à notre Coblentz, au jardin Turc.

PIERRE.

C'est çà. Mais plus elle est jolie, mamselle Palmira, plus il doit craindre de la laisser tard dans ce jardin Turc, la perte des demoiselles du marais. C'est là, dès que le crépuscule ne permet plus d'observer leurs regards, c'est là que les jeunes personnes apprennent ces manières de petites maîtresses, ces coquetteries, ces rafineries, ces sympathies, enfin ces joueries de paupières qui attirent les jeunes gens, les font revenir et forment ces inclinations muettes .. sans parler. C'est là le soir, que l'on apprend de ces dames, échappées comme par grâce de la chaussée d'Antin, à ôter ses gants, son chapeau, son schall avec dessein. Sous le prétexte de la chaleur, on montre un bras arrondi, une main charmante; le chapeau dont on n'avait d'abord dénoué que le ruban, est enlevé tout-à-fait; il laisse voir la figure tout entière et les yeux les plus éveillés. On se penche en arrière, comme pour regarder quelque chose, et le schall, sans qu'on le veuille, tombe et découvre un... une... des.... enfin le jardin Turc, les lumières, les jeunes gens, la chaleur et les glaces... tout çà, mamselle Magdelon, autant de précipices pour la jeunesse. Heureusement vous ne craignez plus çà, votre tems est fini.

MAGDELON.

Tu n'es qu'un sot. Ce sont toutes ces balivernes qui tournent la tête à M. Saint-Louis, lui font aimer ce Dutrec, son imbécille de neveu, singe adroit des excellentes qualités de son oncle; mais qui avec son habit de Silésie, sa culotte de satin,

son gilet à effilé, ses aîles de pigeon et son chapeau de 1790, est un méchant sous l'air de bonté, un impie sous la mine dévote, un mauvais parent sous des dehors aimables, un faux ami sous l'apparence la plus sincère. Il n'aime de son oncle que la fortune, de ses parens que l'héritage et de ses amis que les maitresses.

PIERRE.

Ah ! quel blasphème!

MAGDELON.

Entiché des tristes habitudes de son marais, M. Saint-Louis ne peut souffrir les jeunes gens vifs, alertes, étourdis, mais dont la franchise égale le bon cœur, tels enfin que le neveu de M. Dolban, notre ami à tous. Eh pourquoi ? parce que Dutrec ne cesse d'en dire du mal. Notre maître désaprouve hautement l'amour de ce bon Eugène pour Palmira, eh pourquoi? parce que Dutrec secrètement épris de cette jolie personne, fait regarder cette ardeur pure, comme indécente et dangereuse. Enfin, M. Saint-Louis est l'ennemi de la jeunesse et des modes par entêtement, Dutrec un fourbe par calcul, M. Dolban, un brave homme par inclination, son neveu un aimable garçon par habitude, et Palmira une petite fille bien amoureuse par ingénuité. Tel est au juste le portrait de toute la maison.

PIERRE.

Diable ! vos coups de pinceau sont bientôt donnés. Mais, tenez, mamselle Magdelon, vous êtes comme toutes les femmes un peu mûres ; quoique çà ne leur serve plus à rien, elles se mettent toujours du parti des jeunes gens... par souvenir.

(*on sonne.*)

MAGDELON.

On sonne. Et mon couvert qui n'est pas mis !...

PIERRE.

A neuf heures et demie !... au milieu de la nuit !... çà n'est pas pardonnable.

MAGDELON.

On sonne plus fort... allez donc ouvrir.

PIERRE.

Diable ! il faut qu'il y ait du nouveau. Ordinairement on ne sonne que trois coups à la distance d'une minute. Courons.

(il sort lentement.)

MAGDELON.

Ah ! mon dieu ! quel tapage !... Préparons mon couvert.

SCÈNE II.

MAGDELON, DUTREC, PIERRE.

DUTREC *entre avec précipitation et en faisant du bruit.*

Je n'en puis plus, j'ai perdu la tête.

PIERRE.

Je crois bien plutôt que c'est votre chapeau, car je ne le vois pas.

DUTREC.

J'ai manqué même de perdre la vie.

MAGDELON.

Ah ! mon dieu !... et M. Saint-Louis, et mademoiselle Palmira?

DUTREC.

Ils me suivent... probablement. Imaginez-vous que nous avions passé la plus agréable soirée sur le boulevard du temple; nous avions vu les oiseaux hollandais, charmantes petites bêtes ! elles ont les inclinations et les pattes tout-à-fait guerrières; elles battent la caisse et tirent le canon.... enfin, c'est un prodige... volatil. Nous nous régalons ensuite de la lecture des affiches de l'Ambigu-Comique et de la Gaité; chez l'un le *Pélerin blanc*, chez l'autre l'*Homme noir*, la couleur n'y fait rien : voilà, mes amis, le moment le plus terrible. Le désir de voir le noble spectacle des danseurs de corde nous fait entrer chez le rival impuissant du jardin Ture : j'étais heureux comme un roi dans le jardin des princes ! je m'approche des danseurs; je regardais et ne prenais rien. Un

garçon, me dit poliment, d'une voix de Stentor : « Prenez « quelque chose ou ne regardez pas. » Je prends... une chaise, même deux ; cela ne suffit pas. Il fallut prendre un petit verre de liqueur, je le pris. Comme je fixais les yeux sur le théâtre, un jeune homme s'approche de Palmira et la considère ; je dis à la jeune personne : » enfoncez votre chapeau. » Mais cet étourdi au petit collet, à l'habit court, chaque fois qu'il me voyait applaudir les sauteurs, disait, en me regardant : quel sot ! quel sot ! je ne compris pas d'abord ; mais à la huitième ou dixième fois, je lui demandai, s'il me connaissait. Il répéta : quel sot ! alors j'ai vu qu'il croyait me connaître. La colère me transporte, je me fâche ; mon oncle me dit : allez-vous en, Dutrec, nous vous suivons, allez-vous en. Je m'en vais et me voilà.

PIERRE.

Vous vous tirez toujours bien des mauvaises affaires, notre jeune maître.

MAGDELON.

Oui, en s'en allant.

DUTREC.

En s'en allant !... Oh ! cela n'est pas fini. Il verra si je suis un sot.

MAGDELON.

Il le verra. Mais voici notre monsieur.

SCÈNE III.

MAGDELON, PALMIRA, SAINT-LOUIS, DUTREC, PIERRE.

S. LOUIS, *en colère.*

J'en étais sûr !

DUTREC, *avec un air hypocrite.*

Sûr de me trouver ici, mon oncle ? Vous m'avez ordonné de me retirer. Quoique brûlant de venger mon injure et l'ou-

trage fait à mademoiselle par des regards plus que téméraires, j'ai préféré suivre votre volonté, toujours sacrée pour moi.

MAGDELON, *à part.*

Le voilà qui a repris son air hypocrite.

S. LOUIS.

Devines-tu quel est le jeune homme qui nous a valu cette scène?

DUTREC.

C'est un de ces étourdis plus occupés de leurs habits que de leurs mœurs; de leur cravatte que de leur conduite, et qui toujours loin de leur respectable famille, passent leur vie aux spectacles, dans les promenades et dans des sociétés peu honnêtes; de ces écervelés comme....

PALMIRA, *ironiquement.*

Comme M. Eugène, n'est-ce pas?

S. LOUIS.

Vous l'avez dit, mademoiselle; le provocateur est l'ami d'Eugène, c'est un monsieur de Folleville, jeune écervelé, beau danseur, à qui sa supériorité dans cet art futile a mérité le noble surnom de Zéphirin. Aussi je suis d'une fureur!.... Otez ce couvert, Magdelon, nous ne souperons pas.

DUTREC.

Non, non, nous ne souperons pas. (*A part.*) Je meurs de faim. (*Haut*) Il faut que tout ceci s'explique.

S. LOUIS.

Que l'on fasse venir M. Dolban, et que. M. Eugène vienne aussi.

PIERRE.

M. Eugène n'est pas encore rentré.

S. LOUIS.

Quoi! à dix heures sonnées à l'horloge de la rue d'Angoulême?

DUTREC, *tirant sa montre.*

A onze heures moins quarante-huit minutes, mon oncle, sans vous démentir, et un jour où il ne fait pas clair de lune!

S. LOUIS.

Pierre, fermez votre porte, et n'ouvrez plus à personne.

(*Pierre sort.*)

MAGDELON, *bas.*

Je lui ouvrirai, moi !

PALMIRA.

Embrasse-moi, ma bonne.

S. LOUIS.

Pourquoi cet épanchement ?

DUTREC.

Pourquoi cette explosion sentimentale, mademoiselle?

PALMIRA.

C'est que je suis effrayée des dangers de M. Eugène ; la nuit, sans asyle, loin de son oncle...

MAGDELON, *à part.*

D'ailleurs il a une clef de la petite porte.

S. LOUIS.

Cet intérêt me déplaît, mademoiselle. Puisque vous m'y forcez, je dois vous redire encore que le respectable Verneuil, mon ancien ami et votre père, en vous envoyant à Paris, m'a confié tous ses droits sur vous, et je prétends en user comme un bon parent. Je vous défends donc de nourrir plus longtemps une chimérique passion. Eugène par sa fortune, et surtout par sa conduite, est loin de pouvoir prétendre à l'honneur de vous appartenir.

DUTREC.

Certainement! (*A part.*) Voilà ce qui s'appelle parler.

PALMIRA.

Il en est mille fois plus digne que votre neveu, dont je refuse très-positivement le cœur et la main.

DUTREC.

Voyez-vous, mon oncle?... c'est de la révolte toute pure.

S. LOUIS.

Votre père sera instruit de cette résistance, mademoiselle.

PALMIRA.

Je l'en instruirai moi-même, monsieur.

S. LOUIS, *avec sévérité.*

Retirez-vous dans votre appartement.

PALMIRA.

Pardon! je ne me consolerais pas de vous avoir offensé.

S. LOUIS, *se radoucissant.*

Allez, mademoiselle.

PALMIRA.

Je voudrais être assurée que vous ne conservez contre moi aucun ressentiment.

S. LOUIS, *de même.*

Bonsoir, Palmira.

PALMIRA *s'éloigne, puis revient derrière St.-Louis, et lui dit d'un ton très-affectueux :*

J'ai une prière à vous adresser.

S. LOUIS.

Parlez.

PALMIRA.

C'est... puisque vous remplacez mon père, que vous ne me priviez jamais des témoignages de tendresse que j'étais habituée à recevoir de lui.

S. LOUIS, *la baise au front.*

Elle est charmante.

DUTREC, *s'avance dans l'espoir d'embrasser Palmira, qui passe devant lui sans le regarder.*

Elle est charmante !

PALMIRA, *embrasse vivement Magdelon, et lui dit à demi-voix :*

N'oublie pas d'ouvrir à Eugène.

(*Elle sort par le fond.*)

SCÈNE IV.

MAGDELON, St.-LOUIS, DUTREC, PIERRE.

PIERRE, *rentrant par la droite.*

La porte est fermée à double tour, et voici M. Dolban.

S. LOUIS.

Retirez-vous tous, je veux avoir une conversation très-sérieuse avec lui. (*Magdelon et Pierre s'éloignent.*)

DUTREC.

(*A part.*) Pendant qu'ils vont causer, moi, je vais souper. (*Haut, avec un ton patelin.*) Bon soir, mon cher oncle; que le ciel vous accorde une heureuse nuit, des songes heureux, un heureux réveil et une heureuse santé. Je serai on ne peut pas plus heureux.

(*Il entre dans un appartement à gauche.*)

SCÈNE V.

DOLBAN, SAINT-LOUIS

S. LOUIS.

Pardon, mon ami, on vous a dérangé?

DOLBAN.

Pour vous! cela fût-il vrai, ce serait encore un plaisir.

S. LOUIS.

Dolban, nous devons l'un et l'autre nous énorgueillir d'une amitié de trente ans que rien n'a troublé....

DOLBAN.

Que rien du moins ne pourra détruire.

S. LOUIS.

Vous m'avez immolé vos goûts. Pour vous rapprocher de moi, renonçant aux plaisirs bruyans du grand monde, vous avez échangé le somptueux appartement que vous occupiez à la Chaussée d'Antin, contre un asyle modeste offert par l'amitié. Quoique je sois ennemi déclaré des modes et du luxe, j'apprécie votre sacrifice : il est grand, je le sais, et mon cœur vous en conserve une vive reconnaissance. Mais l'austère franchise dont je fais profession me force à vous dire que la présence de votre neveu paraît devenir un obstacle à la paix dont nous jouissions avant son arrivée ici.

DOLBAN.

On vous a inspiré contre lui des préventions.

S. LOUIS.

C'est vous, Dolban, qui êtes prévenu. Votre faiblesse vous aveugle. Je vous l'ai déjà dit, vous êtes trop bon; vous perdrez tout-à-fait ce jeune homme. Ses folies, ses absences, ses sociétés.... toute sa conduite enfin vous afflige au fond de l'âme, je m'en aperçois; mais vous n'osez en convenir ni vous en plaindre, puisque ses torts sont votre ouvrage.

DOLBAN.

Vous vous trompez, mon ami. Les folies de mon Eugène consistent à suivre les modes sans être ridicule, je les autorise; ses absences, il n'en fait aucune sans m'en confier le motif; ses sociétés, c'est moi-même qui les lui ai choisies parmi les jeunes gens de son humeur et de son âge; ainsi je ne puis m'affliger des torts qu'il n'a pas, et je trouve tout ce qu'il fait conforme aux goûts, aux désirs de son bienfaiteur.

S. LOUIS.

Il aime Palmira!

DOLBAN.

Je ne puis lui en vouloir d'aimer une jeune personne parée de toutes les grâces, de toutes les vertus. Eugène est mon unique héritier.

S. LOUIS.

Oui, mais les vingt mille francs qui composent à peu près tout votre revenu, s'éteindront après vous, puisqu'ils sont le produit de plusieurs emplois qui vous obligent à une certaine représentation, et ne vous permettent pas de faire de grandes économies. Pardon, mon ami, si j'entre dans ces détails, c'est qu'il est question d'intérêt, et M. de Verneuil veut que sa fille trouve au moins un parti de cent mille francs.

DOLBAN.

Ce n'est pas là votre meilleure raison.

S. LOUIS.

Vous devez donc exiger qu'Eugène ne voie plus Palmira; qu'il étouffe un amour inutile, et ne me mette point dans le cas de me fâcher sérieusement contre lui.

DOLBAN.

Je vous promets de le détourner de cette passion; mais l'empêcher de voir Palmira, de lui parler, lorsqu'ils habitent la même maison!.... Mon Eugène est trop franc pour me promettre de tenir une conduite aussi difficile.

S. LOUIS.

Il le faut cependant.

DOLBAN.

Vous allez vous fâcher?

S. LOUIS.

C'est que votre tiédeur m'irrite. A notre âge on n'invite pas, on ordonne.

DOLBAN.

A vingt-deux ans, quand on reçoit un ordre injuste, on promet d'obéir, et l'on n'obéit pas.

S. LOUIS.

Nous sommes les maîtres; nos enfans, nos neveux, doivent être toujours à nos pieds.

DOLBAN.

Vous vous trompez, c'est dans nos bras.

S. LOUIS.

Hé bien! voyons, monsieur, quel est le résultat de cette douceur exagérée, de cette excessive tolérance que vous affichez pour la jeunesse? D'abord pour instruire votre neveu dans des arts d'agrément, que je regarde comme dangereux, ou tout au moins inutiles, tels que la musique, la danse et d'autres, qui ne flattent que l'amour-propre, vous dépensez une partie de votre revenu. Ensuite pour satisfaire à toutes ses fantaisies, à toutes les manies du luxe, pour qu'il suive des modes ridicules, vous achevez de vous ruiner.

DOLBAN.

Vous êtes dans l'erreur; chaque année j'augmente au contraire les fonds que je destine à son établissement, et j'espère avant peu....

S. LOUIS.

Ce n'est pas vous seul que j'attaque ici, mais bien cet esprit

de vertige qui a bouleversé les sages principes de l'ancienne éducation. Chez vous ce jeune homme, au lieu d'attendre vos ordres à une distance respectueuse, se tient négligemment à vos côtés. Dans la rue, vous vous promenez comme deux amis, bras dessus, bras dessous. Enfin il n'y a plus de respect, plus de subordination ; le rang de la nature est méconnu, et ce système de bonté n'est, monsieur, qu'une faiblesse de caractère, un travers du jour et l'aveuglement le plus funeste. A présent, répondez.

DOLBAN.

Très-facilement ; la réponse est dans mon cœur. Votre question ne venait que de votre esprit, je suis donc déjà le plus fort. Mon neveu a vingt-deux ans. Sa première éducation a été la plus sévère qu'il soit possible de recevoir ; il est familier avec tous les auteurs grecs, latins et français. Ces premiers travaux étaient les premières épines de la vie, j'ai dû ensuite les adoucir en y mêlant quelques roses. Sorti du collège à seize ans, il est rentré chez moi. Je me suis assuré par de fréquentes épreuves qu'il avait les inclinations droites, l'esprit sage, le cœur franc, l'ame sensible et généreuse. Dès-lors je l'ai regardé comme mon meilleur ami, comme un fils bien aimé. J'ai concentré toutes mes affections, tout mon bonheur dans ce cher Eugène. La rigueur n'est faite, selon moi, que pour les enfans qui nous résistent ; quand ils cèdent toujours, nous devons échanger notre douceur contre leur docilité. Qu'ai-je fait ? J'ai divisé ses journées en études et en plaisirs : il est fidèle aux unes comme aux autres. Je n'ai donc rien à lui reprocher, et je m'estime heureux de le voir commencer le voyage de la vie sur une route droite et fleurie. Vous le blâmez de ce qu'il ne se tient pas à une distance respectueuse quand il me parle? c'est moi qui l'attire, parce qu'il me semble toujours trop éloigné de mon cœur. Vous critiquez notre familiarité à la promenade? quand je le tiens sous mon bras, je suis sûr que ses regards, ses gestes, ses désirs sont sages. Si j'aperçois son attention fixée sur un objet peu convenable, je le presse contre moi, il baisse aussitôt les yeux, et me re-

garde ensuite avec timidité, comme pour me dire : tu as raison. Que puis-je faire de moins pour cet aimable jeune-homme ? Que puis-je exiger de plus ?.... Tolérer le vice est un tort ; être d'accord et familier avec la vertu, c'est presque dire que l'on est vertueux soi-même. Voilà ma réponse.

S. LOUIS.

Vous ne dites rien de ces modes ridicules...

DOLBAN.

J'avais dédaigné de répondre. Mais croyez que sous des habits bien carrés, des cravattes bien nouées, des pantalons bien larges et un chapeau d'une forme bizarre, on peut être un bon fils, un excellent ami, un homme fort estimable.

S. LOUIS.

Je vous assure, moi, que jamais un homme de bon sens ne s'avisera de chercher sous ces enseignes de la frivolité et de l'extravagance, les qualités précieuses dont il vous plaît de les parer.

DOLBAN, *à part.*

Homme injuste et prévenu ! quelque jour peut-être tu seras forcé de me croire.

S. LOUIS

Et ces spectacles où il court le soir ?

DOLBAN.

Il n'y va qu'avec des personnes qu'il m'a nommées, et que je connais.

S. LOUIS.

Vous croyez cela ?

DOLBAN.

Comme je ne le tourmente pas, il n'a aucun intérêt à mentir, et ne ment jamais.

S. LOUIS.

Vous savez sans doute qu'il n'est pas rentré ?

DOLBAN.

Il est à peine dix heures et demie.

S. LOUIS.

Ainsi vous êtes son avocat, son plus zélé partisan !

DOLBAN.

La cause d'un fils tendre et soumis est toujours bonne à défendre : elle est gagnée d'avance.

S. LOUIS.

Je ne parlerais pas mieux de mon neveu, et vous ne nierez pas, j'espère, qu'il n'y ait entr'eux une grande différence ?

DOLBAN.

Oh ! très-grande, assurément et je m'en félicite.

S. LOUIS.

Oui ! eh bien, monsieur, dites à ce jeune homme si parfait, à ce phénix, que dès demain Palmira appartiendra à mon neveu Dutrec; dites-lui que s'il continue ses chuchoteries, ses romances et ses œillades, il sortira de chez moi ou que j'en sortirai moi-même.

DOLBAN.

C'est nous qui sortirons, monsieur.

S. LOUIS.

Monsieur !... Pourquoi m'appelez-vous monsieur ?

DOLBAN.

Parce que depuis un quart-d'heure vous me donnez l'exemple.

S. LOUIS.

Moi, mon ami ! j'en suis fâché, je vous en demande pardon. Croyez-vous, mon cher Dolban, que de vieux amis puissent se brouiller aussi légèrement ?... Non, sans doute; un attachement fondé sur l'estime réciproque, sur des qualités solides, est inaltérable. Laissons-là nos neveux. Ma vivacité vous est connue, je n'ai jamais su discuter froidement, vous le savez mieux que personne. Mais pour vous prouver que cette petite querelle n'a rien changé dans mes sentimens, nous allons passer de suite à une affaire importante, dont je me proposais de vous entretenir demain matin, vous y trouverez un nouveau témoignage de mon affection et de la confiance que vous méritez.

DOLBAN.

A la bonne heure, cela me raccommode avec vous. Voyons, de quoi s'agit-il ?

S. LOUIS.

Pardon, il faut que j'aille chercher dans mon secrétaire.... attendez-moi, je suis à vous dans un moment.

SCENE VI.

DOLBAN, *seul.*

Excellent cœur ! esprit prévenu ! voilà une bien mauvaise nouvelle à annoncer à mon pauvre Eugène. Renoncer à Palmira qu'il aime tant !...

SCÈNE VII.

SAINT-LOUIS, DOLBAN.

S. LOUIS, *rentre tenant un porte-feuille à la main.*

Voici le fait. Une maison que j'ai long-tems habitée à Choisy, est à vendre; je veux l'acheter, mais je désire que le propriétaire ne sache pas que c'est moi qui en fais l'acquisition; il me la vendrait trop cher. Elle vaut cent mille francs, à peu-près les deux tiers de ce que je possède. Ce propriétaire demeure à Choisy; voilà son adresse et la somme en billets de banque. C'est un homme sûr, dont les affaires sont dans le meilleur état, je ne vois aucun risque à le payer comptant. Partez demain de bonne heure, achetez sous votre nom. Je vous sais instruit, prudent, et m'en rapporte à vous pour stipuler au contrat les conditions les plus avantageuses. Vous serez de retour à midi et me signerez une contre-lettre au profit de Dutrec. C'est la dot que je lui donne en épousant Palmira.

DOLBAN.

Mon pauvre neveu ne peut donc décidément aspirer...

S. LOUIS.

Non, mon ami, c'est une chose terminée ; n'en parlons plus, ces débats nous affligent mutuellement et finiraient peut-être par nous réfroidir ; j'en serais inconsolable.

DOLBAN.

Attendez encore quelques jours et...

S. LOUIS.

Non, Dolban, sur ce point nous ne serons jamais d'accord. Demain, à votre retour, nous signerons le contrat de mariage. Bon soir, mon ami, je ne vous remercie pas du service que vous allez me rendre, vous m'y avez habitué ; vous êtes si obligeant que je crains bien, quoique je puisse faire pour m'acquitter, de rester toute ma vie votre redevable.

(il sort.)

SCÈNE VIII.

DOLBAN.

Ce bon jeune homme! j'aurais réalisé toutes mes ressources pour son mariage ; je devais lui donner tout mon bien en lui disant : Eugène, je t'ai soutenu dans ton adolescence, à ton tour soutiens-moi dans ma vieillesse. Pendant vingt ans mon argent a servi à ton éducation, tu m'en dois l'intérêt ; acquitte-le par tes soins et ta constante amitié. Vraiment ! j'ai du chagrin de voir que cet amour ne puisse tourner à bien. Allons, ne perdons pas courage nous-même, quand nous aurons besoin d'en inspirer à un autre et au retour d'Eugène... feignons une tranquillité que nous n'avons pas. *(on sonne.)* Le voilà !... *(on sonne plus fort.)* Eh bien, Pierre ne répond pas !... *(on sonne encore plus fort.)* Le bon homme dort sans doute, voyons.

(il va ouvrir une porte à droite.)

SCENE IX.

PALMIRA, DOLBAN.

Palmira entre par le fond, traverse le théâtre en courant et va ouvrir une porte à gauche, sans voir Dolban qui lui tourne le dos.

PALMIRA, *à demi-voix.*

Ma bonne, Eugène sonne ; il a sonné trois fois ; venez donc.

DOLBAN.

Je vous remercie, aimable Palmira, de l'intérêt que vous prenez à mon neveu et je vais...

PALMIRA.

C'est inutile, la porte est fermée ; vous ne pourrez pas l'ouvrir, Pierre est couché.. Mais, Magdelon ne vient pas. Magdelon !... Magdelon !...

SCENE X.

MAGDELON, PALMIRA, DOLBAN.

MAGDELON, *en cornette et déshabillé de nuit. Mise comique.*

Me voilà ! me voilà ! est-ce qu'il n'a pas fallu le griser un peu ce Pierre ? mais je tiens les clefs. J'y vas.

(elle sort par la droite.)

SCÈNE XI.

PALMIRA, DOLBAN.

PALMIRA, *inquiète.*

Pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé... Il ne sonne plus !...

est-ce qu'il serait parti ? oh ! mon dieu ! M. Dolban, il se sera impatienté d'attendre et vous verrez qu'il ne rentrera pas.

DOLBAN.

Il se sera retiré peut-être chez son professeur, notre voisin.

PALMIRA.

Chez son professeur ?... Etes vous bien sûr... ah ! je crois l'entendre. (*elle court au fond.*) Oui, c'est lui, c'est bien lui ! il donne le bras à Magdelon ; ma bonne en est toute fière.

DOLBAN, *à part.*

Hélas ! cette joie ne sera pas de longue durée.

SCENE XII.

PALMIRA, MAGDELON, EUGENE, DOLBAN.

EUGENE, *mis élégamment et à la dernière mode.*

Appuyez-vous sur moi, ma bonne.

MAGDELON.

Il y a plaisir d'être utile à de pareils jeunes gens ; ils vous savent gré du moins et çà vous émeut, çà vous... (*bas*) mais à propos, vous n'aviez donc pas sur vous la clef de la petite porte ?

EUGENE, *avec un peu d'embarras.*

La clef de la petite porte ?... non, ma bonne.

MAGDELON.

Qu'en avez-vous donc fait ?

EUGENE, *bas.*

Je l'ai confiée à deux musiciens de mes amis qui doivent venir ce soir pour la fête de mon oncle. Mais chut...

DOLBAN.

Tu rentres bien tard, mon ami.

EUGENE.

Mon bon oncle, on donnait aux Français *Phedre* et *Amphytrion*. Peut-on quitter Racine et Molière ? leur compagnie est trop séduisante.

PALMIRA.

Votre Racine et votre Molière nous ont donné bien d'inquiétude.

MAGDELON, *bas à Palmira.*

Est-ce que vous êtes jalouse de ces messieurs-là?... Racine! Molière! qu'est-ce que c'est que çà, mon enfant?

EUGENE.

Ce sont deux grands hommes.

MAGDELON.

Ils ne sont jamais venus ici, ni même dans le quartier, les voisines me l'auraient dit.

EUGENE.

Vous en êtes bien sûre?

MAGDELON.

Très-sûre.

EUGENE.

Détrompez-vous; ils ont peut-être passé vingt soirées dans cette chambre.

MAGDELON.

Oh! par exemple.

EUGENE.

Oui, chemin faisant je me disais : comme tout change dans la vie! ce quartier fut le lieu de leurs réunions habituelles. Ces rez-de-chaussée habités aujourd'hui par l'obscur artisan, ces vastes appartemens occupés par le modeste commis, ont vu ce que la cour avait alors de plus brillant, de plus beau, de plus célèbre; l'esprit, les grâces, la volupté ont fait jadis du marais, leur séjour et leur temple. Madame de Sévigné par sa finesse, madame Scarron par sa modeste candeur, Ninon par les dons les plus étonnans de la nature, ont à jamais illustré les lieux où maintenant d'honnêtes rentiers et d'antiques douairières font paisiblement leur partie de piquet, de wisk et de reversi.

DOLBAN.

Rentrons, mon ami.

EUGENE.

Bon soir, Palmira.

PALMIRA.

Bon soir, Eugène.

EUGENE, *à Dolban qui soupire.*

Mon bon ami, quelque chose vous afflige. Ce soupir que je viens d'entendre...

DOLBAN.

Ce n'est rien.

EUGENE.

Mon oncle, vous dissimulez avec moi ?

PALMIRA.

Avec nous !

EUGENE.

Mes moindres désirs, mes plus secrètes pensées vous sont connus, et vous...

PALMIRA.

M. Dolban, il faut que vous nous disiez la cause de vos peines. (*bas à Magdelon.*) Cela fait que nous resterons plus long-tems ici.

DOLBAN.

Palmira, Eugène, vous le voulez ?...

PALMIRA, EUGENE, MAGDELON.

Oui.

DOLBAN.

Eh bien! demain Dutrec épouse Palmira.

PALMIRA, EUGENE, MAGDELON.

Demain !

DOLBAN.

Telle est la volonté formelle de M Saint-Louis, volonté qu'il vient de me signifier, en m'invitant à éloigner Eugène.

MAGDELON.

Demain !... et il ne m'en a rien dit !.. oh ! çà ne sera pas, çà ne sera pas. Il croit donc, notre maître, être le maître de suivre toutes ses volontés ? après vingt-neuf ans de service, il croit qu'il fera tout le contraire de ce qu'il doit faire et cela sans m'en prévenir ?... oh ! non, non, mille fois non. Il apprendra que de vieux serviteurs ont une ame, un sens droit, une raison souvent meilleure que d'autres et qu'enfin près de

trente années d'une surveillance et d'un attachement sans bornes méritent au moins quelques égards. vous verrez, vous verrez!

DOLBAN.

Ma bonne, les attaques d'une vieille amitié ont été vaines, les vôtres seront plus inutiles encore.

PALMIRA, *avec force.*

Eugène, je sais combien votre amour est sincère; ne vous affligez pas, ce mariage n'est pas encore conclu.

DOLBAN, *les prenant tous deux dans ses bras.*

Ecoutez-moi, mes enfans. Vous savez que vous n'êtes pas ici devant un juge sévère, mais avec un ami sage, prudent, et intéressé à votre bonheur. Croyez-en mes conseils; M. Saint-Louis a pour premier motif la fortune exigée dans votre époux par votre père. Le second, non moins puissant peut-être, est la faveur spéciale qu'il accorde à son neveu. Qu'opposer à cela? Rien. Tous nos efforts seraient regardés avec justice comme une rebellion coupable, ne mèneraient à rien et nous priveraient tout-à-la fois de l'amour et de l'amitié, car il faudra se fâcher, se brouiller, peut-être se haïr. Allons! chère Palmira, un acte de courage; toi, mon Eugène, de la résignation. Prouvez qu'une ame forte sait, quand il le faut, se montrer supérieure aux événemens de la vie et se soumettre même à l'injustice.

EUGENE.

Vous le voulez, mon ami?

PALMIRA.

Vous le pourrez, Eugène?...

MAGDELON.

Ils m'arrachent des larmes!

DOLBAN.

Vous êtes décidés, n'est-ce pas? Retirons-nous, Eugène. (*à Palmira.*) Mon enfant, par votre soumission, vous acquitterez, quoiqu'à un prix bien cher, la dette de la reconnaissance.

(*il entraîne Eugène.*)

EUGENE.

Adieu, Palmira, adieu.

PALMIRA.

Ma bonne, les forces m'abandonnent.

MAGDELON.

Chien d'amour! tu n'en fais jamais d'autres. (*Elle soutient Palmira, toutes deux sortent par la gauche. Dolban et Eugène s'éloignent par le fond. Il fait nuit.*

SCENE XIII.

DUTREC, *qui s'est montré plusieurs fois pendant la scène précédente, entr'ouvre la porte de l'appartement de gauche. Il est enveloppé d'un manteau.*

Enfin les voilà partis!... leur présence ici me gênait fort. La conversation semblait animée; mais je n'ai pu rien entendre. Peu m'importe au reste. J'ai fait un excellent souper, c'est l'essentiel. Me voilà restauré et tout prêt à partir pour aller rejoindre cette société choisie avec laquelle je me dédommage si agréablement chaque nuit de la contrainte du jour. Moi, quand mon oncle ne mange pas, j'ai l'air de ne pas manger; quand il travaille, je travaille; quand il se promène, je me promène; quand il dort, je fais semblant de dormir. Singe adroit de toutes ses actions, admirateur infatigable de chacun de ses goûts, j'ai su captiver son entière confiance, et je mène le bon homme sans qu'il s'en doute. J'affecte à propos un air simple et quelquefois niais dont on est dupe; en un mot, je trompe tout le monde ici pour arriver à mon but, je veux dire à mon mariage avec Palmira, charmante personne, riche héritière, dont les grâces et la fortune ne me laisseront rien à désirer. Mais chacun s'est retiré, tout est calme... il est près d'onze heures. (*il tire une petite clef de sa poche.*) Viens, chère et précieuse clef, viens m'ouvrir en secret le chemin des plaisirs. (*il se dispose à sortir par la droite, mais tout-à-coup il s'arrête et prête l'oreille.*) Hein!... j'ai cru entendre... (*il va regarder par une croisée*

qui est à droite auprès de la porte.) Que vois-je ?... deux hommes dans le jardin !... une lanterne sourde !... ils viennent droit à l'escalier dérobé... quel est leur dessein?... Le courage semble me dire tout bas de les attendre, mais la prudence m'ordonne de me retirer; elle parle plus haut et j'obéis à la prudence, du moins jusqu'à ce que je sache ce qui nous procure cette visite. (*Il se place derrière la porte de l'appartement de gauche.*

SCÈNE XIV.

DUTREC, ZÉPHIRIN DE FOLLEVILLE, BELCOUR.

ZÉPHIRIN.

Nous y voilà.

BELCOUR.

Savez-vons bien, M. de Folleville, que cette manière de s'introduire dans une maison, à l'heure qu'il est, pourrait sembler étrange, si nous étions vus par quelqu'un.

ZÉPHIRIN.

Effectivement. Une petite porte, une lanterne sourde!.... l'escalier dérobé!... cela sent furieusement l'aventure, mon ami! tant mieux, je suis fou des aventures, moi! (*Il rit.*) Si l'on allait nous prendre pour des voleurs!... cela serait charmant.

DUTREC, *à part, entr'ouvrant la porte.*

C'est le jeune homme du Jardin des Princes.

BELCOUR.

En tout cas, nos armes ne sont pas meurtrières, une flûte!.. un cor!... on nous croirait plutôt en bonne fortune.

ZÉPHIRIN.

Vous autres artistes, vous ne connaissez que cela. Mon cher, souvenez-vous donc que nous sommes au Marais, et que là il n'y a point de bonnes fortunes. Je ne connais dans cette mai-

son d'autre femme que la jolie Palmira de Verneuil, pour laquelle le bon Eugène soupire depuis long-temps, et quoique les rigoristes me regardent comme un étourdi, j'ose dire même un mauvais sujet, je suis incapable de concevoir une pensée profane pour l'objet des affections de mon meilleur ami... il est sacré pour moi. Non... mon cher, non... je ne ressemble point à ces hypocrites.... Ah! à propos d'hypocrite, il faut que je vous conte ce qui m'est arrivé ce soir au Jardin des Princes en vous attendant..... c'est délicieux, vrai! j'ai complètement mystifié un grand imbécile....

DUTREC, *à part.*

Je parie qu'il va parler de moi!

BELCOUR.

Permettez, M. de Folleville, que nous remettions à un autre moment.... N'oublions pas que nous sommes venus pour fêter un oncle chéri.

ZÉPHIRIN.

Vous avez raison. Eugène m'a prié de l'attendre ici, à onze heures précises; sans doute il ne tardera point à paraître.

BELCOUR.

Il aurait pu vous indiquer un rendez-vous plus commode.

ZÉPHIRIN.

A quelle heure? Pendant le jour vous avez des leçons à donner. Mon ami et moi sommes trop délicats pour vous dérober un temps précieux. Le soir, l'Opéra-Comique vous réclame; vous n'êtes libre qu'à onze heures.

BELCOUR.

Soit, mais nous aurions pu nous réunir dans votre quartier, cela nous aurait évité une course pénible.

ZÉPHIRIN.

Vous ne savez donc pas que le pauvre diable est à demi-cloîtré dans cette maison? On le croirait mort s'il rentrait cinq minutes plus tard que de coutume. N'oubliez donc pas, mon cher, que nous sommes en province, et qu'ici l'on a la sottise de croire que la nuit est faite pour dormir... En vérité, ces Parisiens sont incorrigibles; ils veulent tout soumettre à

leurs habitudes. On n'a pas idée de cela ! vraiment, c'est d'un ridicule complet. Ah ! voici Eugène.

SCÈNE XV.

DUTREC, ZÉPHIRIN, EUGENE, BELCOUR.

EUGÈNE.

Bonsoir, Zéphirin... (*A Belcour.*) Que j'ai de grâces à vous rendre !

ZÉPHIRIN.

Tu le vois, nous sommes exacts. Voilà nos instrumens.

EUGÈNE, *montrant un cahier roulé.*

Et ma musique. Mais j'aurai des distractions, je vous en préviens, et vous prie d'avance de les excuser.... Si j'avais prévu ce qui m'arrive...

ZÉPHIRIN.

Chagrin de cœur, je parie ?... Pour être heureux, cher Eugène, renonce à toute autre passion pour te livrer exclusivement aux arts ; celle-là ne trompe jamais, elle occupe, elle remplit délicieusement la vie, et n'entraîne avec elle ni soucis, ni regrets.

EUGÈNE.

Il se peut que tu aies raison ; mais venons à l'objet pour lequel je vous ai réunis. Voici le trio et la romance dont je vous ai parlé, et sur lesquels je voulais vous consulter avant l'exécution. Nous n'avons pas de temps à perdre, c'est après-demain la fête de mon oncle. Ce bon parent ! je me figure sa joie : quel bouquet plus agréable à lui offrir que mes progrès dans un talent acquis aux dépens de son aisance, et peut-être même de quelques privations.

ZÉPHIRIN.

Essayons d'abord le trio.

EUGÈNE.

Il faudra jouer bien doucement. La chambre à coucher de

M. St.-Louis est fort éloignée de ce salon; son neveu habite l'extrémité de ce corridor; mais la nuit les sons se prolongent... ils pénètrent davantage, et si l'on nous entendait....

ZÉPHIRIN.

Sois tranquille.

DUTREC, *sortant furtivement de sa chambre.*

Excellente occasion pour me venger de cet étourdi, et me débarrasser d'un rival dangereux! Courons éveiller mon oncle.

(*Il sort par le fond sans être vu.*)

SCENE XVI.

ZÉPHIRIN, EUGENE, BELCOUR.

BELCOUR.

Je suis en train aujourd'hui.

ZÉPHIRIN.

Y sommes-nous?

(*Eugène prend un violon, Zéphirin joue de la flûte et Belcour du cor.*)

EUGÈNE.

Oui, piano surtout... pianissimo... en sourdine. C'est moins pour juger l'effet que pour savoir si je n'ai pas laissé échapper quelques fautes de composition. (*Ils exécutent un trio très-court arrangé pour les trois instrumens.*) Animez un peu maintenant... encore...

BELCOUR.

Et M. St.-Louis?

EUGÈNE.

Il dort.

SCENE XVII.

Les Mêmes, DUTREC.

DUTREC, *rentrant en tapinois.*

Voilà ce qui vous trompe; j'ai frappé doucement à sa porte et me suis vite esquivé.

(*Il se glisse dans sa chambre sans être vu.*)

SCENE XVIII.

Les Mêmes, excepté DUTREC.

EUGÈNE, *à Zephirin.*

Soutiens la cadence. (*A Belcour.*) Enflez les sons..... Ensemble !.... tutti !....

(*Chacun s'abandonne, et le morceau finit par un allegro bruyant.*)

SCENE XIX.

SAINT-LOUIS, EUGÈNE, BELCOUR, ZÉPHIRIN.

S. LOUIS, *en dehors.*

Magdelon ? Pierre ? (*Il entre en pet-en-l'air d'indienne, et tenant un bougeoir à la main.*) Quel vacarme, bon Dieu !

EUGÈNE, *déconcerté.*

M. St.-Louis !

BELCOUR.

Haïe ! haïe ! la transition est un peu brusque.

ZÉPHIRIN.

Nous ne sommes plus d'accord, mon ami.

S. LOUIS.

Je vous trouve bien hardi, monsieur, d'oser faire un pareil tapage à l'heure qu'il est, chez un homme que vous devriez respecter.

EUGÈNE.

Excusez, monsieur...

S. LOUIS.

Des sottises de cette force sont inexcusables. Troubler mon repos, éveiller les voisins, signaler ma maison comme le rendez-vous de ces jeunes insensés dont les pères de famille doivent éviter l'approche, me faire passer dans le quartier pour un extravagant.

EUGÈNE.

Si vous connaissiez mes intentions....

S. LOUIS.

Je ne veux pas les connaître, le résultat me suffit.

SCENE XX.

DUTREC, MAGDELON, PALMIRA, SAINT-LOUIS, DOLBAN, EUGÈNE, ZÉPHIRIN, BELCOUR, PIERRE.

(*Ces nouveaux personnages entrent à-la-fois par toutes les portes; ils sont déshabillés, et chacun porte sa lumière.*)

MAGDELON.

Hé bon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ?

DUTREC, *se frottant les yeux.*

Mon cher oncle, j'ai été réveillé en sursaut, et je suis bien vîte accouru à votre voix.

DOLBAN.

Pourquoi tout ce bruit ?

S. LOUIS, *à Dolban.*

Approchez, monsieur le tolérant, venez voir les nouveaux effets de votre indulgence ridicule.

EUGÈNE.

Mon oncle, aidez-moi, je vous prie, à faire comprendre à monsieur que ma conduite n'est pas aussi condamnable qu'il le croit. Il ne s'agit ici que d'une surprise que je vous ménageais. Je dois à vos bontés un talent dont les prémices vous appartiennent. J'ai composé pour votre fête deux morceaux dont j'étais impatient de connaître l'effet.

PALMIRA, *à demi-voix à St.-Louis.*

C'est moi qui dois chanter la romance; nous la répétons depuis huit jours, et je puis vous assurer qu'elle est charmante.

S. LOUIS.

Vraiment ! que n'êtiez-vous de cette réunion ? il ne manquait plus que cela pour compléter le scandale.

EUGÈNE.

L'exécution doit avoir lieu demain. Monsieur (*montrant Belcour*), n'est libre qu'après le spectacle ; craignant de vous inquiéter si je rentrais trop tard ; ne pouvant d'un autre côté vous mettre dans ma confidence, j'ai osé l'introduire ici avec M. de Folleville, mon ami, pour répéter mon premier œuvre.

DUTREC.

Mon oncle, c'est le jeune homme de tantôt.

S. LOUIS.

Oui, je reconnais monsieur.

ZÉPHIRIN.

Oui, monsieur, c'est moi-même. Désespéré, mon cher Eugène, de n'avoir pas mieux réussi, nous serons plus heureux une autre fois.

S. LOUIS.

Pierre, éclairez ces messieurs.

(*Zéphirin et Belcour sortent conduits par Pierre.*)

SCENE XXI.

Les Précédens, excepté ZÉPHIRIN et BELCOUR.

EUGENE.

Nous nous étions bien promis d'y mettre toute la circonspection que le lieu nous imposait; mais emporté bientôt par l'enthousiasme d'un père, j'ai négligé la prudence...

DOLBAN, *riant*

Et réveillé toute la maison... n'est-ce pas ?... (*bas à Saint-Louis.*) Eh bien, je ne vois rien là que de très-naturel, de très-gai. (*à Eugène.*) Sans doute tu n'aurais pas dû agir ainsi sans la permission de M. Saint-Louis.

EUGENE.

J'ai craint, je l'avoue, son extrême sévérité.

DOLBAN.

Mais au fond, cette petite étourderie ne blesse ni la décence ni les mœurs. Cette salle est éloignée de tous les appartemens.

S. LOUIS.

Allons, vous allez vous laisser séduire.

DOLBAN, *bas à Saint-Louis.*

J'avoue que je n'ai pas le courage de lui en vouloir.

S. LOUIS.

Ainsi vous trouvez bon que monsieur votre neveu introduise à minuit deux étrangers, qui sans doute sont fort honnêtes, mais qui pourraient ne l'être pas, dans une maison habitée par une jeune personne de seize ans et vous me blâmez, en sa présence, de ne point approuver de pareilles incartades!

DUTREC.

Comment donc ces messieurs sont-ils entrés?

PIERRE.

Ce n'est pas moi qui leur ai ouvert toujours!

EUGENE.

Ils sont entrés par la petite porte du jardin.

MAGDELON.

C'est juste. C'est moi qui en ai confié la clef à M. Eugène, il n'y a pas grand mal à cela.

S. LOUIS, *à Dolban.*

Eh bien! que dites-vous de cette circonstance? Ne vous semble-t-il pas tout naturel et surtout très-délicat d'abuser de la confiance que l'on nous témoigne? Dolban, si ma sévérité vous paraît excessive, elle n'est pas dangereuse du moins. Votre tolérance au contraire en encourageant de légers travers, peut devenir la source des fautes les plus graves dont je serais le complice, si je souffrais plus long-tems ce qui se passe ici. Ne vous offensez donc point du parti que je prends; quelque pénible qu'il soit pour tous deux, il est nécessaire. Je désire que dès ce moment toute intimité cesse entre votre neveu et nous. Vous avez conservé votre logement à la chaussée d'Antin, chez la brillante madame de Saint-Phar....

DOLBAN.

Bien m'en a pris de le conserver.

S. LOUIS.

M. Eugène pourra s'y livrer, sans contrainte, à son goût pour les arts.

DOLBAN.

Ainsi, monsieur, vous chassez mon neveu? Adieu, demain nous quitterons pour jamais cette maison.

S. LOUIS.

Comme vous voudrez.

EUGENE.

Je serais désespéré, mon oncle, d'être la cause d'une rupture...

S. LOUIS.

Eh! monsieur, qui vous parle de rupture?... J'en serais plus fâché que vous, car je perdrais un ami de trente ans...

DOLBAN.

Que vous ne craignez pas d'affliger dans ce qu'il a de plus cher, par une injustice, un affront.

PALMIRA, *à Saint-Louis.*

Monsieur...

MAGDELON.

Ce bon Eugène !... (*à Saint-Louis.*) Ne le renvoyez pas, monsieur, ne le renvoyez pas.

S. LOUIS.

Laissez-moi; qu'on ne m'en parle plus.

DUTREC, *à part.*

Cela va bien ! cela va bien !... Voilà mon rival congédié !

MAGDELON.

Vous me repoussez ! oui dà ! eh bien, je ne veux plus servir un maître injuste et prévenu... Moi aussi je vous quitte et je me fais femme de chambre à la chaussée d'Antin.

Fin du premier Acte.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente un jardin dessiné à l'antique ; des boulingrins, des maronniers, etc. ; il est fermé par un mur qui règne au fond dans toute la largeur. A gauche, une aîle de la maison ; des sièges ; une grille dans le fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

MAGDELON, PIERRE.

PIERRE, *à Magdelon qui sort de la maison avec un paquet sous le bras.*

Il n'est que six heures du matin, et vous êtes déjà levée, Mamselle Magdelon ?

MAGDELON.

Vous étiez bien couché hier à neuf heures et demie ? Pourquoi ne serais-je pas aussi matinale que vous êtes paresseux ?

PIERRE.

Vous avez de l'humeur.

MAGDELON.

Non, j'ai du chagrin.

PIERRE.

Ah ! oui.... le départ de votre protégé....

MAGDELON.

Oui, mauvais cœur.

PIERRE.

Mauvais cœur !... cela me fait de la peine aussi.

MAGDELON.

De la peine ! à vous ?... Oh ! que non. Votre Dutrec sera seul ici ; il aura la préférence.

PIERRE.

Il l'aurait bien sans cela ; mais à propos, qui donc a ouvert cette nuit la porte à M. Eugène ?

MAGDELON.

Qui ? moi.

PIERRE.

Avec quelles clefs ?

MAGDELON.

Avec les vôtres.

PIERRE.

Comment les avez-vous eues ?

MAGDELON.

En vous grisant.

PIERRE.

Je ne m'en souviens pas.

MAGDELON.

Oui, en vous grisant, Monsieur l'homme sévère, le valet à principes, le portier aux mœurs irréprochables. Vous faites le sage comme un rentier du marais, et vous êtes débauché comme le laquais d'un ci-devant marquis.

PIERRE.

Mamselle Magdelon !

MAGDELON.

Ne crois-tu pas m'imposer silence ?

PIERRE.

Non, je sais bien que çà serait impossible. Où donc allez-vous avec ce paquet ?

MAGDELON.

Où je vais ? la chose est facile à deviner. Je vais où ira M. Dolban.

PIERRE.

Quoi ! sérieusement vous quittez votre vieux maître ?

MAGDELON.

Il quitte bien ses vieux amis !... Je veux lui prouver que s'il a le droit de commettre une injustice, nous avons le pouvoir de la lui faire sentir.

PIERRE.

Comment ! mamselle Magdelon.... après vingt-neuf ans de service, vous pourriez....

MAGDELON.

J'attends ici M. Dolban et son neveu, qui disposent tous

pour leur départ. Si M. Saint-Louis les laisse aller, je m'en vais avec eux.

PIERRE.

Ah! le beau trait!

MAGDELON.

Tu n'en es pas fâché, tu seras seul. Comme tu vas redoubler d'hypocrisie!... comme tu vas répéter plus souvent encore : « Vous avez besoin de tranquillité, mon cher maître; ce jeune » homme mettait le trouble dans la maison, vous avez bien » fait de vous en débarrasser. » Et comme Magdelon ne sera plus là, tu pourras faire des profits considérables; ta bourse s'augmentera; et quand, bien gorgé de bénéfices, tu voudras t'éloigner, ne plus servir, tu ne t'en iras pas comme moi avec un petit paquet sous le bras, mais avec une bonne et grosse malle, témoin irrécusable de tes rapines et de tes friponneries.

PIERRE.

Je vous pardonne, Magdelon; le chagrin vous égare, et j'ai naturellement pitié des vieilles femmes. Mais voici vos respectables amis.

SCÈNE II.

MAGDELON, EUGÈNE, DOLBAN, un Porte-Faix, PIERRE.

(*Tous trois sortent de la maison.*)

DOLBAN, *au porte-faix.*

Portez ces effets rue du Mont-Blanc, n°. 145. (*Le porte-faix sort.*) (*A Pierre.*) Votre maître est-il levé?

PIERRE.

Je ne crois pas, monsieur.

DOLBAN.

Vous lui direz que je suis parti avec le plus vif regret de ne l'avoir pas vu, et que....

PIERRE.

Encore un moment.... Attendez son réveil. Monsieur sera fâché.... Ah ! le voici.

SCÈNE III.

SAINT-LOUIS, DOLBAN, EUGÈNE, MAGDELON, PIERRE.

S. LOUIS.

Il est donc vrai que vous me quittez, Dolban ?

DOLBAN.

Vous le voyez, nous partons.

S. LOUIS.

Je ne vous ai pas dit, Dolban, de vous séparer de moi ; je ne voulais éloigner que votre neveu.

DOLBAN.

Mon neveu et moi sommes inséparables.

S. LOUIS.

J'en suis fâché pour vous, car il vous donnera beaucoup de chagrin.

DOLBAN.

Votre aversion pour tout ce qui porte l'empreinte d'une jeunesse un peu vive, un peu folle, vous fait croire à l'impossibilité des sentimens honnêtes dans un cœur de vingt ans que l'âge exalte. Un jour vous reconnaîtrez votre erreur, et vous verrez qu'une figure bien enjouée, bien étourdie, vaut mieux souvent qu'un masque bien froid, bien compassé. La figure restera toujours la même ; le masque tombera, et la laideur du vice remplacera ces faux airs de vertu qui n'étaient que le résultat d'un calcul coupable. J'espère trouver toute ma vie dans ce neveu, qui vous semble pétri des ridicules du jour, et que vous supposez, d'après cela, dépourvu de délicatesse et d'honneur, j'espère, dis-je, trouver toujours en lui cette amitié confiante, cette tendresse, qui font mon bonheur. Et vous, je

le prédis, vous ne trouverez dans le vôtre que l'ingratitude et l'oubli de vos bontés, quand il n'aura plus rien à désirer. (*Avec une intention marquée.*) Peut-être en aurez-vous bientôt la preuve. (*A part.*) Je me charge de la lui donner, et la leçon sera forte. (*Haut.*) Adieu, mon ami.

S. LOUIS *bas à Dolban.*

D'après tout ce qui s'est passé, sans doute je ne dois plus compter sur vous pour le service que je vous avais demandé ?

DOLBAN.

Pourquoi donc ?... Au contraire, c'est moi qui réclame maintenant la faveur de vous être utile encore cette fois. (*Bas.*) A midi, en revenant de Choisy, je passerai chez mon notaire et je vous enverrai de suite une contre-lettre.

MAGDELON, *prenant son petit paquet.*

Adieu, monsieur.

S. LOUIS.

Quoi ! Magdelon....

MAGDELON.

Monsieur, j'ai vingt-neuf ans de service ; je n'ai rien gagné que ce qui me revient légitimement, aussi je n'emporte rien, vous le voyez ; mais quoique sans fortune, sans moyens d'existence et vieille, j'aime mieux suivre un brave homme qui n'a aucun reproche à se faire, que de servir plus long-temps un homme injuste, je dirai plus, un homme ingrat. S'il méconnaît, s'il oublie un ami de trente ans et son égal, se souviendra-t-il d'un ancien domestique?... Non, sans doute, il le sacrifiera de même un jour, et pour lui éviter ce nouvel acte de faiblesse ou de prévention, je m'en vais.

S. LOUIS.

Magdelon, c'est affreux.

DOLBAN.

Croyez que j'ignorais son dessein, et que loin de chercher à l'entraîner...

MAGDELON.

Je le jure ! c'est mon cœur seul qui me fait partir.

S. LOUIS, *se laissant tomber sur un siége.*

Je ne sais plus où j'en suis.

DOLBAN, EUGENE, MAGDELON.

Adieu, monsieur. (*ils sortent.*)

PIERRE, *à part.*

Enfin, les voilà partis !

SCENE IV.

SAINT-LOUIS, PIERRE.

S. LOUIS.

Pierre ?... Ils sont vraiment partis ?

PIERRE, *à part.*

Quel bonheur ! (*haut.*) Hélas ! oui, monsieur.

S.L OUIS.

Je n'aurais jamais cru que Dolban m'eût quitté. Voilà bien, quoiqu'il en dise, la preuve d'un mauvais cœur. Ce sont là de ces traits qui attestent les dangers de la dissipation. Dans notre quartier de bonnes gens, jamais un vieil ami, pour un motif aussi léger, n'eût abandonné celui qui le chérit depuis trente ans ; mais dans cet autre Paris, dans ce séjour du luxe, des plaisirs et de la folie, tout ce qui est mal semble bien. Le tourbillon d'un faux bonheur entraîne au delà des bornes de la raison ; il fait méconnaître aux insensés qui l'habitent, ce que l'on doit aux convenances, à l'amitié, à tous les sentimens honnêtes. Pierre, mon neveu n'a point encore paru ?

PIERRE.

Non, monsieur.

S. LOUIS.

Palmira n'est pas encore levée ?

PIERRE.

Si fait, monsieur, car je crois qu'elle a eu tant de chagrin qu'elle ne s'est pas couchée.

S. LOUIS.

Sans doute que dans sa douleur elle me donne tort ?

PIERRE, *à part.*

S'il pouvait faire maison nette ! (*haut.*) Je le crois bien,

monsieur, qu'elle vous donne tort. Vous êtes injuste, vous ne remplissez pas les volontés de son père, vous voulez la sacrifier, vous voudriez lui faire prendre tous les ridicules de vos vieilles connaissances.

S. LOUIS.

Elle dit cela! eh bien, pour mettre un terme à ces contradictions, elle épousera mon neveu dès aujourd'hui. Passe chez mon notaire; qu'il vienne de suite. Puis tu iras inviter toutes mes vieilles connaissances qu'elle méprise... monsieur et madame de Vieux-Bois, monsieur et madame de la Rapière, Geneviève Doucet, la petite Charlotte, n'oublie pas monsieur d'Elbœuf et sa sœur mademoiselle Cunégonde. Va.

PIERRE.

Oui, monsieur. (*à part.*) Les profits vont pleuvoir sur moi seul. (*il sort.*)

SCÈNE V.

SAINT-LOUIS.

Montrons du caractère. Oui, je veux leur prouver que je n'ai pas besoin de conseils; que quand j'ai pris un parti fondé sur la raison et la justice, je sais le soutenir et qu'enfin je puis me passer de tout le monde. Ce n'est pas l'embarras, il m'en coûtera bien un peu dans les premiers momens, je m'ennuierai quelquefois, oh! oui, je m'y attends. Je les regretterai, ne fut-ce que par l'habitude que j'ai de les voir; mais je ne le ferai point paraître; je saurai réprimer cette faiblesse; j'imposerai silence à mes pensées; oui, je veux bannir tout-à-fait ces ingrats de ma mémoire. Maudit homme! me quitter aussi brusquement!... Ce qui m'étonne, c'est qu'en s'éloignant il ait bien voulu se charger encore de ma commission. Un autre m'aurait dit: « Voilà vos cent mille francs, faites faire votre acquisition par qui vous voudrez ». Il a bien fait de ne point agir ainsi, et moi, je suis bien aise de penser qu'au moment d'une rupture

ma fortune presqu'entière se trouve entre ses mains : cette marque de confiance prouve à quel point nous nous estimons. Cette pensée me console, elle me comble de joie. Saint-Louis, tu t'abuses toi-même; tu n'es satisfait de cette circonstance, que parce qu'elle te donne la certitude de revoir ton ami. Malgré son humeur, il faudra bien qu'il vienne t'expliquer le résultat de ses démarches; ces détails seront longs, tu les prolongeras toi-même, afin de te retrouver pendant quelques heures encore avec un homme... que tu aimeras toujours. Eh bien ! oui, je voudrais déjà qu'il fût revenu de Choisy, qu'il fût là... qu'il causât avec moi... Je voudrais qu'il me tendit la main et que sur le cœur l'un de l'autre, nous pussions nous jurer un éternel attachement. On vient... c'est Palmira.

SCENE VI.

SAINT-LOUIS, PALMIRA.

PALMIRA, *tenant à la main une lettre ouverte.*

Monsieur, je n'ai jamais rien écrit sans vous le communiquer, c'est un devoir que la sagesse m'impose. Je le remplis avec peine aujourd'hui, puisqu'il me force à mettre sous vos yeux une lettre que j'adresse à mon père, et dont le contenu pourra ne vous être pas agréable.

S. LOUIS.

N'importe. Voyons cette lettre, mademoiselle.

PALMIRA.

Vous l'exigez ?

S. LOUIS.

Oui, mademoiselle. Lisez.

PALMIRA, *lit.*

» Mon père, vous m'avez envoyée de la province à Paris pour y jouir des agrémens de la vie....

S. LOUIS.

Vous manquent-ils les agrémens de la vie ?

PALMIRA.

» J'ai pour agrémens la raquette le matin, à midi deux ou » trois tours à la place Royale et l'après dîner un reversi de » trois heures.

S. LOUIS.

Poursuivez.

PALMIRA.

» Pour y achever mon éducation...

S. LOUIS.

N'est-elle pas achevée ?

PALMIRA.

» Je l'achève avec un vieux maître d'éloquence qui radote, » un professeur de mathématiques presque sourd et un maître » de géographie presqu'aveugle.

S. LOUIS.

Il vaudrait mieux des jeunes gens, n'est-ce pas?

PALMIRA.

» Le dessin, la musique, la danse, sont des arts inutiles et » dangereux. Le dessin occupe l'imagination, la musique l'en- » traîne et la danse la perd. Telle est du moins l'opinion de M. Saint-Louis.

S. LOUIS.

Oui, mademoiselle, je l'ai dit et je le soutiens. En dessinant une figure charmante, ou le maître dit à son élève : » Ah! mademoiselle, les jolis traits!... ce sont les vôtres!... « Ou la jeune personne, pensive, rêveuse, trace machinalement le portrait de l'Adonis qui l'a frappée la veille à la promenade. La musique est l'ame des passions; si la romance est bien tendre, le maître bien jeune, les sons harmonieux deviennent sympathiques et l'on s'aime sans le vouloir, sans se l'être dit, mais en se le chantant. La danse!... la danse! elle fait tourner la tête: et si la tête d'une femme n'est pas très-sûre quand elle est tranquille, qu'est-ce donc quand elle tourne comme une girouette?

PALMIRA.

Ainsi, monsieur, pour rester vertueuse il faut être ignorante! le beau mérite de n'avoir rien à se reprocher quand on n'a aucun écueil à redouter, pas le moindre combat à soutenir.

Plus il a de séduction, plus il est glorieux, je crois, de rester fidèle aux principes d'une vertu sévère.

S. LOUIS.

Laissez-là vos réflexions, mademoiselle, et continuez votre lecture.

PALMIRA, *lit.*

» Vous voyez, mon père, que sous aucun rapport vos intentions ne sont remplies; mais venons à un point plus essentiel, et qui me fait regretter surtout que vous vous soyez dessaisi de l'autorité paternelle, pour la confier à un ami respectable sans doute, mais que son éloignement exagéré pour tout ce qui est nouveau...

S. LOUIS.

Passez, je vous dispense du reste.

PALMIRA.

» Je vous ai confié que j'aimais en secret le neveu de l'ami de M. Saint-Louis, jeune homme doué des meilleures qualités et dont l'excellente conduite peut être attestée par M. Dolban, son oncle, l'homme le plus estimable que je connaisse et le mieux fait pour diriger avec succès une éducation.

S. LOUIS.

Eh bien?...

PALMIRA, *lit.*

» Eh bien, mon père, on veut me contraindre à épouser... qui? » Mon dieu! j'entends votre neveu.

SCÈNE VII.

DUTREC, SAINT-LOUIS, PALMIRA.

DUTREC.

Suis-je de trop?

S. LOUIS.

Non, reste. Nous en sommes à ton panégyrique. Made-

moiselle, dans une lettre à son père, passe en revue nos qualités.

DUTREC.

Mademoiselle est bien bonne.

S. LOUIS.

Poursuivez, Palmira.

PALMIRA, *lit.*

» On veut me contraindre à épouser .... qui ?...» mais monsieur...

S. LOUIS.

Allons donc, mademoiselle.

PALMIRA, *lit.*

» Qui ?... (*lisant vite.*) Un jeune homme aussi ridicule par » son esprit que par ses manières; cachant sous un air hypo- » crite les nombreux défauts qu'il a, mais qu'il blâme dans les » autres; enfin un sot qui ne peut me convenir.

S. LOUIS, *à Dutrec.*

Que dis-tu de cela?

DUTREC.

Que si c'est vrai, c'est bien malhonnête.

S. LOUIS.

Comment! si c'est vrai ?

DUTREC.

Je veux dire, si mademoiselle a écrit cela.

PALMIRA.

Je l'ai écrit, monsieur, et je n'écris jamais que ce que je pense.

DUTREC, *avec beaucoup d'humeur.*

Mademoiselle!... (*à part.*) Mais mon oncle ne se fâche pas, je ne puis pas me fâcher.

S. LOUIS.

Après, mademoiselle.

DUTREC, *imitant son oncle.*

Après, mademoiselle.

PALMIRA, *lit.*

» Mon bon père, rappelez-moi près de vous. Je suis l'espoir » de votre vieillesse. Sans vous il n'est point de bonheur pour

» la triste Palmira. Au milieu de tous mes ennuis, ma seule » consolation est de penser à vous et d'en parler quelquefois » à ce bon Eugène, que vous aimeriez, j'en suis sûre, si, » comme moi, vous connaissiez ses excellentes qualités; mais » nous sommes à deux cents lieues l'un de l'autre; aussi les « forces m'abandonnent, mon courage s'épuise, je n'ai plus » les moyens de résister à l'oppression sous laquelle je gémis. » Ah! quand elle est près de signer son malheur, venez au se- » cours de votre fille, de votre PALMIRA. »

S. LOUIS, *prenant la lettre.*

Et vous avez espéré que je laisserais partir cette lettre?

PALMIRA.

M'obligeriez-vous à l'envoyer en cachette?

DUTREC, *à part.*

Mon oncle est en colère, fâchons-nous. (*haut.*) Non, mademoiselle, vous n'enverrez pas cette lettre.

S. LOUIS.

J'ai procuration spéciale de votre père pour vous marier comme bon me semblera; il faudra bien, ne vous déplaise, que vous épousiez mon neveu, cet homme ridicule...

DUTREC.

Cet homme ridicule.

S. LOUIS.

Cet hypocrite...

DUTREC.

Cet hypocrite.

S. LOUIS.

Ce sot.

DUTREC.

Ce... vous m'épouserez, mademoiselle.

S. LOUIS.

Car j'ai mandé le notaire et tous mes amis du marais, ce matin même, pour en être témoins.

PALMIRA.

Il faudra que je signe n'est-ce pas? Eh bien! il sera plus aisé de me faire mourir que d'obtenir mon consentement.

(*Elle rentre.*)

S. LOUIS.

Héroïsme de roman ! Cette petite fille, me résister ainsi ! vraiment, je suis hors de moi.

SCÈNE VIII.

DUTREC, SAINT-LOUIS, PIERRE.

PIERRE.

Notre maître, vos commissions sont faites. J'amène tous vos amis. Quant au notaire, il n'était pas chez lui ; on l'enverra dès qu'il sera rentré.

S. LOUIS.

Bien. Apprête le déjeûner.

PIERRE.

Qu'est-ce que vous voulez, notre maître ?

DUTREC.

Cela va sans dire ; du café au lait et des petits pains chapelés.

SCENE IX.

DUTREC, St. LOUIS, M. DE LA RAPIÈRE, Mad. DE VIEUX BOIS, GENEVIEVE DOUCET.

Mad. DE VIEUX BOIS.

Salut à M. St.-Louis ! comment cela va-t-il ?... cela va-t-il bien ?

S. LOUIS.

Très-bien, Mad. de vieux Bois, très-bien.

M. DE LA RAPIÈRE.

La santé se soutient-elle au beau fixe, voisin ?

S. LOUIS.

Mais oui, M. de la Rapière.

GENEVIÈVE DOUCET, *avec une voix flûtée.*

Agréez, Monsieur, mes salutations respectueuses et sentimentales... certainement.

S. LOUIS.

Je les agrée, chère Geneviève.

M. DE LA RAPIÈRE.

Vous nous avez mandés, mon vieil ami, pour une circonstance solennelle, à ce que l'on dit ?

DUTREC.

Très solennelle ! pour mon mariage.

Mad. DE VIEUX BOIS.

J'aime les mariages à la folie ; on y danse, on y voit danser les jeunes personnes ; n'est-ce pas, Mademoiselle ?

GENEVIÈVE DOUCET.

Oui, Madame, on y danse.

M. DE LA RAPIÈRE.

Vous avez donc trouvé un parti sortable, sous tous les rapports, voisin ?

S. LOUIS.

C'est Mademoiselle Palmira.

GENEVIÈVE DOUCET.

Palmira ? qu'elle est heureuse !

DUTREC, *à part.*

Il n'y a qu'elle qui n'en convient pas.

Mad. DE VIEUX BOIS.

Mais c'est un enfant.

S. LOUIS.

De seize ans.

Mad. DE VIEUX BOIS.

J'en avais trente quand on me présenta M. de vieux Bois !

S. LOUIS.

Pierre ?.. (*Pierre paraît.*) dis à Palmira de se rendre au jardin ; en l'attendant, livrez-vous à tous les plaisirs que ce lieu vous présente ; agissez sans façon.

(*On apporte une table de jeu, chacun se place.*)

DUTREC, *à part.*

Enfin je vais donc me marier. Quel bonheur ! . . . jolie

femme ! . . une riche dot ! . . oh ! comme je quitterai le marais aussitôt que mon mariage sera conclu ! comme je me lancerai dans le monde ! . .

S.T LOUIS, *à part.*

Ce mariage m'inquiète ; peut-être ai-je mis trop de précipitation... j'aurais besoin de conseils, je le sens ; mais à qui en demander ? je n'ai plus là ce diable d'homme à qui je disais toujours : Dolban, fais-je bien ?.... et qui me répondait quelquefois avec un ton flegmatique : Non, mon ami, vous faites mal. Il s'élevait une discussion, mais cette discussion m'éclairait. (*Il s'oublie et s'emporte.*) Je fais mal, je fais mal, c'est bientôt dit, mais il faut me le prouver.

DUTREC, *accourant près de St. Louis.*

Qu'avez-vous donc, mon oncle?

S. LOUIS.

Rien, ce sont des réflexions.

DUTREC.

Hé bien, venez faire une partie de domino, mon oncle.

PIERRE, *à St Louis.*

Voici mademoiselle Palmira.

(Chacun quitte sa place, on s'avance, on fait cercle ; Palmira est saluée à son entrée par deux ou trois révérences bien profondes.

SCENE X.

PALMIRA, les Mêmes.

M. DE LA RAPIÈRE et Mad. DE VIEUX BOIS.

Nous venons, Mademoiselle, vous féliciter d'un mariage....

GENEVIÈVE DOUCET.

Vous féliciter d'un mariage....

DUTREC.

Avantageux.... (*A part.*) pour moi.

PALMIRA.

Je vous remercie d'un intérêt aussi vif, et vous prie de ne point vous déranger. (*Chacun reprend sa place.*) (*A part.*) De la croisée de ma chambre, je viens de voir Eugène dans la rue; il est déguisé en joueur de violon et accompagné d'un joueur d'orgue. Il m'a suppliée de l'introduire dans la maison : comment faire? c'est impossible. Voici une seconde lettre pour mon père, par qui l'envoyer? (*On entend jouer de l'orgue en dehors.*) Profitons de cette occasion; c'est lui sans doute qui la fait naître. (*Elle s'approche de M. Saint-Louis, qui joue au domino à gauche.*) Monsieur, pour mettre le comble aux plaisirs de votre société, vous devriez faire entrer ce joueur d'orgue.

DUTREC.

Ah ! oui, mon oncle; il n'y a rien d'enchanteur, de voluptueux comme l'orgue de Barbarie.

GENEVIÈVE DOUCET.

Certainement.

SAINT-LOUIS.

Pierre, appelle le joueur d'orgue.

PIERRE, *appelant par la petite porte du fond.*

Hé! l'homme!.... l'homme!... (*On entend répondre en dehors et de loin.*) Me v'là.

DUTREC.

Il pourra même, si vous le désirez, Messieurs et Dames, vous faire danser un menuet.

Mad. DE VIEUX BOIS.

Certainement ! le menuet d'exaudet.

(*Le joueur d'orgue entre en jouant de son instrument; Eugène l'accompagne avec son violon; Pierre referme la porte.*)

SCÈNE XI.

Les Mêmes, EUGÈNE, *déguisé en joueur de violon.*

DUTREC.

Voyons, mon ami, chantez-nous d'abord quelque petite chanson, si vous en savez.

EUGÈNE, *déguisant sa voix.*

Volontiers, mon bon monsieu.

DUTREC.

Une chanson de mariage; car, tel que vous me voyez, je suis l'époux de cette demoiselle.

EUGÈNE, *à part.*

Serais-je venu trop tard?

PALMIRA.

M. Dutrec plaisante.

EUGÈNE *s'approchant de Palmira.*

Hé bien! Mamselle, queu chanson voulez-vous que j' vous chante?

PALMIRA, *à demi-voix.*

Eugène, prenez cette lettre, et faites-la parvenir à mon père.

EUGÈNE, *de même.*

Je la lui remettrai, nous partons ce soir pour Toulouse.

PALMIRA, *de même.*

A moins que mon père n'en ordonne autrement, je ne serai jamais qu'à vous.

DUTREC.

Mon oncle, je boude.

PIERRE.

Messieurs, Mesdames, voici le notaire.

SCENE XII.

LE NOTAIRE, LES MÊMES.

LE NOTAIRE *à M. Saint-Louis qui s'est levé pour le recevoir*

Je me rends, Monsieur, à votre invitation. Où sont les futurs époux?

DUTREC *prenant la main de Palmira.*

Les voici. La jeunesse..... les graces de Mademoiselle, indiquent assez qu'elle est ma prétendue.

S. LOUIS *au notaire.*

Ecrivez, Monsieur.

DUTREC.

Oui, écrivez..... Eustache Thimothée Dutrec.

S. LOUIS.

Mon neveu, etc. Stipulez la dot de cent mille francs. Vous le voyez, Messieurs et Dames, je lui donne à peu-près tout ce que je posséde.

TOUS.

Lé bon oncle!

DUTREC.

Le parfait oncle!

S. LOUIS.

Oui, cent mille francs que j'ai placés aujourd'hui même dans l'acquisition d'une maison à Choisy. Mon neveu, je vais être à votre charge.

DUTREC.

Mon oncle, vous n'imaginez pas quel bonheur!

S. LOUIS *au notaire.*

Est-ce écrit?

LE NOTAIRE.

Oui, Monsieur. (*à Palmira.*) Maintenant, Mademoiselle, daignez me donner vos noms, prénoms, âge, demeure, ainsi que la quotité de la dot.

S. LOUIS *se mettant en devoir de dicter.*

Palmira de Verneuil....

PALMIRA *au notaire.*

Monsieur, je ne consens en aucune manière au mariage que l'on veut me faire contracter. Je proteste contre tout acte qui pourrait être fait à cet égard, et je ne signerai rien.

TOUS.

Ah ! mon dieu !

DUTREC *ébahi.*

Eh bien ! voilà une transition qui n'est pas du tout polie.

S. LOUIS.

Mademoiselle, quelle raison vous fait méconnaître l'autorité que l'on m'a donnée sur vous ?

PALMIRA.

Un mariage mal assorti compromettrait le bonheur de ma vie, et vous ne pouvez exiger que je me condamne à une infortune éternelle. J'aime et ce n'est pas votre neveu; mon père seul peut me priver de la personne que je préfère. J'attendrai sa volonté.

S. LOUIS.

On n'en dressera pas moins l'acte de mariage. Je vais de suite l'envoyer à votre père, et moins indifférent que vous pour un ami auquel il a de véritables obligations, il signera, Mademoiselle, et vous serez l'épouse de mon neveu.

PALMIRA.

Jamais ! (*Eugène transporté de joie lui baise la main*).

DUTREC.

Mon oncle, mon oncle, le joueur de violon lui a baisé la main. Je l'ai vu ! de mes propres yeux vu !

S. LOUIS.

Qu'est-ce que cela signifie ?

SCENE XIII.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE, *accourant.*

Notre maître ! notre maître ! un malheur terrible.... Le voisin Guillaume, qui arrive du faubourg Saint-Marceau, vient de me dire que M. Dolban, en revenant de Choisy, est tombé de cheval à vingt pas de la barrière, et qu'il est très-dangereusement blessé.

EUGÈNE, *jetant son déguisement.*

Grand dieu ! mon oncle ! .

TOUS.

Eugène !

EUGÈNE.

Ah ! malheureux !... j'ai tout perdu !... Oh ! mon unique ami, mon père !.... que je puisse du moins recevoir son dernier soupir !... (*Il sort éperdu*).

SCÈNE XIV.

Les Mêmes, excepté EUGÈNE.

S. LOUIS, *attéré.*

Malheureux ! c'est pour m'obliger.... c'est moi qui suis la cause de cet événement qui me plonge dans la plus affreuse douleur. Je perds le meilleur des amis !.. (*au notaire*) Monsieur, le mariage ne peut plus avoir lieu. Dutrec, selon toute apparence vous n'avez plus de dot, et moi plus de fortune..

DUTREC, *à part.*

Plus de fortune !

PALMIRA.

O mon second père ! j'ai pu vous offenser peut-être quand vous

étiez heureux, mais lorsque l'infortune vous accable, vous trouverez dans Palmira toutes les consolations, tout le dévouement que vous auriez droit d'espérer de la plus tendre fille. Vous me demandiez le sacrifice de mes affections, il était au-dessus de mes forces; celui de ma fortune entière ne sera rien, s'il peut vous rendre la paix et le bonheur.

S. LOUIS, *embrassant Palmira.*

Aimable enfant! votre sensibilité me pénètre et me fait sentir plus vivement mes torts envers un ami sincère que j'ai irrité, que j'ai éloigné de moi par mes préventions et mon injustice. Ah! c'est une leçon terrible..... Je sens que j'y succombe.

(*Il rentre à la maison. Palmira le soutient et le console. Dutrec salue tout le monde avec un air consterné*).

Fin du second Acte.

ACTE III.

Le théâtre représente un salon très-élégamment décoré et meublé à la dernière mode. Il est éclairé par un grand nombre de bougies placées sur de riches candélabres.

SCÈNE PREMIÈRE.

BELCOUR, FLORE DE St.-PHAR, ZÉPHIRIN DE FOLLEVILLE, une Amie de Mad. de St.-Phar.

(*Au lever du rideau on entoure Madame de St.-Phar qui vient d'exécuter un prélude brillant sur la harpe. Zéphirin de Folleville l'a accompagnée sur le violon.*) (*)

ZÉPHIRIN.

Bravissimo! madame de St.-Phar, bravissimo! cela est divin, miraculeux!

BELCOUR.

Véritablement, vous êtes d'une force extraordinaire.

ZÉPHIRIN.

On n'est pas de cette force-là. Je ne connais pas de professeur qui osât maintenant lutter avec vous, vrai! Je suis persuadé que Dalvimar, Nadermann...

BELCOUR.

Cousineau, Bochsa...

ZÉPHIRIN.

Seraient pâles auprès de cette exécution ravissante.

FLORE.

J'étais si bien secondée!

(*) Si l'acteur qui jouera Zéphirin ne sait pas danser, il faudra commencer l'acte à ces mots:

Bientôt sept heures, et Dolban ne revient pas.

Ligne 27 de la page suivante.

ZÉPHIRIN.

Non, je ne suis pas en verve maintenant ; j'ai les doigts paresseux. Mais après dîner....

FLORE.

Et les jambes, sont-elles bien disposées ?

ZÉPHIRIN.

Mais, pas mal.

FLORE.

En ce cas, mon cher Zéphirin, il faut que vous répétiez ce joli pas que vous devez danser ce soir avec Madame.

ZÉPHIRIN.

Volontiers, si Madame y consent et si vous daignez marquer vous-même la cadence au son de votre harpe.

FLORE.

Soit.

Zéphirin danse la gavotte sur un air que madame de Saint-Phar exécute avec la harpe.

FLORE.

Comme des anges.

ZÉPHIRIN.

Convenez que les arts font le bonheur de la vie. Quant à moi, je plains de toute mon ame nos bons aïeux de n'avoir pas connu ces jouissances, d'autant plus délicieuses qu'elles sont innocentes et pures. Vous me croirez si vous voulez, mais je vous jure, foi de galant homme, que je serais désespéré d'avoir vécu il y a trois siècles, vrai ! (*on rit.*)

FLORE, *regardant la pendule qui est sur la cheminée.*

Bientôt sept heures, et Dolban ne revient pas !.... C'est pour fêter son retour que je vous ai réunis, et je serais vraiment contrariée s'il nous fallait dîner sans lui. C'est un si bon ami, si indulgent, si serviable !

ZÉPHIRIN.

Et ce cher Eugène !... grâces au ciel, le voilà sorti de son marais. C'était une chose épouvantable, de voir un garçon de mérite englouti de la sorte. Véritablement cela criait vengeance. Je me félicite beaucoup d'avoir contribué à sa résurrection.

(*on rit.*) C'est le mot. On peut dire sans hyperbole qu'il était enterré dans ce quartier perdu. Convenez que mon aventure de la nuit dernière est impayable, et que la colère de ce vieux bonhomme du marais est tout à fait risible.

FLORE.

Dolban ne m'a rien dit encore de cette rupture. Je n'ai pu le voir ce matin, il était fort pressé, mais je suis impatiente d'en connaître les détails.

ZÉPHIRIN.

C'est un divorce par incompatibilité d'humeur.

FLORE.

Je l'avais prédit. Mais j'y songe, il a amené avec lui une espèce de gouvernante qui pourra peut-être nous dire ce qu'il est devenu. (*Elle appelle.*) Justine !

ZÉPHIRIN.

Prenez garde, madame de St.-Phar, vous allez vous casser la voix, et ce serait un meurtre. *(à la cantonnade.)* Que l'on fasse venir la femme de chambre de M. Dolban.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MAGDELON.

MAGDELON, *vêtue en femme de chambre élégante, ce qui contraste plaisamment avec sa tournure et son âge. Son entrée excite un rire universel, mais étouffé.*

Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, madame ?

ZÉPHIRIN.

Oh ! la bonne figure ! la bonne figure !

FLORE.

Je voulais vous demander, ma bonne, si vous savez où est M. Dolban, et quelle raison l'empêche de venir ?

MAGDELON.

Oh ! mon dieu ! non, Madame, je n'en sais rien ; et voyez-

vous, cela m'inquiète beaucoup, car quoique je ne sois à lui que de ce matin, je l'aime comme si je le servais depuis vingt ans. C'est un si brave homme !

FLORE.

Ah ! vous n'êtes entrée chez lui que d'aujourd'hui ?

MAGDELON.

Non, Madame, je suis une femme de chambre de hazard.

ZÉPHIRIN.

On s'en aperçoit.

MAGDELON.

Je comptais bien finir mes jours chez M. Saint-Louis ; mais comme je ne peux pas souffrir les injustices, je l'ai quitté pour suivre son ami. C'est une histoire qui n'en finit pas. Imaginez-vous, ma bonne dame.....

FLORE.

Vous me la raconterez dans un autre moment.

MAGDELON.

C'est juste. *(Elle regarde autour d'elle et fait plusieurs révérences.)* Excusez.

FLORE.

S'il n'est pas de retour à huit heures, nous dinerons sans lui.

MAGDELON.

Comment, vous dinerez !... Pardon, Madame ; est-ce que l'on dine deux fois chez vous ?

FLORE.

Du tout, ma bonne.

MAGDELON.

Et vous appelez cela diner !... à huit heures du soir !

ZÉPHIRIN.

Sans doute, ma bonne mère. Cela vous étonne, je le conçois ; ce n'est pourtant qu'une heure plus tard que de coutume.

MAGDELON.

Ah ! c'est que, voyez-vous, dans le quartier d'où je viens, je mettais le couvert pour souper précisément à cette heure-là.

FLORE.

Votre maître ne vous a-t-il pas dit en sortant.....

MAGDELON.

Oui, Madame; il m'a dit, Magdelon... je veux dire Justine... je vous demande pardon, mais pendant cinquante ans on m'a nommée Magdelon; ce n'est que de ce matin que je m'appelle Justine, et je n'ai pas encore eu le temps de m'y habituer..... « Justine donc, m'a-t-il dit, je vais à Choisy pour une affaire » très-pressée. Tu feras dire à madame de St.-Phar que je la » prie d'agréer mon respectueux hommage, et que j'aurai » l'honneur de diner avec elle ». Jugez de mon inquiétude, moi qui connais M. Dolban pour l'homme le plus exact de Paris, lorsqu'à midi et demi j'ai vu que l'on servait le diner et que l'on se mettait à table sans lui.

ZÉPHIRIN.

Ah! charmant! ce diner-là, ma bonne, c'était le déjeûner.

MAGDELON.

Pour le coup, Monsieur, vous vous moquez!... ce n'est pas à une personne de mon age que l'on en fait accroire.

FLORE.

Monsieur vous a dit la vérité.

MAGDELON.

Bonté divine! oh! voilà qui est bien différent, et ceci me rassure tout-à-fait sur le compte de notre maître.

FLORE.

Eh bien! allons rejoindre la société, et pour nous aider à prendre patience, nous passerons au billard. Je vous dois une revanche M. de Folleville.

ZÉPHIRIN.

Hélas! Madame, mon sort invariable est d'être toujours vaincu par vous.

FLORE.

Justine, vous ferez servir aussitôt que M. Dolban paraîtra.

MAGDELON.

Oui, Madame.

(*Zéphirin présente la main à madame de St.-Phar. On sort du sallon.*)

SCENE III.

MAGDELON.

Si j'avais connu plutôt les usages de la Chaussée-d'Antin, je ne me serais pas tourmentée d'un retard qui me semble tout naturel maintenant. Quant à M. Eugène, c'est autre chose, il est sorti comme un fou vers dix heures, en me disant qu'il allait chez M. St. Louis; il devrait être de retour. Bon ! qu'est-ce que je dis ?... s'il a pu voir Palmira, lui parler, il se sera oublié auprès d'elle. Est-ce que les amoureux ont de la mémoire ? Est-ce que le moment présent n'est pas tout pour eux? Est-ce que..... (*Elle pousse un gros soupir.*) Je me souviens de cela, moi, quoiqu'il y ait bien long-temps. Allons, me voilà tranquille. On frappe à la porte de la rue !... c'est sûrement notre jeune homme ou M. Dolban. (*Elle va regarder.*) Non..... me trompé-je ? c'est M. St. Louis et Palmira. Quel motif les amène ?... Je le saurai bientôt. Pour me venger un peu de mon ancien maître, apprêtons-nous à le recevoir avec dignité. Allons, Magdelon, un air comme il faut..... un air de femme de chambre. (*Elle se rengorge et fait des mines.*)

SCÈNE IV.

MAGDELON, PALMIRA, SAINT-LOUIS.

S. LOUIS.

Mademoiselle, pourrait-on parler à M. Eugène ?

MAGDELON.

Non, Monsieur.

S. LOUIS ET PALMIRA.

Eh ! c'est Magdelon !

MAGDELON.

Justine, Monsieur, s'il vous plaît. Justine.

PALMIRA.

Bon soir, ma bonne.

MAGDELON.

Ma bonne ! oh ! oui, toujours bonne. (*Elle prend les mains de Palmira et les baise. Puis se tournant vers M. St.-Louis elle lui dit gaiement.*) Est-ce que par hazard M. Dolban vous aurait invités à souper ? Prenez-y garde ; je dois vous prévenir que c'est une espièglerie de sa part. On va se mettre à table, mais c'est pour diner.

PALMIRA, *bas à St.-Louis.*

Elle paraît ignorer le malheur d'Eugène, ne lui en disons rien.

S. LOUIS, *bas à Palmira!*

Vous avez raison, elle l'apprendra trop tôt.

MAGDELON.

Mais, qu'avez-vous donc, Monsieur ? je vous trouve l'air triste, préoccupé.

PALMIRA, *bas.*

Il a du chagrin ; mais chut ! il ne veut pas qu'on lui en parle.

MAGDELON, *emportée par son cœur passe auprès de M. St.-Louis, et lui dit avec intérêt.*

Est-il vrai, Monsieur, que vous ayez du chagrin ?

S. LOUIS.

Oui, Magdelon, beaucoup de chagrin !

MAGDELON.

Beaucoup de chagrin !... ah ! je redeviens Magdelon, toujours Magdelon ! Voyons, mon cher maître, confiez-moi vos peines. j'ai été assez heureuse quelque fois pour les adoucir ; en changeant de condition je n'ai pas changé de cœur ; il est toujours le même, toujours à vous, toujours aux honnêtes gens. Parlez, je vous en supplie, dites-moi ce qui vous afflige.

S. LOUIS.

Je ne puis le dire qu'à M. Eugène.

MAGDELON.

Eh ! mon Dieu ! il n'est pas encore rentré, ni M. Dolban plus. Madame de St.-Phar a réuni pour eux une société nom-

breuse qui les attend. Mais je vais prévenir cette bonne dame de votre arrivée, elle s'empressera de venir vous recevoir.

S. LOUIS.

Non pas, demeure. Si cela ne dérange personne nous attendrons ici.

MAGDELON.

Comment, si cela ne dérange personne ! Y pensez-vous, Monsieur ? vous devez être partout le bien venu, surtout chez une amie de M. Dolban. (*Elle approche des siéges.*) (*On frappe.*) Tenez, le voilà sans doute, ce cher M. Dolban. (*Elle regarde en dehors.*) Mon Dieu, non ! c'est votre neveu. Oh ! comme il est mis !

S. LOUIS.

Dutrec ! Qui a pu lui dire que j'étais ici ?

PALMIRA.

A coup sûr ce n'est pas moi, puisque je le fuis toujours.

MAGDELON.

Eh ! mais, savez-vous avec qui il vient ? Avec Pierre votre portier.

S. LOUIS.

Quelle raison.....

MAGDELON.

Je l'ignore, comme vous devez bien le penser.

S. LOUIS.

Je ne veux point voir Dutrec. Cette circonstance m'a mis à même de le juger. Venez, Palmira, passons au jardin jusqu'à ce que Magdelon les ait congédiés.

MAGDELON.

Cela ne se peut pas, ils vous rencontreraient sur l'escalier. Entrez dans ce cabinet, ils appellent cela un.... un boudoir ; cela me semble bien inutile dans une maison où l'on rit toujours.

(*St.-Louis et Palmira entrent dans le boudoir à gauche.*)

SCÈNE V.

PIERRE, MAGDELON, DUTREC. *Dutrec est vêtu à la dernière mode, mais outrée et ridicule.*

PIERRE, *dans le fond.*

Madame...

DUTREC.

Tu ne vois pas que c'est la femme de chambre?

PIERRE.

Au marais ce serait une dame.

DUTREC.

Tiens! c'est Magdelon.

MAGDELON.

Oui, c'est moi! Que venez-vous faire ici?

DUTREC.

Eugène y est-il?

MAGDELON.

Non. Que lui voulez-vous?

DUTREC.

Tu es bien sévère, Magdelon.

MAGDELON.

Dites, vous, s'il vous plaît, et appelez-moi Justine.

PIERRE, *riant.*

Oh! Justine!

DUTREC.

C'est un nom de comédie.

MAGDELON.

Je la joue pourtant moins que vous.... (*Elle le regarde.*) à en juger par votre habit. Bon Dieu! comme vous voilà beau! (*Elle rit.*)

DUTREC.

C'est tout simple. En changeant de quartier, j'ai dû changer de costume.

MAGDELON.

Changez de cœur, cela vaudra mieux.

PIERRE.

Diable ! elle est aigre, la chère Justine.

MAGDELON.

J'aime mieux les gens d'humeur vive et franche, que les mielleux et les importuns.

DUTREC, *lui caressant le bras.*

Elle est charmante !

MAGDELON.

Où donc l'avez-vous pris ce nouveau costume ?

DUTREC.

Dans ma garde-robe.

MAGDELON.

Comment, dans votre garde-robe ?

DUTREC.

Oui, dans celle que mon oncle ne connaît pas. Je te demande à toi qui es une personne raisonnable et sensée, si c'est avec ma tournure et les avantages dont la nature m'a pourvu, que je pouvais être de bonne foi dans l'éloignement que j'ai toujours montré pour les modes ? C'est impossible.

MAGDELON.

Pardon... c'est ma faute ; je devais vous connaître. Au fait ; qu'y a-t-il pour votre service ?

DUTREC.

Je viens.... vous allez vous appaiser, Justine. Je viens faire amende honorable.

MAGDELON.

Cela ne m'étonne pas ; c'est la fin du coupable.

PIERRE.

Vaut mieux tard que jamais.... n'est-ce pas, la mère ?

MAGDELON.

La mère ! pas de vous toujours ; je serais bien fâchée d'avoir un fils qui vous ressemblât. Mais vous, maître Pierre, peut-on savoir ce qui vous amène ?

PIERRE.

Je viens prier Magdelon de me rendre un service.

MAGDELON.

Il faut que vous me croyez bien bonne.

PIERRE.

Je vous connais, Magdelon.

MAGDELON.

Finissons; que demandez-vous?

PIERRE.

Une place.

MAGDELON.

Est-ce que par hazard on vous aurait rendu justice? (*Elle fait signe qu'on l'a chassé.*)

PIERRE.

Pas du tout.

MAGDELON.

Tant pis, cela viendra; vaut mieux tard que jamais, comme vous le disiez tout-à-l'heure.

PIERRE, *prenant un ton larmoyant.*

C'est que.... ma pauvre Magdelon.... vous ne savez pas, notre bon maître... M. St.-Louis....

MAGDELON.

Eh bien?

PIERRE.

Il est ruiné.

MAGDELON.

Ruiné! (*A part.*) les mauvais cœurs! Je devine tout maintenant. (*Haut.*) Et c'est pour cela que vous le quittez?... Mais, vous avez raison. Oui, dépêchez-vous; car j'y rentrerai, moi, le jour où vous en serez sorti.

PIERRE.

Nous vous trompez, Magdelon.

DUTREC.

Voilà comme vous êtes toujours prompte à mal juger.

PIERRE.

Avant qu'il soit huit jours, peut-être, ce brave homme serait obligé de me renvoyer, et naturellement, n'ayant aucun

reproche à me faire, il croirait devoir me dire les raisons qui... que.... et j'ai voulu ménager son amour propre.... vous voyez donc bien....

MAGDELON.

Que tu n'es pas méchant à demi, puisque tu sais raisonner ta mauvaise conduite et la justifier, en parant une action lâche et vile des couleurs de la délicatesse et de la probité. N'importe! je vous chercherai une place, pourvu que je ne sois pas obligée de répondre de vous.... Mais au reste, vous réussirez; vous avez tout ce qu'il faut pour cela.

DUTREC.

Laisse-nous, Pierre. (*Pierre sort.*)

SCÈNE VI.

MAGDELON, DUTREC.

DUTREC.

Vous m'avez interrompu, ma bonne, et je n'ai pas eu le temps de vous communiquer mes projets ultérieurs. Sans doute vous les approuverez. (*Il prend un air composé.*) Il paraît malheureusement certain, comme Pierre vient de vous le dire, que mon oncle a perdu la majeure partie de sa fortune par un événement que vous apprendrez plus tard, et que par suite de cet événement, Eugène se trouve maintenant possesseur d'un bien considérable.

MAGDELON.

J'entends, vous venez du côté du plus riche.

DUTREC.

Il est reçu dans le monde que l'on ne doit jamais se brouiller avec les amis fortunés.

MAGDELON.

C'est juste, il ne faut s'éloigner que des amis pauvres.

DUTREC.

Connaissez mieux mon cœur; l'exemple et la séduction ne l'ont point corrompu.

MAGDELON, *à part.*

C'était une chose faite.

DUTREC.

Mes motifs sont purs et mes vues désintéressées.

MAGDELON, *à part.*

Autant l'un que l'autre.

DUTREC.

J'ai dû faire à Eugène le sacrifice de mon amour et renoncer à Palmira.

MAGDELON.

Pourquoi ne l'avez vous pas consommé plutôt, ce beau sacrifice?

DUTREC.

Je craignais de déplaire à mon oncle.

MAGDELON.

Excellent neveu! (*A part.*) L'hypocrite!

DUTREC.

Il a tant fait pour moi, que l'obéissance la plus aveugle était le moindre de mes devoirs.... Mais je crois avoir trouvé le moyen de m'acquitter envers lui, et si l'aimable Justine veut me seconder, je ne serai point ingrat. Je viens prier Eugène de me présenter chez madame de St.-Phar; là, mon heureuse étoile me fera rencontrer peut-être quelque femme aimable et riche, qui, touchée de mon mérite, voudra bien se charger de réparer les torts de la fortune.

MAGDELON.

C'est fort bien calculé; mais vraiment, pourquoi ne songeriez-vous pas à madame de St.-Phar elle-même?

DUTREC.

On la dit fort intéressante.

MAGDELON.

Vingt-deux ans au plus, jolie comme un ange, et affligée de soixante mille livres de rente.

DUTREC.

Je ne m'attache qu'aux qualités.

MAGDELON.

Cela vous conviendrait bien.

DUTREC.

A moi, sans doute, mais à elle ?...

MAGDELON.

Pourquoi pas ? Vous êtes joli garçon.

DUTREC.

C'est vrai.

MAGDELON.

Il faudrait qu'elle fût bien difficile, ma foi !... Et puis, il est si doux de se dire : voilà un galant homme dont j'assure le bonheur ; mais, j'y songe, cela ne vous convient pas.

DUTREC.

Pourquoi donc ? Je t'assure, au contraire, que cela me convient beaucoup.

MAGDELON.

Vous vous trompez, vous n'avez entrevu la chose que du beau côté. Il faut que je vous dise tout. Madame de St.-Phar est loin d'être parfaite.

DUTREC.

Qui peut s'en flatter ici bas ?

MAGDELON.

Elle a beaucoup de défauts.... du moins relativement à vous.

DUTREC.

Je suis indulgent !

MAGDELON.

On dit qu'elle aime passionnément ce qu'ils appellent.... les arts, enfin toutes les choses que vous n'aimez pas et que vous trouvez si ridicules.

DUTREC.

Tu te trompes, Magdelon. Si je les blâmais dans Eugène, c'était pour plaire à mon oncle.

MAGDELON.

Elle passe sa vie dans les bals, les concerts, les spectacles, dans ces réunions enfin que je vous ai entendu nommer si souvent scandaleuses.

DUTREC.

Du tout, Magdelon, c'était pour plaire à mon oncle. Je suis fou de ces plaisirs là.... Je puis te le dire maintenant : toutes les nuits je sors par la petite porte du jardin pour aller dans ces réunions dont tu parles, me dédommager de l'insupportable contrainte du jour.

MAGDELON, *très-haut.*

Ah !... vous sortez toutes les nuits ?

DUTREC.

Oui, toutes les nuits. Je craignais de fronder les opinions de mon oncle, tout en les blâmant au fond de l'ame. Je lui devais de grands ménagemens. Tu conçois !

MAGDELON.

Oui, oui ; vous attendiez tout de lui. Maintenant qu'il est ruiné vous ne vous gênez plus, c'est tout simple.

DUTREC.

J'aurai toujours les égards qui sont dus à son âge, mais je ne me croirai plus contraint à dissimuler. Ainsi, Magdelon, tu promets de me servir auprès d'Eugène, et par suite auprès de madame de St.-Phar ?

MAGDELON.

N'en doutez pas, je vous rendrai justice.

DUTREC.

Tu diras à Eugène que je viendrai demain déjeûner avec lui sans façon. Chère Magdelon !... (*Il la caresse.*) On n'est pas plus aimable ! Au revoir, ma bonne, mon excellente amie ! au revoir.... Tu n'oublieras pas Eugène, madame de St.-Phar..... Adieu. Je compte sur toi. (*Il sort.*)

SCENE VII.

PALMIRA, SAINT-LOUIS, MAGDELON.

MAGDELON, *à St.-Louis qui ouvre la porte du boudoir et qui paraît attéré.*

Eh bien ! Monsieur ? le hazard ne pouvait mieux vous servir!

S. LOUIS.

Je n'ai pas perdu un seul mot de cet entretien, et je l'avoue, j'aurais préféré ne pas l'entendre.

PALMIRA.

Convenez au moins que je n'étais pas si coupable en refusant de l'épouser?

MAGDELON.

Magdelon était une radoteuse, disiez-vous.

S. LOUIS.

Ah! les remords m'accablent! cher et malheureux Dolban! c'est pour me punir que le ciel a causé ta mort.

MAGDELON.

Sa mort!... la mort de M. Dolban!... qu'est-ce que vous dites donc, Monsieur?

PALMIRA.

Hélas! ma bonne, ce qu'il dit n'est que trop vrai.

MAGDELON.

Quoi! M. Dolban...

PALMIRA.

N'est plus.

MAGDELON.

Oh! mon dieu! mon dieu! est-il possible! ce brave et digne homme. Voici M. Eugène, oh! comme il est abattu!

PALMIRA.

Ma bonne, cache tes larmes, elles ajouteraient à sa douleur et Eugène ne doit trouver ici que des consolations.

MAGDELON, *essuyant ses yeux.*

Oui, ne pleurons plus. Ayons l'air calme.

S. LOUIS.

Tenons-nous à l'écart. (*ils restent au fond à gauche.*)

SCENE VIII.

Les Mêmes, EUGÈNE.

EUGÈNE, *entre en désordre et dans le plus grand abattement. Il va tomber dans un fauteuil à droite.*

Les cruels!... je n'ai pu approcher de mon bienfaiteur, de

mon père !.. malgré mes instantes prières, ils n'ont pas voulu me permettre de le baigner de mes larmes. J'ai dû m'éloigner en gémissant et je viens attendre ici qu'il me soit enfin permis de rendre les derniers devoirs à ce parent bien aimé.

S. LOUIS.

Eugène, vos amis viennent partager vos regrets.

EUGÈNE, *froidement.*

C'est vous, Monsieur ?..

PALMIRA.

Il est bien affligé de votre malheur.

EUGÈNE.

Je le crois, c'est lui qui l'a causé.

S. LOUIS.

Moi !...

EUGÈNE.

Oui, vous! le coup dont vous avez frappé son cœur en me chassant de chez vous, a été le coup de sa mort.

PALMIRA.

Grand dieu!

EUGÈNE.

Ce matin, avant son départ, dont il n'a jamais voulu me dire le motif, il était triste, inquiet. Il prit dans son secrétaire une somme considérable et dit en soupirant : » l'ingrat, « il m'a fait bien du mal ! »

PALMIRA.

Eugène, ménagez son cœur.

EUGÈNE.

Permettez-moi de vous quitter. J'ai besoin d'être seul avec ma douleur.

PALMIRA.

Ma bonne, ne l'abandonne pas.

(*Eugène entre dans un appartement à gauche.*)

MAGDELON, *à part.*

Soyez tranquille, je vais le consoler. (*elle suit Eugène.*)

SCENE IX.

SAINT-LOUIS, PALMIRA, ZÉPHIRIN.

ZÉPHIRIN, *tenant des papiers à la main.*

N'est-ce pas Eugène qui vient d'entrer là? Je vais...

PALMIRA.

Il ne veut voir personne.

ZÉPHIRIN.

C'est que je viens au nom de madame de Saint-Phar, de toute la société, lui témoigner la part bien sincère que nous prenons à sa douleur.

PALMIRA.

Il ne peut en douter, mais puisqu'il nous fuit...

ZÉPHIRIN.

J'avais encore un autre motif. Je venais lui remettre ces deux papiers que l'un des hommes qui l'ont conduit ici, m'a remis à l'instant même. Ils ont été trouvés à l'endroit où l'infortuné Dolban a péri. Le premier est une lettre décachetée. (*il lit.*) « A monsieur, monsieur Dolban, pour remettre à M Saint-Louis après en avoir pris connaissance ». (*à Saint-Louis.*) Sans indiscrétion vous pouvez la lire.

S. LOUIS.

Palmira, elle est de votre père.

PALMIRA.

De mon père!...

S. LOUIS, *l'ouvre et lit.*

» Monsieur, etc.

» Je suis instruit de l'amour de votre neveu pour ma fille, « Palmira m'en a fait la confidence. D'après les renseignemens » que j'ai recueillis, je n'ai qu'à me féliciter de l'avantage d'une » telle alliance. J'y mets toute fois une dernière condition sur » laquelle je vous prie de me répondre de suite. Ma fille a cent » mille francs de dot et je désire qu'elle en trouve autant dans

» l'époux qu'elle choisira. Veuillez bien me communiquer au » plutôt, à ce sujet, les détails que j'ai le droit d'attendre, « et si, comme je le désire, ils sont satisfaisans, je partirai à » l'heure même pour vous porter mon consentement.

Agréez, monsieur, etc.

DEVERNEUIL.

PALMIRA.

Hélas ! je doute qu'Eugène puisse remplir cette condition.

ZÉPHIRIN, *pendant la lecture a jetté les yeux sur le contrat qu'il a dans les mains.*

Vous doutez, Mademoiselle !... hé vraiment, j'ai réponse à tout. Votre mariage est sûr.

S. LOUIS et PALMIRA.

Comment ?...

ZÉPHIRIN.

Voici le contrat d'acquisition d'une maison à Choisy, achetée aujourd'hui m[illegible] par M. Dolban, moyennant cent mille francs qu'il a payés compt[illegible]nt.

PALMIRA.

Se pourrait-il?

S. LOUIS.

Il m'en coûte de vous détromper, Palmira. Cette maison de Choisy est à moi.

ZÉPHIRIN et PALMIRA.

A vous?

S. LOUIS.

Oui, Monsieur, à moi. Craignant avec raison que le propriétaire ne la tînt à un prix trop élevé, j'ai prié hier soir mon pauvre ami de faire cette acquisition sous son nom, et lui ai remis, à cet effet, cent mille francs, avec lesquels il a payé.

ZÉPHIRIN.

Permettez, Monsieur, la chose demande explication; elle en vaut bien la peine. Cent mille francs et la main de mademoiselle.... écoutez donc...

S. LOUIS.

Me croyez-vous capable de redemander ce qui ne m'appartient pas?

ZÉPHIRIN.

Non, Monsieur, mais tous les amis de M. Dolban connaissaient l'ordre extrême qu'il mettait dans sa conduite. Il faisait chaque année de sages économies pour son neveu. Madame de St.-Phar elle-même vous dira qu'il lui a souvent parlé du projet qu'il avait d'acquérir une propriété. Cette acquisition faite aujourd'hui, n'est-elle pas une conséquence toute naturelle de la lettre du père de Mademoiselle?

S. LOUIS.

J'en conviens, toutes les circonstances semblent se réunir pour m'accabler, pour ajouter encore au malheur d'avoir perdu mon meilleur ami; mais ce que je viens de dire est la vérité.

ZÉPHIRIN.

Je vous crois, certainement, je vous crois, mais le monde sera moins docile; on vous demandera des preuves.

S. LOUIS

Mon âge et ma probité.

ZÉPHIRIN.

Cher Eugène! que je te plains! Sans ce bien, sans Palmira tu restes pour la vie pauvre et malheureux.

S. LOUIS.

Je vous entends, c'est à moi de l'être. Eugène deviendra riche, heureux, et sa vengeance satisfaite, me punira de mes refus et de mon éloignement pour lui. Vous jouissez d'avance de me voir l'objet d'une mortification, vous en rirez avec vos chers amis, esclaves de la mode et favoris du jour. Vous voulez proclamer aujourd'hui le triomphe de la jeunesse étourdie sur la crédule et sage vieillesse.... Hé bien, triomphez, Messieurs, triomphez, je me retire.

A ces mots prononcés avec force, tout le monde accourt.)

SCÈNE X.

ZÉPHIRIN, EUGÈNE, SAINT-LOUIS, Mad. de SAINT-PHAR, PALMIRA, MAGDELON.

TOUS.

Qu'est-ce donc ? Pourquoi ces débats ?

ZÉPHIRIN.

Ah ! mes bons amis, cher Eugène, vous arrivez à propos pour juger une question sur laquelle monsieur s'emporte. Ecoutez.... écoute surtout, Eugène, car il s'agit de ta fortune et de ton bonheur.

Mad. DE S. PHAR.

Parlez vite.

ZÉPHIRIN *montre la lettre.*

Le père de mademoiselle consent à votre union, si tu as cent mille francs, et voici l'acte de propriété d'une maison que ton oncle a achetée ce matin à Choisy, et qu'il a payée cent mille francs, sans doute pour remplir les intentions de M. de Verneuil.

EUGÈNE.

O mon bienfaiteur ! mon père !

Mad. DE S. PHAR.

Hé bien ?

ZÉPHIRIN.

Monsieur prétend que cette maison lui appartient, qu'il a fourni la somme, et que ton oncle n'a fait que lui prêter son nom... Je vous le demande, Eugène doit-il renoncer à celle qu'il aime et à la fortune sur une simple preuve verbale ?

TOUS.

Non.

EUGÈNE, *prenant le contrat des mains de son ami.*

Vous réclamez ce contrat, Monsieur ; je vous le rends, et suis prêt à signer qu'il est votre propriété. Celui qui fut pen-

dant trente ans l'ami de mon oncle, est incapable d'une bassesse. J'aime mieux renoncer à Palmira et à la fortune, que de douter un moment de votre probité.

(*St.-Louis lui tend les bras : Eugène s'y précipite.*)

SCENE XI ET DERNIÈRE.

ZÉPHIRIN, EUGÈNE, DOLBAN, SAINT-LOUIS, PALMIRA, Mad. de St.-PHAR, MAGDELON.

DOLBAN, *ouvre la porte, perce la foule, et vient se placer entre St.-Louis et Eugène.*

C'est très-bien, mon neveu.

TOUS.

Dolban!

EUGÈNE.

Mon oncle! (*Il se jette à son cou.*)

DOLBAN.

Mais cela ne m'étonne pas : j'étais certain que tu te conduirais ainsi.

EUGENE.

Ah! mon oncle. (*Il l'embrasse encore.*)

S. LOUIS, *embrassant son ami.*

Méchant homme! tu m'as fait bien du mal.

DOLBAN.

J'en conviens, l'épreuve était forte, et je vous en demande pardon, mais elle était très-urgente : vous ne m'avez laissé ni le temps de la réflexion, ni le choix des moyens. Hé bien, éternel frondeur, soutiendrez-vous encore que le goût du monde et des modes exclut les qualités morales?

S. LOUIS, *reprenant son caractère.*

Moi!.... (*Il se remet.*) Tu as des moyens de conviction trop puissants pour que je sois tenté de te résister. Tu auras toujours raison désormais. Oui, j'aime mieux, quoiqu'il m'en

coûte, être toujours de ton avis, que d'avoir un seul instant la crainte de te perdre, et pour te donner une première preuve de ma docilité, je cède à tes désirs : j'unis Eugène à Palmira. (*A Palmira.*) Chargez-vous de le rendre heureux.

PALMIRA.

S'il ne faut pour cela que l'aimer de toute mon âme, il n'a plus rien à désirer.

DOLBAN, *à St.-Louis.*

Convenez, mon ami, que l'homme raisonnable doit se défendre des préventions. Sous tel habit que ce soit, il est de bons cœurs, des esprits sages. Pas trop de tolérance, pas trop de sévérité, voilà, je crois, ce qui constitue la bonne éducation.

FIN.

LE PETIT CARILLONNEUR,

OU

LA TOUR TÉNÉBREUSE,

MÉLODRAME

EN TROIS ACTES ET A GRAND SPECTACLE,

PAR R. C. GUILBERT DE PIXERÉCOURT;

REPRÉSENTÉ, pour la première fois, à Paris, sur le THÉATRE DE LA GAIETÉ, le 24 Novembre 1812.

PARIS,

CHEZ J. N. BARBA, LIBRAIRE, PALAIS-ROYAL,
DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1812.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Marquis DALINVIL, Capitaine de Mousquetaires.	M. DARCOURT.
Le Vicomte de St.-ERBIN, Capitaine de vaisseau et beau-frère du Marquis.	M. MARTY.
DOMINIQUE, petit Carillonneur .	Mlle. HUGENS.
NORBERT, Régisseur de la terre du Marquis.	M. LAFARGUE.
DAME SIMONNE, veuve, Fermière du Marquis Dalinvil	Mlle. BOURGEOIS.
ROBINEAU, Ménétrier.	M. TAUTIN.
PATERNE, Maître d'école au village de la Croix-St.-André.	M. GENEST.
MIMI BABOLEIN, filleul de Dame Simonne, paysan idiot	M. BASNAGE.
Un Charlatan italien	M. HULLIN.
Un Garçon Limonadier.	M. HÉRET.
Un Mendiant aveugle	M. MICHOT.

PERSONNAGES MUETS.

Paysans et Paysannes. — Laquais. — Musiciens. — Une vieille Plaideuse. — Un Abbé coquet. — Des Grisettes. — Des Marchandes d'Oranges. — Un Charbonnier. — Un Recruteur. — Des Élégans. — Enfin des caricatures de toute espèce, telles qu'on en voit dans les promenades de Paris.

Au 1er. acte, la scène est à Paris, sur le boulevard ; au 2me. et au 3me., dans un village situé à quelques lieues de la capitale.

Vu au Ministère de la Police générale de l'Empire, conformément aux dispositions du Décret impérial du 8 juin 1806, et à la Décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 16 octobre 1812.

Le Secrétaire-général, SAULNIER.

Vu l'approbation, permis d'afficher et représenter. Paris, le 23 novembre 1812.

Le Préfet de Police, Baron PASQUIER.

LE

PETIT CARILLONNEUR,

OU

LA TOUR TÉNÉBREUSE,

MÉLODRAME.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une vue des boulevards de Paris, prise dans l'endroit le plus pittoresque. Plusieurs allées transversales, plantées d'arbres et garnies de bancs de pierre, occupent les deux tiers de la profondeur. A droite, sur le devant, est un café ayant pour enseigne : AU RENDEZ-VOUS DES VOYAGEURS. Un auvent soutenu par deux petites colonnes et dont le dessous est entouré de treillage à hauteur d'appui, en orne l'entrée indiquée d'ailleurs par des tables rondes. La pièce commence à quatre heures du soir. Au lever du rideau le boulevard est couvert de monde.

SCENE PREMIERE.

MIMI BABOLEIN, PATERNE, DAME SIMONNE, NORBERT.

(Ils entrent par la gauche. Norbert donne le bras à dame Simonne.)

DAME SIMONNE.

Enfin nous voilà sur le boulevard.

(1) Les acteurs sont placés au théâtre comme on les voit en tête de chaque scène.

NORBERT.

Si vous y consentez, Dame Simonne, nous nous arrêterons un moment à ce café, pour nous rafraîchir. Ensuite chacun ira où ses affaires l'appellent.

DAME SIMONNE.

Avec plaisir, M. Norbert.

NORBERT, *à Paterne qui les suit gravement.*

Qu'en dites-vous, M. Paterne ?

PATERNE, *avec l'emphase ridicule d'un pédant.*

Concedo.

NORBERT.

Asseyons-nous. Garçon ! du vin, et du meilleur.

PATERNE.

Heureux celui qui marche sur les traces de l'estimable M. Norbert !.. il est certain de ne s'écarter jamais de la bonne route.

NORBERT, *en riant.*

Surtout quand M. Norbert tient la clef de la cave, n'est-ce pas ?

PATERNE.

Celle-là en vaut bien une autre. *Bonum vinum lætificat cor hominis.*

MIMI BABOLEIN, *il entre lentement en portant de tous côtés ses regards hébétés. Il tient un paquet de la main droite et un autre sous le bras gauche.*

Mon dieu ! mon dieu ! qu'c'est donc biau c' Paris ! j' n'ons jamais rien vu de pareil dans not' village. vrai... en vérité, g' n'y a pas d'comparaison... (*Pour frapper dans ses mains en signe d'admiration, il laisse tomber le paquet qu'il tient de la main droite. Un filou qui est derrière lui le ramasse et s'enfuit.*) C'est un fier cadeau qu' marraine m'a fait d' m' emmener avec elle. J' me souviendrai longtems de c' te journée ci. (*Il veut reprendre son paquet et ne le trouve plus.*) Eh ben ! ah ! j' te vois, j' te vois !...

Afin d'être plus léger pour courir après le voleur, il pose sur un banc son autre paquet. Un homme assis sur ce banc et qui fait semblant de dormir, se saisit du paquet, le met subtilement sous son manteau, se lève et s'éloigne gravement par la droite, en suivant la deuxième allée. Tout ceci a eu lieu pendant que Dame Simonne, Norbert et Paterne ont pris des sièges et se sont placés autour d'une table ronde devant le café.

DAME SIMONNE, *tournant la tête.*

Où va donc cet imbécille ? le voilà qui court à toutes jambes... Mimi ! Mimi !..

MIMI BABOLEIN, *de loin.*

J'y vas, marraine.

NORBERT.

Laissez-le faire, il nous retrouvera. La première fois que l'on vient à Paris, on a tant de choses à voir ! on est tellement frappé de la multiplicité des objets qui s'offrent à notre admiration, que l'on doit être dans une extase continuelle.

PATERNE.

C'est bien vrai, ce que vous dites-là, M. Norbert. Je me rappelle, comme si c'était aujourd'hui, les transports, le ravissement, que dis-je ? la joie que j'éprouvai, il y a trente-quatre ans, lorsque je traversai, pour la première fois, cette capitale, en allant au village de la Croix-Saint-André, prendre possession de l'honorable emploi de maître d'école...

DAME SIMONNE.

Que vous exercez depuis ce tems à la satisfaction de tout le monde, M. Paterne.

PATERNE.

Aussi gracieuse qu'indulgente, dame Simonne. C'était en 1752. Vous n'étiez pas encore régisseur de ce beau domaine, M. Norbert .. nous n'avions pas l'honneur de nous connaître. (*Le garçon limonadier a apporté du vin et des gâteaux dans un panier.*)

NORBERT.

A peine étais-je de ce monde.

PATERNE.

En effet, quiconque ne connaîtrait pas votre activité, votre finesse et surtout votre intelligence dans les affaires, vous trouverait bien jeune pour être chargé des détails immenses que comporte la régie de cette terre. Mais les jeunes gens aiment la jeunesse, c'est tout simple. M. le marquis Dalinvil, âgé de trente ans au plus, léger, brillant, comme on dit que sont tous nos jeunes mousquetaires, a craint le radotage des vieux serviteurs dont s'était entouré feu son père. En lui succédant il a fait maison nette. Le régisseur, plus qu'octogénaire, a été remplacé par l'aimable M. Norbert. La vive et appétissante Simonne a succédé à la vieille Jacqueline...

NORBERT.

Ce que j'approuve beaucoup. Une fermière de cette tournure réunit tout ce qui peut faire prospérer un établissement ; l'ordre et la fermeté qui président aux travaux ; la gaîté qui les anime, l'exemple qui les encourage et la bonté qui les récompense.

PATERNE.

Tout est donc pour le mieux. M. Norbert a augmenté d'un quart, pour le moins, les revenus de son maître, et dame Simonne se fait adorer de tous les pauvres du canton. Je ne lui connais qu'un défaut.

DAME SIMONNE, *souriant.*

En ce cas vous en oubliez beaucoup, M. Paterne.

PATERNE.

Non, non.—Je ne vous en connais qu'un... oh! mais un très-grand, très-condamnable.

DAME SIMONNE, *de même.*

Et lequel? vous m'effrayez.

PATERNE.

C'est de rester veuve à vingt-six ans, quand vous pourriez faire le bonheur d'un honnête homme.

NORBERT.

Si dame Simonne voulait me le permettre, je la corrigerais volontiers de ce défaut là.

DAME SIMONNE.

Je suis incorrigible.

NORBERT.

Ce serait, comme le dit M. Paterne, assurer le bonheur d'un honnête homme.

DAME SIMONNE, *cachant sa finesse sous une apparente modestie.*

Je ne le crois pas. (*Norbert réfléchit un moment sur cette réponse, Simonne continue:*) Vous n'êtes pas fait pour une modeste fermière... de plus hautes destinées vous attendent. Mais mon filleul ne revient pas; je commence à m'inquiéter... (*Elle appelle.*) Mimi!... Mimi Babolein? Pas de réponse. Pardon, Messieurs, je vous quitte un instant. (*Elle se lève.*)

PATERNE et NORBERT.

Nous vous suivons.

DAME SIMONNE, *à Norbert.*

Je ne le permettrai pas.

PATERNE *s'est levé et a pris les devants.*

Acceptez mon bras, dame Simonne, je suis sans conséquence.

DAME SIMONNE.

A la bonne heure... Allons donc. (*Elle appelle en s'éloignant par la gauche.*) Mimi!... Mimi Babolein?

SCÈNE II.

NORBERT.

Elle a raison, je ne suis pas fait pour végéter obscurément dans

n village. Le confident du marquis Dalinvil doit aspirer à un meilleur sort, s'il est adroit et s'il sait mettre à profit le caractère à la-ois léger et vindicatif de son maître. Sa dernière lettre est positive ; lle m'assure une récompense brillante si je parviens à seconder ses ues. (*Il tire une lettre de sa poche, la parcourt et lit.*) « Tâche par tous moyens, tels qu'insertions dans les journaux, etc... (C'est fait.) de découvrir ce misérable, objet de tous mes vœux, ce Dominique que je hais sans le connaître, et que je punirai cruellement des craintes qu'il m'a inspirées, si jamais il tombe entre mes mains... (Pour cela je m'en rapporte à lui.) J'arriverai le 24 juin (C'est demain.) à mon château de la Croix-Saint-André. Ce séjour qui, dit-on, fut témoin jadis de tant de scènes effrayantes, serait bien propre à faire expier à cet odieux parent le tort de sa naissance. » Je suis de son avis ; mais où le rouver?... Comment découvrir dans cette immense cité, et en upposant qu'il n'en soit pas sorti, un enfant perdu dans les Champs-lysées il y a douze ans, sous le simple nom de Dominique?

On entend jouer en-dehors, à droite, sur un carillon, l'air : *J'ai du bon tabac.*)

SCENE III.

NORBERT, ROBINEAU, DOMINIQUE.

ROBINEAU *entrant par la droite, et ne faisant que traverser la deuxième allée. Il tient son violon sous son bras.*

Allons, allons mon garçon, dépêchons-nous. Tu t'amuses là... uel diable!.. Il est cinq heures sonnées, on m'attend au Vauxhall. 'u partiras de-là pour faire tes stations accoutumées, et je te reoindrai à neuf heures, en suivant le boulevard.

DOMINIQUE, *trainant son carillon qui est établi sur une caisse à roulettes.*

Oui, comme à l'ordinaire. Allez toujours devant, mon père, e me sens un peu fatigué ce soir ; j'ai de la peine à vous suivre.

ROBINEAU.

Diable ! je suis fâché de cela. Courage, mon garçon, courage ! ais retentir vigoureusement ton carillon Voilà le moment de la récolte, au revoir. Je vais toujours devant. (*Ils disparaissent*)

SCENE IV.

NORBERT, *qui a réfléchi pendant le passage de Dominique et de Robineau, comme s'il cherchait à rappeler un souvenir éloigné.*

Serait-ce là ce petit Carillonneur que le vicomte de St.-Erbin

rencontra devant St.-Germain-l'Auxerrois, il y a sept ou huit ans, qu'il entendit appeler Dominique, et dont l'intéressante figure offrait, à ce qu'il nous dit, une si grande ressemblance avec la sœur défunte de M. le marquis Dalinvil, mon maître?... Quelle heureuse rencontre, si c'était notre enfant perdu! Ah! Norbert, ta fortune serait faite! je cours m'en assurer.

(Comme il se dispose à passer dans la seconde allée pour marcher sur les traces de Dominique, il est arreté par Mimi Babolein.)

SCENE V.

PATERNE, DAME SIMONNE, MIMI BABOLEIN, NORBERT.

MIMI BABOLEIN, *regarde sur le banc, cherche dessous, et ne trouvant point son paquet, s'attache à Norbert, et lui dit en sanglottant d'une manière comique.*

Rendez-moi ça, M. Norbert, Rendez-moi ça! Vous voyez ben qu'je n'ris pas, puisque j'pleure.

NORBERT.

Que demandes-tu?

MIMI BABOLEIN.

L'paquet qu'avions mis là sur c'banc, pour êtr' plus leste et ratrapper l'camarade qui m'a soufflé s'tilà que j'tenions.

DAME SIMONNE.

Tais-toi, imbécille; tu me fais repentir de ma complaisance.

MIMI BABOLEIN.

Qui qui va s'imaginer qu'des humains soyont assez inhumains pour voler un pauvre jeune homme, au moment où c'qu'y n's'y attend pas?... Encore, si j'm'en étions douté, j'aurions mis queuqu'chose d'mauvais dans l'paquet; mais m'prendre un habit tout frappant neuf, qu' marraine vient d' m'acheter, et que j'comptions mettre demain pour fair' l'faraud à la fête!... C'est d'une traîtrise!... Prie dieu qu' je n'te r'trouvions pas, va, vilain voleur, malhonnête!... (*Il sanglotte.*)

PATERNE.

Point de menace, mon ami. Souviens-toi des paroles de l'évangile: si l'on te frappe sur la joue gauche, hâte-toi de présenter la droite.

MIMI BABOLEIN.

C'est c' que j'ons fait sans l'vouloir. J'n'avions pardu qu'un paquet, et j'ons laissé prendre l'autre.

DAME SIMONNE.

Tant mieux. Il est juste que tu sois puni de ta bêtise. Allons, assieds-toi et que je ne t'entende plus.

(Mimi Babolein s'assied sur un banc et continue à sangloter.)

PATERNE, *a pris un journal sur une table voisine, l'a parcouru et dit avec empressement :*

Tenez, M. Norbert, je trouve dans le journal de Paris, un article qui vous intéresse.

NORBERT, *à part.*

Je le crois, c'est moi qui l'y ai fait mettre.

PATERNE, *lisant.*

« Demain dimanche, 24 juin, fête patronale au village de la » Croix-St.-André, situé à six lieues de Paris. Il y aura danses, » mât de cocagne, jeu de bague, jeu de siam, jeu de boule, » grand prix d'arquebuse et feu d'artifice sur la terrasse du châ- » teau.

MIMI BABOREIN.

Et j's'rai en veste au milieu d'tout ça, moi ! ça n'est-il pas guignonant?

DAME SIMONNE.

Te tairas-tu ?

PATERNE.

« Les marchands forains y trouveront sûreté et protection. » Cette fête, qui attire chaque année un concours prodigieux, » sera embellie par la présence de M. le marquis Dalinvil ; ce » jeune seigneur ayant choisi le jour de la fête du lieu pour » prendre possession de cette magnifique terre, où il fera son entrée » au son des cloches et au bruit de la mousqueterie.

« *Nota.* On profite de cette annonce pour renouveller un avis » inséré déjà plusieurs fois dans ce journal à l'occasion du nommé » Dominique Dalinvil, natif de Marseille. Cet orphelin fut enlevé » à sa famille à l'âge de trente mois, et abandonné au milieu des » Champs-Elysées à Paris. On ignore ce qu'il est devenu. On ren- » drait à la vie des parens qui le regrettent, si l'on voulait donner » de ses nouvelles à son oncle, M. le marquis Dalinvil, au châ- » teau de la Croix Saint-André, ou, en son absence, au régis- » seur, M. Norbert. » C'est probablement M. le marquis qui a fait insérer cette note.

NORBERT.

Cela n'est pas douteux.

DAME SIMONNE.

C'est une démarche fort louable. Vraiment, sans le connaître, je me sens d'avance disposée à l'aimer, ce brave seigneur ! c'est très-bien de chercher un parent qu'il n'a jamais vu, et dont la présence le priverait, à ce que l'on dit, de la plus grande partie de sa fortune.

PATERNE.

Rien n'est plus vrai Si ce jeune homme reparaissait, M. le marquis serait réduit à sa légitime.

DAME SIMONNE.

Voilà ce que je ne saurais comprendre. Excusez mon ignorance. Je ne vois pas pourquoi. . . .

NORBERT.

Je vais vous l'expliquer. Feu M. le marquis Dalinvil a eu trois enfans, savoir : un fils aîné qui, aux termes de la coûtume, était seul héritier de ses grands biens et de ses titres. . . . C'est le père du Dominique que l'on cherche.

DAME SIMONNE.

J'entends.

NORBERT.

Une fille qui a épousé le vicomte de St.-Erbin, capitaine de vaisseau.

DAME SIMONNE.

A merveille.

NORBERT.

Enfin, un autre fils. . .

MIMI BABOLEIN, *qui a compté sur ses doigts.*

Ça fait trois.

NORBERT.

Qui est aujourd'hui notre maître. Ainsi, comme vous le voyez, M. le marquis est dans une position fort désagréable.

PATERNE.

Il est vrai qu'il n'a qu'une jouissance provisoire.

NORBERT.

Mais il n'en serait pas moins cruel pour lui d'être dépouillé. . .

DAME SIMONNE.

Dépouillé, n'est pas le mot, ce me semble. Si ce neveu se présentait, on ne ferait que lui restituer un bien qui lui appartient légitimement.

NORBERT.

Telle est bien aussi l'intention de mon maître.

DAME SIMONNE.

Selon toute apparence, M. Dalinvil restera toute sa vie propriétaire de ce riche marquisat.

NORBERT.

Mais pour qu'il en devienne paisible possesseur, il lui faudrait

la preuve que son jeune parent a cessé de vivre, et comment l'acquérir?

DAME SIMONNE.

Elle existe dans le silence qu'il a gardé depuis douze ans et dans le peu de succès des recherches que l'on a faites.

PATERNE, *qui a regardé sa montre.*

Tout en causant, la soirée s'écoule. N'oublions pas que nous devons repartir à neuf heures.

DAME SIMONNE.

Au plus tard; nous avons six grandes lieues à faire pour retourner chez nous.

MIMI BABOLEIN.

Et vous n'voulez pas qu'on fasse galoper cocotte; pas vrai, marraine?... C'te pauvre bête!... Dam! c'est qu'all' n'est plus jeune, cocotte. Ils disont comm' çà chez nous, qu'all' s'ra bentôt majeure.

DAME SIMONNE.

Mais, tais-toi donc, maudit bavard.

PATERNE.

Il est tems que chacun de nous aille où ses affaires l'appellent (*Ils se lèvent. Norbert paye le garçon.*) Vous, dame Simonne... .

DAME SIMONNE.

Je vais parcourir la rue saint-Denis, pour acheter quelques affiquets. La fermière de M. le marquis doit paraître à la fête avec un certain éclat... une certaine manière... enfin, on ne veut pas faire peur.

NORBERT.

C'est impossible.

MIMI BABOLEIN.

Çà vous plait à dire.

PATERNE.

Moi, je vais chez un écrivain public acheter un discours de réception que je prononcerai devant la porte de l'église. Je veux que mon compliment fasse honneur à mon esprit.

DAME SIMONNE, *riant.*

Non, à votre bourse.

PATERNE.

L'Evangile dit: honorez vos supérieurs....

MIMI BABOLEIN.

A l'égal de vous-même.

NORBERT.

Je vous laisse aller. J'ai affaire dans ce quartier, chez Charroy; c'est lui qui doit me fournir le feu d'artifice. De là, j'irai sur le quai des Orfevres, faire une ample provision de timbales, de boucles d'argent et autres joyaux qui doivent garnir le mat de cocagne. J'y joindrai quelques croix d'or pour les jeunes filles; car monseigneur veut être bien avec tout le monde.

DAME SIMONNE.

Vous n'aurez jamais assez de tems pour faire toutes ces courses. Voulez-vous que je me charge de vos emplettes?

NORBERT.

Volontiers, dame Simonne. (*à part.*) Pendant ce tems, je me mettrai à la poursuite du petit Carillonneur.

DAME SIMONNE.

C'est m'obliger, que de me fournir l'occasion de vous être agréable.

NORBERT.

Elle se présente chaque fois que j'ai le plaisir de vous voir.

DAME SIMONNE.

On voit que vous appartenez à un courtisan. Ces messieurs-là ne disent jamais ce qu'ils pensent; mais en revanche ils ne pensent jamais ce qu'ils disent.

NORBERT.

Vous êtes cruelle, dame Simonne.

DAME SIMONNE.

Au revoir, M. Norbert; sans rancune. Je ferai votre commission le mieux qu'il me sera possible.

MIMI BABOLEIN.

D'ailleurs, j'serai là, moi.

DAME SIMONNE.

Au contraire, tu n'y seras pas.

MIMI BABOLEIN.

Pourquoi donc çà?

DAME SIMONNE.

Parce que tu t'arrêtes à chaque pas et que tu finirais par te perdre dans la ville, ou me faire encore quelque balourdise. Tu vas rester assis devant ce café, tu verras les passans et nous te reprendrons ce soir. Peut-être reconnaitras-tu ton voleur? Tiens, voilà de l'argent pour acheter ce qu'il te plaira.

MIMI BABOLEIN.

Oh! une pièce d' douze sols! merci, marraine.

DAME SIMONNE.

Ne t'éloigne pas.

MIMI BABOLEIN.

G'n'y a pas d' risque.

NORBERT.

Au revoir. Le premier venu attendra les autres.

DAME SIMONNE et PATERNE.

C'est convenu.

(Norbert sort par la gauche, dame Simonne et Paterne par la droite.)

SCENE VI.

MIMI BABOLEIN, UN GARÇON LIMONADIER.

MIMI BABOLEIN.

L'premier venu attendra l'autre... c'est juste. Ah çà, et s'ils arrivont tous ensemble, qui qu'attendra l'autre?... ma fine... çà m'est égal. Voyons, qu'est-ce qu'j'vas faire?.... Mangeons. (*Il appelle.*) Monsieur! dis donc toi, hé! M. l' domestique?

LE GARÇON, *sortant du café.*

Voilà, voilà!

MIMI BABOLEIN.

Quoiqu' c'est qu' tu m' donneras pour mon argent?

LE GARÇON.

Tout ce que vous me demanderez.

MIMI BABOLEIN.

Tiens! qu' c'est drôle! ah! çà, et quoiqu'y faut que j' demandions?

LE GARÇON.

Ce qui vous fera plaisir. Choisissez sur la carte.

MIMI BABOLEIN.

Dis-moi, çà, toi, tu s'ras ben gentil.

LE GARÇON.

Voulez-vous du biscuit?

MIMI BABOLEIN.

Est-ce qu' tu m' prends pour un parroquet?

LE GARÇON.

Orgeat, limonade et glaces; bavaroise au lait, marons glacés, sirop de vinaigre, fluttes, échaudés, macarons, anisette de Bor-

deaux, crême d'orange, crême des Barbades, punch au rhum et au rack; vins de Beaune, de Chablis, de Bordeaux, de Champagne, de Frontignan, de Malaga, de Madère, des Canaries...

MIMI BABOLEIN.

Hé! hé! arrête toi donc. Bon Dieu! queu déluge d'paroles! comment veux-tu que j'choisissions si tu parles toujours?.. Cheux nous j'déjeunons, ou ben j'goutons sans carimonie avec un morceau d'pain bis et un brin d'fromage. Est-ce qu' tu n'as pas d'fromage?

LE GARÇON.

Si fait bien. Du fromage à la glace.

MIMI BABOLEIN.

Tiens! çà doit être bon... aussi ben j'ons chaud, çà m' rafraichira. Va moi z'y en chercher un p'tit morceau, avec un quarteron d' pain tendre. (*Le garçon rentré.*) Pardine! on a ben raison d' dire que c' Paris est l' premier pays du monde. Est-c' que j' sais, moi, tout c'qui racontont? Les malins d'cheux nous disont comme ça qu'on z'y a des secrets pour tout; qu'on z'y fait d'tout; qu'on z'y rajeunit tout, quoi, jusqu'aux vieilles femmes!... Stapendant j'en ons rencontré d'fièrement jolies, ça s'rait ben dommage si c'n'était que d'l'attrape... (*le garçon rentre avec une glace.*)

LE GARÇON.

Vous êtes servi.

MIMI BABOLEIN.

Ah! voyons ton fromage.

LE GARÇON.

Il est à la crême.

MIMI BABOLEIN.

C' n'est pas une nouvelle qu'tu m'apprends là ... est-ce qu'on z'en fait avec autre chose donç?... tiens! comme il est pointu!.. queu drôle d'mode!... Pourquoi donc qu'tu m'apportes une cuiller?... j'n'en ons pas besoin (*à peine a-t-il porte la glace à ses lèvres, qu'il jette bien loin la tasse.*) Haie! haie! ça brûle!... quoiqu'c'est donc qu'çà qu'tu m'as baillé?...

LE GARÇON.

C'est une glace.

MIMI BABOLEIN.

C'est ben plutôt du feu... jarni! donne moi vîte d'liau ... y m' semble qu'j'ons la machoire emportée. Queu chienne d'attrape! (*Le garçon sort en riant aux éclats.*) Oui! oui! ricanne! j'te revaudrai ça si jamais tu viens cheux nous. fi! qu'c'est vilain de s'moquer comm'ça d'un jeune homme simple et timide! (*on entend en dehors de la mauvaise musique exécutée par un cor, une clari-*

ette et une grosse caisse, à la manière des charlatans.) Ah! ah! *il se lève et regarde vers la gauche.*) V' là d' la jolie musique, j' n'en vante. (*il monte sur un banc.*) Oh! l' biau monsieur!, .. il aut qu' ça soit queu qu'zun d' conséquent ... oh! mon dieu! Oh! ieu! comme j' vas ben m'amuser. (*il se remet à sa place.*)

SCENE VII.

UN CHARLATAN, MIMI BABOLEIN.

Un charlatan, précédé de sa musique et monté sur un cheval richement caparaçonné, s'avance dans la première allée. Il porte un habit galonné, à grandes manches, un chapeau bordé avec un énorme panache, il a des tresses à la hongroise, de longues moustaches cirées et un énorme catogan. Il traverse la première allée, repasse dans la deuxième avec tout son cortège, puis s'arrête au milieu.

LE CHARLATAN, *boragouinant l'italien.*

Arrêtons nous ici, per che voici l'hore de la promenade. (*On vécute une fanfare; il salue à droite et à gauche.*) Messious et iesdames, je n'aurai pas besoin sans doute per me fare connaître, de poublier ici mes louanges; je ne vi vanterai point mes ilens comme font tous les charlatans; je vi dirai seulement ue vi voyez en moi le famoso Para Banbinelli de Yostoco Fanelli Micmac Petologos, le piu grand, le piu illustre, le piu élébre de tous les physiciens natouralistes connus dans les cinq u six parties del monde.

De Vincenne au Pérou,
De la Chine au Poitou,
De Londres à Neuilly,
De Pékin à Clichy,
De Quimper-Corentin
Al faubourg St.-Antoine,
Del faubourg St.-Martin
Jusques en Macédoine,
De Stockholm à Pantin,
De Chaillot à Berlin,
De Passy jusqu'à Rome,
Et de Madagascar
Jusques à Vaugirard,
Il n'est pas un seul homme
Qui soit non, mon égal
Ma même mon rival
En l'art médicinal.
Je sais tout, bien ou mal,
J'ai tout appris, tout vu;
Tour-à-tour j'ai couru
L'Europe et l'Amérique
Et l'Asie et l'Afrique;
Je connais la physique,
Le blason, la musique;
Je sais la botanique,
Tous les arts mécaniques
Et les mathématiques.

Dans mon vaste cerveau,
Il n'est rien que de beau.
J'enseigne la chimie,
Surtout l'astronomie
Et la mythologie,
Même l'astrologie;
Je guaris la folie,
Et la paralysie,
Toujours l'apoplexie.
Rien ne m'est étranger,
Et sans me déranger,
Si per vous obliger
Quelqu'un veut voyager,
En moins d'ouna seconde,
Par mon art singulier,
Je vais l'expédier
Vers l'autre monde.

MIMI BABOLEIN.

Eh ben! il en sait plus long que moi, c'gars-là!

LE CHARLATAN.

Vi me demanderez peut-être à quoi bon parcourir tant de pays.

MIMI BABOLEIN.

Oui, à quoi bon?

LE CHARLATAN.

A quoi bon ?.. per me rendre célèbre par des découvertes utiles; et, certes!.. je pouis me vanter d'en avo r fait de belles, de prodigieuses! Petit, donne ouna phiole per faire voir. (*Il montre une phiole.*) C'est ici la merveille des merveilles!.. Cassez vi les bras, cassez viles jambes, cassez vi la testa, cassez vi les côtelettes...

MIMI BABOLEIN.

C' n'est pas la peine.

LE CHARLATAN.

Avec ouna goutte del baume que j'ai l'honor de vi offrir, il n'y paraîtra piu. Certes! je pouis bien vi dire que je n'en ai jamais essuyé le moindre reproche; bien al contraire. Au reste, s'il y a quelqu'un dans la compagnie qui se plaigne de mon remède, qu'il avance hardiment, qu'il élève la voix. S'il se plaint, tant mieux!

MIMI BABOLEIN.

Comment, tant mieux?

LE CHARLATAN.

Certainement. Perche s'il se plaint, ce sera ouna prove certaine que je ne l'aurai pas tué, et il y a beaucoup de médecins qui n'en pourraient pas dire autant.

MIMI BABOLEIN.

Combien la phiole ?

LE CHARLATAN.

Combien ? fi donc ! je distribue mon remède gratis. Vi donnerez seulement la bagatelle de deux sols per la phiole.

MIMI BABOLEIN, *au garçon.*

Donne-moi z'en six pour ma pièce d' douze sols. Avec çà j' sommes sûr d' vivre long-tems... pas vrai, M.l' Docteux ?

LE CHARLATAN, *à part.*

C'est comme ouna malédiction che nous n'avons personne aujourd'hui. (*On entend un air exécuté en dehors sur le carillon.*) Ah ! perdio ! je ne m'en étonne più. C'est c'te petit Carillonneur qui l'enlève tout. Avec sa jolie figure et ses clochettes il fait più à lui seul que tous les artistes réunis. Ah ! perdio ! il me vient une idée luminose... si je m'attachais c'te petit bonhomme, il serait peut-être ouna bonne affaire... perche... (*Il appelle en dehors.*) Eh, petit ! petit ! . . Dominique !.. écoute... (*à part.*) Le voici. (*Il revient en scène.*) Véritablement, c'est ouna chose surprenante que cette affluence prodigiose... perche cet jeune homme il est bien loin d'avoir un talent supérior. Ma, dans Paris, il ne faut pas piu qu'un minois chiffonné per fare ouna fortune brillante.

SCÈNE VIII.

LE CHARLATAN, et sa suite, DOMINIQUE, MIMI BABOLEIN.

LE CHARLATAN, *à Dominique.*

Mon bon ami, tu m'intéresses, et je crains que mon voisinage il ne te fasse du tort. J'ai donc pensé qu'en nous réunissant, notre petit spectacle il présenterait piu d'agrément al public. Voilà perche perquoi je te propose une association qui sera singulièrement avantageuse per toi.

DOMINIQUE.

Ce n'est pas l'intérêt qui me guide ; je sais me contenter de peu. Mais je n'en suis pas moins sensible à votre attention.

LE CHARLATAN.

Tu acceptes, n'est-ce pas ?

DOMINIQUE.

Volontiers.

LE CHARLATAN.

On dit que tu as ouna jolie voix. Ce serait bien le moment de la faire entendre. Qu'en dis-tu, mon bon ami ?

DOMINIQUE.

Je ne dis jamais non.

LE CHARLATAN.

Bènè, mon enfant! c'est la prova d'oun joli caractère, et avec cela tu ne peux manquer de réussir.

DOMINIQUE *joue la ritournelle et le refrain sur le carillon.*

CHANSONNETTE.

Premier Couplet.

Chacun sur cette pauvre terre
Pour vivre doit faire un état;
Chacun y parcourt sa carrière
Ou noblement, ou sans éclat.
Heureux celui que la richesse
Récompense de son adresse!
Moi qui n'ai pas tant de bonheur
Je suis petit Carillonneur.

Pendant le premier couplet le boulevard s'est garni de spectateurs et de curieux. On voit des originaux et des caricatures de toute espèce. Des abbés coquets, de vieilles plaideuses, des recrutenrs, des porte-faix, des ouvriers, des grisettes, des freluquets, etc. Le valet du charlatan présente la tirelire à ceux qui s'arretent et qui paraissent écouter Dominique avec plaisir.)

LE CHARLATAN, *à part.*

Vabènè! per dio! (*haut.*) continue, mon bon ami, continue. Je vais t'accompagner.

(En effet il prend son violon et accompagne Dominique d'une manière assez brillante.)

Second Couplet.

DOMINIQUE.

On peut, quand rien là n'importune,
Se montrer fier dans le malheur;
A défaut de rang, de fortune,
On a la noblesse du cœnr.
Si la vertu, si l'innocence
Valent un nom, de l'opulence,
Oh! ma foi! c'est un grand seigneur
Que le petit Carillonneur.

(L'affluence augmente, il y a foule. On fait cercle autour de Dominique, chacun parait satisfait de ses graces et de son talent. Le valet du charlatan appelé de tous côtés, ne peut plus suffire.)

LE CHARLATAN, *à demi-voix.*

Ecoute, garçon. Tu vois que la tirelire est insuffisante per loger la recette, va prier de ma part cet jeune homme, de te prêter per un quart-d'heure seulement son capello, et tu le mettras par terre devant cet instrument, qu'il soit béni mille fois! Per dio! (*Le valet va demander à Mini de lui confier son chapeau. Celui-ci consentsans la moindre difficulté. On place le chapeau par terre devant le carillon.*) Continue, mon bien bon ami.

Perche ces messious et ces dames ils sont enchantés de notre alent.

DOMINIQUE.

Troisième Couplet.

Vous qui dans cette grande ville ;
Cherchez en tous lieux des plaisirs,
Rendez votre fortune utile,
Du pauvre arrêtez les soupirs.
Vous m'entendez, messieurs, mesdames,
Que mes accens touchent vos ames!
Que ferait sans votre bon cœur
Pauvre petit Carillonneur ?

Après ce couplet tous les spectateurs applaudissent et jettent leur offrande dans le chapeau. Mimi s'endort appuyé sur la table.)

LE CHARLATAN.

(*à part.*) Oh! per dio! che j'ai eu là une idée déliciose! (*haut.*) Bravissimo, mon cher Dominique, bravissimo! maintenant, messious et dames, je ne veux pas terminer cette séance ins vi donner une idée de mon adresse et de ma dextérité... Garçon!...

SCENE IX.

LE CHARLATAN, DOMINIQUE, LE VICOMTE DE SAINT-ERBIN.

LE VICOMTE, *qui se promenait dans la deuxième allée, fend la presse, vient prendre le charlatan par le bras, le mène à l'écart, et lui dit d'un ton brusque.*

Dis-moi... ne me suis-je pas trompé ? N'as-tu pas appellé ce jeune homme Dominique ?

LE CHARLATAN.

Si... Signor.

LE VICOMTE.

Quel est son autre nom ?

LE CHARLATAN.

Je n'en sais rien, Signor.

LE VICOMTE.

Comment, tu ignores son nom de famille ?

LE CHARLATAN.

Absolument, Signor.

LE VICOMTE.

Quoi ! n'a-t-il donc ni père, ni mère ?

LE CHARLATAN.

Je le crois, Signor.

LE VICOMTE.

N'est-il pas de Marseille ?

LE CHARLATAN.

Cela se peut, Signor, ma...

LE VICOMTE.

D'où le connais-tu ?

LE CHARLATAN.

Seulement per l'avoir vu quelquefois dans cette promenade, où j'exerce ma profession.

LE VICOMTE.

Me dis-tu bien la vérité ?

LE CHARLATAN.

Je vi proteste, mon capitaine, que c'est la poure vérité.

LE VICOMTE. *à part.*

Si je croyais que ce fut lui, nulle puissance humaine ne saurait l'arracher de mes mains. (*Il regarde Dominique avec attention.*)

LE CHARLATAN, *à part.*

Cette rencontre est tout-à-fait singulière ; comme il examine cet petit.

LE VICOMTE, *à part.*

Il y a dans ses traits...

LE CHARLATAN, *à part.*

Il a vraiment l'air d'un original. Ma, procédons à nos comptes.

LE VICOMTE, *à part.*

Oh ! parbleu ! on aura beau faire, je saurai ce qu'il en est. (*au charlatan*) Salut.

(Le charlatan prend le chapeau et compte l'argent qu'on y a jeté.)

SCENE X.

LE CHARLATAN, DOMINIQUE, NORBERT, LE VICOMTE, MIMI BABOLEIN.

(Norbert entrant vivement par la gauche, voit le Vicomte qui lui tourne le dos et s'est assis sur un siége à droite devant le café.)

NORBERT, *très-haut.*

Eh ! mais... c'est M. le vicomte de Saint-Erbin que j'ai l'honneur de saluer ?

LE VICOMTE *se retourne.*

Moi-même. (*avec indifférence.*) Ah ! c'est M. Norbert ! Puis-je quelque chose pour vous ?

NORBERT.

Je sais que l'on ne doit attendre que des bienfaits de l'excellent cœur de M. le Vicomte.

LE VICOMTE.

Trève de complimens. Vite, que me voulez-vous?

NORBERT.

Quels vœux pourrais-je former encore, quand le hasard me met à même d'offrir mon respectueux hommage à M le Vicomte?

LE VICOMTE.

(*à part.*) Que ce ton mielleux et patelin me déplaît! (*haut.*) En ce cas, serviteur. (*Il se lève.*)

NORBERT.

M. le Vicomte n'a point oublié sans doute que M. le marquis Dalinvil, son beau-frère, prend demain possession du château de la Croix-Saint-André. J'ai eu l'honneur de lui écrire, de la part de mon maître, pour lui annoncer cette cérémonie, et l'inviter à y assister.

LE VICOMTE *s'est arrêté et revient sur ses pas.*

Je m'y trouverai. C'est dans cette intention que je suis parti ce matin de ma terre.

NORBERT.

J'annoncerai donc à mon maître...

LE VICOMTE.

Rien, parbleu! je m'annoncerai bien moi-même. Bonsoir.

(*Le Vicomte s'éloigne.*)

SCÈNE XI.

NORBERT, LE CHARLATAN, DOMINIQUE, MIMI BABOLEIN.

NORBERT.

M. le Vicomte! agréez l'assurance de mon profond respect... (*revenant en scène.*) Il est clair que je n'ai pas le bonheur de plaire à M. le vicomte de Saint-Erbin... ma foi! tant pis pour lui. C'est une espèce de hibou, triste, sauvage et maussade, frondant tout le monde, grondant sans cesse. Je ne puis souffrir son ton dogmatique, son éternelle brusquerie. Nous n'avons pu nous dispenser de l'inviter, puisqu'il est notre beau-frère; mais grace au ciel, son séjour au château ne sera pas de longue durée. Nous lui ferons mauvaise mine, et en serons bientôt débarrassés. (*Montrant Dominique.*) Revenons au petit bonhomme... pour cette fois, il ne m'échappera point. Si je pouvais l'attirer au village, sous prétexte de la fête, nous saurions bientôt...

LE CHARLATAN, *qui a fait le compte de la recette.*

La recette il s'élève à sept livres dix sols... Tiens, mon enfant, voilà vingt sols per toi... tu le vois, je partage en frère.

DOMINIQUE.

Je vous remercie.

NORBERT *qui a réfléchi.*

Il paraît lié d'intérêt avec ce charlatan... Adressons-nous à lui... avec de l'or, on obtient tout de ces coquins-là... (*haut au charlatan.*) Camarade, approche... (*Le charlatan s'avance chapeau bas.*) Serais-tu bien aise de gagner beaucoup d'argent?

LE CHARLATAN.

Per dio, Signor! je vi le demande.

NORBERT.

Eh bien! il ne s'agit pour cela que de venir demain matin au village de la Croix-Saint-André, avec ton attirail et ta suite. Je me charge de vous défrayer et vous garantis un louis d'or par jour.

LE CHARLATAN.

Que le ciel il vi comble de ses bénédictions, signor! à quelle hore faut-il partir?

NORBERT.

Tout de suite.

LE CHARLATAN.

Va bèné! vi l'avez entendu, vous autres; plions bagage et mettons-nous en route.

NORBERT.

Tu ameneras tout ton monde, ce Carillonneur aussi.

LE CHARLATAN.

Si, Signor! allons, Dominique, tu le vois, la fortune il te sourit depuis que tu t'es attaché à moi. Tu vas venir avec nous chez cet brave signor qui nous promet ouna magnifique récompense.

DOMINIQUE.

Je ne puis m'éloigner sans la permission de mon père; lui seul a le droit de disposer de ma personne et de diriger mes actions.

LE CHARLATAN.

C'est juste. (*à part.*) Tant mieux! c'est autant de gagné. Puisque le prix est fait, je n'ai piu besoin de toi.

NORBERT.

Et qui est ton père?

DOMINIQUE.

M. Robineau.

NORBERT.

Où est-il?

DOMINIQUE.

Je l'attends.

NORBERT, *à part.*

Je n'avais pas prévu cette résistance. Quel moyen employer pour le faire venir ?

LE CHARLATAN *remonte sur sa mule ; tout son bagage est plié. Il salue Norbert.*

Vi voyez, Signor, avec quelle promptitude je vi obéis. Je pars à l'instant... addio. Je vi reverrai domani. (*Il s'éloigne par la droite, précédé de sa musique et suivi d'un bon nombre de badauds. Norbert se promène dans le fond, sans cependant perdre Dominique de vue.*)

MIMI BABOLEIN, *se réveillant.*

Et mon chapeau... Eh ! petit ?.. rends-moi mon chapeau. (*Il court après le charlatan.*)

SCENE XII.

DOMINIQUE, LE VICOMTE DE SAINT-ERBIN, UN AVEUGLE.

(*Le vicomte de St.-Erbin rentre par la droite, vient au-devant de la scène et regarde attentivement Dominique qui est occupé à fermer sa caisse.*)

LE VICOMTE, *à part.*

Je me sens, malgré moi, ramené vers ce jeune homme !.. Il y a dans sa physionomie, dans le son de sa voix, un rapport étonnant .. Oh ! si c'était lui !.. (*Un aveugle qui chemine en tendant son bâton devant lui, frappe le Vicomte dans les jambes. Celui-ci le repousse si rudement que l'aveugle chancelle un instant, et va presque tomber auprès de Dominique.*) Insolent ! ne saurais-tu regarder devant toi ?

L'AVEUGLE.

Hélas ! mon bon monsieur, je vous demande bien pardon !

DOMINIQUE, *qui s'est avancé, soutient l'aveugle.*

Ne voyez-vous pas que ce vieillard est aveugle ?

LE VICOMTE.

De quoi te mêles-tu ?

DOMINIQUE.

Je fais mon devoir en défendant un homme contre l'injustice d'un autre.

LE VICOMTE, *à part.*

Comment donc, du caractère ? c'est bien ! il a raison, j'ai mérité ce reproche.

L'AVEUGLE.

Je vous remercie, brave jeune homme.

DOMINIQUE *conduit l'aveugle vers un banc.*

Vous paraissez bien faible !

L'AVEUGLE.

Hélas! je meurs de besoin. Depuis deux jours...

DOMINIQUE, *se tournant de manière à ne pas être vu.*

Tenez, bon vieillard, c'est tout ce que je possède; mais ce léger secours vous suffira pour quelque tems. (*Il lui donne tout ce qu'il a dans sa poche.*)

L'AVEUGLE.

Charitable jeune homme! Dieu récompensera ta bonne action.

LE VICOMTE, *a regagné la gauche et suit de loin tous les mouvemens de Dominique.*

(*A part.*) Il lui donne de l'argent!.. (*haut.*) Ecoute, petit .. (*On entend Robineau qui chante en dehors :*

Aussitôt que la lumière.

DOMINIQUE.

Ah! voici mon père... (*au Vicomte.*) Excusez, monsieur. (*à l'aveugle.*) Adieu, bon vieillard, je vous quitte. (*Il le remet dans son chemin, puis court vers la gauche.*)

ROBINEAU, *en-dehors.*

Dominique!

DOMINIQUE..

Me voici, mon père, me voici.

LE VICOMTE.

Allons, il est décidé que je ne saurai rien... Je ne puis me compromettre en interrogeant publiquement ce jeune homme. Attendons plus tard, je les retrouverai. (*Il sort par la gauche avec humeur.*)

SCENE XIII.

ROBINEAU, DOMINIQUE, PATERNE, NORBERT.

PATERNE, *rentrant par la droite et se trouvant nez à nez avec Norbert qui reparaît par le fond à gauche.*

Je viens vous chercher, M. Norbert. Dame Simonne a fait toutes ses emplettes et les vôtres. Elle vous attend dans sa voiture couverte, là, à vingt pas d'ici.

NORBERT.

Grand merci, M. Paterne, je vais la rejoindre. (*à part.*) Si je me servais du magister?.. pourquoi pas? (*à demi-voix.*) Pendant que vous étiez à courir, j'ai fait une trouvaille pour vous, M. Paterne.

PATERNE.

Tibi gratias.

NORBERT.

Véritablement cela vous sera très-utile. Vous allez en juger...

Eloignons-nous, la gaieté bruyante de cet homme ne me permettrait pas de me faire entendre. (*Il passe dans la deuxième allée, et parle bas à Paterne.*)

ROBINEAU *arrive par la gauche et s'arrête pour achever la cadence de son air. Il tient toujours son violon à la main.*

Eh bien! mon enfant, es-tu content de ta soirée?

DOMINIQUE.

Très-content, mon père.

ROBINEAU.

Tu as donc fait de bonnes affaires?

DOMINIQUE.

Excellentes.

ROBINEAU.

Diable!... En effet, je te trouve un air d'hilarité qui me réjouit tout plein. Ainsi tu as beaucoup d'argent?

DOMINIQUE.

Au contraire, je n'ai pas le sou.

ROBINEAU.

Touche-là, mon garçon, je t'en offre autant. Si c'est là ce que tu appelles de bonnes affaires, les miennes sont les meilleures du monde. Léger comme une plume, et gai comme un pinson... ah! ah! ah!... comment, tu n'as rien gagné?

DOMINIQUE.

Jamais je n'ai fait une recette aussi abondante. Ma soirée a monté à plus de vingt sols; mais j'ai tout donné à un pauvre aveugle qu'un marin repoussait avec une dureté qui m'a touché le cœur. J'ai fait pour lui ce que je voudrais que l'on fît pour moi, et j'ai pensé que vous ne le trouveriez pas mauvais.

ROBINEAU.

Moi, te blâmer quand tu as soulagé l'infortune! embrasse-moi, mon garçon. Conserve précieusement cet excellent cœur; sois toujours charitable et bon, Dieu te bénira et tu prospéreras à ton tour. C'est très-bien, ce que tu as fait là... vraiment j'en suis tout attendri. Consacrer le produit entier de son travail à aider son semblable!... c'est un trait... magnifique! je te prédis qu'il ne restera pas sans récompense.

PATERNE *quitte Norbert qui observe dans le fond, et vient aborder Robineau et Dominique.*

Monsieur est musicien, à ce qu'il me paraît?

ROBINEAU.

Oui, Monsieur, pour vous servir, si j'en suis capable.

PATERNE.

Je ne demande pas mieux, Monsieur.

ROBINEAU.

Parlez, Monsieur, nous sommes tout prêts, mon petit compagnon et moi. Il joue sur son carillon de fort jolis airs que j'accompagne avec cet instrument ; il chante fort agréablement la haute-contre, et moi la basse-taille ; ainsi, comme vous voyez, nous composons à nous deux un concert tout entier.

PATERNE.

Oh ! mes amis, que je suis heureux de vous avoir rencontrés !... c'est le ciel, oui, le ciel qui vous a envoyés à mon secours. Imaginez-vous que je me trouve dans le plus grand embarras. C'est demain la fête de notre village et la prise de possession du nouveau seigneur. En ma qualité de maître d'école, j'étais déjà chargé de la triple fonction de chantre, de sonneur et de bédeau... eh bien ! la maladie de notre respectable curé qui est retenu dans son lit par la goutte, y ajoute encore celle de maître des cérémonies. C'est moi qui suis chargé de recevoir le seigneur, et de le complimenter à la porte de l'église. Vous conviendrez, mes amis, qu'il y a de quoi faire sauter la tête la mieux organisée.

ROBINEAU.

Comme vous dites, Monsieur... votre nom, s'il vous plait ?

PATERNE.

Paterne. Et le vôtre ?

ROBINEAU.

Eustache Robineau, ménétrier, rue de l'Oursine. Comme vous dites, M. Paterne, c'est le ciel qui a dirigé cette rencontre. Soyez tranquille, tout s'arrangera pour le mieux ; mon petit bonhomme vous servira de sacristain, d'enfant de chœur, et carillonnera au clocher. Moi, je jouerai du serpent, je sonnerai en volée et je chanterai au lutrin. Je vous promets de bien m'acquitter de ces différens emplois, et surtout de boire...

PATERNE.

Comme un chantre ?

ROBINEAU.

Non pas.

PATERNE.

Comme un sonneur ?

ROBINEAU.

Non pas.

PATERNE.

Comment donc ?

ROBINEAU.

Comme les deux ensemble.

PATERNE.

Bravo ! Maintenant, dites-moi quel prix vous mettez à l'important service que vous me rendez ?

ROBINEAU.

Fi donc! ne parlons pas de cela. Compte-t-on avec les honnêtes gens? nous ferons de notre mieux, vous ferez de même et tout le monde sera content. (*Bas à Dominique*) Eh bien! mon garçon, je t'avais bien dit que le ciel ne laisserait pas ta bonne action sans récompense.

PATERNE.

Maintenant, je ne vois plus qu'une petite difficulté.

ROBINEAU.

Bah! et laquelle donc?

PATERNE.

C'est qu'il faudrait partir ce soir. Il y a six lieues d'ici au village de la Croix-Saint-André; la fête commencera demain de bonne heure...

ROBINEAU.

Eh bien! partons de suite. (*Norbert est resté dans le fond et a tout entendu; il témoigne combien il est satisfait.*) Qu'en dis-tu, mon enfant?

DOMINIQUE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira. Et mon carillon?... comment faire pour l'emporter?

PATERNE.

Tu n'en as pas besoin. Il y en a un superbe dans le clocher de notre village.

ROBINEAU.

C'est fort bien; mais nous ne pouvons pas laisser celui-là sur le boulevard.

DOMINIQUE.

Je le déposerai ici près... au Cadran bleu.

ROBINEAU.

Voilà qui est bien; nous avons nos instrumens, c'est l'essentiel. Notre toilette est à-peu-près la même tous les jours. J'ai la clef de notre chambre, ainsi rien ne nous arrête.

PATERNE.

Oh! les braves gens! les braves gens! Eh! j'y songe, je puis vous donner deux places dans la cariole de dame Simonne, la fermière du lieu.

ROBINEAU.

Va pour la cariole. (*Fausse sortie.*) *Il ramène Paterne au-devant de la scène, et lui dit très-sérieusement.* Un mot, M. Paserne. Le vin est-il bon chez vous?

PATERNE.

Pas mauvais.

ROBINEAU.

Ah! ça, nous le goûterons?

PATERNE.

Ce soir, en arrivant.

ROBINEAU.

Partons bien vîte; il n'est pas du tout poli de faire attendre les dames. (*Il prend Paterne par le bras, et chante en s'en allant:*)

Vive le vin,
Vive l'amour! etc.

(*Dominique le suit, en traînant son carillon.*)

NORBERT, *qui jusques là s'est tenu à l'écart.*

Mon but est rempli. Le Carillonneur une fois arrivé au village sera bientôt en notre pouvoir. (*Il sort du même côté que Paterne.*)

SCENE XIV.

MIMI BABOLEIN, LE GARÇON LIMONADIER.

MIMI BABOLEIN *rentrant par le fond.*

Oh! queu vilain pays! m'en v'là encore pour mon chapiau! Eh, mais! j'crois qu' c'est l' magister qui s'en va... c'est l'y tout d' même. M. Paterne! M. Paterne! attendez-moi. Faut que j' voie auparavant si j' n'oublions rien... Ah! mes p' tites bouteilles. (*Il vient regarder sur la table près de laquelle il s'est assis, prend les phioles du charlatan et s'éloigne.*)

LE GARÇON.

Dites donc, camarade, est-ce que l'on s'en va sans payer dans votre pays?

MIMI BABOLEIN.

Tiens! c't' autre. Èst-ce que j' te dois queuqu' chose?

LE GARÇON.

Et cette glace que vous avez demandée?

MIMI BABOLEIN.

J' te l'ons rendu ta glace... D'ailleurs tu n'as qu'à venir cheux nous c't hiver, j't'en baillerons un ben plus gros morceau.

LE GARÇON.

Ah! Monsieur fait le plaisant!... Payez vîte ou sinon... (*Il l'arrête par le pan de sa veste.*)

MIMI BABOLEIN.

Laisse-moi tranquille... M. Paterne?... (*Il veut s'éloigner, la veste se déchire, et le morceau reste dans la main du garçon qui rentre au café.*) Eh ben! me v'là frais pour danser à la fête! Oh! chien d' Paris! maudit Paris! si j'y reviens jamais, on pourra ben dire qu' Mimi Babolein n'est qu'un imbécille.

(Il s'en va en sanglottant, accompagné par les huées d'une foule de ba-

dauds accourus aux cris du garçon limonadier. On voit passer dans le fond la charrette de dame Simonne, traînée par Cocotte. Norbert, Paterne, Robineau et Dominique y sont placés. Mimi Babolein court à toutes jambes pour l'atteindre, et crie :)

Attendez moi, marraine, attendez moi.

(La toile baisse sur ce tableau. Le boulevard est couvert de curieux qui s'amusent de cette scène.)

Fin du premier acte.

ACTE II.

Le théâtre représente une place dans le village de la Croix-St.-André. A gauche, au second plan, la petite maison de Paterne; plus loin le portail et la tour d'une église gothique placée presqu'en face du spectateur. A droite, l'entrée du parc indiquée par une grille. Le mur du parc se prolonge jusqu'au cinquième plan, où l'on voit en retour un pavillon bâti dans l'angle sur un mur de terrasse garni de fleurs.

SCENE PREMIERE.

PAYSANS, PAYSANNES, LE CHARLATAN, MIMI BABOLEIN, puis ROBINEAU, DOMINIQUE et PATERNE.

Le lever du rideau offre le tableau d'une fête villageoise. Tout est en mouvement, les jeunes gens grimpent au mât de cocagne placé dans le fond à droite, les jeunes filles se balancent sur l'escarpolette. D'autres jouent à la main chaude, les enfans tirent à une petite loterie, le Charlatan joue des gobelets sur une table. Tout-à-coup il s'arrête pour montrer des cornets remplis de simples.)

LE CHARLATAN.

Vi me croyez si vi le voulez, messious et dames, ces petits paquets, vi les voyez? Eh bien! ils me coûtent quatre sols, je ne les vends que deux sols... ma je me retire sur la quantité... approchez... demandez.

DOMINIQUE, *sortant de l'église avec Paterne et Robineau.*

Oh! mon ami, le beau carillon! c'est pour le coup que je vais déployer mes talens. Je pourrai jouer : *Prenez pitié d'un petit malheureux, ... Triomphez! bel Alcindor,.. Où peut-on être mieux?* enfin tous les airs les plus à la mode.

ROBINEAU.

Ça te vaudra quelque bonne récompense, peut-être bien un jaunet ou quelque chose de mieux, que sait-on?

DOMINIQUE.

O mon bon père ! jamais je ne suis plus content que les jours où mes profits sont considérables. Je compte et recompte chaque piece de monnaie et je me dis: allons, je rendrai aujourd'hui mon bienfaiteur plus heureux qu'hier, je subviendrai à tous ses besoins. Ah ! quand pourrai-je, prenant seul la fatigue du travail, lui apporter chaque soir le fruit de mes peines, ainsi que j'offre chaque matin à l'Eternel mes vœux et mes prières?

ROBINEAU.

Aimable enfant !

PATERNE.

Enfant très-aimable!

ROBINEAU, *à part.*

Qu'ils sont coupables les cruels qui l'ont abandonné !

PATERNE, *à Dominique.*

Ah! cà, mon petit, dans la circonstance *conséquente* où nous nous trouvons, une mise décente est de rigueur. Vous voyez que pour donner à Monseigneur une idée de toutes mes fonctions, je me suis habillé convenablement. J'ai mis la culotte du sonneur, la veste du bédeau, le rabat du chantre et l'habit du maître d'école.

MIMI BABOLEIN, *grommelant*

Là! il a quatre habits ! et moi j' n'en ai pas un. C'est'y juste ?

ROBINEAU.

Vous êtes très-bien, M. Paterne ; mais est-ce que nous sommes mal, nous autres ?

PATERNE.

Mal ! c'est impossible, M. Robineau; mais votre petit ami pourrait être mieux. Toutes les personnes qui ont l'honneur de représenter aujourd'hui, doivent être vêtues *ad hoc*. Attendez, j'ai chez moi un habit de feu mon fils unique, le seul que m'ait donné feue madame Paterne ; il irait très-bien à ce jeune homme, et je lui offre avec plaisir.

ROBINEAU.

Allons, volontiers, M Paterne. Ce n'est pas qu'un habit simple déshonore un homme au moins.

PATERNE.

Je le sais, *Dominus.*

DOMINIQUE.

C'est aussi vrai que quand on dit bien souvent, que les gens riches déshonorent de beaux habits.

PATERNE.

Veritas veritatum.

ROBINEAU.

Voilà qui est dit, nous acceptons l'habit. (*Paterne rentre chez lui.*)

MIMI BABOLEIN.

Y f'rait ben mieux d'me l'donner. Mon dieu! mon dieu!

DOMINIQUE, *s'approchant de Mimi Babolein.*

Qu'avez-vous donc, mon garçon?

MIMI BABOLEIN.

C'que j'ai?.. c'que j'ai?.. vous voyez ben que j' n'ai rien; v'là c' que j'ai. On m'a volé mon habit à Paris, marraine n'veut pas m'en acheter un autre, et y' faut que j'voyons la fête en chemise. M Paterne, qu'est l'maître des cérimonies, n'osera jamais m' présenter à not' seigneur dans c't équipage-là. Par ainsi v'là l'un des plus biaux, des mieux faits, des plus malins gars d'l'endroit réduit à s'montrer derrière tout l'monde. Ordinairement on me remarque...

PATERNE, *revenant avec l'habit.*

Oui, pour ta bêtise.

MIMI BABOLEIN.

C'est égal! on me remarque. Mon Dieu! mon Dieu! (*Il se dépite.*)

DOMINIQUE.

Tenez. (*Il lui donne l'habit que lui présente Paterne.*) Ne pleurez pas; habillez-vous et faites-vous remarquer.

PATERNE, *à Dominique.*

Et toi, que te restera-t-il pour te parer?

DOMINIQUE.

Le souvenir du service que je lui aurai rendu.

ROBINEAU, *à part.*

Chaque mouvement de ce jeune homme décèle une belle ame.

MIMI BABOLEIN, *qui est resté un moment interdit.*

Non, non, c'est par trop généreux.. j'accept' rons pas ça; mais changeons. Baillez-moi vot' veste et gardez l'habit, s'rons itou contents.

DOMINIQUE.

A la bonne heure. (*Ils entrent chez Paterne.*)

SCENE II.

PATERNE, ROBINEAU, puis MIMI BABOLEIN.

PATERNE, *se retournant vers Robineau; lui dit avec enthousiasme:*

Que vous êtes heureux d'avoir un tel fils!

ROBINEAU.

Oui, M. Paterne, s'il est heureux pour lui que je sois son père.

PATERNE.

Comment donc?.. Il n'y a pas de doute à cela.

(Mimi Babolein sort de la maison ; il a passé la veste de Dominique.)

MIMI BABOLEIN, *se pavanant.*

J'espère que j'sis brave ! n'est-ce pas, papa Paterne ?

PATERNE.

Superbe !... maintenant que tu es présentable, monte à la tour.

MIMI BABOLEIN, *enchanté.*

Oui, M. Paterne. Pour carillonner, n'est-ce pas ?... C'est juste, j'ons la veste du Carillonneux.

PATERNE.

Eh ! non, ce n'est pas pour cela... Ecoute-moi. Dès que tu verras...

MIMI BABOLEIN, *de même.*

Dès que tu verras... Oui, M. Paterne.

PATERNE.

Veux-tu rester tranquille ? dès que tu verras une voiture...

MIMI BABOLEIN, *de même.*

Oui, M. Paterne.

PATERNE, *aux jeunes gens.*

Mes amis, tenez-le, s'il vous plaît... Dès que tu verras une voiture sur quatre chevaux, tu m'avertiras.

MIMI BABOLEIN.

Queu voiture c'est-y ?.. un' guimbarde, un' cariole, ou ben un' charrette ?

PATERNE.

Imbécille !

MIMI BABOLEIN.

Ah ! non, j'y suis. C'est un' voiture d' Paris, où c' que l' cocher est perché sur l'impériale entre deux rivarbères.

PATERNE.

C'est cela.

MIMI BABOLEIN

J'crierons à la voiture d'arrêter.

PATERNE.

Eh ! non. Tu m'appelleras.

MIMI BABOLEIN.

Un moment... entendons-nous... Comme vous êtes quatre personnes à vous seul, laquelle faudra-t-il qu' j'appelions ?

PATERNE.

Tu m'appelleras par mon nom.

MIMI BABOLEIN.

Suffit, suffit ! on n'a pas besoin de m'expliquer les choses, j' devinons tout d' suite c'qu'on veut m'dire. Du pus loin que j' voirons

lébusquer ces quatre bêtes, j' m'retournerons de vot' côté, et pis 'crierons ben fort; v'là! v'là! M. Paterne. (*Il entre dans l'église.*)

SCENE III.

DOMINIQUE, ROBINEAU, PATERNE, DAME SIMONNE.

ROBINEAU, *à Dominique qui sort de la maison de Paterne.*

Comme te voilà beau! ce costume villageois te sied à merveille.

PATERNE, *bas à Robineau.*

Voilà comme j'étais il y a cinquante ans; ce petit gaillard va ourner la tête à toute notre jeunesse.

DAME SIMONNE, *parée et entrant avec vivacité.*

Comment me trouvez-vous?.. je crois que Paris m'a gâtée; car 'ai mis deux heures à ma toilette.

PATERNE, *avec importance.*

Vous avez forgé des armes pour nous blesser, dame Simonne.

DAME SIMONNE *le contrefaisant.*

Vous ne craignez pas ces blessures-là, M. Paterne; vous êtes nvulnérable.

PATERNE.

Trop honnête!

ROBINEAU, *bas à Dominique.*

Il prend cela pour une politesse.

DAME SIMONNE, *à qui Paterne a fait un signe d'intelligence en lui montrant Dominique.*

Quel est donc ce jeune homme dont la tournure élégante...

DOMINIQUE, *se retournant et avec naïveté.*

C'est moi, dame Simonne.

DAME SIMONNE.

Voilà mon danseur tout trouvé. Je m'en empare. Allons, M. Robineau, vous n'avez pas apporté pour rien votre violon. Jouez-nous une contredanse et des plus nouvelles.

DOMINIQUE.

Oh! oui, mon père.

ROBINEAU.

Je ne demande pas mieux. Voulez-vous la Hullin, la Monaco?

DAME SIMONNE.

La Monaco, soit.

(Dame Simonne a pris Dominique par la main, la contredanse se forme; on est en place. Robineau joue la ritournelle de la Monaco; il est monté sur un banc de pierre, devant la maison de Paterne.)

ROBINEAU.

La chaîne anglaise ! (*On danse.*)

SCENE IV.

ROBINEAU, MIMI BABOLEIN, DAME SIMONNE, DOMINIQUE, PATERNE.

MIMI BABOLEIN, *par une lucarne pratiquée dans la fléche.*

M. Paterne ? M. Paterne ?... j'aperçois un' voiture.

TOUS.

C'est not' seigneur ! (*La danse cesse, ils courent au fond.*)

MIMI BABOLEIN.

Arrêtez !... j' m' ai trompé !... c'est la cariole d' la laitière.

DAME SIMONNE.

Imbécille ! (*on recommence à danser.*)

MIMI BABOLEIN.

Attendez ! v'la un gros nuage d' poussière. Un, deux, trois, quatre chevals... un cocher, deux lanternes.

PATERNE,

C'est Monseigneur !... vite, vite, mes enfans ... allons au devant de M. le marquis Dalinvil.

TOUS.

Courons. (*Ils courent au fond, et disparaissent.*)

ROBINEAU, *à part avec effroi.*

Dalinvil ! (*haut à Paterne avec mystère.*) Deux mots, M. Paterne !... (*celui-ci, très-affairé, l'écoute à peine. Simonne, qui a remarqué ce mouvement, reste et écoute de loin*) Quoi ! c'est le marquis Dalinvil qui est seigneur de cette terre ?

PATERNE.

Lui-même.

ROBINEAU.

Dalinvil de Marseille ?

PATERNE.

Oui.

ROBINEAU.

C'est étonnant.

PATERNE.

Est-ce que vous le connaissez ?

ROBINEAU, *embarrassé.*

Non pas précisément, mais...

PATERNE.

Peut-être en avez vous entendu parler ?

ROBINEAU.

Beaucoup. (*Cherchant à se remettre.*) Tout le monde connaît cette famille là. (*à part.*) Je ne sais plus ce que je dis.

PATERNE.

Oui, depuis douze ans, il a été souvent question d'elle dans les journaux.

ROBINEAU.

C'est cela. (*à part.*) Je ne les lis jamais.

PATERNE.

A l'occasion d'un enfant nommé Dominique, abandonné dans les Champs-Elysées, à Paris, et que l'on cherchait partout.

DOMINIQUE.

Etait-ce pour lui faire du mal? (*Robineau prend Dominique par la main, et le fait repasser à sa droite.*)

PATERNE.

Non, sans doute.

DAME SIMONNE, *à part ; elle a vu le mouvement de Robineau.*

Oh ! oh ! voilà qui est singulier.

MIMI BABOLEIN, *de même.*

Dépêchez-vous donc, M. Paterne. La voiture est tout près du village. (*On entend une décharge de boîtes.*)

PATERNE.

Et mon discours !... Je suis sûr que je ne m'en souviendrai plus... vous tous, sous les armes... (*il se retourne, croyant parler aux paysans.*) Ils sont partis !... vous, dame Simonne, à l'entrée du parc.

ROBINEAU, *profite du moment où Paterne est un peu eloigné pour dire bas et avec beaucoup d'émotion à Dominique* :

Dominique, cache bien ici ton nom à tout le monde ; j'ai pour cela des raisons....

DOMINIQUE.

Oui... oui, mon bon ami.

DAME SIMONNE, *à part.*

Quel mystère !

PATERNE.

Allons ... (*à Dominique.*) jeune homme, à ton clocher ... (*à Robineau.*) Robineau, à la tête des ménétriers, et moi, à la porte de l'église, pour remplacer notre pasteur.

(Dominique monte à la tour; Robineau va au fond et se met à la tête de la marche; dame Simonne entre dans le parc.)

SCENE V.

DOMINIQUE, MIMI BABOLEIN, PATERNE, ROBINEAU, NORBERT, LE MARQUIS DALINVIL, LE VICOMTE DE SAINT-ERBIN, DAME SIMONNE.

(Les garçons, armés de vieux fusils ornés de rubans, forment une double haie. Les jeunes filles portent des paniers remplis de fleurs, qu'elles jettent sur le chemin du Marquis. Mimi fait tomber une pluie de feuilles de roses du haut de la tour. L'orchestre est composé d'un violon, d'une mauvaise basse et du serpent de l'église. On joue à tour de bras une marche bien ancienne et très-cadencée. Norbert précède le Marquis. Celui-ci s'avance accompagné du Vicomte. Ils sont suivis par cinq ou six laquais en livrée. Le Marquis est vêtu d'un uniforme très-brillant. Il s'arrête devant l'église.)

LE MARQUIS, *d'un ton à la fois affable et léger.*

Très-bien, mes amis! votre réception me fait un plaisir extrême. Soyez assurés que....

PATERNE, *sort de l'église et présente avec gravité au marquis un plat d'argent, sur lequel sont les clefs.*

Monseigneur, il y a long-tems, très-long-tems, excessivement long-tems que nous soupirons après une présence aussi chère qu'agréable, pour des villageois dont les cœurs sensibles et bons, ont besoin d'un guide qui, par sa naissance, son rang, ses prérogatives, ses qualités éminentes... son... sa... ses... qualités... ses qualités....

LE MARQUIS.

Eh bien! vous en restez à mes qualités?

DAME SIMONNE, *sort du parc et présente au Marquis une galette surmontée d'un énorme bouquet.*

C'est, Monseigneur, s'arrêter au plus beau moment,

LE VICOMTE, *toujours brusque.*

C'est bien, madame.

LE MARQUIS.

Ce mot vaut à lui seul un discours.

PATERNE, *déconcerté, à Robineau.*

Je ne sais plus où j'en suis d'admiration, d'embarras, de... soufflez-moi donc, M. Robineau.

ROBINEAU.

Dam! je n'ai pas appris votre harangue. Courage!

PATERNE, *essayant de se remettre, et avec plus d'emphase qu'auparavant.*

Monseigneur, voici les clefs qui ouvrent... qui ouvrent... cette église.

DAME SIMONNE.

Celles qui ouvriront tous les cœurs, ce seront vos bontés pour

vos vassaux, votre humanité pour l'indigent et l'exemple de vos vertus.

LE MARQUIS.

Norbert, qui est cette bonne villageoise ?

NORBERT.

Votre fermière, Monseigneur, et la plus riche du canton.

LE VICOMTE.

Tant mieux, si elle le mérite.

LE MARQUIS.

Je suis bien aise de voir que la fortune s'attache quelquefois aux braves gens. (*Montrant Paterne.*) Et monsieur ?

NORBERT.

M. Paterne, tout-à-la-fois sonneur, bedeau, chantre et maître d'école du village.

LE MARQUIS.

Monsieur fait tout, à ce que je vois.

LE VICOMTE.

Et rien de bien, c'est l'ordinaire.

DAME SIMONNE, *bas, à Paterne.*

M. Paterne, on vous a volé votre argent.

LE MARQUIS.

Mes amis, je devine tout ce que M. Paterne a voulu me dire en votre nom. Votre espoir ne sera point trompé; je vous prouverai que je mérite votre affection. Vous n'aurez qu'à vous louer du nouveau maître que des circonstances bien malheureuses vous ont donné.

TOUS.

Vive Monseigneur !

(On entend une décharge de boites en-dehors. Dominique joue dans la tour, sur le carillon, l'air : *Triomphez bel Alcindor*, puis : *Où peut-on être mieux ?* Tout le monde ecoute, le Marquis parait frappé ; son étonnement est partagé par le Vicomte.)

LE MARQUIS.

Cette exécution est parfaite.

LE VICOMTE.

Pas trop.

LE MARQUIS.

Quel est donc le virtuose auquel je dois le plaisir que j'éprouve?

ROBINEAU.

C'est mon fils, Monseigneur.

PATERNE.

C'est le petit Carillonneur de Paris.

NORBERT, *bas, au Marquis et au Vicomte*

C'est Dominique.

LE MARQUIS ET LE VICOMTE, *se regardant entr'eux.*

Dominique !

LE MARQUIS, *à Norbert..*

Je veux voir ce jeune homme.

NORBERT.

Vous le verrez.

LE MARQUIS.

Qu'il ne vous échappe point.

NORBERT.

J'en réponds.

LE VICOMTE.

Vous avez entendu, Norbert ?

(Tout ce dialogue dit à voix basse et d'un ton mystérieux, jette la consternation dans l'âme de Robineau et excite vivement l'intérêt de Dame Simonne.)

LE MARQUIS, *se tournant vers les villageois.*

Mes bons amis, je vais prendre quelque repos ; bientôt je recevrai vos hommages dans mon château. En attendant, continuez vos jeux, vos danses. Croyez, mes enfans, que votre allégresse naïve et franche fera dans tous les tems le bonheur de celui qui veut être toujours votre père.

TOUS.

Vive Monseigneur !

LE MARQUIS, *bas, à Norbert.*

Que ce Dominique soit bientôt en mon pouvoir.

(Il entre dans le parc avec le Vicomte, Norbert et ses domestiques.)

DAME SIMONNE *réfléchit, pendant que les villageois saluent le Marquis et se rangent pour le laisser entrer dans le parc.*

(*A part.*) Ce Carillonneur, ce Dominique serait-il par hazard l'enfant que l'on cherche avec tant d'empressement ? j'ai crû démêler dans les regards du Marquis et de son beau-frère, des intentions au moins douteuses. Ce n'est pas ainsi que s'exprime la bienveillance. Cet air mystérieux excite ma sollicitude, en faveur de cet intéressant jeune homme. Peut-être ne le fait-on chercher que pour le perdre tout-à-fait... O mon Dieu ! mon Dieu !

SCENE VII.

DAME SIMONNE, PATERNE, DOMINIQUE, ROBINEAU MIMI BABOLEIN, Paysans, Paysannes.

(Dominique et Mimi Babolein sortent de l'église.)

MIMI BABOLEIN.

Nous v'là... j'espère que j'avons joliment travaillé ! çà d'vait

tre fiérement beau c'te pluie d' fleurs !.. dites donc, M. Paterne, ivez-vous vu c'te grenade qu'est tombée tout juste sur l' nez de Monseigneur, là, au moment où c' qu'il levait la tête pour voir ui qui l'y j'tait tout ça ?

PATERNE, *à Dominique qui s'avance modestement.*

Mon cher ami, vous avez joué comme un ange ; Monseigneur st enchanté de vous, et je ne doute pas que votre fortune ne oit faite.

DOMINIQUE, *à Robineau.*

O mon ami ! quel bonheur !

ROBINEAU, *bas à Dominique.*

Ne t'éloigne pas; dès que nous pourrons nous échapper, nous artirons pour Paris.

DOMINIQUE, *bas.*

Pourquoi donc ?

ROBINEAU, *bas.*

Chut !

DAME SIMONNE, *à part.*

Comment lui faire part de mes craintes sans me compromettre ?

PATERNE.

Mes enfans, Monseigneur nous a dit de nous divertir. Mainenant que mes importantes fonctions sont remplies, je pourrai ffrir la main à dame Simonne et risquer un léger rigaudon.

MIMI BABOLEIN.

Avant la danse il faudrait la p'tite chanson... ah ! marraine, à vous regarde, çà !.. vous en savez tant !

DOMINIQUE.

Oh ! oui, dame Simonne, une chanson bien gaie !

DAME SIMONNE, *le regardant avec intérêt.*

Je n'en sais point.

MIMI BABOLEIN.

Oh ! marraine, c'te ronde si jolie et qui m' fait tant d' peur, que uand vous la chantez dans la cour, j' vas m' cacher dans l' grenier.

DAME SIMONNE.

Je le veux bien. (*à part.*) En y mettant une certaine expreson, elle servira peut-être à les empêcher d'entrer au château *haut.*) Je vais vous chanter la ronde de la Tour ténébreuse.

MIMI BABOLEIN.

C'est c' te Tour qu'est là, dans l' parc de M. le Marquis, et 'où qu'on dit comme çà qu'on n' sortait jamais quand on y était ntré et qu'on n'était pas dans les bonnes grâces du Seigneur... ous savez çà comme moi, vous autres ; mais g'n'y a pas d' mal ' se l' remémoirer, çà fait qu'on a encore plus peur. Allons, enons nous tous par le bras, pour trembler tous ensemble (*Il*

forment une ligne en se tenant bras dessus, bras dessous.) Quand vous voudrez, marraine.

DAME SIMONNE.

M. Robineau, prenez votre violon et suivez-moi bien.

RONDE.

LA TOUR TÉNÉBREUSE.

Premier Couplet.

Au milieu d'une forêt sombre,
S'élève une effroyable tour;
Triste et mystérieux séjour,
A qui la nuit prête toujours son ombre.
Vous, que menace le trépas,
Et qui n'avez d'autre défense
Que vos vertus, votre innocence,
O vous! que poursuit la vengeance,
De cette tour n'approchez pas.

(On danse tristement sur le refrain que l'on répète d'une voix étouffée.)

MIMI BABOLEIN.

C'est joli à faire peur.

DAME SIMONNE.

Second Couplet.

Combien on vit dans cet abîme
Entrer de femmes, de vieillards,
De ce lieu bravant les hasards;
Et chacun d'eux devint une victime.
A peine y faites-vous un pas,
Sous vos pieds s'ouvre un gouffre immense,
Sur vous un glaive se balance.
O vous, que poursuit la vengeance,
De cette tour n'approchez pas.

MIMI BABOLEIN.

Soutenez-moi... l'frisson m' prend dans les jambes... continuez, marraine... c'est charmant! .. c'est très-amusant!

DAME SIMONNE.

Troisième Couplet.

C'était là qu'un seigneur barbare,
Frappait ses vassaux mécontens.
Tout périssait, jusqu'aux enfans,
Dont le supplice était bien plus bizarre.
Quand il les pressait dans ses bras,
Par une invisible puissance,
Ces enfans perdaient l'existence.
O vous! que poursuit la vengeance,
De cette tour n'approchez pas.

MIMI BABOLEIN.

Tapez-moi dans les mains... j' vas m' trouver mal.

(A chaque couplet il s'est éloigné davantage de l'entrée du parc, de manière qu'il passe d'un côté à l'autre du théâtre.)

ROBINEAU.

Je me souviendrai de votre chanson, dame Simonne.

DAME SIMONNE.

Tant mieux, M. Robineau, c'est ce que je désire.

DOMINIQUE.

Elle m'a fait un mal !.. oh ! la vilaine tour !

DAME SIMONNE, *à part.*

La crainte s'est emparée d'eux, ils n'iront pas au château. Pour laircir tout-à-fait mes doutes, si j'allais trouver la vieille Jacqueline; sa fille fut la nourrice de ce Dominique... par elle je ourrais tout savoir... oui... j'y cours. (*haut.*) Je vous quitte n moment, mes amis; dansez, dansez... je suis à vous dans uelques minutes. M. Paterne, faites rafraîchir les musiciens, cette ause est de rigueur. (*à part.*) Ah ! Simonne, tes inquiétudes, joie, ton empressement, le battement de ton cœur, tout semble t'annoncer que tu vas faire une bonne action. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

IMI BABOLEIN, ROBINEAU, DOMINIQUE, PAYSANS, PAYSANNES.

PATERNE.

Dame Simonne est une femme de bons sens. Pendant que otre jeunesse va s'évertuer, si vous daignez visiter mon humble anoir, je vous ferai goûter certain petit vin clairet, qui n'est pas ns mérite. Dansez, mes enfans; on vous a mis en train.

MIMI BABOLEIN.

Oui, pas mal... je n' peux pas m' soutenir.

PATERNE.

Saute toujours, cela te remettra.

ROBINEAU, *à part.*

Imaginons quelque prétexte pour quitter au plutôt un lieu où out semble ménacer mon cher Dominique.

Paterne prend Robineau et Dominique par la main et les fait entrer chez lui.)

(*On danse.* BALLET VILLAGEOIS.)

SCENE IX.

OMINIQUE, ROBINEAU, PATERNE, MIMI BABOLEIN, puis NORBERT, PAYSANS ET LAQUAIS.

PATERNE, *sortant de chez lui.*

Quelle idée! vous ne comptiez point partir sitôt. Seriez-vous nécontens de l'accueil...

ROBINEAU.

Au contraire. Un rendez-vous indispensable et que j'avais oublié...

PATERNE.

Prétexte. Je ne permettrai point... non, vous ne partirez pas.

ROBINEAU.

Il le faut.

PATERNE.

Vous ne pouvez vous dispenser d'attendre dame Simonne, pour lui faire vos adieux.

NORBERT, *vient de sortir du parc, et ces derniers mots le frappent.* (*A part.*) Ses adieux!... voudraient-ils s'éloigner? (*Bas à des laquais qui le suivent.*) Dispersez-vous sur les différentes routes; M. le marquis ne veut pas que le Carillonneur ni son père quittent ce village, sans qu'il les ait récompensés; s'ils tentaient de se dérober à sa reconnaissance, vous les empêcheriez d'aller plus loin et les rameneriez ici. (*les laquais sortent par différens côtés. Norbert s'adresse aux villageois.*) Mes amis, je viens vous inviter, de la part de Monseigneur, à entrer tous au château.

MIMI BABOLEIN

C'est ben d' l'honneur pour nous, assurément.

ROBINEAU, *à part.*

Surcroît d'embarras.

(Les villageois se mettent en mouvement et se disposent à entrer dans le parc, excepté Robineau et Dominique.)

NORBERT, *avec le ton patelin et l'air protecteur.*

Vous ne les suivez pas, M. Robineau? vous et votre fils serez bien accueillis. Monseigneur a remarqué votre talent, jeune homme. (*il le caresse de la main.*) Il m'en a parlé avec intérêt. Cette circonstance peut vous devenir favorable... allons, entrez... (*il emmène Dominique sans affectation*

ROBINEAU, *à part, se désolant.*

Pourquoi sommes-nous venus ici?

NORBERT.

Où donc est dame Simonne?

PATERNE.

Elle va revenir.

ROBINEAU, *prenant Dominique par le bras et l'arrêtant.*

Et nous avons promis de l'attendre. Nous vous suivons, M. Norbert; nous entrerons avec elle.

NORBERT.

Soit. M. Paterne, chargez-vous de les présenter; cette attention sera très-agréable à Monseigneur.

PATERNE.

M. Norbert, mon devoir... ma charge... votre désir... soyez assuré... je les présenterai en me présentant.

NORBERT.

J'y compte. Vous l'entendez? j'y compte, (*à part.*) Ils ne peuvent m'échapper... (*haut.*) Suivez-moi tous.

(Il précède les paysans, qui entrent dans le parc.)

PATERNE.

Où donc est allée dame Simonne?... elle ne revient point.

(Il remonte vers le fond et regarde de tous côtés. Pendant ce tems Robineau parle bas à Dominique.

MIMI BABOLEIN *est resté le dernier.*

C'est moi que j' ferme la marche. (*on lui ferme la grille du nez.*) Eh ben!... oh! qu' c'est malhonnête!... là!... Monseigneur n'aura pas l'honneur de m' voir. Méchans!.... jaloux!.... ils ont peur qu'on n'fass' pas attention à eux quand j' serai là... ah!.. j' m'avise d'un' niche, moi qui grimpe comme un' lézarde. (*grimpe après l'un des piliers de la grille, en mettant le pied dans les joints des pierres et se met à cheval sur le mur.*) C'est fort ben... mais j' n'ose pas descendre à présent; j' trouve ça trop haut.

SCENE X.

PATERNE, DAME SIMONNE. ROBINEAU, DOMINIQUE, MIMI BABOLEIN *sur le mur.*

PATERNE.

Enfin, la voici. Arrivez, dame Simonne.

MIMI BABOLEIN, *à part.*

Ma marraine! all' va me gronder.

PATERNE, *à Robineau.*

Voyez donc comme elle a l'air effaré! on dirait qu'elle est en colère.

MIMI BABOLEIN.

J' sis perdu si all' m' voit; n'bougeons non pus qu'un terne. (*Il se couche sur la tablette qui couronne le mur.*)

DAME SIMONNE, *entre avec précipitation, prend Robineau par la main, et l'amène au devant du théâtre.*

M. Robineau, j'ai deviné votre situation et prévu vos dangers. Je connais votre secret et viens vous offrir tous les secours qui dépendent d'une âme généreuse et compatissante.

ROBINEAU, *avec beaucoup d'embarras.*

Dequels dangers me parlez-vous? je vous assure, dame Simonne, que je n'ai pas de secret et que je ne crains rien.

PATERNE, *à part.*

Qu'est-ce que cela veut dire?

DOMINIQUE, *à part.*

Comme il a l'air troublé!

DAME SIMONNE.

Prenez garde, Robineau; les cœurs francs sont susceptibles; un mensonge les irrite.

PATERNE, *à part.*

Fiat lux!

DAME SIMONNE.

Regardez-moi, Robineau, et répondez. Cet enfant vous appartient-il?

ROBINEAU.

Je le crois bien; c'est toute ma fortune.

DAME SIMONNE.

Est-il votre fils?

ROBINEAU.

S'il est mon fils? — Réponds, mon enfant, n'est-ce pas moi qui t'ai élevé, nourri?

DOMINIQUE.

Oui, mon bon ami.

DAME SIMONNE.

Encore une fois, êtes-vous son père?

DOMINIQUE.

Ah! oui, sans doute; et le meilleur des pères.

DAME SIMONNE, *avec défiance.*

Ainsi vous n'avez jamais entendu parler d'un jeune enfant appelé Dominique, et qu'un oncle cruel fit abandonner dans les Champs-Élysées, à Paris, il y a douze ans et demi?

DOMINIQUE.

Madame, vos questions embarrassent mon père... Tenez, le voilà qui pleure. De grace, ne lui faites plus de semblables demandes.

DAME SIMONNE.

Au contraire, ses larmes sont déjà un aveu. Robineau, brave homme, ne craignez rien. M. Paterne et moi nous vous jurons d'obéir aveuglément à vos volontés. Croyez que si j'insiste pour obtenir votre confidence, c'est pour le bonheur de Dominique, le vôtre, celui de tout le village. Cet enfant avait dans la doublure de sa petite veste son extrait de baptême, et une lettre qui expliquait le motif de son abandon. Ces papiers avaient été mis là par sa nourrice au moment où des méchans vinrent l'arracher de ses bras. Parlez, Robineau; avez-vous connaissance de ces faits?

PATERNE.

Parlez, M. Robineau, parlez.

ROBINEAU, *à demi vaincu.*

Mais, vous-même, dame Simonne, de qui tenez-vous ces détails?

DAME SIMONNE.

De Jacqueline, la mère de la nourrice de cet enfant.

ROBINEAU.

Il se pourrait?... Quoi! la nourrice...

DAME SIMONNE.

Etait de ce village. Sa mère a été quarante ans fermière du vieux marquis Dalinvil.

ROBINEAU.

Je n'y résiste plus. Mais vous me promettez...

DAME SIMONNE.

Une discrétion inviolable, un dévouement à toute épreuve.

ROBINEAU.

Dominique, apprends enfin un secret que je ne t'ai caché si long-tems que pour la conservation de tes jours. — Il est vrai, tu n'es pas mon fils.

DOMINIQUE.

Hélas!

ROBINEAU, *à demi-voix. Tous se groupent autour de lui et l'écoutent avec le plus vif intérêt.*

Je revenais un soir, comme de coutume, d'exercer ma profession, lorsqu'en traversant les Champs-Elysées, j'entends des cris plaintifs. L'obscurité ne me permettant de distinguer les objets, je m'avance avec précaution vers un fossé d'où partaient des sons bien faibles et bien douloureux; je cherche à tâtons et sens bientôt deux petites mains qui saisissent la mienne. Je me baisse jusqu'à terre et j'y trouve une innocente créature, de deux ans au plus, qui ne quitte ma main que pour me tendre ses petits bras. — Je lui parle... Il ne peut articuler que ces mots : papa! papa! Emu jusqu'aux larmes, je le prends, je le presse contre mon cœur, je le couvre de baisers; je devine sans peine que cet infortuné est une victime de la misère ou de l'avidité; et je me dis : « Robineau, cet enfant te demande un père, il faut lui en servir. » Tu n'es pas riche, mais tu te feras un ami, et c'est une richesse » pour les bons cœurs. » Je l'emporte donc, et tout aussi fier de ma rencontre qu'un avare qui aurait découvert un trésor, je regagne mon gîte, mon violon sous un bras, Dominique sur l'autre et chantant la petite chanson.

PATERNE.

Voilà un beau trait!

DOMINIQUE.

Qu'ai-je entendu?

DAME SIMONNE.

Poursuivez, Robineau, poursuivez.

ROBINEAU.

J'arrive à la maison, je frappe, et je dis à feue madame Robineau : « tiens, femme, tu te plains de n'avoir pas d'enfans, j'en ai » trouvé un sur mon chemin, et je te l'apporte. » Elle croit d'abord que c'est une plaisanterie; mais un cri que jette le petit bonhomme, lui fait voir que le présent est bien réel. Elle gronde, elle se fâche, et me dit des choses dures... « Allons, femme, ap» paise-toi, et regardons-le ». Elle approche la lumière, et nous voyons un petit garçon charmant, dont les traits distingués semblaient décéler la naissance. Il n'a fait qu'embellir en grandissant; voyez comme il est joli.

DAME SIMONNE.

Après, après.

ROBINEAU.

Madame Robineau qui n'était qu'un peu vive et qui avait un excellent cœur, s'émeut à la vue de cette intéressante créature; une larme s'échappe de ses yeux, elle s'écrie : « Comment a-t-on pu » abandonner un petit être aussi aimable? je le garde, M. Robi» neau, je le garde, je l'adopte, nous l'aimerons, je l'éleverai » comme s'il était mon fils. » En effet, elle le caresse, s'y attache et en prend un tel soin que souvent elle m'oubliait pour lui. Nous nous étions bien douté à l'élégance de ses vêtemens, que Dominique appartenait à une famille opulente, mais nous n'avions rien découvert de sa naissance, lorsqu'un jour ma femme voulant défaire son petit habit qui ne convenait plus à sa taille, trouva ces deux papiers que je porte sans cesse sur moi et dont la lecture vous prouvera jusqu'à quel point la soif des richesses peut dégrader les personnes faites pour être le plus considérées.

DAME SIMONNE.

Voyons, voyons.

DOMINIQUE.

O mon dieu! quel secret!

DAME SIMONNE, *lit le papier que lui remet Robineau.*

» Extrait des registres de la paroisse St-Nicolas de Marseille. » Aujourd'hui a été baptisé Dominique Dalinvil, fils légitime de » très-noble et très-puissant Seigneur François Edmond, Marquis » Dalinvil... »

PATERNE.

C'était de son vivant le fils aîné de la famille et le frère de celui qui est maintenant Seigneur de ce château.

DAME SIMONNE, *montrant Dominique.*

Dont voici par conséquent l'unique et légitime propriétaire.

DOMINIQUE.

Il se pourrait!.. mais que m'importent ces richesses? à quoi me serviraient un grand nom et des titres?.. élevé dans un état voisin de l'indigence, mes besoins se bornent au simple néces-

aire. Vivre auprès de mon père nourricier, travailler pour lui, e voir heureux; voilà tout mon désir. Au contraire ce marquis ourri dans l'opulence, s'est fait une douce habitude de l'oisieté; il ne se consolerait jamais de la perte de sa fortune; il serait malheureux toute sa vie. Ah! laissons-lui ses trésors si précieux pour certains hommes. Je ne veux pas d'un bien qui doit onter des larmes ou seulement une plainte à qui que ce soit au ıonde.

DAME SIMONNE.

Quelle grandeur d'âme!

PATERNE.

Quelle noblesse dans les sentimens!

ROBINEAU.

Certainement cette façon de penser est on ne peut pas plus délicate, elle fait l'éloge de votre cœur; mais je dois vous dire ıu'une fois reconnu, vous ne serez plus le maître de renoncer à n état brillant et honorable, pour demeurer dans une condition bscure. Ce serait compromettre le noble sang dont vous sortez. Vous devrez à la société, à l'honneur et à la mémoire de vos ïeux, de reprendre et de conserver dignement le nom qu'ils vous nt transmis.

DOMINIQUE.

Eh bien, si je cède à vos instances, si je consens à me faire reconnaître, c'est qu'alors, (*il se jette au col de Robineau.*) mon her Robineau! mon père! il me sera plus facile de reconnaître os soins touchans, votre amitié constante et votre bonté paterıelle. Si vos aveux m'ont bien fait souffrir, ah! comme j'en suis consolé, non par l'espoir de la fortune, mais par la certitude de ouvoir un jour verser sur mon bienfaiteur les dons de l'opulence t lui rendre au centuple tout le bonheur qu'il m'a donné.

ROBINEAU.

Dominique, je connais votre cœur. (*à Simonne.*) Maintenant, isez cette lettre qui était jointe à l'extrait baptistaire, et voyez uelle précaution j'ai dû prendre.

DAME SIMONNE, *lit.*

« O vous qui trouverez cet enfant, donnez-lui tous les soins » d'un père et cachez-lui le secret de sa naissance, jusqu'au mo» ment où l'âge lui permettra de revendiquer ses droits. L'oncle » cruel qui l'arrache de mes bras pour envahir son héritage, lui » ferait donner la mort, s'il savait qu'il peut un jour se faire re» connaître. Jusqu'au moment donc où il pourra se montrer, sans » craindre pour sa vie, qu'il ignore tout; vous aurez fait une » bonne action dont le ciel vous récompensera. »

DAME SIMONNE, *serre les mains de Robineau.*

Brave homme!

DOMINIQUE, *à Robineau.*

Tous ces détails ne peuvent ajouter à mon attachement pour vous, il sera éternel.

PATERNE.

C'est fort bien ; mais qu'allez-vous faire ?

DAME SIMONNE.

C'est pour le savoir que j'ai provoqué cette explication. Cet acte est authentique, la lettre est positive. Il est incontestable que ce jeune homme est le fils du marquis Dalinvil, mais nous n'en devons pas moins agir avec les plus grands ménagemens. D'abord on ne doit rien attendre de son oncle. L'homme capable d'une telle action est décidément cruel et le cœur est mort. M. de St.-Erbin, avec son air brusque, paraît en tout de l'avis de son beau-frère; nous n'avons donc rien à espérer de la douceur et des moyens de conciliation, mais avant de prendre un parti, il est à propos que nous fassions reconnaître ce jeune homme par la vieille Jacqueline; elle nous dira s'il a conservé, comme il les avait dans son enfance, tous les traits de sa mère qui périt à la fleur de l'âge en lui donnant le jour. Ce témoignage nous est indispensable ; courons la trouver, nous aviserons ensuite au moyen qui offrira le moins de danger et le résultat le plus avantageux.

(*Ils sortent par le fond, à gauche.*)

SCENE XI.

MIMI BABOLEIN, puis NORBERT.

MIMI BABOLEIN, *quittant son attitude.*

L'ai-j't'y ben entendu ?. c'est-y' un' fable, un conte ou ben un' histoire? tout çà m'bourdonn' dans l'oreille comm' si voirement j'venions d'faire un rêve. (*Il descend.*) Ah ! mon dieu! mon dieu! c'que c'est que d'nous!...C'est-y' possible?... c'est-y' croyable? comment!... c'Dominique n'est pas l'fils d' Robineau?...

NORBERT, *sort du parc, s'arrête et écoute.*

Hein!

MIMI BABOLEIN.

C'Robineau n'est pas l'père d'Dominique?

NORBERT, *à part.*

D'où sait-il?...

MIMI BABOLEIN.

Dominique est l'enfant perdu dans les journals!

NORBERT, *de même.*

Qui a pu lui dire?...

MIMI BABOLEIN.

On l'a trouvé sur un arbre dans les Champs-Elysées! c'est-y' possible? c'est-y' croyable? C'Dominique!, c'petit Carillonneux qui jouait si bien l'air : *J'ai du bon tabac dans ma tabatière*, il est fils... d'qui qu'il est fils?... j'vous l'donnons en mille à deviner.

NORBERT, *à part.*

Je m'en doute.

MIMI BABOLEIN, *d'une voix étouffée et avec mystère.*

Il est l'fils du marquis Dalinvil, l'héritier des biens d' feu son père défunt qu'est mort. C'village, c'te farme, ces terres, ces bois, c'châtiau, il avait tout çà dans la doublure d'sa veste. Tant y a qu'il est bien prouvé maintenant que l'carillonneux va d'venir un Monseigneur, et qu'Monseigneur deviendra c'qu'il pourra. Ça va causer un fier étonnement à tout l'village, toujours... j'vas leur conter ça.

NORBERT, *l'arrêtant.*

Je te défends d'aller plus loin.

MIMI BABOLEIN.

Comment vous étiez là, M. Norbert?

NORBERT.

Oui, j'ai tout entendu. (*s'efforçant de prendre un air riant.*) Dis-moi ;qui t'a conté toutes ces belles choses?

MIMI BABOLEIN.

M. Robineau, et puis l'magister, et puis...

NORBERT.

Nigaud, tu ne vois pas que tout cela n'est qu'une plaisanterie?

MIMI BABOLEIN.

Ça n'a pourtant pas l'air d'vous amuser.

NORBERT.

Ils savaient que tu étais là, et ils ont voulu se moquer de toi.

MIMI BABOLEIN.

Pas du tout, ils n'en savions rien, puisque j'étions couché sur c' mur comm' un' planche.

NORBERT.

N'importe. De pareilles sottises ne doivent pas être répétées. Je te défends donc, pour l'intérêt de nos bons seigneurs et pour ta propre sûreté, de laisser échapper un seul mot de tout ce que tu viens de me dire. Tu m'entends? un seul mot.

MIMI BABOLEIN, *intimidé.*

Oui... oui... M. Norbert, j' vous l' promettons. Mais, foi d'Mimi Babolein, çà n'avait pas du tout l'air d'un' plaisanterie. — A entendre les papiers qu'ils ont lus...

NORBERT.

Ah ! ils ont lu des papiers ?

MIMI BABOLEIN.

Oui, M. Norbert. A entendre les papiers, on aurait juré qu'Monseigneur était (*à part.*) un scélérat, un amoureux d'or...

NORBERT.

Silence, te dis-je, entre au château et va te mêler aux villageois. (*Le ramenant en scène.*) Motus.

MIMI BABOLEIN.

C'est dit. (*Il rentre dans le parc.*)

SCÈNE XII.

NORBERT, LE MARQUIS DALINVIL, LE VICOMTE DE St.-ERBIN.

LE MARQUIS, *paraît avec le Vicomte sur la terrasse du fond.*

Eh bien, Norbert ?

NORBERT.

Eh bien, M. le Marquis, tout est découvert. Ce jeune homme est en effet votre neveu.

LE MARQUIS et LE VICOMTE.

Le voilà donc trouvé !

NORBERT.

Mais nous n'avons pas un moment à perdre. Dame Simonne, son filleul et Paterne savent-tout.

LE MARQUIS et LE VICOMTE.

Tout ! . . et par qui ?

NORBERT.

Par ce Robineau. Il n'y a donc plus à hésiter. Il faut nous saisir de ce misérable Dominique.

LE VICOMTE.

De force.

NORBERT.

Non, par ruse.

LE VICOMTE.

Qu'il entre seulement dans le château et nous verrons.

NORBERT.

Laissez-moi faire. Le voilà qui revient avec ses dignes amis, ses protecteurs. Entrez dans ce pavillon d'où vous pourrez juger de mon adresse.

Norbert rentre dans le parc : on voit bientôt le Marquis et le Vicomte à la croisée du pavillon qui est au fond, en face du public et dont ils ferment la persienne pour observer sans être vus.)

SCÈNE XIII.

ROBINEAU, DAME SIMONNE, DOMINIQUE, PATERNE, LE VICOMTE et LE MARQUIS *dans le pavillon.*

DAME SIMONNE.

Plus de doute, puisque la bonne Jacqueline reconnaît en lui l'image vivante de sa mère.

ROBINEAU.

Tout bien considéré, comme il serait dangereux que notre secret s'anspirât avant que nous fussions hors de toute atteinte, il est prudent de regagner Paris.

DAME SIMONNE.

Oui, hâtez-vous de placer ce digne jeune homme sous la protection des lois qui le feront reconnaître, et le mettront en possession de l'héritage de ses pères.

ROBINEAU.

Je vais reprendre les effets que j'ai laissés chez M. Paterne, nous partirons ensuite sans le moindre délai. (*Il entre chez Paterne.*)

DOMINIQUE.

A propos, M. Paterne, cet habit vous appartient.

PATERNE.

Comment donc, Monseigneur, vous n'y pensez pas.

DAME SIMONNE.

Je suis impatiente de vous voir partir.

PATERNE.

Daignez me faire l'honneur de le garder ; je regrette de n'en avoir pas un plus beau à vous offrir. Quand vous le quitterez, il deviendra pour moi d'un prix inestimable.

DAME SIMONNE.

Robineau ne revient pas.

(*Elle entre dans la maison, en sort de suite, et s'arrête sur le seuil de la porte.*)

Il ne trouve pas son paquet ; où donc l'avez-vous mis, M. Paterne ?

PATERNE.

Ah ! c'est ma faute. Que je suis étourdi ! je l'ai serré dans un coffre. Attendez, je vais...

DAME SIMONNE. *bas à Paterne qu'elle mène à l'écart.*

J'y songe. Ce brave homme ne me paraît pas en fonds ; cepen-

quand il aura besoin d'argent pour subvenir aux premiers frais, faudrait adroitement glisser une bourse parmi ses effets.

PATERNE.

Volontiers, dame Simonne, j'y veux contribuer autant que mes moyens me le permettront; mais chargez-vous d'arranger cela, car je ne suis pas adroit du tout, je vous en avertis. Venez avec moi.

(*Ils entrent chez Paterne, Dominique les suit.*)

SCENE XIV.

DOMINIQUE, MIMI BABOLEIN, NORBERT, PAYSANS, PAYSANNES, LE MARQUIS ET LE VICOMTE *dans le pavillon.*

(Mimi Babolein sort du parc en cherchant à tâtons; il a les yeux bandés; on joue à Colin-Maillard. Les paysans et paysannes le suivent, et lui font des niches, en se tenant hors de sa portée. Dominique sort de chez le magister et se jette étourdiment dans les bras de Mimi Babolein.)

MIMI BABOLEIN *prenant Dominique au corps.*

Ah! j'en tiens un!... (*Il ôte son bandeau.*) C'est M. Domi... (*Norbert lui fait un signe.*) C'est l'Carillonneux.

NORBERT, *à Dominique.*

Allons, jeune homme, à votre tour.

DOMINIQUE, *embarrassé.*

Mais.. je.. n'étais.. pas du jeu.

NORBERT.

Vous ne pouvez vous en défendre; cela serait peu galant. Voyez, les jeunes filles désirent de vous voir jouer.

La timidité de Dominique ne lui permet pas d'insister. Il se laisse mettre le bandeau sur les yeux; toute la jeunesse qui s'était approchée, s'éloigne; Dominique cherche : sa bonne étoile le conduit droit chez Paterne; mais Norbert envoie Mimi Babolein lui crier *casse-cou*, et Dominique revient au milieu de la scène.)

NORBERT, *bas, à Mimi Babolein.*

Il serait plaisant de le laisser seul.

MIMI BABOLEIN, *bas, à Norbert.*

Queu bonn' niche!

(Il fait circuler l'idée de cette espiéglerie, qui est approuvée par tout le monde. On s'éloigne. Norbert suit les autres, en observant, toute fois, de rester le dernier.)

SCENE XV.

NORBERT, DOMINIQUE, LE CHARLATAN, LE MARQUIS ET LE VICOMTE *dans le pavillon*; puis ROBINEAU, DAME SIMONNE et PATERNE.

(Quand Norbert juge le moment favorable, il appelle du geste le charlatan qui attend ses ordres à l'entrée du parc; le Marquis et le Vicomte ouvrent les volets de la persienne, en témoignant leur joie de voir Dominique en leur pouvoir. Celui-ci est enlevé par le charlatan, qui l'emporte dans le château, en lui mettant la main sur la bouche. Norbert le suit.)

LE MARQUIS et LE VICOMTE.

Il est à nous! (*Norbert ferme la grille.*)

DAME SIMONNE.

(Elle revient suivie de Robineau et de Paterne; en voyant de loin Dominique, elle s'écrie :)

Il est perdu!

(Tous trois consternés, s'avancent jusqu'à la grille. Le Marquis et le Vicomte referment les volets de la persienne. La toile tombe.)

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

Le théâtre représente une vieille tour gothique, dans laquelle on ne voit ni portes ni fenêtres, soit intérieurement, soit extérieurement. Sur la droite elle borde les coulisses. Le mur de gauche se trouve aux trois-quarts environ de la largeur du théâtre; l'autre quart présente un marais fangeux, impraticable et rempli de joncs, qui environne la tour et en défend l'approche. Le mur intérieur offre des peintures effrayantes. On ne voit partout que des figures hideuses, des monstres, etc. On remarque six gros anneaux de fer à la hauteur de trois pieds. Le mobilier consiste uniquement dans une table et un fauteuil en fer placés à droite et à gauche. L'extérieur seul est éclairé. Le dedans doit être dans une obscurité parfaite. La décoration n'a que trois plans de profondeur. Les murs ont au moins deux pieds d'épaisseur, ce qui en suppose en réalité quatre ou cinq. L'intérieur est boisé à la hauteur de six pieds.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, NORBERT, LE VICOMTE.

(Un panneau s'ouvre dans le fond et laisse voir un escalier par lequel le Marquis et le Vicomte descendent, éclairés par une torche que tient Norbert.)

LE VICOMTE.

Sommes-nous arrivés, enfin?

NORBERT, *faisant abaisser une lampe sépulcrale que l'on cache à volonté sous une espèce d'abat-jour.*

Oui, messieurs. Nous voilà parvenus à la chambre principale de la tour ténébreuse. Quoiqu'elle paraisse renfermer fort peu de chose, il serait trop long de l'examiner en détail. La simple lecture de ce vieux manuscrit vous en fera connaître, avec la plus scrupuleuse exactitude, jusqu'aux moindres particularités. Les

machines, les couloirs, les trappes, les bascules, les panneaux mobiles y sont fidèlement décrits et représentés. Voyez.

(*Il ouvre le cahier.*)

LE MARQUIS.

Vraiment ce livre nous a été fort utile.

LE VICOMTE.

Il serait impossible sans lui de visiter cette espèce de labyrinthe.

LE MARQUIS.

Je parie qu'on ne s'en était pas avisé depuis bien long-tems. Il est vrai que j'ai quitté fort jeune la maison paternelle, mais je l'eusse habitée toute ma vie qu'à coup sûr je n'aurais été nullement tenté de pénétrer dans une vieille tour qui n'a ni porte ni fenêtre, qui est environnée d'un bois de haute futaie presque inaccessible et défendue par un marais fangeux rempli de reptiles. Aussi cette partie du parc est-elle totalement abandonnée, peut-être depuis plusieurs siècles. Les nourrices et les vieilles femmes en ont de tout tems raconté des choses extraordinaires qui ne piquaient nullement la curiosité, tant leurs récits paraissaient fabuleux; mais d'après ce que nous venons de voir, la tradition ne me semble pas du tout exagérée.

NORBERT.

Si l'on en croit le manuscrit, la construction de cette tour, remonte à des tems fort reculés. On y renfermait des trésors et des prisonniers de haute importance.

LE VICOMTE.

Et comment vous est-il parvenu, ce manuscrit?

NORBERT.

Je l'ai trouvé dans les archives, en parcourant d'anciens titres. J'ai, sur le champ, fait part de ma découverte à M. le marquis, et d'après l'idée qui lui est venue de renfermer ici ce jeune parent que nous cherchions, si jamais il tombait entre nos mains, j'ai eu le courage de visiter seul ce monument gothique. Aidé de ce précieux guide, j'ai mis à fin cette périlleuse entreprise. Quelques ferremens rouillés ont souvent arrêté ma marche; mais je les ai remis en état et maintenant le jeu des machines est aussi sûr, aussi facile, que si elles venaient d'être construites. Leur ingénieuse complication est vraiment admirable. Chacun des anneaux que vous voyez a une destination que le livre vous apprendra. Tous communiquent à des ressorts qu'ils font mouvoir. De semblables anneaux correspondant à ceux-ci, et placés dans la chambre du centre, mettent ces mêmes machines à la disposition des personnes qui s'y trouvent et qui sont prévenues de tout ce qui se passe ici, au moyen de sonnettes habilement distribuées. Ce fauteuil en fer a des ressorts cachés, qui, se développant avec la rapidité de l'éclair, embrassent spontanément la personne qui s'y assied. Cette table, également en fer, couvre

un abîme. En un mot, ce lieu renferme tout ce que l'on peut imaginer de plus effrayant.

LE VICOMTE.

Il n'était pas besoin d'un appareil aussi imposant pour intimider un jeune homme sans expérience.

LE MARQUIS.

Sans doute, on n'eut point fait construire exprès pour lui cet édifice bizarre ; mais, puisqu'il existe, nous en tirerons parti pour effrayer Dominique et lui faire signer une renonciation formelle.

E VICOMTE.

A la bonne heure; mais sa disparition sera bientôt connue; elle donnera à penser. Si l'on venait vous le redemander ?

LE MARQUIS.

Qui aurait l'audace de venir le chercher ici ? Suis-je responsable d'un petit vagabond, d'un inconnu qui passe sur mes terres ?

NORBERT.

Peut-être M. le vicomte a des scrupules ?

LE VICOMTE, *avec beaucoup d'énergie.*

Moi ?... au contraire. Ne m'avez-vous pas associé à votre cause en m'abandonnant une partie de cet immense héritage ? puis-je avoir, dès-lors, un autre intérêt que celui qui vous anime ? Je n'ai pas moins désiré que vous, marquis, de retrouver ce misérable parent. Vous savez combien de démarches j'ai faites depuis six années pour y parvenir, et vous verrez si je partage vos sentimens à son égard.

(On entend trois coups frappés en dehors sur un timbre.)

LE MARQUIS, *étonné.*

Qu'est-ce ?

NORBERT.

C'est le charlatan qui nous appelle.

LE MARQUIS.

Est-il bien prudent d'avoir mis cet homme dans notre confidence ?

NORBERT.

J'avais besoin d'un collaborateur intelligent, adroit, peu délicat surtout, et cet homme m'a offert tout cela. De plus, il est possesseur d'un assez grand nombre de secrets puisés dans la chymie, la phisique, et à l'aide desquels il met à contribution certains curieux de la capitale et des environs. Persuadé qu'il pourrait nous être utile, j'ai suivi, trop légèrement peut-être, l'impulsion d'un premier mouvement, sans réfléchir aux suites. Au reste, la précaution que nous avons prise de lui bander les yeux, le met dans l'impossibilité de fuir, puisqu'il ignore par où il est venu. Que dirait-il, d'ailleurs ?... On ne le croirait pas, ou on l'accuserait d'être notre complice. Mais il accourt... que nous veut-il?

SCENE II.

LE VICOMTE, LE CHARLATAN, LE MARQUIS, NORBERT.

LE CHARLATAN.

Je vi demande pardon, signors, d'avoir quitté le poste que vi avez confié à mon intelligence; ma, cet petit bonhomme est un vrai diavolo. Quand j'ai vu qu'il m'était impossible de le contenir, je l'ai attaché sur cet bloc de pierre qui est dans le milieu de la chambre ici dessous... Et puis je suis accouru per vi demander vos ordres. Ma je pense que nous devons mettre le tems à profit et donner bien vîte une leçon à cet petit aventurier che s'imagine qu'il n'a qu'un mot à dire per devenir oun marquis. Perche, je vi promets de lui faire ouna belle peur, ma, dépêchons... car je vi le repête, il se débat comme un enragé, il se débat comme un enragé.

LE MARQUIS.

On dit que tu es fort sur la chimie, et que tu possèdes des secrets étonnans?

LE CHARLATAN.

Si, signor, des secrets maraviglioses; ce n'est pas per me vanter, car véritablement je ne connais personne qui soit piou modeste que votre servitor; ma je pouis vi dire que dio lui-même il ne ferait pas les mêmes choses que moi. Enfin un officier français, il doit être courageux, eh bien! je veux vi fare trembler.

LE MARQUIS.

C'est un peu fort.

LE CHARLATAN.

Si, signor, je vi promets de vi donner per le moins un accès de fièvre.

LE MARQUIS.

C'est ce que nous verrons.

LE VICOMTE.

Norbert, allez chercher Dominique.

NORBERT.

C'est inutile, M. le vicomte, il viendra bien seul. Nous avons disposé d'avance tout ce qui peut l'effrayer.

LE CHARLATAN.

Si, signor, nous avons tout préparé. Vi verrez! vi verrez.

NORBERT.

Retirez-vous; cachons la lumière, il va bientôt paraître...

(Le Marquis, le Vicomte et le charlatan repassent par l'ouverture du panneau. La lumière disparaît. Norbert va tirer le 2e. anneau de droite et rejoint son maître. Tous restent groupés dans le fond, jusqu'à l'arrivée de Dominique.)

SCENE III.

DOMINIQUE.

Une trappe s'ouvre dans le milieu du plancher et l'on voit s'élever un bloc après lequel est attaché Dominique.)

Où suis-je ? par quel invisible pouvoir me trouvé-je ainsi transporté d'un lieu dans un autre ?.. que veut-on de moi ?.. quel mal ai-je fait à ce charlatan pour qu'il soit devenu mon ennemi ?.. quelle étrange destinée est la mienne !.. n'importe. « Ne te laisse » point abattre par les revers et espère toujours en Dieu, » m'a dit mille fois ce bon Robineau. Le moment est venu de mettre ses leçons en pratique et je les aurai toujours présentes. Elles soutiendront mon courage au milieu des persécutions dont il paraît que je vais être l'objet. Ils verront, les méchans qui me poursuivent, si je suis digne du noble sang qui coule dans mes veines. Courage, Dominique, dégage-toi de ces honteux liens !.. (*Il se débat fortement et rompt ses chaînes.*) Si je pouvais m'échapper !.. cherchons... peut-être trouverai-je une issue. (*Il cherche à tâtons le long du mûr, en commençant par la gauche. Quand il arrive près de la table, une flamme bleuâtre, qui paraît au dessus, l'en éloigne.*) Que vois-je ? oh ! mon dieu ! je meurs d'effroi ! (*En fuyant du côté opposé il heurte le fauteuil.*) Je me soutiens à peine... je sens un fauteuil... asseyons nous...

(Au moment où il va s'asseoir une flamme semblable à celle qui l'a éloigné de la table, brille sur le fauteuil. Dominique se sauve au fond, mais son épouvante redouble et il recule bientôt en voyant ces mots écrits en lettres de feu sur le mur du fond : CHAMBRE DE LA MORT ! un panneau s'ouvre et laisse voir une espèce de caveau. Au milieu s'élève une tombe de laquelle sort une figure de la mort, armée d'une faux qu'elle agite. La tombe et la figure se dessinent en noir à travers la brillante lumière dont le caveau est rempli. Un bruit affreux de chaînes et de verroux se fait entendre. Dominique tombe à genoux en cachant sa tête dans ses mains.)

Où fuir ? où me cacher ? mon dieu ! prends pitié du pauvre Dominique !

LA FIGURE, *d'une voix sépulcrale.*

Dominique, je viens te chercher pour t'entraîner avec moi dans la nuit des tombeaux, si tu ne remets à l'instant les papiers dont tu es porteur.

DOMINIQUE.

Hélas ! je ne les ai point. Ceux qui m'ont conduit ici le savent bien, puisqu'ils m'ont fouillé pour les avoir.

LA FIGURE.

Il faut que tu déclares ce qu'ils sont devenus, où tu les as mis.

DOMINIQUE.

Je l'ai dit, c'est Robineau qui les a gardés.

LA FIGURE.

Malheur à toi si tu trahis la vérité.

(Le panneau se ferme avec le même bruit qu'auparavant.)

DOMINIQUE, *d'une voix lamentable.*

Oh ! mon dieu ! c'est fait de moi.

SCENE IV.

DOMINIQUE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *entrant par le panneau du milieu.*

(*Apart.*) J'espère le trouver docile. (*Il fait redescendre la lampe, s'approche de Dominique et lui parle d'un ton mielleux.*) Qu'as-tu donc, mon ami ? (*Il lui touche le bras.*)

DOMINIQUE.

Ah ! ... laissez-moi... laissez-moi !

LE MARQUIS.

Pourquoi ces cris ? ... regarde; je suis le marquis Dalinvil...ton protecteur... ton meilleur ami.

DOMINIQUE.

En ce cas, monsieur, faites-moi sortir d'ici.

LE MARQUIS.

Cela dépend de toi.

DOMINIQUE.

Que faut-il faire ?

LE MARQUIS.

Une chose toute simple et que la délicatesse exige.

DOMINIQUE.

Je ferai tout ce que vous voudrez.

(Le Marquis relève Dominique, qui regarde autour de lui et paraît très-surpris de ne plus voir ce qui l'a tant effrayé. Il se frotte les yeux, et ne peut revenir de son étonnement.)

LE MARQUIS.

Qu'est-ce qui t'occupe ?

DOMINIQUE.

Excusez ma frayeur... J'ai vu là... tout-à-l'heure... un fantôme épouvantable.

LE MARQUIS.

Dis donc que tu as cru voir. C'était un jeu de ton imagination. Ecoute-moi, Dominique, conviens que la démarche à laquelle on a voulu te porter est fort répréhensible, et que j'ai quelque raison d'être fâché contre toi.

DOMINIQUE.

Mais, monsieur, je n'ai rien fait...

LE MARQUIS

Je te rends justice. Je suis prêt à pardonner à ta jeunesse et à ton peu d'expérience ; mais à condition cependant que tu me laisseras un titre à opposer aux imposteurs qui voudraient te rendre l'instrument de leur cupidité.

DOMINIQUE.

Des imposteurs, dites-vous? de qui voulez-vous parler ?

LE MARQUIS.

De ton père.

DOMINIQUE.

Respectez sa mémoire.

LE MARQUIS *feignant de ne pas le comprendre.*

Eh bien ! si tu l'aimes mieux, de ton ami Robineau.

DOMINIQUE.

Robineau n'est point un imposteur; c'est un honnête homme, un homme charitable et bon, sans lequel peut-être les affreux projets d'un méchant auraient été couronnés d'un plein succès, car sans lui je n'existerais plus.

LE MARQUIS.

C'est-à-dire que cet honnête homme a forgé cette histoire, à l'aide de laquelle il espère me mettre à contribution.

DOMINIQUE.

Vous lui faites injure.

LE MARQUIS.

Il s'est flatté que j'aurais la sottise d'acheter son silence; mais cet espoir lui coûtera cher. Je le ferai périr au fond d'un cachot.

DOMINIQUE.

O ciel!... épargnez mon bienfaiteur. C'est malgré lui qu'il a révélé ce mystère. Témoin de son embarras, j'ai vu couler ses larmes. Son cœur gémissait de notre séparation. Je vous le demande en grace, ne lui faites aucun mal, que je supporte seul le poids de votre colère.

LE MARQUIS.

Tes instances me touchent. Je te l'ai dit, je puis encore pardonner, mais tu sais à quelle condition.

DOMINIQUE.

Je consens à tout.

LE MARQUIS.

Signe ce papier.

(Il lui montre un papier qu'il a posé sur la table en arrivant.)

(Dans le moment où Dominique s'avance vers la table, on lit sur le mur du fond ces mots tracés avec du phosphore : *NE SIGNE PAS*. Dominique fait un mouvement de surprise et s'arrête. Le Marquis se retourne, les caractères ont disparu.)

DOMINIQUE.

Oserais-je vous demander ce que renferme cet écrit?

LE MARQUIS.

Ton désaveu pur et simple. Lis. *(il lui présente le papier.)*

DOMINIQUE, *lit.*

« Je soussigné, Dominique Robineau, atteste que c'est à mon » insu et sans mon aveu, que des imposteurs ont tenté de me » faire passer pour l'héritier présomptif de la famille Dalinvil. » Je déclare que tout acte qui tendrait à justifier cette fourbe- « rie, est faux. Etant bien véritablement le fils d'Eustache Ro- » bineau ménétrier, je reconnais n'avoir aucun rapport avec » la noble famille dont il s'agit, et n'avoir par conséquent au- » cun droit à réclamer son nom, ni l'héritage de l'illustre père » que l'on me suppose. En foi de quoi, j'ai signé le présent pour » servir et valoir ce que de raison. » Je ne signerai pas cela.

LE MARQUIS.

Pour quel motif?

DOMINIQUE.

Ce serait une bassesse, et l'on assure qu'avant vous, monsieur, personne de la famille Dalinvil n'en avait commis.

LE MARQUIS.

Insolent!... aurais-tu bien l'audace de te croire mon neveu?

DOMINIQUE.

Oui, je crois l'être. Tout me l'assure. Mon acte de baptême, la lettre qui vous accuse, le témoignage de Jacqueline, la voix publique; plus que tout cela, les démarches que vous avez faites pour me retrouver, et votre empressement à vous saisir de ma personne sur un premier soupçon, et seulement parce que je porte le nom de votre victime.

LE MARQUIS.

Petit misérable! signe ce papier, ou ma vengeance ne connaîtra plus de bornes.

DOMINIQUE.

Pourquoi ce grand courroux, si je ne suis pas celui que vous

cherchez ? Ouvrez moi les portes et l'imposture sera bientôt confondue.

LE MARQUIS.

Signe, te dis-je. Tu ne sais pas ce dont je suis capable.

DOMINIQUE.

Pardon, vous me l'avez déjà prouvé. Au reste, monsieur, pour vous convaincre que ce n'est point un vil intérêt qui me guide, je suis prêt à renoncer aux biens qui paraissent m'appartenir, et dont la possession est l'unique cause des persécutions que j'endure. Mais pour rien dans le monde je ne renoncerai au nom de mon père, ni au rang qu'il m'a transmis. Ce serait dégrader la mémoire de mes aïeux; si j'en étais capable, c'est alors que je mériterais d'être repoussé de la famille.

LE MARQUIS.

Insensé ! l'orgueil a déjà dérangé ton cerveau.

DOMINIQUE.

Au contraire, monsieur, mes malheurs ont muri trop tôt, sans doute, mon jugement et ma raison. Ils m'ont appris ce que jamais je n'aurais pu imaginer; c'est que mes plus cruels ennemis sont les personnes mêmes, sous la protection desquelles je devrais être placé par la nature et les lois. Oui, vous devriez rougir du mal que vous me faites. Allez, monsieur, votre conduite est celle d'un barbare. (*il pleure.*)

LE MARQUIS.

Tu oses me braver ! tu ne sais donc pas que tu es environné d'instrumens de torture, que d'un mot je puis te livrer à la merci d'hommes sanguinaires, qui se font un jeu des crimes les plus atroces, et qu'enfin je puis dérober ta mort à tout le monde?

DOMINIQUE.

Je sais que j'ai tout à redouter de votre méchanceté, mais je sais aussi que l'Eternel ne peut être indifférent à la perte d'une créature humaine, exempte de reproche et destituée d'appui. Ainsi vos menaces ne sauraient m'effrayer, parce que je suis certain que vous serez puni du mal que vous m'aurez fait.

LE MARQUIS, *furieux.*

Tremble !

(Une inscription brille encore dans le fond sur le mur: on y lit ce seul mot: *COURAGE.* — Elle frappe Dominique, mais le Marquis qui le poursuit en le menaçant, ne peut la voir: avant de s'échapper et pour dérober sa sortie, le Marquis tire fortement le second anneau de gauche; à l'instant une forte détonnation imite l'éclat de la foudre. Au bruit affreux que l'on entend, il semble que les élémens soient confondus; les monstres vomissent du feu; des flammes sillonnent l'intérieur de la tour; le bruit de la grêle, le mugissement des vents, tout enfin porte dans l'âme de Dominique un tel effroi qu'il tombe sans connaissance.)

SCENE V.

ROBINEAU, *en dehors*, DOMINIQUE, *dans la tour.*

ROBINEAU, *paraît dans le fond, il examine les dehors de la tour, il a une cognée sur l'épaule et un bâton à la main.*

D'après le conseil de Simonne, j'ai franchi le mur du parc, et me suis fait jour, à l'aide d'une cognée et non sans beaucoup de peine, à travers ce bois épais, pour y chercher la tour redoutable qui, selon toute apparence, sert de prison à notre cher enfant; mais, hélas! cette pénible découverte ne sert qu'à redoubler mon chagrin. L'aspect de ce redoutable bâtiment me glace d'épouvante. Sa construction gothique annonce assez à quel horrible usage il fut destiné. Il n'a ni portes ni fenêtres! sans doute on n'y arrive que par des souterrains qui communiquent au château. Dès lors tout espoir d'évasion est interdit aux infortunés qu'on y renferme. Malheureux Dominique!... et toi Robineau, bien plus à plaindre encore!... car si ton noble ami languit maintenant sous ces tristes voûtes, n'as-tu pas à te reprocher de l'avoir conduit en ce lieu, et de l'avoir, pour ainsi dire, livré sans défense à ses persécuteurs? O mon dieu! que tout mon sang ne peut-il réparer cette fatale imprudence!...

(Il s'est avancé vers la droite, et lève la tête pour implorer l'assistance du ciel.)

J'aperçois une lucarne! mais comment y arriver? Les saillies dégradées de cette vieille muraille pourraient m'aider peut-être... oui, oui...

(Il veut approcher, mais le terrain cède sous ses pas. Il sonde devant lui avec son bâton.)

O ciel! pas moyen d'approcher... la profondeur de ce marais est un obstacle insurmontable, j'y périrais infailliblement. (*Il appelle avec un accent plaintif.*) Dominique! Dominique! réponds-moi... que le son de ta voix vienne ranimer mes forces épuisées par la douleur. (*Il écoute.*) Je n'entends rien!.. Où est-il?... Peut-être sous le fer des bourreaux... ah! dussé-je périr, je parviendrai jusqu'à lui. En couvrant le marais de fascines, je pourrai me frayer un chemin et arriver jusqu'au pied de la tour... Essayons...

(Il coupe des branches avec sa cognée et les jette devant lui de manière à former un chemin sur lequel il marche, en se dirigeant vers l'angle de la tour.)

A l'aide de ces crampons de fer dont je me suis muni et que je vais enfoncer dans les joints de la muraille, tâchons de grimper jusqu'à la corniche. Cette entreprise est vraiment effrayante, mais c'est pour mon cher enfant, pour mon Dominique, dès-lors tout me semble possible Dieu puissant, seconde mes efforts!

(Il enfonce effectivement dans le mur dégradé des chevilles de fer, auxquelles il se suspend et à l'aide desquelles il s'élève à une grande hauteur. Parvenu à-peu-près à moitié, il met le pied sur une pierre saillante, minée en dessous par les pluies. Cette pierre se casse et roule dans le marais. Robineau privé de ce point d'appui, reste suspendu par un bras, et court le plus grand danger.)

O ciel ! Si je meurs, fais du moins que mon trépas soit utile à l'infortuné Dominique.

(Il parvient à reprendre l'équilibre et continue de grimper. Il arrive enfin sur la corniche saillante qui couronne la tour.)

M'y voilà. (*Il se jette à genoux.*) Maintenant ouvrons cette lucarne dont le bois vermoulu doit céder facilement. (*Il ouvre la lucarne et regarde dans l'intérieur de la tour.*) Je ne vois rien... cependant cette lampe prouve que l'on est venu depuis peu dans cette chambre... (*Il appelle d'une voix étouffée.*) Dominique !... Dominique !...

DOMINIQUE *répond faiblement et sans changer d'attitude.*

Qui m'appelle ?

ROBINEAU.

Il a répondu. (*Il appelle plus fort.*) Dominique, où êtes-vous? Mon cher Dominique! répondez. C'est moi, c'est votre ami Robineau.

DOMINIQUE, *de même.*

Robineau ! . . ah ! sauve-toi... n'approche pas de ce lieu d'horreur.

ROBINEAU.

Pauvre enfant! ô ciel ! il est étendu sur la terre, et je ne puis lui donner de secours ! . . auriez-vous éprouvé quelque mauvais traitement ? . . . répondez.

DOMINIQUE, *se lève.*

C'est toi, mon ami !. . mon dieu tutélaire !. . qui t'a conduit ici ?

ROBINEAU.

Le désir d'arracher une victime innocente à ses cruels parens.

DOMINIQUE.

Vain espoir !. . fuis, fuis, te dis-je.

ROBINEAU.

Que je m'éloigne sans vous, quand j'ai bravé mille dangers pour arriver jusqu'ici !. . ne l'espérez pas.

DOMINIQUE.

Ami trop généreux, crains de partager mon sort.

ROBINEAU.

C'est tout mon désir, si je ne puis vous sauver.

DOMINIQUE.

Quel moyen ?. .

ROBINEAU.

Faites en sorte d'atteindre le bout de ma ceinture et de vous y suspendre fortement ; je réponds de votre délivrance. La courageuse Simonne nous attend près d'ici, avec sa voiture et ses deux meilleurs chevaux. Nous serons bientôt hors de toute atteinte.

(Il laisse tomber sa ceinture en dedans de la tour, mais elle se trouve trop courte de plusieurs pieds.)

DOMINIQUE.

Impossible ! ... attends, j'imagine un bon expédient. En approchant cette table et en mettant le fauteuil dessus... il me sera facile... (*Il court auprès de la table.*) Elle est en fer et je ne pourrai seul la déplacer.

ROBINEAU.

Venez, venez... ceci vaut mieux. En me suspendant à l'anneau fixé à ce pilier, je serai plus à votre portée.

DOMINIQUE.

Prends bien garde, mon ami ! agis avec beaucoup de précaution... je tremble !

(Robineau entre par la lucarne, et se suspend en effet de la main droite à un anneau de fer placé au dessous de la lucarne, tandis qu'il étend le bras gauche pour faire descendre sa ceinture à la hauteur où Dominique peut atteindre. Il est à peine dans cette position que le même bruit souterrain qui a tant effrayé Dominique se fait entendre. Le pilier s'enfonce dans une trappe qui s'ouvre à l'instant. Robineau disparait au milieu des flammes qui sortent de cette ouverture et forcent Dominique à s'éloigner.)

SCENE VI.

DOMINIQUE.

Robineau ! malheureux ami ! c'est ton excellent cœur, c'est ton attachement pour moi qui te met au pouvoir de mes cruels parens. Quoi ! monstres ! .. ce n'est pas assez d'une victime ? que vous a fait cet honnête homme pour le persécuter ? grand dieu ! livre-moi seul à leur barbarie. Que j'expire sous leurs coups, mais épargne les jours de mon fidèle ami. Exauce ma prière, ô mon dieu. (*Il tombe à genoux.*)

SCENE VII.

LE MARQUIS, DOMINIQUE, LE VICOMTE.

(Le Marquis et le Vicomte sont entrés par l'ouverture qui a englouti Robineau. Ils s'approchent de Dominique par derrière et le menacent du geste.)

LE VICOMTE, *avec beaucoup de rudesse.*

Cela ne dépend pas de lui.

DOMINIQUE.

Et de qui donc?

LE VICOMTE.

De toi.

LE MARQUIS.

Oui. Signe ce papier.

DOMINIQUE.

Je vous l'ai dit, l'honneur me le défend.

LE MARQUIS, *avec ironie.*

L'honneur! qui s'attendrait à le trouver dans un individu de cette espèce?

DOMINIQUE.

Il est certain qu'il devrait siéger d'abord dans le cœur des hommes riches, puissans, dans le vôtre par exemple; mais vous l'avez repoussé, et il s'est réfugié sous les livrées de l'indigence.

LE MARQUIS.

Petit scélérat!..

(Il tire son épée.)

LE VICOMTE, *bas.*

Modérez-vous et laissez-moi faire. (*Il pousse Dominique du devant de la scène.*) Veux-tu signer?

DOMINIQUE.

Non.

LE VICOMTE.

Pour la dernière fois!..

DOMINIQUE.

Je ne signerai pas.

LE MARQUIS.

Sois donc témoin de la mort de ton cher Robineau.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, DOMINIQUE, LE VICOMTE, LE CHARLATAN, ROBINEAU, NORBERT.

(Le panneau du fond s'ouvre et l'on voit à la lueur de plusieurs torches, Robineau renversé par deux hommes vêtus de noir et couverts de masques hideux. Ils tiennent un glaive levé sur la poitrine du ménétrier.

LE VICOMTE, *faisant retourner brusquement Dominique.*

Regarde.

DOMINIQUE *pousse un cri perçant et s'élance vers Robineau ; mais une grille qui s'abaisse ferme l'ouverture et l'empêche d'approcher de son ami.*

Épargnez, mon ami, mon père.

LE MARQUIS.

Rien.

LE VICOMTE.

Il est mort, si tu ne signes à l'instant

ROBINEAU.

Courage, Dominique, ne cédez point à leurs menaces ; faites ce que l'honneur vous commande.

LE MARQUIS *aux hommes masqués.*

Et vous, exécutez mes ordres.

DOMINIQUE.

Arrêtez. (*Au marquis et au vicomte.*) Si je souscris à vos désirs, promettez-vous de lui rendre laliberté ?

LE MARQUIS.

Oui.

DOMINIQUE.

Quelle assurance m'en donnerez-vous ?

LE VICOMTE.

Notre signature. (*Bas au marquis.*) Cela ne nous engage pas beaucoup.

LE MARQUIS.

J'y consens. (*Il donne au vicomte la moitié du papier sur lequel la renonciation de Dominique est écrite.*)

LE VICOMTE.

Je motive et je signe.

ROBINEAU.

Encore une fois, Dominique, laissez mourir un homme inutile qui a fourni sa carrière ; mais qui sera fier de son trépas, s'il peut vous rendre le nom qui vous appartient.

LE VICOMTE, *bas au marquis.*

Avant tout il faut détruire les preuves qui existent contre nous, l'extrait de baptême et principalement cette lettre de la nourrice.

LE MARQUIS, *bas au vicomte.*

Vous avez raison. (*Haut à Norbert et au charlatan.*) Saisissez-vous des papiers dont ce malheureux est porteur, et que la flamme les anéantisse.

(Les hommes masqués fouillent Robineau, lui prennent les papiers qu'il a dans sa poche et les brûlent. pendant ce tems, le Vicomte a écrit quelques lignes au bas desquelles il appose sa signature, puis il présente la feuille au Marquis qui signe également et remet le papier plié à Dominique.)

Voilà, mon cher Dominique, l'engagement qui vous garantit la délivrance de votre illustre ami. Maintenant, signez.

DOMINIQUE.

Ah! de grand cœur!

(Il va vers la table sur laquelle est l'écritoire, et signe. Il prend l'écrit précieux le baise et court le donner à Robineau.)

Va, mon bon ami, tu es libre.

LE MARQUIS, *au comble de la joie, prend la renonciation.*

(*A part.*) Du moins il le croit. Voilà donc ma possession à jamais assurée! (*au vicomte.*) Cher vicomte, chargez-vous de reconduire notre prisonnier (*bas.*) Et le mettez en lieu de sûreté. Je vous attends ici pour y délibérer sur le sort de ce maudit parent; mais je crois qu'il serait de la dernière imprudence de les rendre l'un et l'autre à la société où ils ne tarderaient pas à protester contre un acte arraché par la violence.

LE VICOMTE, *d'une voix sombre.*

Nul doute. Il est tems de sortir de cet état de perplexité. Cette journée doit irrévocablement fixer son sort et le notre. Suivez-moi, Robineau.

(Le Vicomte sort par le panneau qui se referme au moment où Dominique fait un mouvement pour rejoindre son père nourricier.)

SCENE XI.

LE MARQUIS, DOMINIQUE.

DOMINIQUE.

Pourquoi ne me permettez-vous pas d'accompagner mon ami?... ne suis-je pas libre comme lui?

LE MARQUIS, *avec une double intention.*

Sans doute, vous êtes libre comme lui.

DOMINIQUE.

Prouvez-le moi donc, en me laissant sortir d'ici.

LE MARQUIS.

Tout-à-l'heure.

DOMINIQUE.

N'ai-je point satisfait à tous vos désirs?

LE MARQUIS.

A peu près.

DOMINIQUE.

Que vous faut-il de plus? douteriez-vous de ma sincérité ou de la discrétion de Robineau? ah! je suis prêt à vous rassurer par

tous les moyens qui sont en mon pouvoir. Rejeté de ma famille, voué au malheur depuis ma tendre enfance, je n'ai d'autre ambition que de subvenir aux besoins de l'homme estimable et bon qui m'a recueilli et n'a pas craint de partager avec moi le modique salaire qu'il recevait chaque jour. Laissez-nous retourner dans la capitale, nous irons plus loin même, si vous le jugez nécessaire, et vous n'entendrez jamais parler d'un parent dont la naissance fut un crime à vos yeux, mais qui, loin de conserver contre vous le moindre ressentiment, croira devoir vous bénir encore pour lui avoir conservé l'ami qui lui a tenu lieu de père. Je vous le demande à genoux, M. le marquis, ne me séparez pas de mon bienfaiteur.

LE MARQUIS.

Calmez-vous, Dominique. A ces vives instances, à l'effroi qui se peint sur votre visage, on vous croirait menacés l'un et l'autre de quelque grand danger. Savez-vous que, sans mon extrême indulgence, je pourrais m'offenser...

DOMINIQUE.

Ce n'est pas mon intention.

SCENE X.

LE MARQUIS, NORBERT, DOMINIQUE.

NORBERT, *entrant par un panneau.*

M. le marquis, tout le village est en rumeur. Les paysans soulevés sans doute par Simonne et le Magister, redemandent à grands cris Dominique. Ils ont osé franchir l'enceinte du château, et le parcourent en tous sens pour y chercher celui qu'ils appellent leur maître.

LE MARQUIS.

Je vais le leur montrer.

NORBERT.

Il me semble prudent de laisser se calmer ce moment d'effervescence; d'ailleurs nous ne pouvons sortir d'ici, car M. le vicomte a fermé la grille du souterrain à double tour, et en a emporté la clef.

LE MARQUIS.

Sans doute pour empêcher ces mutins d'arriver jusqu'à nous.

NORBERT.

Mais j'y songe; il est une autre issue inconnue à tout le monde, et par laquelle nous pouvons nous échapper sans être aperçus de qui que ce soit. Munis de ce précieux ôtage, nous gagnerons en toute hâte la capitale, où il nous sera facile de le soustraire à tous les regards. Une fois l'orage dissipé, vous le rendrez a la société,

si bon vous semble, mais jusque-là nul n'aura le droit de vous troubler dans votre possession.

LE MARQUIS.

J'y consens. Où donc est cette issue mystérieuse ?

NORBERT.

Dans le mur (*il montre celui de gauche.*) Cet anneau (*il montre le premier à droite*) fait abaisser un pont de fer pratiqué dans l'épaisseur de la muraille, et qui nous conduira dans la partie la plus reculée du parc, en traversant le bois impénétrable qui sert de rempart à cette tour.

LE MARQUIS.

Sortons par-là. Comme tu le dis très-bien, dans les affaires de cette nature, un excès de prudence ne saurait être nuisible.

(Norbert tire fortement le premier anneau de droite, et l'on voit s'abaisser à gauche un pont de fer d'une seule arche, qui remplit l'intervalle occupé par le marais, entre la tour et les arbres. En même tems que ce développement s'opère, une ouverture qui sert de porte, se forme dans l'intérieur à gauche. Quatre à cinq degrés pour monter sur le pont se trouvent pratiqués dans l'épaisseur du mur.)

Venez, cher Dominique, et songez que votre vie va dépendre du moindre événement qui s'opposerait à l'entier accomplissement de mes projets. (*il entraine Dominique sur le pont.*)

NORBERT *le précédant.*

Il est trop tard.

SCENE XI ET DERNIÈRE.

LE MARQUIS, ROBINEAU, DAME SIMONNE, PATERNE, DOMINIQUE, LE VICOMTE, NORBERT, PAYSANS, PAYSANNES; puis MIMI BABOLEIN.

(On entend crier au dehors.)

TOUS.

Rendez-nous Dominique!

NORBERT *au Marquis.*

Vous l'entendez, Monsieur?

(Le Marquis, Norbert, Dominique retrogradent. Les paysans, conduits par Robineau, Dame Simonne et Paterne, arrivent en foule sur le pont et entrent tumultueusement dans la tour.)

TOUS.

Rendez-nous notre maître.

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire, votre maître?... Téméraires! je devrais punir un tel excès d'audace; mais je veux bien descendre jusqu'à vous prouver mon extrême indulgence et confondre devant vous l'imposture. Voilà le désaveu formel de ce jeune aventurier, moins coupable

sans doute que celui qui a conçu l'idée de cette insigne fourberie. Lisez, M. Paterne,

TOUS.

Oui, lisez.

(Paterne échange le papier que lui présente le marquis avec celui que Dominique a remis précédemment à Robineau.)

PATERNE *lit :*

« Nous soussignés, Amédée Dalinvil et Eugène de Saint-Erbin...

LE MARQUIS.

Qu'est-ce à dire !.. (*il s'avance vers Paterne, dans l'intention de lui arracher le papier ; mais Robineau plus prompt s'en saisit.*)

ROBINEAU.

Je vais continuer. (*il lit avec volubilité et d'une voix ferme.*)

» Reconnoissons que le jeune Dominique, dit le Petit Carillonneur, » est le fils de notre frère et beau-frère François Edmond Dalinvil, » que moi Amédée Dalinvil, ai fait perdre dans les Champs-Elysées, » à Paris, il y a douze ans et demi. Qu'en sa dite qualité, il est seul » héritier et légitime propriétaire du nom, des titres et des biens at- » tachés audit marquisat, ainsi que nous l'attestons et sommes prêts » à l'attester devant les tribunaux. *Signé*, le marquis DALINVIL, le » vicomte DE SAINT-ERBIN. »

LE MARQUIS.

Qu'entends-je ? ô ciel !... quel est cet infâme écrit ?...

ROBINEAU.

Celui que vous m'avez fait remettre à l'instant même.

LE MARQUIS.

Nouvelle imposture !.. Qui aurait pu tracer ces lignes épouvantables, où le mensonge et l'absurdité paraissent dans la plus complète évidence?

LE VICOMTE, *qui est entré par le panneau du fond, suivi de quelques domestiques portant des flambeaux.*

Moi.

LE MARQUIS.

Quoi ! vicomte !... il se pourrait ?... vous m'avez trahi !...

LE VICOMTE.

Oui. Depuis que j'ai eu la certitude de votre crime, j'ai feint d'entrer dans vos horribles projets pour bien les connaître, pour mieux les déjouer ; et, grace au ciel, j'y suis parvenu. Viens, Dominique, mon cher neveu, viens dans les bras de ton oncle.

NORBERT.

Est-il possible d'échouer avec tant de précautions et de moyens aussi sûrs ?...

(Il cache sa tête dans ses mains et vient s'appuyer sur la table. Dans son désespoir, il frappe la terre et touche, sans le vouloir, la détente du ressort. La table s'enfonce. Il disparaît avec elle.)

LE MARQUIS.

O rage !

(Il tombe involontairement dans le fauteuil, dont les ressorts se développent et l'embrassent étroitement. Il se débat, mais le fauteuil s'abime avec lui.)

LE VICOMTE.

Robineau, il serait injuste de te priver d'un fils... Désormais tu seras de la famille. Des hommes tels que toi honorent toutes les classes de la société.

DOMINIQUE, *s'élançant au col de Robineau.*

Ainsi je n'aurai rien perdu !

PATERNE.

Eh bien ! dame Simonne vous cherchiez un honnête homme ?
(*Il montre Robineau.*)

DAME SIMONNE.

A coup sûr je ne puis trouver mieux ; mais M. Robineau voudra-t-il déroger ?..

ROBINEAU.

Dites un mot, dame Simonne, et je mets à vos pieds ma personne et mon violon.

LE VICOMTE.

Sortons de ce lieu, qui ne peut nous retracer que de tristes souvenirs et des images effrayantes.

(Tout le monde se met en mouvement et sort par le pont.)

MIMI BABOLEIN.

Oui, oui, allons nous-en. Pour moi, je n'demande pas mieux.

(Il est amusé à voir tout ce que la tour présente d'extraordinaire. Il touche à tout. Dans ce moment il tire le 3e. anneau à droite, et se trouve enlevé le long du mur à une hauteur de dix pieds au moins.)

Haie ! haie ! quoiqu'c'est qu'çà ! quoiqu'c'est qu'çà !... ah ! mon dieu ! mon dieu !... marraine, donnez-moi la main...oh ! mon dieu ! mon dieu !

Tableau. La toile tombe.

Fin du troisième et dernier Acte.

LE
CHIEN DE MONTARGIS,
OU
LA FORÊT DE BONDY,

MÉLODRAME HISTORIQUE

EN TROIS ACTES ET A GRAND SPECTACLE,

PAR R. C. GUILBERT DE PIXERÉCOURT;

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 18 *Juin* 1814.

SECONDE ÉDITION.

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1814.

NOTE HISTORIQUE.

Aubri de Mont-didier, passant seul dans la forêt de Bondy, est assassiné et enterré au pied d'un arbre. Son chien reste plusieurs jours sur sa fosse, et ne la quitte que pressé par la faim. Il vient à Paris, chez un intime ami du malheureux Aubri, et par ses tristes hurlemens semble lui annoncer la perte qu'ils ont faite. Après avoir mangé, il recommence ses cris, va à la porte, tourne la tête pour voir si on le suit, revient à cet ami de son maître, et le tire par son habit comme pour lui marquer de venir avec lui. La singularité de tous les mouvemens de ce chien, sa venue sans son maître qu'il ne quittait jamais, ce maître qui tout-à-coup a disparu, et peut-être cette distribution de justice et d'événemens qui ne permet guère que les crimes restent long-tems cachés, tout cela fit que l'on suivit le chien. Dès qu'il fut au pied de l'arbre, il redoubla ses cris, en grattant la terre comme pour faire signe de chercher en cet endroit : on y fouilla et l'on trouva le corps du malheureux Aubri. Quelque tems après, le chien aperçoit, par hasard, l'assassin que tous les historiens appellent le chevalier Macaire; il lui saute à la gorge, et l'on a bien de la peine à lui faire lâcher prise. Chaque

fois qu'il le rencontre, il l'attaque et le poursuit avec la même fureur. L'acharnement de ce chien, qui n'en veut qu'à cet homme, commence à paraître extraordinaire; on se rappele l'affection qu'il avait pour son maître, et en même tems plusieurs occasions où ce chevalier Macaire avait donné des preuves de sa haine et de son envie contre Aubri de Mont-Didier. Quelques autres circonstances augmentent les soupçons. Le Roi, instruit de tous les discours que l'on tenait, fait venir le chien, qui paraît tranquille jusqu'au moment qu'apercevant Macaire au milieu d'une vingtaine de courtisans, il tourne, aboie et cherche à se jetter sur lui.

Dans ces tems-là, on ordonnait le combat entre l'accusateur et l'accusé, lorsque les preuves du crime n'étaient pas convaincantes. On nommait ces sortes de combats, *jugement de dieu*, parce que l'on était persuadé que le ciel aurait fait un miracle plutôt que de laisser succomber l'innocence.

Le roi frappé de tous les indices qui se réunissaient contre Macaire, jugea qu'il échéait gage de bataille, c'est-à-dire qu'il ordonna le duel entre le chevalier et le chien. Le champ-clos fut marqué dans l'île Saint-Louis, qui n'était alors qu'un terrain vague et inhabité. Macaire était armé d'un gros bâton; le chien avait un tonneau percé pour sa retraite et ses relancemens. On le lâche; aussi-

tôt il court, tourne autour de son adversaire, évite ses coups, le menace tantôt d'un côté tantôt d'un autre, le fatigue, et enfin s'élance, le saisit à la gorge, le renverse et l'oblige à faire l'aveu de son crime en présence du Roi et de toute sa cour. La mémoire de ce chien a mérité d'être conservée à la postérité par un monument que l'on voyait encore, dans ces derniers tems, sur la cheminée de la grande salle du château de Montargis.

C'est ce fait, incroyable sans doute, s'il n'était consigné dans nos vieilles chroniques et rapporté par des historiens dignes de foi, qui le placent sous le règne de Charles V, surnommé *le Sage*, que l'on a osé mettre en scène.

Cette témérité trouve son excuse dans le but moral que l'auteur s'est proposé. En effet, comment refuser son admiration à un tel prodige, et n'y pas reconnaître la main toute puissante de la Divinité? Comment ne serait-on pas touché d'un exemple de fidélité si rare parmi les hommes, surtout si l'auteur a su l'encadrer avec quelque adresse et l'entourer de formes tant soit peu dramatiques? Ce travail présentait de grandes difficultés, mais l'auteur en reçoit chaque jour une bien douce récompense dans l'empressement flatteur avec lequel le public se porte en foule aux représentations de cet ouvrage, dans les nombreux applaudissemens qu'il reçoit, et surtout dans les larmes qu'il fait répandre.

Auteurs qui rapportent cette anecdote et sur l'autorité desquels on a dû s'appuyer.

OLIVIER DE LA MARCHE, *Traité des Duels.* (Il vivait en 1437.)

JULES SCALIGER *de Exercitatione.* fº. 272, édit. de 1557.

BELLEFOREST, dans son livre des *Histoires prodigieuses.*

CLAUDE EXPILLY, dans son *Plaidoyer sur l'Édit des Duels*, pag. 343.

BERNARD DE MONTFAUCON, *Monumens de la Monarchie française*, Tom. 3. page 70.

MARC DE WLSON SIEUR DE LA COLOMBIÈRE, dans le *vrai Théâtre d'honneur et de chevalerie.* Edition de 1648, tom. 2, page 300.

St.-FOIX, *Essais historiques sur Paris*, édition de 1778, tom. 3, p. 181.

SAINTE PALAYE. *Mémoires sur l'ancienne Chevalerie*, tom. 3, p. 397.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
Le Chevalier GONTRAN, Capitaine d'une compagnie d'Archers.		M. *Tautin.*
AUBRI DE MONT-DIDIER,	Archers dans cette compagnie.	M. *Darcourt.*
Le Chevalier MACAIRE,		M. *Marty.*
LANDRY, ami de Macaire,		M. *Edouard.*
LE SÉNÉCHAL, ou Juge du Comté.		M. *Ferdinand.*
Dame GERTRUDE, aubergiste.		Mlle. *Bourgeois.*
URSULE, petite servante d'auberge, filleule de dame Gertrude.		Mlle. *Hugens.*
ELOI, Commissionnaire muet.		Mlle. *Dumouchel.*
BERTRAND, valet d'auberge.		M. *Duménis.*
Archers.		
Paysans.		
Domestiques.		

La scène se passe à Bondy, près Paris, dans le 15e. siècle.

Vu à la Direction de la Police générale du Royaume, conformément au décret du 8 juin 1806, et à la décision de son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 5 juin 1814.

Le Secrétaire général adjoint. MASSON.

LE CHIEN DE MONTARGIS,

OU

LA FORÊT DE BONDY,

Mélodrame historique.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une vaste salle gothique qui sert aux cérémonies publiques et aux grandes audiences du Comté. Cette salle est attenante au logement du Sénéchal (1).

SCENE PREMIERE.

LE SÉNÉCHAL, Dame GERTRUDE.

Dame GERTRUDE, *entrant.*

Votre servante, Monsieur le Sénéchal.

LE SÉNÉCHAL.

Bon jour, Dame Gertrude.

Dame GERTRUDE.

Je me rends à vos ordres. Que puis-je pour votre service?

LE SÉNÉCHAL.

Vous allez le savoir. C'est aujourd'hui ou demain au plus tard que la belle compagnie d'archers commandée par le chevalier Gontran doit arriver à Bondy. Le devoir de ma place exige que j'aille au devant de ces braves, pour les complimenter; mais je ne bornerai pas là le favorable accueil que des héros couverts de gloire ont droit d'attendre de nous, je veux les traiter avec une distinction toute particulière; ils doivent séjourner ici avant de rentrer dans la capitale, et je prétends signaler chaque instant de leur présence par de nouvelles fêtes. C'est dans cette intention que je vous ai mandée, dame Gertrude.

Dame GERTRUDE.

Disposez de moi, Monsieur le Sénéchal.

(1) Les Acteurs sont placés au Théâtre, comme en tête de chaque scène.

LE SÉNÉCHAL.

Cette grande salle destinée aux cérémonies publiques, est parfaitement convenable au but que je me propose. Faites la décorer d'une manière élégante. Je vais ordonner que l'on mette à votre disposition les trophées d'armes qui ornent l'église paroissiale. Faites venir ici tous vos gens, et donnez-nous un repas splendide. De mon côté je vais rassembler des joueurs d'instrumens, et donner ordre à toute notre jeunesse de se parer de ses plus beaux atours.

Dame GERTRUDE.

J'ose vous assurer, Monsieur le Sénéchal, que vos intentions seront parfaitement remplies. Dieu merci mon auberge jouit de la meilleure réputation; j'en appelle au témoignage de tous les voyageurs, et notamment de messieurs les gens du Roi qui tous m'honorent de leur confiance.

LE SÉNÉCHAL.

Oh! nous savons ce que vous valez, Dame Gertrude; vous êtes une maîtresse femme. L'éducation que vous avez reçue, vous a mis à même d'unir aux qualités de votre sexe la presence d'esprit et la fermeté du nôtre.

SCENE II.

LE SÉNECHAL, Dame GERTRUDE, BERTRAND.

BERTRAND.

(Il arrive en faisant beaucoup de bruit avec ses sabots, mais lorsqu'il aperçoit le Sénéchal, il les ôte et les prend à sa main.)

Pardon, excuse, Monseur le Sénéchal. J'viens vous chercher, not' maitresse, parce que c'gros joufflu, qui a couché c'te nuit à l'auberge, avec son âne, parlant par respect, avec son âne....

Dame GERTRUDE.

Eh bien, achève.

BERTRAND.

Donnez-moi donc l' tems. Eh bien il veut s'en aller sans payer. J'ly ons dit que j'n'entendions pas ça; pour lors, il m'a inondé d'un déluge d' sottises... il m'a appelé vilain paltoquet... j'vous demande un peu, not' maitresse...

Dame GERTRUDE.

Imbécile! laisse partir cet homme et cours à la-maison. Tu diras à Ursule et à Eloi de venir me trouver bien vite, ici, chez Monsieur le Sénéchal.

BERTRAND.

Pourquoi faire.

Dame GERTRUDE.

Cela ne te regarde pas. Tu leur diras d'apporter nos plus beaux tapis et ces guirlandes que nous avions préparées pour la noce de Claude le Rond.

BERTRAND

Quoiqu' vous voulez faire d'tout çà, not' maîtresse?

Dame GERTRUDE.

Pour dieu, obéis et tais-toi.

BERTRAND.

C'est dit. J'obéissons, je m'taisons, et j'm'en allons. (*il sort.*)

SCENE III.

LE SÉNÉCHAL, Dame GERTRUDE.

LE SÉNÉCHAL.

Voilà qui est convenu, Dame Gertrude. Je puis m'en reposer entièrement sur vous?

Dame GERTRUDE.

Entièrement.

LE SÉNÉCHAL.

Je vous quitte pour donner mes ordres au dehors Ne perdez pas un moment, il serait possible que nos hôtes arrivassent aujourd hui.

Dame GERTRUDE.

C'est ce que me disait tout à-l'heure un jeune archer de cette compagnie, nommé Aubri de Mont-Didier, qui est venu loger chez moi pour attendre ses camarades.

LE SÉNÉCHAL.

N'est-ce pas celui qui a été chargé par le chevalier Contran de porter au Roi les drapeaux pris sur l'ennemi?

Dame GERTRUDE.

Lui-même.

LE SÉNÉCHAL.

On le dit fort intéressant.

Dame GERTRUDE.

Il jouit à juste titre de la confiance de son capitaine, ce qui ne laisse pas d'exciter contre lui la jalousie de ses camarades.

LE SÉNÉCHAL.

Je serais bien aise de le voir.

Dame GERTRUDE.

Je lui ferai part de vos intentions bienveillantes.

LE SÉNÉCHAL.

Vous m'obligerez. Ah ! tenez, voila déjà vos domestiques qui accourent. La commission a été bientôt faite.

Dame GERTRUDE.

C'est ainsi que tout marche chez moi. Diligence, exactitude, telle est ma devise.

LE SÉNÉCHAL.

Moyen sûr pour prospérer. Je vous laisse. (*Il sort.*)

SCENE IV.

Dame GERTRUDE, URSULE, ÉLOI.

(*Ursule et Eloi portent des vases de fleurs, des tapis et des guirlandes.*)

Dame GERTRUDE.

C'est bien, mes enfans. Ursule, arrange ces guirlandes en festons, place les tapis, enfin donne à cette salle un air de fête, je m'en rapporte à toi.

URSULE.

Oui, ma marraine.

Dame GERTRUDE.

Je te laisse avec Eloi.

URSULE.

Sans doute, il m'aidera.

Dame GERTRUDE.

Oh ! tu n'en es pas fachée ; c'est ton favori.

URSULE.

Il est si bon, si malheureux !

Dame GERTRUDE.

C'est vrai ; mais s'il est muet, du moins il n'est pas sourd : tu sais très-bien t'en faire obéir.

URSULE.

Oh ! nous nous entendons à merveille.

Dame GERTRUDE.

Va, mon garçon, sois toujours honnête et fidèle, Dieu te protégera, et moi je ne t'abandonnerai jamais. (*Eloi baise la main de Gertrude*.) Je vais tout préparer pour le magnifique repas que vient de me commander Monsieur le Sénéchal. (*Elle sort.*)

SCENE V.

URSULE, ELOI.

URSULE.

Çà, mon petit Eloi, tu vas m'aider à arranger tout ceci.

(Eloi témoigne que c'est de tout son cœur.)

URSULE.

Ce sera superbe !... voyons, comment nous y prendrons-nous? Il serait assez bien, ce me semble, d'entourer de guirlandes la porte et les croisées... oui... de jetter ensuite un tapis sur chaque balustrade et d'y poser des vases de fleurs, hein ! qu'en penses-tu ?

(Eloi fait voir qu'il approuve. Il prend une guirlande, saute lestement sur une des croisées qui sont de chaque côté de la porte, attache la guirlande de manière à former des festons, redescend, prend un tapis qu'il étend sur la balustrade et sur lequel il pose un beau vase rempli de fleurs.)

URSULE.

A merveille, mon petit Eloi. C'est très-joli, n'est-ce pas?

(Eloi fait entendre à Ursule qu'il ne peut rien sortir que d'ingénieux de sa bouche ou de sa pensée.)

URSULE.

Tu es un flatteur. Si je te croyais tu finirais par me persuader que je suis une petite merveille.

(Eloi témoigne que c'est précisément là ce qu'il a voulu dire.)

URSULE.

A la vérité, je suis jolie, mais c'est de mon âge. Qui est-ce qui n'est pas jolie à seize ans? Je suis bonne autant que je le peux, c'est tout simple. Toutes les femmes le sont.

(Eloi fait signe que non.)

URSULE.

Ou doivent l'être.

(Eloi approuve).

URSULE.

Je prends le plus vif intérêt à tous les malheureux et surtout à mon petit Eloi, parce que ma marraine l'aime, l'a recueilli, parce que je l'aime... *(fachée d'en avoir trop dit, elle ajoute en baissant les yeux)* la religion commande d'aimer son prochain comme [illegible] on. Eloi a son tour aime Ursule comme il aimerait une bonne sœur.

(Eloi fait signe que ce n'est pas cela).

URSULE.

Il a pour elle beaucoup de reconnaissance.

(Même signe de la part d'Eloi).

URSULE.

Comment, monsieur Eloi, vous ne m'aimez pas comme une sœur? Vous n'avez pas de reconnaissance pour cette pauvre Ursule qui est si désolée de votre malheur, et qui prend tant d'intérêt à tout ce qui vous regarde? Fi! monsieur, fi! que c'est laid! c'est un bien vilain défaut que l'ingratitude.

(Eloi repond par la pantomime la plus expressive, et lui fait entendre que ce n'est pas de la reconnaissance, mais de l'amour, et l'amour le plus vif qu'il ressent pour elle).

URSULE.

Ce n'est pas là ce que je vous demande, Monsieur; vous êtes un babillard.

(Eloi voudrait bien que sa bouche pût exprimer tout ce que lui inspire Ursule; mais la pantomime est impuissante et ne peut être qu'un foible interprète des sentimens dont son cœur est rempli.)

URSULE.

Je ne sais pas ce que vous voulez dire... Non, Monsieur, je ne vous comprends pas. je ne veux pas vous comprendre. Allez à votre ouvrage.

(Eloi docile au moindre signe d'Ursule, court, s'élance sur l'autre croisée et l'arrange comme la première; mais dans son empressement il perd l'équilibre.)

URSULE *jette un cri et court le retenir.*

O mon Dieu! il va tomber!

(Dans ce moment le visage d'Eloi s'est trouvé près de celui d'Ursule, et il lui dérobe un baiser.)

URSULE *s'éloigne avec un petit air boudeur en essuyant sa joue avec son tablier.*

Eloi, cela n'est pas bien, ce que vous avez fait.

(Eloi la suit et demande pardon).

URSULE.

Non, Monsieur, je ne vous pardonnerai pas.

(Eloi se met à genoux.)

URSULE.

Oh! c'est égal. Je suis fachée, bien fachée... pour toujours. me prendre un baiser!

(Eloi assure qu'il est désespéré de lui avoir déplu, mais qu'il est prêt à lui rendre le baiser qu'il a dérobé.)

URSULE.

Le rendre !...il est bien tems.

(*Eloi proteste qu'il le remettra à la même place.*)

URSULE.

Vous proposez de le remettre à la même place...est-ce que c'est possible ? je vous en défie.

(*Eloi insiste pour la restitution.*)

URSULE.

Voyons un peu, par curiosité, Monsieur, comment vous vous y prendrez.

(*Eloi s'approche avec beaucoup de timidité et embrasse de nouveau Ursule.*)

URSULE, *à part.*

Il a raison : c'est bien à la même place.

SCENE VI.

URSULE, BERTRAND, ELOI.

BERTRAND, *couvert d'une armure en fer.*

(*Il tient d'une main une massue, de l'autre des drapeaux et des armes. Il porte un casque dont le panache est très-élevé et la visière baissée, en un mot il semble un trophée ambulant.*)

Téméraires !...vous osez devant moi...

URSULE *se sauve dans un coin de la salle.*

Oh ! mon Dieu ! qu'est-ce que c'est que ça?

BERTRAND, *menaçant Ursule.*

Malheureuse ! tu vas périr.

(*Il lance sa massue aux pieds de la petite, qui meurt d'effroi. Eloi la rassure, relève la massue, fond sur le prétendu chevalier, et lui porte des coups vigoureux que celui-ci n'évite qu'en reculant.*)

BERTRAND, *se défendant de son mieux et ne déguisant plus sa voix.*

Hé ben ! hé ben ! comm' il y va donc ! veux-tu finir ? c'damné muet ! il n'entend pas plus la plaisanterie qu's'il était sourd. C'est moi, c'est Bertrand...c'est eun' niche qu'j'ons voulu vous faire. Voyons, aidez-moi à m'désaffubler, car j'étouffe sous cmi bonnet, j'n'y voyons goutte.

URSULE, *riant aux éclats.*

Quoi ! tout de bon, c'est ce nigaud de Bertrand?

BERTRAND.

Oui, Mamselle, c'est moi.

(*Ursule et Eloi lui ôtent le casque et le débarassent successivement de toutes les pièces de son armure.*)

URSULE.

Par quel hasard es-tu donc chargé de tout cela?

BERTRAND.

C'n'est pas par hasard, c'est par exprès, Mamselle. Monsieu l'Sénéchal m'a dit comm'ça : Bertrand, qu'il m'a dit, faut qu' tu nous aides à porter dans la grande salle d'audience tous les attirails de guerre qui sont dans l'église. J'l'y ons répondu : avec ben volontier, Monsieu l'Sénéchal ; et à c'te fin d faire plus d'besogne qu'les autres j'ons mis mon pied dans un gant, mon bras dans un' cuisse, ma jambe dans un bras, ma tête dans un pot, et j'nous sommes mis en route comm' vous avez vu. Mais c'te facétie-là a failli m'couter gros : aussi v'la qu'est dit, je renonce à la guerre : j'voyons qu'y gn'y a rien d'bon à gagner dans c'métier-là. Tenez, v'la les autres qui arrivent, ils n'ont pas été si bêtes qu' moi.

URSULE.

C'est vrai, mais il faut convenir que cela n'était pas facile. (*Six paysans apportent des trophées d'armes, qu'Ursule fait placer dans différentes parties de la salle.*) Là... bien... voilà ce que c'est. Viens Eloi, allons demander à ma marraine ce qui nous reste à faire. (*Eloi sort avec les paysans.*)

SCENE VII.

URSULE, BERTRAND.

BERTRAND *retient Ursule.*

Un moment, mamselle Ursule. Comment s'fait-y qu'une jeune fille qu'a reçu d'l'éducation et qu'a des sentimens, affiche comm' ça, devant tout l'monde, la parférance injuste qu'all'accorde à un muet sur un quelqu un qui jouit d'tous ses sens?

URSULE.

Excepté du sens commun.

BERTRAND.

Enfin quoiqu' ça peut vous dire, un muet?

URSULE.

Rien, mais au moins je n'entends pas de sottises.

BERTRAND.

Oh! j'comprends bien c'que vous voulez dire, allez! mais c'est égal, ça n'me refuse pas.

URSULE.

Et voilà ce qui me désole.

BERTRAND.

Enfin, quoiqu'il a d'plus qu' moi, c't'Eloi, pour avoir trouvé 'chemin d'vot' cœur?.. c'est-y parce qu'en tombant du haut d'un arbre il s'est coupé la langue? s'il n'faut qu' ça pour vous plaire, 'vas tout de c'pas monter sur l g os noyer qu'est d'vant not' porte, j'me jettrai par terre, et peut-être ben qu'dans ma chûte je m'crèverai un œil...alors . . .

URSULE.

Vous ferez un méchant borgne.

BERTRAND.

Oh, mon dieu! est-il possible : enfin, j'ons beau dire et beau faire, j'n'attrapons jamais q e d'mauvais complimens.

URSULE.

Cela me vient tout seul...en vous voyant oh! je n'ai pas la peine de chercher.

BERTRAND.

Grand merci.

URSULE.

Vrai!

BERTRAND.

J'vous croyons sur parole.

URSULE.

C'est votre faute ; que ne me laissez-vous en repos ? Je vous l'ai dit cent fois, et je veux bien le répéter pour la dernière. J'aime Eloi, parce qu'il est bon, parce qu'il est malheureux, parce que ma marraine l'aime, p rce que tout le monde l'aime, parce qu'il n'a rien, ni moi non plus.

BERTRAND.

Hé ben, quoi qu'vous ferez d'ces deux riens-là?

URSULE.

Quelque chose. A force de travail et d'économie, nous amasserons pendant huit ans de quoi monter un joli petit ménage. Dans huit ans j'aurai vingt-quatre ans, Eloi en aura vingt-sept, c'est le bon âge pour se marier.

BERTRAND.

D'ici-là, peut-êtr' ben qu'y s'ra devenu aveugle, alors il n'l'y manquera pu qu'd'être sourd pour faire un mari parfait : ça vous conviendra ben mieux encore, n'est-y pas vrai?

URSULE, *lui donnant un soufflet.*

Vous êtes un impertinent, et je vous prie de ne jamais m'adresser la parole.

BERTRAND.

Sans doute, vous aimez mieux les gestes, n'est-ce pas? mais jarni! j'n'aimons pas les vôtres, moi, entendez-vous, Mamselle, j'n'aimons pas les vôtres.

SCENE VIII.

URSULE, AUBRI DE MONT-DIDIER, BERTRAND.

AUBRI.

Monsieur le Sénéchal est-il chez lui?

URSULE.

Non, Monsieur, mais sans doute il ne tardera pas à revenir. Si vous voulez l'attendre...

AUBRI.

Volontiers.

BERTRAND, *contrefaisant Ursule, à part.*

V'là qu'all fait la doucereuse, à présent!

AUBRI.

Vous vous querelliez, je pense, lorsque je suis entré.

BERTRAND.

C'n'est pas ma faute, monsieur Aubri. C'est elle qui m'baille des taloches.

AUBRI.

A vous voir, on vous croirait mariés depuis un an tout au moins.

URSULE.

Moi, mariée avec lui! c'est ce que l'on ne verra jamais par exemple.

AUBRI.

Il ne faut jurer de rien, mon enfant.

URSULE.

J'aimerais mieux rester fille toute ma vie que d'épouser un rustaut comme celui-là.

BERTRAND.

All' aime Eloi, voyez-vous.

AUBRI.

Je suis tenté de le croire.

BERTRAND.

All' vient de m'l'avouer.

AUBRI.

Hé bien, elle a raison.

URSULE.

N'est-ce pas, monsieur Aubri, que j'ai raison?

AUBRI.

Eloi est joli garçon.

URSULE.

Là ! n'est-ce pas qu'il est bien gentil ?

AUBRI.

Il a l'air doux.

URSULE.

Comme une fille.

BERTRAND.

C'n'est pas vous qu'y faudrait prendre pour modèle, toujours.

AUBRI.

Sa physionomie est expressive.

URSULE.

Je comprends tout ce qu'il veut me dire.

BERTRAND.

C'qu'y veut m'dire, c'est ça. C'est commode, un homme qui n' peut pas parler, on est sur d'avoir toujours raison.

AUBRI.

Et puis, il est empressé, obligeant, serviable.

URSULE.

Vous le connaissez bien, monsieur Aubri, c'est le cœur le plus honnête . . .

AUBRI.

Je l'aime beaucoup.

URSULE.

Il le mérite. Tout le monde l'aime ici. . . excepté ce hibou-là.

BERTRAND.

Ah!ça, Mamselle, écoutez donc; aimez vot' Eloi, puisqu'vous n'avez point d'goût, c'est tant pis pour vous ; mais j'vous prions d'prendre garde à c'que vous dites, et de n'pas traiter comm'ça les gens de bêtes. . . Ah ! monsieur Aubri, à propos d' bêtes, où donc qu'est vot' chien ? ordinairement il n'vous quitte pas : si ben qu'c'est devenu comme eun' manière d'proverbe dans l'village : drès qu'on voit vot'chien, on dit tout d' suite v'là monsieur Aubri.

AUBRI.

Je lui ai permis d'aller chasser dans la forêt.

BERTRAND.

Ça m' fait plaisir. J'aimons ben mieux qu'y déjeune là qu'à la cuisine. Enfin, c'est comme eun' malédiction, v'la quatre jours de suite qu'y mange ma part : j'ons beau changer mon assiette d' place, y semble qui d'vine où que j'la mettons, quand j'arrive. . . . bernique, y gn'y a pus personne. (*Ursule rit.*)

AUBRI.

Je crains bien, mon pauvre Bertrand, qu'Ursule ne soit au moins de moitié dans cette espiéglerie. Quand on sonne le déjeûner, Dragon vient s'asseoir devant elle et la regarde comme pour lui demander sa portion : j'ai cru remarquer qu'elle lui indiquait de l'œil ton

assiette... Dragon est fort habile, vois-tu, il entend à demi-mot.

(*Ursule rit.*)

BERTRAND.

C'est bon : je n'vous dis qu'ça. Les archers vont arriver aujourd'hui ou demain. Il y aura grand gala, tout l'monde sera sur pied. J'fions ensorte qu'on prie monsieur Aubri d'prier Dragon d'avoir la complaisance d'nous dire laquelle qu'est la plus sage d'la compagnie, et je n'vous dis qu'ça. (*A part*) J'ly dirai deux mots à l'oreille, à Dragon. (*Haut*) C'te mortification m'vengera d'toutes vos injustices.

URSULE.

Oh ! je n'ai pas peur. Dragon ne se trompera pas. On lui a demandé la même chose avant hier, et tu as bien vu qu'il est venu droit à moi.

BERTRAND.

Tiens ! la belle malice ! vous étiez toute seule, qu'y avait pas à choisir. (*On entend battre aux champs au dehors.*)

AUBRI.

Ce bruit semble annoncer l'arrivée de ma compagnie, je ne l'attendais pas sitôt.

BERTRAND.

J'vas vous dire ça. (*Il sort avec précipitation et rencontre le Sénechal qui rentre avec beaucoup d'empressement.*)

SCENE IX.

URSULE, LE SENECHAL, AUBRI DE MONT-DIDIER.

URSULE.

Monsieur le Sénéchal, voilà monsieur Aubri de Mont-didier qui est venu...

AUBRI.

J'aurais dû me présenter plutôt, sans doute.

LE SÉNÉCHAL.

Point d'excuses, monsieur Aubri; c'est moi qui vous en dois pour l'espèce d'incivilité que je commets en ce moment. Vos camarades sont à deux pas, et je n'ai point encore fait toutes mes dispositions. Veuillez, je vous prie, aller au-devant d'eux et les conduire vous-même ici, vous m'obligerez infiniment.

URSULE.

Monsieur le Sénéchal, êtes-vous content de moi ? tout cela est-il arrangé à votre goût ?

LE SÉNÉCHAL.

Très-bien, mon enfant, très-bien. (*à Aubri*) Pardon, mon

jeune ami, je vous rejoins tout à l'heure. (*Il rentre dans son appartement*)

URSULE.

J'ai envie de rester ici, moi; je verrai mieux la cérémonie. Qu'en dites-vous, Monsieur Aubry ?

AUBRI.

Je vous le conseille, mon enfant. (*Il sort par le fond.*)

SCENE X

URSULE, *seule.*

Oh dieu ! quel plaisir de voir toute une compagnie rassemblée!.. j'en ai vu souvent s'arrêter à la maison ou traverser le village, mais pas plus de deux ou trois à la fois... ils ont de si beaux habits, ces gens du roi!.. pourvu que ma marraine ne m'envoie pas chercher. Là ! quel guignon, justement la voici.

SCENE XI.

Dame GERTRUDE, URSULE.

Dame GERTRUDE.

Monsieur Aubri m'a dit en passant que tu avais parfaitement rempli mes intentions. En effet, cela me paraît fort joli : tu sais, mon enfant, que je suis juste et que je récompense toujours à propos. Or, comme le plus grand plaisir que l'on puisse faire à une jeune fille, c'est de lui donner les moyens de plaire ou d'être remarquée, je t'apporte tes basques, ta fraise et ta coiffure des dimanches. Je veux que tu sois brave pour paraître devant tout ce monde.

URSULE.

Oh merci, marraine ; que vous êtes bonne !

Dame GERTRUDE.

Dépêche-toi.

Oui, marraine. (*Elle fait sa toilette avec beaucoup de vivacité, mais cette précipitation même occasionne des maladresses comiques; on entend le tambour.*) Ah! mon dieu ! les voici, je ne serai jamais prête.

Dame GERTRUDE.

C'est que tu te presses trop.

URSULE.

Mais vous, marraine, comment ferez-vous pour traiter tout ce monde? vous avez eu si peu de tems.

Dame GERTRUDE.

J'ai fait prier Claude le Rond de retarder son mariage de deux ou trois jours, et j'ai employé pour monsieur le Sénéchal, tout ce que j'avais préparé pour le repas de noces.

URSULE.

Comment me trouvez-vous, marraine? suis-je bien comme çà?

Dame GERTRUDE.

Tu es gentille comme un cœur. Ah ça, tu auras soin de faire la révérence à tous ces messieurs.

URSULE.

Plutôt deux fois qu'une. Des archers du Roi! je sais bien que cela fait des hommes de conséquence.

SCENE XII.

LE SÉNÉCHAL, AUBRI DE MONT-DIDIER, LE CHEVALIER GONTRAN, MACAIRE, LANDRY, Dame GERTRUDE, URSULE, ELOI, BERTRAND, *Archers, Domestiques, Paysans, Paysannes.*

(*Au bruit d'une musique guerrière, on voit défiler la compagnie d'archers du chevalier Gontran, précédée de paysans et de paysannes qui dansent autour d'eux, et leur donnent tous les signes d'admiration que des vainqueurs doivent inspirer. Dame Gertrude et Ursule, placées dans un coin, se confondent en révérences.*)

Dame GERTRUDE, *à Ursule, Eloi et Bertrand.*

Occupons-nous à dresser les tables.

LE SÉNÉCHAL, *sortant de chez lui.*

Chevalier Gontran, je dois mettre au nombre des attributions les plus honorables de ma place, le droit de vous recevoir et de vous féliciter au nom de tout le Comté. Malheureusement pour moi, la renommée m'a prévenu, elle a porté aux pieds du trône, et jusqu'aux extrémités de la France, le bruit de vos services.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Monsieur le Sénéchal, je vous remercie pour mes compagnons d'armes; tout ce que vos expressions contiennent de flatteur et d'honorable leur appartient, et je m'empresse de le leur restituer. Quelle que soit l'habileté du chef, il n'a que le mérite de la pensée, les soldats ont celui de l'exécution: il est donc juste qu'il reporte au moins la moitié de sa gloire à ceux qui furent les instrumens du succès.

LE SÉNÉCHAL.

Tant de modestie ajoute encore, s'il est possible, au talent qui vous distingue.

(*Roulement, fanfare. On élève des palmes sur la tête des guerriers, qui vont ensuite se ranger dans le fond. Pendant cette scène on voit dame Gertrude et tous ses gens aller et venir. Une longue table est préparée pour les soldats dans le jardin, sous une feuillée que l'on aperçoit à travers les fenêtres. Il ne reste en avant de la scène que le chevalier Gontran, Aubri, Macaire et Landry. Le Sénéchal lui-même veille aux préparatifs et donne le coup-d'œil du maître.*)

LE CHEVALIER GONTRAN.

Hé bien, mon cher Aubri...

MACAIRE, *bas à Landry, avec humeur.*

Mon cher Aubri!

LE CHEVALIER GONTRAN.

La mission dont je vous avais chargé a-t-elle été heureuse?

AUBRI.

Plus que je n'osais l'espérer. Admis à l'audience du Roi, j'ai eu l'honneur de lui présenter les cinq drapeaux que nous avons enlevés à l'ennemi. Sa Majesté, après avoir lu votre lettre, a daigné m'adresser ces paroles obligeantes: « Aubri, je suis satisfait du » compte que me rend votre capitaine. Je vous nomme lieutenant » de la compagnie. Je ne bornerai pas là mes bienfaits. Je sais » qu'il vous destine sa fille; j'approuve ce mariage, et je me charge » de la dot. »

MACAIRE *bas à Landry*

Lieutenant et l'époux de Clotilde! Oh Landry!...

LANDRY.

Cela ne m'arrangerait pas du tout.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Sans doute vous n'avez pas manqué d'aller bien vite porter cette bonne nouvelle à ma fille et à votre respectable mère?

AUBRI.

Je l'avoue: j'ai profité de la permission que vous m'aviez donnée de ne vous rejoindre qu'ici, pour aller jusqu'à Chartres déposer aux pieds de la belle Clotilde l'hommage d'un amour autorisé par son père et sanctionné par le Souverain. J'ai passé deux jours à Paris près de ma mère et suis revenu vous attendre dans ce lieu désigné jusqu'à nouvel ordre pour le cantonnement de la compagnie.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Je vous félicite, mon ami, du bon emploi que vous avez fait de votre tems. Vos camarades connaissent comme moi votre bravoure, ils apprécient vos excellentes qualités, il n'en est pas un, du moins

j'aime à le croire, qui ne s'applaudisse de servir maintenant sous vos ordres, et dont le suffrage ne se joigne à celui du Monarque.

LANDRY.

Certainement, (*bas à Macaire.*) Parle donc, Macaire.

MACAIRE *déguisant à peine sa jalousie.*

Nos sentimens ne saurajent avoir un interprète plus fidèle que vous, chevalier Gontran. Nous savons parfaitement que c'est la compagnie tout entière que le Roi récompense dans la personne d'un seul, et chacun de nous a des graces à lui rendre. Nous ne pouvons que regretter en particulier, de n'avoir pas été assez heureux pour fixer votre attention, puisque ce message a obtenu des résultats si avantageux pour celui que vous en avez chargé.

LE SÉNÉCHAL.

Chevalier Gontran, et vous ses nobles compagnons, venez vous mettre à table. Ce repas préparé à la hâte ne vous semblera pas digne peut-être...

LE CHEVALIER GONTRAN.

Il est offert de bon cœur et vous y présiderez, Monsieur le Sénéchal, dès lors il n'y manquera rien. Allons, Messieurs, prenons place.

(*Une table demi circulaire a été dressée au fond de la salle. On voit tous les archers assis à une table longue sous la feuillée en dehors.*

Dame GERTRUDE *au Sénéchal.*

J'ai fait de mon mieux, Monsieur le Sénéchal, j'espère que vous serez content.

LE CHEVALIER GONTRAN.

A ma droite, Monsieur le Sénéchal. (*A Macaire qui vient s'asseoir à la gauche du chevalier*). Pardon, Macaire, permettez qu'Aubri occupe aujourd'hui cette place, elle lui appartient à un double titre.

AUBRI.

Mais ma jeunesse...

LE CHEVALIER GONTRAN.

Votre grade...

MACAIRE.

C'est juste.

LE CHEVALIER GONTRAN *à Macaire.*

Demain, et tous les jours vous retrouverez auprès de moi celle que vous assure l'ancienneté de vos services.

(*Il indique la place occupée par le Sénéchal. On s'assied. Gontran au milieu, le Sénéchal à sa droite, puis Macaire et Landry, de l'autre côté Aubri et deux autres officiers.*

Dame GERTRUDE.

Monsieur le Sénéchal, nos jeunes gens sont là; ils attendent vos ordres.

LE SÉNÉCHAL.

Dites-leur de venir saluer nos vaillants défenseurs.

BERTRAND.

Allons, arrivez, vous autres. Venez montrer à ces Messieurs ce que vous savez faire.

BALLET.

(*Après le ballet on se lève de table*).

LE SÉNÉCHAL.

Chevalier Gontran, la nuit approche. Je vous ai fait préparer un appartement; quand il vous plaira de vous retirer, nous sommes à vos ordres.

LE CHEVALIER GONTRAN.

J'accepte volontiers. Je ne serai pas faché de prendre du repos.

LE SÉNÉCHAL *aux archers.*

Messieurs, vos logemens sont désignés dans le village.

Dame GERTRUDE.

J'ai retenu pour ma part messieurs Macaire et Landry.

LE SÉNÉCHAL.

Sans compter le jeune Aubri dont vous ne dites rien.

Dame GERTRUDE.

Monsieur Aubri est un habitué, il est presque de la maison.

LANDRY *bas à Macaire.*

Partout des distinctions!

(Les archers et les paysans se retirent. On enlève les tables)

LE CHEVALIER GONTRAN.

Ah! j'oubliais... j'ai besoin d'une personne de confiance pour porter cette lettre au Châtelain de Lagny; elle contient des questions d'un très-grand intérêt, sur lesquelles je désirerais avoir son avis le plutôt possible.

MACAIRE, *s'avance.*

Je suis tout prêt.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Non, Macaire. Nous arrivons, vous devez être fatigué; il est juste qu'Aubri, qui se reposait en nous attendant, ait la préférence.

AUBRI.

Vous m'avez prévenu, Capitaine, j'allais faire cette observation à mon camarade. (*Il prend la lettre.*) Demain, à votre lever, je vous présenterai la réponse.

MACAIRE, *bas à Landry.*

Toujours la préférence !.. oh ! que ce mot m'est odieux.

(*Le chevalier Gontran, conduit par le Sénéchal, entre dans un appartement à gauche.*)

SCENE XIII.

Dame GERTRUDE, AUBRI, MACAIRE, LANDRY.

Dame GERTRUDE.

Quoi, monsieur Aubri, vous voulez traverser la nuit notre forêt ? cela n'est pas prudent. Il ne se passe pas de semaine sans qu'on y commette un assassinat.

AUBRI.

Dragon m'accompagnera.

Dame GERTRUDE.

Il pourra bien vous avertir du danger, mais il n'est pas assez fort pour vous défendre.

MACAIRE.

Un militaire ne s'arrête point à de telles considérations.

Dame GERTRUDE, *à Macaire et à Landry*

Quand vous jugerez à propos de vous retirer, Messieurs, je retourne chez moi.

MACAIRE.

Nous vous suivons.

(*Dame Gertrude salue et sort ; Aubri se dispose à la suivre, Macaire l'arrête.*)

SCENE XIV.

LANDRY, AUBRI DE MONT-DIDIER, MACAIRE.

MACAIRE.

Aubri, vous fûtes de tous tems pour moi un objet insupportable. Avant votre arrivée au corps, je jouissais de la confiance du capitaine ; j'avais l'espoir de m'unir à sa fille ; je ne sais quoi l'a séduit en vous, mais la préférence qu'il vous accorde, détruit sans retour mes espérances et ma félicité ; ce que je viens d'apprendre a mis le comble à ma haine ; elle ne peut plus s'accroître ; il faut qu'elle éclate ; il faut que l'un de nous cède la place

autre. Jamais, tant que Macaire vivra, tu ne seras l'époux de Clotilde, et tu ne commanderas à tes camarades.

AUBRI.

J'ai vu souvent avec peine, qu'une injuste prévention vous animait contre moi, et j'ai soigneusement évité tout ce qui pouvait irriter un caractère ombrageux et farouche. Je vous plains, Macaire.

MACAIRE.

Je vous en dispense; grâce au ciel, je ne me crois point encore réduit à n'inspirer que de la pitié.

AUBRI.

De la pitié n'est pas le mot; j'aurais eu pour vous des sentimens affectueux, si vous ne m'aviez pas constamment repoussé: oui, je le répète, on est à plaindre, quand on ouvre son cœur aux passions haineuses.

MACAIRE.

Trève de morale. Tranchons; renoncez à Clotilde et à votre nouveau grade.

AUBRI.

En me proposant une bassesse, vous devez être assuré d'avance que je n'y souscrirai pas. Il n'est point en mon pouvoir de refuser la faveur dont le roi m'honore. Quant à la main de Clotilde, j'ai tout fait pour la mériter, elle était le but de mes travaux, de toutes mes actions, je l'ai acquise au prix de mon sang, jugez si je puis la céder à un autre.

MACAIRE.

Et moi, je suis résolu à vous disputer l'une et l'autre faveur. Je vous appelle en combat singulier.

AUBRI.

Ma bravoure est connue; mais mes principes sur le duel le sont aussi depuis long-tems, et je n'y dérogerai pas. Je vous propose une lutte plus noble, par conséquent plus digne de vous et de moi. Nous sommes en guerre; après quelques jours de repos, il est probable que notre compagnie retournera au camp. Faisons tourner au profit du prince le sentiment qui nous divise, combattons en désespérés, et jurons de céder tous nos droits à celui des deux qui fera la plus belle action.

MACAIRE.

Point de délai; c'est aujourd'hui, à l'instant que ma haine veut être satisfaite.

LANDRY.

J'imagine un moyen de vous mettre d'accord. Prenez le sort pour arbitre, comme cela arrive tous les jours parmi nous. Tirez au plus haut dé, pour savoir lequel des deux sera maître de la vie de son adversaire.

MACAIRE.

J'y consens.

LANDRY, *à part.*

C'est moi qui roulerai les dés. Macaire serait incapable... je veux le servir malgré lui.

AUBRI.

Moi! vous assassiner!..

MACAIRE.

Vous auriez tort de m'épargner. Si le sort me favorise...

AUBRI.

Oh! je n'accepterai jamais.

LANDRY.

Prenez garde, mon Lieutenant En refusant, vous feriez douter de votre courage.

AUBRI.

J'en donnerai des preuves à quiconque osera concevoir cette offensante pensée.

MACAIRE.

Commencez donc par moi.

AUBRI.

Vous me poussez à bout. J'accepte.

MACAIRE.

Allez choisir un témoin.

AUBRI.

Je n'en veux point d'autre que Dieu et l'honneur.

MACAIRE.

Comme il vous plaira. Attendez-moi; je reviens avec des armes.

LANDRY.

Et moi, je vais chercher les dés. (*à part.*) Mon intérêt exige que Macaire épouse Clotilde. Il sera riche alors, et... Il est si obligeant!

SCÈNE XV.

AUBRI DE MONT-DIDIER.

A quelle horrible extrémité me réduit l'injuste haîne d'un seul homme! Le ciel m'est témoin que la crainte de la mort n'entre pour rien dans les inquiétudes cruelles que j'éprouve; je l'ai bravée cent fois sur le champ de bataille. C'est l'opinion que je redoute. L'étude de toute ma vie a eu pour but l'estime générale; j'y plaçais mon bon-

heur... je l'avais méritée, obtenue : un seul jour, un instant va tout détruire ; je laisserai après moi un nom dégradé... avili .. O dieu !...

(*Il est absorbé dans ses réflexions.*)

SCENE XVI.

URSULE, AUBRI DE MONT-DIDIER, ELOI.

URSULE.

Monsieur Aubri, ma marraine est inquiète de ne pas vous voir rentrer ; moi aussi, Eloi aussi ; nous étions tous inquiets. Ma marraine a pensé que peut-être vous alliez partir sans armes, ce qui serait bien imprudent à vous, car cette forêt de Bondy est un vrai coupe-gorge ; on n'y rencontre que des malfaiteurs ou des loups, et cela nous ferait bien de la peine, s'il vous arrivait quelque malheur. Pour lors, il m'est venu dans l'idée de vous apporter, c'est-à-dire de vous faire apporter par Eloi votre sabre et votre arquebuse, car, pour tout l'or du monde, je n'oserais toucher à cela. Nous avons bien fait, n'est-ce pas, Monsieur Aubri ?

AUBRI.

Je vous remercie, bonne Ursule ; acceptez cette bague, et gardez-la comme un souvenir.

URSULE.

Un souvenir ? Oh ! je n'en ai pas besoin.

AUBRI.

Prenez toujours.

URSULE.

Est-ce que vous croyez que nous vous oublierons ? Non, certes, vous êtes trop aimable pour cela. D'ailleurs, un souvenir... Vous ne vous en allez pas pour toujours.

AUBRI.

Qui sait ?

URSULE.

Vous reviendrez demain matin ?

AUBRI.

Peut-être.

URSULE.

Vous avez l'air bien triste. Je n'aime pas cela. Il faut que ce soit comme un avertissement du ciel... Tenez, croyez-moi, Monsieur Aubri, ne partez pas cette nuit... Il sera encore tems demain. Eloi vous éveillera à la petite pointe du jour. Oh ! ne partez pas ; je vous en prie.

AUBRI.

Dans notre état, Ursule, on ne doit savoir qu'obéir sans calcul, sans reflexions. Bon soir, mon enfant, bonne nuit.

URSULE.

Bon soir, Monsieur Aubri. Cela me fait de la peine de vous quitter. J'ai le cœur tout gros; je suis sûre que je ne fermerai pas l'œil de la nuit. Votre servante, Monsieur Aubri; bon voyage.

(*Elle sort. Eloi salue Aubri, et se dispose à suivre Ursule.*)

AUBRI.

Demeure, Eloi.

SCENE XVII.

AUBRI DE MONT-DIDIER, ELOI.

AUBRI.

Tu me parais honnête; on assure que tu es fidèle; un événement malheureux t'a ôté les moyens d'être indiscret; je puis donc m'adresser à toi avec une entière confiance. Tiens, voilà une pièce d'or; c'est la récompense du service que je vais te demander.

(*Eloi refuse la pièce d'or, et proteste de son dévouement.*)

AUBRI.

Non, mon ami, cela n'est pas juste; toute peine mérite salaire. Ce sera le commencement des économies qui te sont nécessaires pour épouser Ursule. Si tu es heureux dans l'avenir, ma mémoire te sera chère; tu te souviendras d'Aubri, tu le regarderas comme le fondateur de ton établissement.

(*Eloi remercie avec les larmes aux yeux, et demande ce qu'il peut faire pour Aubri.*)

AUBRI.

Par des motifs que tu sauras plus tard, il serait possible que mon voyage fut très-long. Si demain, à neuf heure sou matin, je ne suis pas de retour, tu demanderas à dame Gertrude la permission de t'absenter; tu iras à Paris, rue des Bourdonnais, chez ma mère; tu lui remettras mon porte-feuille et cette bourse qui renferme trente écus d'or. Elle verra bien de quelle part tils lui viennent.

(*Aubri remet en effet un porte-feuille et une bourse à Eloi, qui paraît étonné.*)

AUBRI.

Jusques-là cache soigneusement ces objets; ne les montre à personne, pas même à Ursule.

(*Eloi proteste de sa fidélité.*)

AUBRI.

On vient. Adieu. Sois fidèle.

(*Eloi sort, mais en témoignant de l'inquiétude.*)

SCENE XVIII.

MACAIRE, LANDRY, AUBRI DE MONT-DIDIER.

MACAIRE.

Voilà une arquebuse chargée de trois balles.

LANDRY.

Elle appartiendra à celui qui amènera le dé le plus élevé. (*il approche une table.*) Je tire pour vous, Macaire. (*à part.*) Je suis sûr de mon fait. (*Il roule les dés et amène douze.*) Douze. C'est malheureux pour vous, seigneur Aubri. (*Il donne l'arquebuse à Macaire.*)

MACAIRE.

Pas encore. A votre tour, Aubri. Il serait possible...

LANDRY.

Ce n'est pas probable.

(*Il change les dés sans être vu. Aubri roule et amène le même point.*)

MACAIRE, AUBRI.

Douze aussi.

LANDRY.

(*à part.*) C'est étonnant. (*Haut.*) Il faut recommencer.

(*Au moment où il va substituer les dés, Macaire lui prend le cornet de la main.*)

MACAIRE.

Donne; il est plus juste que ce soit moi.

LANDRY, *à part.*

Le maladroit! je n'ai pu changer les dés.

MACAIRE *agite le cornet.*

Dix.

LANDRY, *à part.*

Pas mauvais.

AUBRI *à son tour amene onze.*

Onze.

LANDRY, *à part.*

C'est lui qui l'a voulu.

MACAIRE *présente l'arquebuse à Aubri.*

Prenez, je suis prêt à vous suivre.

AUBRI.

N'allez pas plus loin, c'est ici même que je veux...

LANDRY, *à part.*

Et je souffrirais!... non. (*Il porte la main à sa dague et suit Aubri qui va au fond.*)

(*Macaire se place comme pour recevoir le feu. Aubri arme l'arquebuse, et se tournant brusquement, lâche le coup par la fenêtre, puis court se jetter dans les bras de son ennemi.*)

AUBRI.

J'ai bien pu vous abandonner ma vie, mais non pas vous ravir la vôtre... Embrassez-moi, Macaire, soyons amis.

LANDRY, *à part.*

Encore un affront... il sera le dernier.

MACAIRE, *à part.*

Faut-il que toujours il l'emporte sur moi!...

LANDRY.

On vient!... quelle excuse?

AUBRI.

Je m'en charge.

(*Il ramasse l'arquebuse qu'il avait jetée par terre, Landry remet la table à sa place.*)

SCENE XIX.

LE SÉNÉCHAL, LE CHEVALIER GONTRAN, AUBRI, MACAIRE, LANDRY, Domestiques *avec des flambeaux.*

LE SÉNÉCHAL.

Qu'est-il donc arrivé?

LE CHEVALIER GONTRAN.

Pourquoi ce bruit, Messieurs, à l'heure qu'il est, et dans une maison que vous devez respecter?

AUBRI.

C'est moi qui suis le coupable et je vous en demande pardon. Dame Gertrude sachant que j'allais me mettre en route, a eu la complaisance de m'envoyer mes armes; j'ai craint que cett arquebuse anciennement chargée ne vînt à me manquer au besoin et comme un étourdi j'ai lâché le coup par la fenêtre, afin de la charger de nouveau; c'est une maladresse très-condamnable sans doute, j'aurais dû penser...

LE SÉNÉCHAL.

Oh ! si ce n'est que cela, je n'y vois pas le moindre mal. Il m'arrive souvent d'être réveillé de cette manière, mais pour un motif plus sérieux.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Je conçois que le voisinage de la forêt vous donne beaucoup d'occupations.

LE SÉNÉCHAL.

Bon voyage, monsieur Aubri. Bon soir, Messieurs. . . Rentrons, Monsieur le Chevalier.

LE CHEVALIER GONTRAN.

A demain, de bonne heure, Aubri.

AUBRI.

Oui, capitaine.

LANDRY, *à part.*

Demain tu n'existeras plus.

(*On se salue, on se sépare ; le Sénéchal, le chevalier Gontran et les domestiques rentrent à gauche. Aubri, Macaire et Landry sortent par le fond.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente le vestibule d'une auberge, soutenu par des piliers. A gauche, une façade dans laquelle se trouve une porte principale et deux croisées, au rez-de-chaussée. Les croisées sont au premier et deuxième plan, la porte est au troisième. Plus loin, du même côté, est l'entrée de l'écurie. A droite, une petite aile qui avance sur le théâtre, et à laquelle on arrive par une rampe en bois. Le dessous de cette rampe sert de chambre à Eloi. Au lever du rideau, on le voit couché sur de la paille. Dans le fond, une cour fermée par une palissade. On aperçoit la forêt dans l'éloignement. Une lanterne, suspendue au plafond du vestibule, répand une faible clarté sur la scène. L'entrée de la cour est censée au fond à droite.

SCENE PREMIERE.(1)

(*Dragon vient gratter à la porte de l'auberge. Voyant qu'on ne lui répond pas, il cherche à entrer en posant sa patte sur la clenche; enfin il saute après le cordon de la sonnette, et parvient ainsi à se faire ouvrir.*)

Dame GERTRUDE.

Hé ! c'est Dragon. Que vient-il faire ici... tout seul... à l'heure qu'il est ?... Oh ! mon dieu, il faut qu'il soit arrivé quelque malheur à son maître... (*Dragon tire dame Gertrude par sa jupe.*) On dirait qu'il veut m'attirer hors de la maison. C'est bien extraordinaire. Pauvre M. Aubri ! il lui est arrivé quelque accident, c'est sûr... Peut-être est-il à quelques pas d'ici. Oui, Dragon, je te suis. Assurons-nous d'abord de la vérité; je reviendrai ensuite appeler du monde et chercher du secours s'il est nécessaire. (*Elle prend une lanterne, et s'éloigne avec Dragon qui la conduit en la tirant par sa jupe.*) Oh ! mon dieu ! ce pauvre M. Aubri !... Fasse le ciel que mes craintes ne se réalisent pas !

(1) Dans les villes où l'on n'aura pu se procurer un chien, on se contentera de sonner à plusieurs reprises, en dehors, à droite, derrière le petit bâtiment où est censée la porte d'entrée. Dame Gertrude sortira de l'auberge et dira : *Qui peut sonner à cette heure ?* Puis elle ira vers la droite, comme pour ouvrir. Elle disparaîtra un moment. En revenant en scène, elle prendra le commencement du monologue, *c'est Dragon, etc.*

SCENE II.

MACAIRE, LANDRY.

(On voit Macaire et Landry rentrer par une ouverture qu'ils font à la palissade en dechouant deux ou trois planches. Landry pose contre la palissade une bêche dont il s'est servi.)

LANDRY.

Remettons d'abord cette bêche à la place où nous l'avons trouvée.

MACAIRE, *avec l'air égaré d'un homme qui vient de commettre un crime.*

Es-tu bien sûr au moins que personne ne nous ait aperçus ?

LANDRY, *dont le sang froid contraste avec l'agitation de Macaire.*

Quel témoin pourrions-nous redouter ? une nuit profonde a favorisé ta vengeance, et la terre en couvre maintenant l'objet.

MACAIRE.

Avons-nous pris toutes les précautions nécessaires pour dérober la connaissance de ce crime épouvantable ?

LANDRY.

Chut ! plus bas. Oui, toutes ; on nous a vu rentrer dans notre chambre. Nous sommes sortis et revenus sans bruit et sans laisser la moindre trace de notre passage.

MACAIRE.

Paix ! Landry. *(il écoute.)*

LANDRY.

Qu'est-ce ?

MACAIRE.

J'ai cru qu'on nous poursuivait.

LANDRY.

Du tout. Calme ces vaines terreurs.

MACAIRE.

Oh ! je ne l'éprouve que trop. Elles sont le premier, le plus cruel châtiment de l'homme qui s'oublie jusqu'à commettre un crime.

LANDRY.

Rentrons ; allons prendre du repos.

MACAIRE.

Du repos... pour moi !... Ah ! Macaire !... qu'as-tu fait ?...

LANDRY.

Tu t'es délivré d'un objet odieux, d'un être que ta mauvaise

étoile semblait avoir placé près de toi pour déranger tous tes plans, tous tes projetsde bonheur, pour te nuire en tout.

MACAIRE.

Qui m'a donné le droit de disposer de sa vie?

LANDRY.

La haîne et ton intérêt.

MACAIRE.

Le ciel me punira Souvent c'est par des circonstances qui tiennent du prodige, que Dieu dévoile les crimes les plus cachés.

LANDRY.

C'est avant de partir qu'il fallait faire toutes ces réflexions; maintenant elles ne remédient à rien, et nous tourmentent. Rentrons, te dis-je. Aussi bien venons-nous de commettre une imprudence... il y a là quelqu'un... sous cet escalier.

MACAIRE.

Quelqu'un! Vois qui ce peut-être.

LANDRY, *s'approche.*

Un valet sans doute. Il dort.

MACAIRE.

Ou il feint de dormir.

LANDRY.

Si je le savais... (*il porte la main à sa dague.*)

MACAIRE.

Encore un assassinat! Oh! non... Landry! Et voilà comme un second crime devient souvent la conséquence nécessaire du premier.

LANDRY.

Délicatesse mal placée. La prudence et notre sûreté avant tout. Je prends celui-là sur mon compte.

MACAIRE.

Non, non, je te le défends Viens, rentrons. Ah! de long-tems sans doute le sommeil n'approchera de ma paupière.

(*Ils entrent dans leur chambre par une croisée du rez-de-chaussée, qu'ils avaient laissée entr'ouverte; mais auparavant, ils vont près d'Eloi pour s'assurer encore qu'il n'a pu les entendre ou les voir. Landry trouve plus prudent de s'en débarrasser. Il tire sa dague, Macaire le repousse, en lui disant avec l'accent de la compassion:* il dort! *et le force à rentrer le premier. Quatre heures sonnent.*)

SCENE III.

BERTRAND.

(*On entend Bertrand en-dehors dans l'écurie. Il est censé parler aux chevaux.*)

Range-toi, cadet!... Oh!... Range-toi donc. Ça, Cocote!... qu'on se lève... haut le pied!... Allons donc, paresseuse... quand tu me regarderas comme une bête... Hé ben, quoi? j'allons chercher d'l'avoine.

(*Il sort de l'écurie avec une corbeille, qu'il vient remplir d'avoine dans un coffre placé auprès de la palissade. Tout en travaillant, il chante.*)

CHANSON.

Premier Couplet.

Air : *Dans une forêt des Ardennes.* (De Monténéro.)

Vous n' savez pas c' qu'on nous raconte
Des voleurs d' la forêt d' Bondy?
Ça fait frémir tout c' qu'on en dit,
Et c'qu'on en dit n'est pas un conte.
Chaqu' jour, la nuit, y s' commet là
Quequ' mauvais coup, quequ' attentat,
D' s'assassinats, et cœtera...
J' vous en préviens, n' passez pas là.

SCENE IV.

BERTRAND, URSULE.

URSULE, *à la croisée de la chambre qu'elle occupe dans la petite aile de droite qui fait face au public.*

Taisez-vous donc, Bertrand, est-ce que vous êtes fou de faire un pareil tapage à l'heure qu'il est? Vous allez réveiller tous les voyageurs.

BERTRAND.

Par exemple, çà serait un peu fort. C'est avec c'te chanson-là que j' m'endors tous les soirs. (*Il chante le refrain.*) Tra, la, la, la, l', tra, la, la, la, la.

URSULE.

Nous n'avons pas tous les jours l'honneur de loger des personnes de condition, des gens du Roi.

BERTRAND.

Laissez donc, mamselle Ursule, c'n'est pas çà du tout. J'vas vous dire l' fin mot, moi. Ça vous contrarie que j chantions, parce que vous craignez qu'je n'réveille vot' favori, Monsieur Eloi.

URSULE.

Quand cela serait, quel mal y aurait-il?

BERTRAND.

Tiens! n'faut-il pas qu'je m'gênions pour lui? Pourquoi qu'y n'a pas voulu v'nir coucher dans ma chambre? j'ly avions propose une jolie place à côté d'moi dans l'écurie. C'est gentil d'dormir à deux... on s'tient compagnie; ça fait qu'on n's'ennuie pas en dormant. Mais, non; monsieur n'en a pas voulu, il a mieux aimé s'établir là tout seul, sous cet escalier, à c te fin d'être plus près d' vous. Il vous sert comme qui dirait d' sentinelle avancée.

URSULE.

Eh bien, quand cela serait encore, ce n'est pas une raison pour le tourmenter.

BERTRAND.

Je n'le tourmente pas non plus. J'chantons, parce qu' çà m'fait plaisir, et qu'c'est not' habitude.

Deuxième couplet.

L'autr' soir, un' gente jouvencelle
S'en r'venait dessus son pal'froi,
V'là que (jugez de son effroi!)
Trois voleurs s'plaçont devant elle.
All' eut biau dir', fair' des hélas!
On l'y prit son ch'val, ses ducats,
Tous ses bijoux, et cœtera...
Jouvencelle, n' passez pas là.

(*Il porte la corbeille dans l'écurie.*)

URSULE, *sort de sa chambre, elle a eu le tems de s'habiller.*

Il le fait exprès pour me contrarier; mais tu me le paieras, maudit sournois, attends, je t'apprendrai à faire l'espiègle.

(*Elle descend, et se cache derrière le bâtiment en voyant revenir Bertrand.*)

BERTRAND.

Mes bêtes ont c' qui leux y faut. A présent, j' vas éteindre c' te lanterne. V' là l'jour qui pointille. (*Il baisse la lanterne au moyen d'une corde qui passe sur une assez grosse poulie attachée au plafond.*) All' est rentrée mamselle Ursule, all' a pris son parti, all' a ben fait. Non... mais all' s'imagin' qu'je n'la d'vinons pas... oh! j'voyons clair. (*Il souffle la lanterne.*) Oui, j'voyons clair. (*Il la décroche et va la poser à droite, près de l'escalier. Ursule se montre dans le fond et paraît attendre l'occasion de faire une niche à Bertrand.*) A-t-il l' sommeil dur c' t' Eloi? là!.... j'nons pas

encore réussi à l'réveiller : quoiqu'en dise mamselle Ursule, y m'semble qu's'il était ben amoureux, y n'dormirait pas si fort .. ça m'contrerie d'le voir dormir... j'n'y tiens pas, y faus absolument qu'je l'réveille.

Troisieme couplet, qu'il chante en se rapprochant d'Eloi et en grossissant sa voix.

L'gros Lucas dormait d'sous un chêne,
Quand un voleux, v'nant à pas d'loup,
S'approche et l'y dit tout à coup :
« Dans not' cavern' faut que j't'emmène. »

(Pendant que Bertrand chante, Ursule vient doucement derrière lui, et passe dans sa ceinture le crochet qui sert à suspendre la lanterne, puis elle fait signe à deux domestiques qu'elle a appelés de tirer la corde, de manière que Bertrand est élevé à deux ou trois pieds de terre.

BERTRAND, *crie à tue tête.*

Hai ! hai ! hai ! à l'assassin !... à moi... au secours... l'assas- à l'assassin !....

(Eloi qui a été réveillé par ce bruit a couru lâcher la corde, Bertrand retombe sur ses jambes.)

SCENE V.

LANDRY, MACAIRE, BERTRAND, ELOI, URSULE.

MACAIRE *sort de l'auberge. Il a l'air égaré et vient dire à Bertrand, avec un accent qui décèle le trouble de son âme.*

Hé bien ! que me veux-tu ? tais-toi, mon ami, tais-toi.

LANDRY *a suivi Macaire et lui dit à voix basse.*

Y songes-tu, malheureux ! tu vas te perdre.

BERTRAND, *à Macaire.*

Moi, monsieur l'officier, je n'vous veux rien, sinon que j'sis ben fâché d'vous avoir dérangé.

URSULE.

Je vous fais bien des excuses pour Dame Gertrude, Messieurs, cet imbécille-là n'en fait pas d'autres. (*à Bertrand.*) Ce n'est qu'une espiéglerie de ma part.

BERTRAND.

Oui dà, Mamselle ! J'vas dire ça à vot' marraine, et nous verrons si all' vous a donné l'droit d'me pendre.

URSULE.

Allons, je ne demande pas mieux. Viens, Eloi.

BERTRAND.

Oui, c'est ça, emm'nez un faux témoin. En tout cas y n'parlera pas contre moi.

URSULE.

Mauvais cœur.

(Ils rentrent dans l'auberge.)

SCENE VI.

LANDRY, MACAIRE.

LANDRY.

Il est fort heureux pour nous qu'il ne se soit trouvé là personne de clairvoyant, car nous étions découverts. De quoi diable t'avises-tu donc ?...

MACAIRE.

Cédant à mon extrême lassitude, je m'étais assoupi; mais poursuivi jusques dans mon sommeil, par des images effrayantes, je voyais ma victime, j'entendais ses gémissemens et ses dernières paroles, prononcées avec une voix si touchante : » Quoi, Macaire, c'est vous qui m'assassinez ! » Tourmenté par les remords et saisi d'un juste effroi, je fuyais à travers sa forêt, quand ce cri redoutable, à l'assassin! m'a réveillé. Incapable de réflexion, j'ai cru que j'étais découvert, et par un mouvement machinal, je me suis élancé vers celui que je croyais mon accusateur, pour implorer sa discrétion que j'aurais payée de tout mon sang. A peine deux heures se sont écoulées depuis que me suis souillé d'un meurtre, et déjà j'ai ressenti tous les tourmens de l'enfer. Ah ! si l'on savait, si l'on pouvait soupçonner seulement quelles horribles tortures déchirent le cœur d'un assassin, on se donnerait la mort plutôt que de s'arrêter à la pensée d'un tel crime.

Dame GERTRUDE, *en dehors.*

Holà ! Bertrand ! Eloi ! Ursule ! Guillaume !

MACAIRE, *troublé.*

Qu'est-ce ? on appelle !.... on vient du dehors !. . . c'est fait de nous.

LANDRY.

Encore une fois, calme cette agitation extrême.

Dame GERTRUDE, *en dehors.*

Vite, vite, qu'on se lève !...

MACAIRE.

Tout est découvert.

LANDRY.

C'est impossible.

SCENE VII.

LANDRY, MACAIRE, ELOI, BERTRAND, URSULE, Dame GERTRUDE, LE SENÉCHAL, LE CHEVALIER GONTRAN, Domestiques.

Dame GERTRUDE.

Guillaume, Eloi, Bertrand, (*Eloi, Ursule, Bertrand et d'autres domestiques sortent de l'auberge.*) Prenez des pelles et courez à l'entrée de la forêt pour déterrer le corps du malheureux Aubri. les gemissemens de son chien vous indiqueront la place.

MACAIRE, *bas à Landry.*

Son chien n'est pas mort! quelle imprudence!...

LANDRY, *de même.*

Cependant, le coup qu'il a reçu...

LE SÉNÉCHAL, *aux domestiques.*

Venez, suivez-moi; il est de mon devoir de me transporter sur les lieux pour constater le délit.

(Il sort avec Bertrand, Eloi, Ursule et d'autres gens de l'auberge, accourus aux cris de dame Gertrude.)

SCENE VIII.

MACAIRE, LANDRY, Dame GERTRUDE, LE CHEVALIER GONTRAN.

LANDRY, *bas à Macaire.*

Contiens-toi, Macaire, ou tu vas nous perdre. (*haut avec une contenance assurée et une sollicitude apparente.*) Que dites-vous, dame Gertrude? Quoi?...notre infortuné camarade...

Dame GERTRUDE.

Est tombé sous le fer d'un assassin.

LANDRY.

En êtes vous bien sûre?

Dame GERTRUDE.

Hélas! il n'est que trop vrai.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Comment ce malheur est-il parvenu à votre connaissance?

Dame GERTRUDE.

Je dormais profondément, lorsqu'un bruit extraordinaire m'a réveillée; j'écoute, j'entends gratter à la porte, puis agiter la clenche et enfin tirer la sonnette. Je me lève, j'ouvre et j'aperçois Dragon qui s'attache à mes vêtemens et s'efforce de m'entraîner dehors, comme pour me dire que son pauvre maître a besoin de secours. Saisie d'étonnement, tremblante, je me laisse conduire jusqu'à l'entrée de la forêt, environ cinq cents pas de la maison. Là, ce fidèle serviteur, dont l'action touchante fait honte à l'humanité, s'arrête au pied d'un arbre et se met à gratter la terre fraîchement remuée, jusqu'à ce qu'il ait creusé assez profondément pour découvrir le corps de son malheureux maître. A cette vue, il fait retentir la forêt de ses gémissemens, et semble, à force de caresses, vouloir rappeler à la vie ce corps inanimé. Ses regards me suppliaient de l'aider dans ce pénible travail; mais hélas! tout espoir était perdu, tous secours inutiles; je n'ai pu que mêler mes pleurs à ses cris douloureux et prolongés, qui m'ont déchiré l'âme.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Pauvre jeune homme, c'est moi qui suis la cause innocente de ta perte! mais nous parviendrons à la venger. Messieurs, faites assembler la compagnie, que l'on batte la forêt, il est impossible que les meurtriers nous échappent. (*Il prend la main de Macaire.*) C'est vous, Macaire... oui, c'est vous que je charge particulièrement de ce soin. Vous n'aimiez point Aubri. Je me suis affligé plus d'une fois de l'éloignement que vous montriez pour lui, mais je vois à la douleur peinte sur votre visage, combien vous êtes touché de sa mort.

MACAIRE.

Vous n'imaginez pas...

LE CHEVALIER GONTRAN.

Pardonnez-moi, je devine tout ce qui se passe en votre ame, vous sentez maintenant toute l'injustice de vos procédés envers cet estimable camarade. Ces regrets vous honorent à mes yeux, ils me réconcilient avec vous.

MACAIRE.

Ah! monsieur le Chevalier...

LE CHEVALIER GONTRAN.

Vous ne négligerez rien, j'en suis sûr, pour découvrir les auteurs de ce crime. En les livrant au supplice, vous satisferez à-la-fois au besoin de votre cœur, et au désir non moins puissant de venger la société.

LANDRY, *à dame Gertrude.*

Qu'est devenu ce fidèle compagnon si digne, comme vous le disiez à l'instant, de servir de modèle aux hommes?

Dame GERTRUDE.

Couché sur le corps de son maître, ni mes caresses, ni mes menaces n'ont pu le déterminer à s'en éloigner.

SCENE IX.

LANDRY, MACAIRE, LE CHEVALIER GONTRAN, Dame GERTRUDE, BERTRAND.

BERTRAND.

Ah! mon dieu, mon dieu! qu'est-ce qu'aurait dit ça ?

Dame GERTRUDE.

Quoi? que veux-tu dire ?...

BERTRAND.

C'est-y possible ? c'est-y croyable ?

Dame GERTRUDE.

Que signifient ces exclamations?

BERTRAND.

Ça signifie... qu'l'assassineux d'monsieu Aubry est arrêté...

Dame GERTRUDE, MACAIRE, LANDRY.

Arrêté !...

LE CHEVALIER GONTRAN.

Tant mieux !

LANDRY, *bas à Macaire.*

Pour nous.

BERTRAND.

Arrêté, c'est ben sûr, puisqu'on l'y a trouvé la bourse et les papiers du défunt. Et qui qu'a fait c'coup-là?... non... vous n'le croiriez pas, je n'le croirais pas moi-même si je n'l'avions pas vu, d'mes propres yeux, vu.. C'est c'diable d'chien... quoi ? il a vraiment d'l'esprit comme un' personne. Imaginez-vous qu'j'étions à peine arrivés au pied d'l'arbre, que v'là Dragon qui s'approche d'ly et puis qui s'met à flairer dans sa poche... enfin y fourrait son musiau dedans, quoi! çà a paru étrange à tout un chacun ; pour lors, monsieu l'Sénéchal, qu'est malin, a dit comme çà : « Fouillez c'jeune homme. » Qui fut dit fut fait ; on l'y a trouvé, comm' j'vous ai dit, un porte-feuille rempli d'papiers et une bourse dans quoi qu'y a tout plein d'pièces d'or . . . çà, j'l'ons vu. Fiez-vous donc aux apparences.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Ce fait est bien étrange.

Dame GERTRUDE.

Tu connais donc ce malfaiteur?

BERTRAND.

Tiens! si j'le connaissons ? . . . . c'est vot' protégé... Monsieu Eloi.

Dame GERTRUDE.

Eloi !... allons, tu es fou !

MACAIRE, *bas à Landry.*

Quelle heureuse méprise !...

Dame GERTRUDE.

C'est impossible. Monsieur le Chevalier, cet Eloi dont il vous parle, est un pauvre orphelin, muet, que j'ai recueilli, que j'ai élevé dans la crainte de dieu et dans les sages principes de la religion. Tout le monde ici le connait, l'aime.. .

BERTRAND.

Ça n'empêche pas que c'que j'vous dis, n'soit vrai, d'toute vérité... r'gardez plutôt, v'là monsieu l'Sénéchal qui l'ramène pieds et poings liés. Voyez-vous comme y marche d'un air délibéré. C'n'est pas l'embarras... à l'voir, on n'croirait jamais ça.

(*Dame Gertrude et Bertrand disparaissent un moment.*)

LANDRY, *bas à Macaire.*

Eloignons-nous le plutôt possible.

MACAIRE, *au chevalier Gontran.*

Capitaine, notre présence est inutile, nous allons mettre à exécution l'ordre que vous nous avez donné.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Cette recherche n'est plus nécessaire, puisque le meurtrier est arrêté.

MACAIRE.

Dans ce cas, veuillez me charger des dépêches que vous aviez remises à Aubri de Mont-didier, pour le Châtelain de Lagny, je m'y rendrai de suite.

LE CHEVALIER GONTRAN.

J'y consens, allez m'attendre chez moi. Vous, Landry, faites battre le rappel, que la compagnie tout entière se tienne sous les armes, pour rendre au malheureux Aubri les honneurs militaires.

(*Macaire et Landry s'éloignent.*)

SCENE X.

LE CHEVALIER GONTRAN, LE SÉNÉCHAL, ELOI, Dame GERTRUDE, URSULE, BERTRAND, Archers, Domestiques, Paysans.

URSULE, *tout éplorée.*

Monsieur le Chevalier, ma marraine, ne souffrez pas qu'on mette en prison ce pauvre Eloi, je vous en prie.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Nul n'a le droit d'arrêter le cours de la justice. Monsieur le Sénéchal lui-même doit être impassible comme la loi dont il est l'organe.

Dame GERTRUDE.

Monsieur le Sénéchal, ce jeune homme est innocent.

LE SÉNÉCHAL.

Je le désire, car alors il sera bientôt absous.

Dame GERTRUDE.

Je ne crains pas de vous l'assurer.

URSULE.

Et moi j'en réponds sur ma tête. Voyez comme il pleure !.... (*Eloi fond en larmes.*) Ne te désole pas, mon pauvre Eloi; va, il est impossible que l'on te fasse du mal.

LE SÉNÉCHAL.

Permettez que je l'interroge. Sait-il écrire ?

Dame GERTRUDE.

Non, Monsieur le Sénéchal.

LE SÉNÉCHAL.

En ce cas, dame Gertrude, et vous, mon enfant, qui devez être familiarisées avec son langage, je vous charge d'interpréter celles de ses réponses que je ne comprendrais pas. Eloi, des présomptions terribles s'élèvent contre vous, elles se fondent sur un fait matériel, incontestable et qui seul serait une preuve accablante aux yeux d'un juge qui ne vous connaîtrait pas.

(*Eloi se jette aux genoux du Sénéchal, les embrasse, et les baigne de ses pleurs.*)

LE SÉNÉCHAL.

Relevez-vous. Je ne le cache point, vous m'intéressez vivement; vous intéressez tout le monde ici, les pleurs que je vois répandre l'attestent; votre âge, votre infortune, la candeur et la probité que l'on s'est plu, jusqu'à présent, à reconnaître en vous, sont des titres à la bienveillance publique; mais ils ne suffisent pas pour détruire une accusation aussi grave que celle qui pèse en ce moment sur vous. Il faut que votre innocence soit claire pour tous.

(*Eloi atteste le ciel et jure qu'il n'est pas coupable.*)

LE SÉNÉCHAL.

Encore une fois des larmes et des dénégations sont également impuissantes. Ce sont des preuves qu'il faut opposer..

(*Eloi répond qu'il n'en peut fournir aucune. Il attend tout de la Providence et de l'équité de son juge.*)

Dame GERTRUDE.

Il n'attend son salut que de la Providence et de l'équité de son juge.

LE SÉNÉCHAL.

Est-il possible, Eloi, que vous ayez oublié les sages leçons de votre bienfaitrice et les bons exemples qui ont entouré votre jeunesse, jusqu'à commettre un homicide, jusqu'à donner la mort à votre semblable?

(*Eloi, au désespoir, repousse avec horreur cette idée, se jette dans les bras de Gertrude, et l'assure qu'il ne s'est pas rendu indigne de son affection. Son âme est pure comme l'air qu'il respire, comme le jour qui l'éclaire.*)

Dame GERTRUDE.

Il dit, et je le crois, qu'il ne s'est jamais rendu indigne de m amitié et de mes bienfaits. Il voudrait que l'on pût lire dans s âme; elle est pure comme l'air qu'il respire, comme le jour qui l claire. Qu'il me soit permis de vous adresser une question, Mo sieur le Sénéchal. Est-il bien prouvé que cette bourse et ce porte feuille aient appartenu à Monsieur Aubri?

LE CHEVALIER CONTRAN.

Je les re connais. L'une est l'ouvrage de ma fille et l'autre u présent que je lui ai fait.

LE SÉNÉCHAL.

Cela est sans réplique.

Dame GERTRUDE, *à Eloi.*

Eloi, reconnaissez-vous ces effets comme ayant appartenu Monsieur Aubry? (*Eloi dit qu'il les reconnaît.*)

Dame GERTRUDE.

Le malheureux s'accuse lui-même.

URSULE.

Au contraire, cela prouve son innocence.

LE SÉNÉCHAL.

Mais par quel hasard inconcevable êtiez-vous porteur de ce effets?

(*Eloi répond que ce n'est point par hasard.*)

LE SÉNÉCHAL.

Si ce n'est point par hasard, tâchez donc d'expliquer cette circonstance qui vous accuse.

(*Eloi employe tout l'art de la pantomime, pour faire entendre que le malheureux Aubri, qui est mort maintenant, et ne peut attester la vérité, lui a remis ces objets pour les porter à Paris.*)

LE SÉNÉCHAL.

Vous dites qu'Aubri vous les a remis pour les porter... Où?

(*Eloi indique Paris.*)

LE SÉNÉCHAL.

A Paris? Et à qui deviez-vous les porter?

(*Eloi fait tous ses efforts pour expliquer que c'est à sa mère qu'Aubri les destinait*)

LE CHEVALIER GONTRAN.

Est-ce à ma fille ?

(*Eloi répond négativement.*)

LE SÉNÉCHAL.

A un ami? (*Même réponse*)

URSULE.

A sa mère peut-être ?

(*Eloi dit que oui.*)

LE CHEVALIER GONTRAN.

Malheureusement pour l'accusé, cette réponse est invraisemblable ; elle ne peut être admise à sa décharge. Aubri a profité d'un congé que je lui avais accordé pour passer deux jours de cette semaine auprès de sa mère; il devait la voir encore très incessamment. Quelle raison pourrait faire supposer un pareil envoi? Bien loin que cette dame attende des secours de son fils, c'est elle au contraire qui a suppléé constamment et avec générosité à l'insuffisance de la solde qu'il recevait du Roi. Enfin pourquoi se serait-il dessaisi de papiers importans, et qui pouvaient lui devenir nécessaires d'un moment à l'autre ?. . . Je ne vois là nulle vraisemblance; je n'y trouve au contraire que de nouveaux motifs pour croire qu'Eloi est réellement l'auteur de ce meurtre.

LE SÉNÉCHAL.

Indépendamment de cette bourse, on a trouvé sur vous un écu d'or. Où l'avez-vous eu? Peut-être est-ce l'argent de vos gages.

(*Eloi dit que non. La bonne Gertrude ne le laisse manquer de rien, mais ne lui donne jamais d'argent. Cette pièce d'or lui a été donnée par Aubri, pour le payer de sa commission. Il y avait trente-un écus d'or dans la bourse ; il montre comment Aubri en a pris un pour le lui faire accepter, et assure qu'il doit s'en trouver trente maintenant.*)

LE CHEVALIER GONTRAN, *compte.*

C'est juste. Mais cela ne prouve autre chose, sinon qu'après s'être emparé de la bourse, il a voulu savoir ce qu'elle contenait. Est il probable d'ailleurs qu'Aubri ait payé cette prétendue commission vingt fois plus qu'elle ne vaut ? Je laisse à la sagacité de Monsieur le Sénéchal le soin d'apprécier ce nouveau détour.

URSULE.

Eloi n'est pas le seul qui ait reçu des marques de la générosité de ce bon Mousieur Aubri. Voilà une bague qu'il m'a donnée hier soir avant de partir. Que ne dites-vous aussi que je suis la complice d'Eloi?

LE CHEVALIER GONTRAN.

Quelle différence !

LE SÉNÉCHAL, *à Eloi.*

Comment avez-vous fait pour rentrer dans l'auberge, après avoir exécuté ce crime ?

(*Eloi assure qu'il n'est pas sorti.*)

Dame GERTRUDE.

Il assure qu'il n'est pas sorti.

LE SÉNÉCHAL.

Dame Gertrude, et vous tous qui habitez cette maison, je vous ordonne, de par le Roi, de me déclarer si vous avez entendu cette nuit quelque mouvement, quelque bruit extraordinaire dans la chambre de ce jeune homme. (*Silence général.*)

LE SÉNÉCHAL.

Où couche-t-il ordinairement ?

Dame GERTRUDE.

Dans une des chambres hautes ; mais j'ai été forcée de le déplacer pour loger messieurs les gens du Roi.

LE SÉNÉCHAL.

Enfin, où a-t-il passé la nuit ?

Dame GERTRUDE.

Dans l'écurie, à côté de Bertrand.

BERTRAND.

Pardon excuse, not' maitresse. C'est vrai qu'y devait y coucher. J'avions même, à c'te fin, renforcé not' lit de deux bottes d'paille fraîche ; mais y' n'a pas voulu venir ; il a mieux aimé rester seul là, sous c't'escalier.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Cette circonstance est foudroyante pour l'accusé. Il est plus que probable qu'il n'a établi là son gîte, que pour avoir la facilité de sortir et de rentrer sans bruit, en franchissant cette palissade.

URSULE.

Oh ! non, Monsieur le Sénéchal, ce n'a pas été là son motif ; il faut que je vous dise la vérité. Eloi n'a pas voulu coucher auprès de Bertrand, parce que Bertrand est un méchant qui ne cesse de le tourmenter par jalousie. J'aime Eloi, voyez-vous ; et je ne peux pas souffrir Bertrand. Sans la circonstance, je n'oserais jamais dire une chose comme celle-là devant tout le monde ; mais pour justifier mon Eloi, il n'est rien que je ne fasse. C'est l'amour qui l'a porté à se rapprocher de moi ; il était fier de veiller sur mon repos. Qui m'aurait dit que le pauvre garçon deviendrait la victime de son zèle ?... Tu vois, Eloi, c'est moi qui suis cause de ton malheur ; si tu ne m'aimais pas, cela ne serait pas arrivé.

(*Eloi cherche à consoler Ursule.*)

Dame GERTRUDE.

Non, monsieur le Sénéchal, ce jeune homme n'est point coupable ; c'est impossible. J'en conviens, toutes les apparences sont contre lui ; mais les apparences vous abusent. Tout ceci cache un mystère d'iniquité que vous découvrirez plus tard ; mais ce que je puis assurer, ce que j'atteste sans crainte, ce que j'ose garantir sur ma vie, c'est qu'Eloi ne saurait être un meurtrier. On n'étouffe pas en un instant tous les germes d'honneur, tous les principes que la religion a mis dans une belle âme. Je cours rassembler tout le village, il n'est pas un seul habitant qui ne vous répète son éloge, qui ne s'établisse, avec moi, caution de la probité de celui que je regarde comme mon enfant. Est-ce que je l'aimerais encore? est-ce qu'il oserait me regarder en face ? est-ce que je le presserais contre mon sein, s'il était un meurtrier? oh ! non, non, mon cœur le repousserait, je serais la première à vous demander son supplice; mais il est innocent, je n'en veux pour garant que ce calme, cette sérénité parfaite qu'il conserve au milieu du plus affreux danger. Je vous le demande en grâce, ne précipitez rien, ce serait nous préparer, et à vous même, des regrets éternels. Vous me reverrez bientôt. Courage, mon enfant, courage, le ciel ne t'abandonnera pas. (*Elle sort en courant.*)

SCENE XI.

LE CHEVALIER GONTRAN, LE SÉNÉCHAL, ELOI, URSULE, BERTRAND, *Paysans, Domestiques.*

(*Tout le monde remonte la scène pour voir sortir Dame Gertrude.*)

LE CHEVALIER GONTRAN *apercevant la bêche que Landry a posée contre la palissade, va la prendre et l'examine.*)

A qui appartient cet outil ?

(*Eloi le regarde et dit qu'il est à lui.*)

LE CHEVALIER GONTRAN.

Est-ce vous qui l'avez posé à cette place?

(*Eloi fait signe que oui.*)

LE CHEVALIER GONTRAN.

Encore un nouveau témoin plus fort que tous les autres. Cette bêche est à lui, il en convient. Regardez-la, monsieur le Sénéchal, vous y verrez partout de la terre encore fraiche.

(*Tous les Spectateurs s'approchent et commencent à douter de l'innocence d'Eloi.*

LE SÉNÉCHAL.

Qu'avez-vous à répondre, Eloi ?...

(*Eloi reste confondu, mais il continue à protester de son innocence.*)

LE CHEVALIER GONTRAN.

Que le autre preuve attendez-vous, monsieur le Sénéchal, pour prononcer contre ce malheureux la peine capitale qu'il a meritée et qui ne sera qu'une faible réparation de son crime ? Ce crime enlève à la société un homme estimable et vertueux, à l'état un soldat distingué, à moi un élève, un ami, un gendre : c'est à tous ces titres que je vous demande vengeance. Je la veux prompte et éclatante ; si vous me la refusez, je cours au pied du trône pour la solliciter du monarque, auquel je ferai connaître votre indulgence condamnable.

LE SÉNÉCHAL.

Eloi, tout se réunit pour vous confondre et me convaincre, votre crime est évident. Je l'avoue, la pitié que m'inspire l'accusé m'a conduit trop loin. En effet, plus sa vie a été exempte de reproches, plus on lui a accordé de confiance et d'estime, et plus il est coupable. On se défie avec raison d'un être immoral et corrompu, on l'évite, on le fuit, le mépris qu'il inspire semble naître d'avance du pressentiment de ses crimes : mais vous, Eloi, vous que la compassion a recueilli, qui avez reçu tous les bienfaits de la plus généreuse hospitalité, vous dont chacun atteste la bonne conduite et la probité, vous n'aviez que le masque des vertus, cette enveloppe trompeuse cachait l'ame perverse d'un scélérat ; vous n'attendiez qu'une occasion sûre pour suivre votre penchant au mal. Vous vous croyez certain de l'impunité, mais Dieu ne permet pas que les crimes les plus cachés demeurent impunis. C'est du sein des ténèbres les plus épaisses qu'il fait jaillir l'éclair de la vérité. Qu'il soit conduit à mon tribunal pour y entendre, devant le peuple assemblé, sa condamnation revêtue de toutes les formes légales. (*Tout le monde est consterné, Ursule et Eloi s'embrassent.*) Rougissez de votre crime, tombez à genoux pour en demander pardon au ciel et aux hommes, puis vous irez en subir le juste châtiment.

(*Eloi refuse de se mettre à genoux. Il est condamné par les hommes, mais sa conscience l'absout.*)

LE SÉNÉCHAL.

Malheureux ! tu refuses de t'humilier ! ton ame serait-elle endurcie au point de méconnaître la divinité ?

Eloi pourrait peut-être accuser la providence, qui permet qu'on le condamne pour un crime qu'il n'a point commis, mais il respecte ses décrets, il attend son sort avec résignation. Sans s'agenouiller, il joint les mains et lève les yeux au ciel avec une noble assurance. Il semble s'élancer dans le sein de la divinité. Tous les spectateurs fondent en larmes. Le Sénéchal et le Chevalier eux-mêmes sont émus, tant de fermeté les étonne. Mais le crime paraît evident, ils imposent silence à la pitié. Les gardes emmènent Eloi. Ursule tombe mourante au pied du Sénéchal. Le rideau baisse.

Fin du second acte.

ACTE III.

Le théatre représente une grande salle dans l'auberge de dame Gertrude. Elle est ouverte dans le fond et se termine par un grand balcon saillant en dehors, qui donne sur le jardin au bout duquel on aperçoit une éminence boisée. Ce balcon occupe toute la largeur du théâtre.)

SCENE PREMIÈRE.

URSULE, *sur le balcon.*

Bertrand ne revient pas, je meurs d'inquiétude. Je l'ai chargé d'aller à la prison pour porter à mon pauvre Eloi des consolations qu'ils ne veulent pas me permettre de lui offrir moi-même. Encore une injustice de plus... oui... je ne crains pas de le dire tout haut, ce jugement là est un assassinat. Ils disent que les preuves sont plus claires que le jour... comment mon Eloi hier encore si timide, si doux, serait devenu tout-à-coup... oh! non... non.... c'est impossible. Je ne le croirai jamais. Quelque jour peut-être on reconnaîtra son innocence, mais il sera trop tard, ils l'auront tué.

(*Elle pleure. On a vu Bertrand descendre l'éminence en courant*).

SCENE II.

URSULE, BERTRAND.

BERTRAND *entre sur les derniers mots d'Ursule.*

Oui, Mamselle, ils l'auront tué... tout est pret. J'ons vu çà là haut en passant... tout, quoi!... et çà m'a fendu l'cœur aussi. J'n'étions pas cousins, c'est vrai; mais çà n'm'empêche pas d'le plaindre. J'n'ons jamais desiré la mort d'personne et quand j'pensons qu'dans un' demi-heure y n's'ra pus d'ce monde.. ça me...

(*Il sanglotte comme Ursule. Ils sont quelque tems sans parler*).

URSULE.

Dis-moi, Bertrand, l'as-tu vu, ce pauvre garçon?

BERTRAND.

Oui, Mamselle, par grace ils ont bien voulu m'parmettre d'ly faire mes adieux. J'ly ons baillé d'abord d'vot' part c'te bouteille

d'vin vieux pour l'réconforter, mais il n'en a bu qu'un verre. J'ons eu beau l'v dire: « bois tout, Eloi, quand tu te griserais un tantinet » aujourd'hui, on n'aura pas l'tems d's'en apercevoir. Dame Ger» trude n'pourra pas t'gronder ». Y n'a pas voulu récidiver. J'ly ons dit comm'ça qu'vous aviez tout plein d'chagrin et qu'vous auriez ben desire l'voir Il a mis la main sur son cœur, en levant les yeux au ciel, comm' pour dire qu'il est innocent et puis il m'a embrassé pus d'cent fois. J'pensons ben qu'y en avait au moins les trois quarts pour vous. Mais, j'vous rendrons çà dans un autr' moment. N'vous désolez pas comm' ça, mamselle Ursule. Allons, un peu d'courage, y n'est pas encore défunt, ainsi, tout n'est pas désespéré. Où qu'est Monsieu le Sénéchal ?

URSULE.

Là, dans la chambre voisine.

BERTRAND.

Est-ce que l' capitaine est encore avec lui.

URSULE.

Oui.

BERTRAND.

Eh ben, qui sait, y mitonnont peut-êtr' queuq' chose d'avantageux.

URSULE.

Ils écrivent au Roi pour lui rendre compte de cet événement.

BERTRAND,

Ça m'donne bonne espérance. G'ny a pas loin d'ici à Paris, peut-être ben qu'le Roi voudra voir à voir ça par li même. C'est un homme sage, que l'Roi, oui da, c'est un homme sage; c'est un malin. J'ons ouï dire qu'il avait tout plein d'esprit et d'science, avec ça un cœur... un cœur de Roi, quoi ? Il nous aime tretous ni pus ni moins qu' si j'étions ses enfants. Peut-être ben qu'y dira « Mais » enfin... y s'pourrait... certainement... on a vu des choses pus » étonnantes.. y faut examiner c't'affaire là... enfin c'est ci, c'est » ça » Oui, j'suis sur qu'y dira ça..allons, mamselle Ursule, consolez-vous, j'vous réponds qu'çà tournera ben.

URSULE.

Je le souhaite, comme tu peux le croire, mais...

(*On entend le roulement éloigné d'un tambour qui annonce une marche funèbre.*

Qu'est-ce que j'entends ?

BERTRAND *va au fond.* (*à part*).

O mon dieu... v'là qu'on l'emmène... y vont passer justement sous c'balcon... quoique j'peux l'y dire ? j'n'en ons pas l'courage. (*haut*) J'allons voir, mamselle...j'allons voir c'que c'est ; pis je r'viendrons. (*à part*). Pauvre petiote.

SCENE III.

URSULE, *seule.*

(*Le bruit augmente*).

On dirait que le bruit se rapproche.... si c'était... (*Elle va sur e balcon*). C'est lui!... le voilà!c'est Eloi! ils vont le faire mourir.

(*Elle tombe à genoux*).

O mon dieu! laisserez-vous périr cet infortuné? il est innocent, ous le savez mieux que moi. Son juge est un homme, il a pu être rompé par de fausses apparences.. éclairez son esprit, ô mon dieu! aites un miracle s'il le faut, mais je vous en supplie, ne laissez pas ucconber l'innocence.

Elle implore l'assistance du ciel avec la plus touchante ferveur. Pendant cette scène on voit le cortège qui mène Eloi au supplice monter sur l'éminence du fond. Le pauvre petit a les mains liées derrière le dos. Il jette des regards douloureux sur le devant de la scène ; il se soutient à peine, mais l'exécuteur qui est derrière le frappe pour le faire avancer. Quand ce tableau déchirant a disparu, on entend un grand bruit à droite, la porte s'ouvre avec fracas.

SCENE IV.

URSULE, Dame GERTRUDE.

Dame GERTRUDE, *avec la plus grande agitation.*

Ursule!

URSULE *sortant de l'espèce d'évanouissement où elle était tombée.*

C'est vous, marraine? .. eh bien, ils vont le faire mourir.

Dame GERTRUDE.

Peut-être... j'espère le sauver.

URSULE

Vous... marraine... ah! (*elle jette ses bras au cou de Gertrude.*)

Dame GERTRUDE.

Le Sénéchal est-il encore ici?

URSULE.

Oui, marraine.

Dame GERTRUDE *va frapper à la porte de l'appartement de gauche.*

Monsieur le Sénéchal! Monsieur le Chevalier! ouvrez! vite! vite!

SCENE V.

LE SÉNÉCHAL, LE CHEVALIER GONTRAN, Dame GERTRUDE, URSULE.

(Le Sénéchal et le Chevalier sortent de la chambre où ils étaient enfermés).

Dame GERTRUDE.

Ordonnez que l'on suspende l'exécution du jugement.

LE SÉNÉCHAL.

Qu'avez-vous à opposer?

LE CHEVALIER GONTRAN.

Quelle preuve?

Dame GERTRUDE.

Avant tout suspendez l'exécution. Le malheureux est au pied de l'echafaud, il ne peut vous échapper; mais vous n'avez pas le droit de repousser les lumières que je vous apporte, vous devez recueillir avidement tout ce qui peut éclairer votre conscience. Songez qu'un juge repond devant dieu et devant les hommes de l'equité des arrets qu'il prononce.

LE SÉNÉCHAL.

J'y consens, qu'on aille de ma part...

URSULE.

Oh! j'y cours!... mais on ne me croira pas.

LE SÉNÉCHAL, *à un archer qui est sorti de la chambre en même tems qu'eux.*

Suivez cette jeune fille.

URSULE.

Pauvre Eloi! puissé-je arriver à tems... *(Elle sort en courant.. on la voit bientôt monter l'eminence, puis disparaître. Chemin faisant elle crie :)* arrêtez! arrêtez!

SCENE VI.

LE SÉNÉCHAL, Dame GERTRUDE, LE CHEVALIER GONTRAN.

LE SÉNÉCHAL.

Maintenant, Dame Gertrude, dites-nous...

Dame GERTRUDE.

Les apparences semblaient condamner Eloi : de nouveaux indices vont peut-être le sauver. En sortant du village pour se rendre à Lagny, monsieur Macaire est obligé de passer à peu de distance de l'endroit où les meurtriers ont déposé le corps du malheureux Aubri; tout-à-coup Dragon qui était resté près de la fosse de son maître, s'élance vers la route en poussant des hurlemens affreux, et veut se jeter sur monsieur Macaire. Envain plusieurs de ses camarades qui l'accompagnaient, l'entourent; Dragon n'en veut qu'à lui; il grince des dents et semble vouloir le dévorer. Justement effrayé de l'acharnement de cet animal, monsieur Macaire prie ses compagnons de le retenir, pendant qu'il saisira un moment favorable pour s'échapper; mais on a beau faire, plus on oppose de résistance, plus le chien s'irrite; son œil étincelant, sa gueule écumante, tout annonce qu'il est poussé par un instinct particulier; on dirait qu'au défaut de la justice, il veut, en désignant le meurtrier, venger lui-même la mort de son maître.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Y pensez-vous, dame Gertrude ?... Cette inculpation...

Dame GERTRUDE.

Est grave, sans doute; mais elle n'est que trop fondée peut-être. Me preserve le ciel de vouloir sauver Eloi, en faisant tomber sur un autre le poids d'une accusation injuste; c'est le sentiment irrésistible de ma consience qui me porte à vous empecher de commettre un crime Oui, Messieurs, un crime; car c'en est un de prononcer sur un fait aussi grave, avant d'avoir epuisé tous les moyens de conviction. Monsieur Macaire haïssait mortellement le jeune Aubri: l'avez dit, Monsieur le Chevalier. Cette passion injuste parvenue à un certain dégré de violence, est incapable de raisonnement. Elle veut être satisfaite.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Oui, par une vengeance noble et non par un assassinat.

Dame GERTRUDE.

Qui vous a dit qu'Aubri ait été assassiné ? Connaissez-vous les circonstances qui ont précédé sa mort ? Ne peut-elle pas avoir été

la suite d'une querelle, d'un combat singulier ? Encore une fois, je n'accuse personne, mais je défends un malheureux; je veux arracher à une mort ignominieuse un enfant qui n'a point commis le meurtre dont on l'accuse.

LE SÉNÉCHAL.

Dame Gertrude, songez que cette assertion est offensante pour la justice.

Dame GERTRUDE.

Dites plutôt pour le magistrat qui a mis trop de précipitation dans son jugement.

LE SÉNÉCHAL.

Vous oubliez...

Dame GERTRUDE.

Ah! Monsieur le Sénéchal, pardonnez à mon zèle; punissez-le même, s'il me fait agir ou parler trop librement. Mais, par grâce, rendez à la vie, à la liberté, un orphelin qui n'a d'autre bien que l'honneur.

(On voit Macaire descendre de l'éminence, en courant; il est poursuivi par Dragon. Le Sénéchal, le Chevalier Gontran et Dame Gertrude remontent la scène.)

SCENE VII.

LE SENÉCHAL, Dame GERTUDE, LE CHEVALIER GONTRAN, MACAIRE.

MACAIRE, *en dehors.*

Empêchez... empêchez-le de parvenir jusqu'à moi.

(Pâle, échevelé, en désordre et sans rien voir de ce qui se passe autour de lui, Macaire entre par la droite, et ferme la porte avec un effroi bien marqué; puis il traverse le théâtre, et s'enferme dans la chambre de gauche. Les Personnages qui sont en scène, se tiennent à l'écart.)

SCENE VIII.

LE SÉNÉCHAL, Dame GERTRUDE, LE CHEVALIER GONTRAN.

Dame GERTRUDE.

Hé bien, Messieurs, vous voyez si j'ai dit vrai! Ce qui vient de se passer sous vos yeux...

LE SÉNÉCHAL.

Est bien extraordinaire.

LE CHEVALIER.

Mais, cela ne prouve rien ; on pourrait tout au plus en induire que Macaire, très-brave d'ailleurs, n'a pas jugé à propos de s'exposer à la fureur de cet animal.

Dame GERTRUDE.

Ecoutez-moi jusqu'au bout On vous a dit, et cela est vrai, que Dragon a fait découvrir les objets appartenans au chevalier Aubri ; ce n'est là qu'une preuve de cet instinct particulier dont on connaît mille exemples. Mais ce que tous les assistans ont vu, ce qu'ils sont prêts à déposer devant votre tribunal, c'est qu'il s'est couché ensuite auprès de ce pauvre Eloi, et lui a léché les mains à plusieurs reprises. Je vous le demande, Messieurs, est-il probable que ce fidèle ami de l'homme aurait flatté l'assassin de son maître au moment même où il venait de le perdre? qu'il aurait couvert de caresses des mains encore fumantes de son sang ?... Non. Cette supposition absurde est démentie par l'expérience. Il les eut plutôt déchirées mille fois. Maintenant rapprochez cette circonstance de l'autre ; opposez ces caresses à la fureur, à la rage qu'il a manifestée en voyant Monsieur Macaire. Ce n'est plus de l'instinct, c'est sa mémoire qui lui rappelle la scène horrible dont il a été le témoin, ce sont ses yeux qui lui présentent l'assassin... ou du moins l'homme qui a donné la mort à son maître, n'importe comment. Voilà des nuances que l'esprit le moins éclairé saisira facilement. Vous êtes ému, Monsieur le Sénéchal. Votre conscience vous crie de révoquer une condamnation injuste trop légèrement prononcée ; ne lui résistez pas. A défaut d'autres preuves, saisissez celle que la providence elle même semble vous offrir. Faites rassembler dans une même enceinte tous les habitans, tous les hommes d'armes ; et que, là, devant tout le monde, le fidèle serviteur d'Aubri, ce témoin incorruptible, vienne désigner le coupable. J'ose assurer qu'il ne se trompera pas.

LE SÉNÉCHAL.

Chevalier Gontran, cette allégation est trop positive pour que je n'y aie point égard. Sans rien préjuger, je dois saisir avidement tous les moyens que les lois offrent à mon ministère, pour percer l'épais nuage dont la vérité s'enveloppe dans cette cause difficile.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Ce que je desire surtout, Monsieur le Sénéchal, c'est que la mort de mon jeune ami ne reste point impunie. Si Macaire est coupable, je solliciterai contre lui un châtiment prompt, et d'autant plus, sévère qu'il aura trompé davantage ma confiance. Je vais ordonner que l'on réunisse au plutôt ma compagnie ; vous, faites revenir Eloi, pendant que dame Gertrude rassemblera tous les habitans. Donnez les ordres les plus précis pour que personne n'approche de Macaire ; qu'il soit sans défiance. Dans un moment nous reviendrons lui an-

noncer publiquement cette étrange confrontation: il n'aura pas eu le tems de préparer sa défense, ni de composer son maintien. Je vous promets alors de lire sur son front le secret de sa conscience.

LE SÉNÉCHAL.

Vous êtes bien sûre qu'il ne peut avoir de communication...

Dame GERTRUDE.

Avec qui que ce soit; cette chambre n'a pas d'autre issue que celle-ci.

LE CHEVALIER GONTRAN.

D'ailleurs, notre absence ne sera pas longue. (*ils sortent.*)

SCENE IX.

MACAIRE, *sortant de la chambre où on l'a vu entrer.*

J'ai cru entendre du bruit dans cette salle. Il m'a semblé que l'on parlait avec véhémence, et que l'on avait prononcé mon nom.... Je me suis trompé: il n'y avait personne quand j'y suis passé; c'est encore une vision de mon cerveau frappé des scènes effrayantes qui se sont succédé depuis douze heures. Est-il bien vrai que ce bras, qui, pendant vingt années, n'avait été fatal qu'aux ennemis de mon Roi, ait répandu le sang d'un compagnon d'armes, d'un ami?.... Réponds, Macaire: tu as vécu long-temps fidèle à l'honneur, exempt de reproche... Quel démon s'est emparé de ton âme? quoi donc a pu troubler ta raison jusqu'à te faire descendre au rang des scélérats les plus abjects? Quoi? l'envie; cette passion qui fait désirer sans cesse à l'homme que tout ce qui existe lui soit inférieur en fortune, en talens, en avantages de quelque nature qu'ils soient, et lui rend odieux le spectacle de toute prospérité qu'il ne partage point; passion tellement vile et méprisable, que l'on n'ose se l'avouer à soi-même. J'aurais pu l'étouffer dès sa naissance, ce coupable penchant; il ne fallait que m'armer de courage, et repousser les premières atteintes d'un poison corrupteur; un léger effort aurait suffi pour m'arrêter au bord de l'abîme. En prêtant l'oreille aux insinuations de la flatterie, je me suis fermé sans retour le chemin de l'honneur; de légers triomphes ont achevé de m'égarer; insensiblement le désordre est devenu mon état habituel, ma conscience n'a plus crié que faiblement contre l'empire de la passion; tout entier à la haîne, le crime m'est devenu nécessaire, indispensable; enfin je l'ai commis ce crime. En horreur à moi-même, dévoré de remords, tout couvert du sang de mon semblable, je marche à pas précipités vers l'échafaud qui me réclame et qui peut seul mettre un terme aux effroyables tourmens que j'éprouve; et voilà où les passions déréglées conduisent l'homme assez faible, assez lâche pour s'abandonner sans résistance à leur fatal empire. (*Il tombe sur un siège.*)

SCENE X.

MACAIRE, LANDRY.

(On voit Landry sur l'éminence, il cherche à se faire remarquer de Macaire, auquel il paraît vouloir parler. Celui-ci est trop absorbé pour voir ou entendre les signes que lui fait son confident. Alors Landry, après avoir regardé s'il n'est vu de personne, tire un rouleau de parchemin de sa ceinture, écrit quelques lignes, détache bien visiblement sa ceinture, ramasse une pierre, fait un paquet du tout et se dirige vers le dessous du balcon. On le perd de vue.)

SCENE XI.

MACAIRE.

(*Au bout d'un moment, le paquet tombe dans la salle. Ce bruit fait sortir Macaire de l'état d'abattement où il était plongé; il se lève, prend le rouleau et lit.*)

« Ma vigilante amitié vient de te soustraire au double danger qui te » menaçait. Tu n'as plus rien à redouter du témoin dangereux qui » a failli te perdre tout-à-l'heure ; je l'ai mis hors d'état de nous » nuire. »

Ah ! je respire !

« Je t'envoie ma ceinture pour remplacer la tienne. Sois calme » et ferme dans toutes tes réponses; étouffe des remords inutiles: » tout ira bien. »

Que de pareils avis sont faciles à donner ! mais qu'il est difficile de les suivre pour quiconque n'est pas dépouillé de tous sentimens d'honneur !... Il a raison, cette ceinture me manquait... Cela seul aurait pu servir d'indice contre moi !... Dans mon trouble, j'ai négligé... Mais je m'en rapporte à sa prudence pour réparer cet oubli. On vient !... Courage, Macaire ; tâche de maîtriser les mouvemens de ton âm.

SCENE XII.

MACAIRE, LE SÉNÉCHAL, LE CHEVALIER GONTRAN.

LE SÉNÉCHAL.

Hé bien, seigneur Macaire, êtes-vous remis de votre frayeur?

MACAIRE, *avec une apparente liberté d'esprit.*

Monsieur le Sénéchal, je ne pense pas que la bravoure ou l'honneur militaire consiste à s'exposer mal à propos et sans défense à la rage d'un animal furieux, que son maître avait habitué à n'être doux et caressant que pour lui seul, et à s'irriter de la moindre provocation. Le Capitaine sait...

LE SÉNÉCHAL.

Je suis parfaitement disposé à vous croire et à ne voir dans la scène qui vient de se passer, qu'un événement très-naturel; mais vous le savez, tout le monde ne voit pas de même. Presque tous les habitans qui en ont été témoins, ont conçu des soupçons que je suis loin de croire fondés, mais enfin il est de mon devoir de céder à la clameur publique, lorsqu'elle a pour but la punition d'un crime capital, et surtout la conservation d'un innocent.

MACAIRE, *jouant la surprise.*

Que voulez-vous dire?... A quoi tend ce discours?...

LE CHEVALIER GONTRAN.

Le voici. Je conçois l'embarras où se trouve Monsieur le Sénéchal pour vous faire part de la résolution qu'il a dû prendre dans l'intérêt de la justice et de ses administrés; il craint que le choix de ses expressions ne vous blesse: je vais parler pour lui. Des personnes qui ne connaissent ni l'austérité de vos principes, ni votre conduite constamment honorable jusqu'ici, prétendent que vous n'êtes point étranger au meurtre d'Aubri.

MACAIRE.

Vous avez vu quelle impression m'a fait cette horrible nouvelle.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Oui, j'ai été témoin de votre douleur, de vos regrets; mais cela ne suffit pas: ce sont les autres qu'il faut convaincre. Vous ne pouvez trouver étonnant qu'ils aient pour un des leurs, pour un jeune homme qu'ils ont vu naître, cette prévention favorable que vous m'inspirez.

MACAIRE.

Non sans doute. Aussi suis-je prêt à me soumettre à tout ce que vous exigerez.

LE CHEVALIER GONTRAN.

On a sursis à l'exécution du jugement qui condamnait Eloi. Nous allons nous rendre tous sur la place publique, pour voir si, sans y être provoqué, ce fidèle compagnon d'Aubri, renouvellera ses démonstrations furieuses, et les dirigera plutôt contre vous, que contre ce jeune orphelin dont tout le monde atteste l'innocence.

MACAIRE.

Je ne demande pas mieux; je n'ai pas été le maître d'un premier mouvement d'effroi, en me voyant tout-à-l'heure à peu près seul

exposé à une lutte si étrange; mais puisque vous le jugez nécessaire.. Allons, Monsieur le Sénéchal, j'ai hâté de me justifier.

LE CHEVALIER GONTRAN, *bas au Sénéchal.*

Vous l'avez vu. Il ne s'est pas troublé un instant.

SCÈNE XIII.

MACAIRE, LE SÉNÈCHAL, Dame GERTRUDE, LE CHEVALIER GONTRAN.

Dame GERTRUDE.

Ah! quelle horreur!

LE SÉNÉCHAL.

Quoi donc?

LE CHEVALIER GONTRAN.

Qu'y a-t-il de nouveau?

Dame GERTRUDE, *apercevant Macaire.*

Pardon. Je ne puis m'expliquer devant...

LE CHEVALIER GONTRAN.

Eloignez-vous, Macaire; je vous rappellerai quand il en sera tems.

MACAIRE.

J'obéis. Mais veuillez ne pas oublier, Capitaine, que mon honneur...

GERTRUDE, *à part.*

Son honneur!

MACAIRE.

Est intéressé maintenant à dissiper d'injurieux soupçons.

(*il rentre.*)

SCENE XIV.

LE SÉNÉCHAL, Dame GERTRUDE, LE CHEVALIER GONTRAN..

Dame GERTRUDE.

Les scélérats ont redouté l'épreuve; ils ont tué ce pauvre Dragon. Je viens de le voir expirant sur le seuil de la porte.

LE SÉNÉCHAL.

Que dites-vous?

Dame GERTRUDE.

La vérité. Il s'est traîné jusque-là comme pour indiquer en mourant le lieu qui recèle l'assassin de son maître.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Ce trait de méchanceté paraît être en effet un acte de prévoyance.

LE SÉNÉCHAL.

Nul doute qu'il a été commis par des personnes intéressées.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Mais cela même détruit mes conjectures. Macaire n'est point sorti, ce ne peut être lui.

Dame GERTRUDE.

Qui vous dira qu'il n'a point de complices? L'assurance même qu'il vient de montrer en est la preuve. Il savait que le témoin ne pouvait plus déposer contre lui.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Comment l'aurait-il appris? Dans quelle étrange perplexité me jette ce dernier événement? Tout semble se réunir pour nous dérober la connaissance de la vérité.

SCENE XV.

LE SÉNÉCHAL, LE CHEVALIER GONTRAN, Dame GERTRUDE, BERTRAND.

(Toute cette scène doit être jouée mystérieusement.)

BERTRAND, *sur le seuil de la porte, et faisant des signes à dame Gertrude.*

Not' maîtresse! dites donc, notre maîtresse... j'ons deux mots à vous dire.

Dame GERTRUDE.

Tout-à-l'heure.

BERTRAND.

Non pas tout-à-l'heure, tout d'suite. Pardon excuse, Monsieu l'Capitaine; et vous aussi, Monsieu l'Sénéchal.

Dame GERTRUDE, *allant trouver Bertrand qui n'ose entrer.*

Allons, dépêche-toi.

BERTRAND, *à demi-voix.*

C'matin, j'vous ons apporté eun' mauvaise nouvelle pour c'pauvre

Eloi, il est ben juste que j'soyons l'premier à vous en donner eun' bonne.

Dame GERTRUDE.

Pas tant de verbiage... Au fait.

BERTRAND.

C'te fois-ci, j'tiens l'assassineux; il est dans ma poche.

Dame GERTRUDE.

Imbécile!

BERTRAND.

S'il n'y est pas tout entier, toujours c'est-y queuqu'chose qui l'f'ra reconnaître... Sa ceinture... rien qu'çà. Chut!

Dame GERTRUDE.

Au contraire, approche et dis à ces messieurs tout ce que tu sais.

BERTRAND.

Faut-y dire tout?

LE SÉNÉCHAL, LE CHEVALIER, Dame GERTRUDE.

Oui, tout.

BERTRAND.

Vous savez ben, not' maîtresse, le p'tit Claudinet, l'filleul d'la mère Claudine qui demeure là... tout contre la paroisse?... Hé ben, il est allé à c'matin, comm' à l'ordinaire, dans la forêt pour faire des fagots V'là qu'tout en cheminant pour ramasser du bois mort, y s'trouve en face d'eun' vieille souche grosse comm' l'bras, et haute à peu près d'trois pieds. Quoiqu'c'est qu'y voit après c'te souche? la ceinture que v'là, qu'on avait tortillée tout autour et où qui gn'y avait un nœud coulant au bout, tel que vous l'voyez. Claudinet n'fait ni eun', ni deux: il court sur la lisière du bois et s'met à crier d'toutes ses forces .. « ohé!... les autres, v'nez donc voir. » Je m'trouvions tout proche, j'ons accouru avec une douzaine des plus hardis et j'ons vu c'te ceinture blanche arrangée comme j'viens d'vous raconter; faut vous dire que c'te souche n'est pas éloignée d'plus de vingt pas, d'la fosse de c'pauvre monsieu Aubri. Pour lors, il nous est venu, à tout un chacun, c'te réflexion ben naturelle. J'nous sommes dit: « c'te ceinture-là a servi, c'est sûr, pour attacher Dragon et l'empêcher d'défendre son maître; all' appartient, c'est encore sûr, à un archer de la compagnie qu'est arrivée hier au village; il est donc sûr qu'c'est un archer qu'a fait c'mauvais coup... Puisqu' c'est un archer, c'n'est donc pas Eloi. » J'ons pris la ceinture, j'sommes venus vous l'apporter, et v'là.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Tous les archers ont une ceinture pareille comment savoir à qui appartient celle-là?

BERTRAND.

Pardon, excuse, monsieu l'capitaine chevalier, c'est eun' bête qui parle, ainsi n'prenez pas garde à c'que j'dis; y m'semble qu'si messieurs les archers n'ont qu'eun' ceinture chacun, naturellement y suffira d'nêtr' pas aveugle pour voir qui qui n'aura pas la sienne.

LE CHEVALIER GONTRAN.

Ta réflexion est juste, mon ami, mais il n'en est pas ainsi. Cependant fais les venir... à tout hasard...

BERTRAND.

Çà s'ra bentôt fait, ils sont tous rassemblés devant la porte.

LE CHEVALIER GONTRAN.

J'imagine un moyen, peut-être enfin découvrirons-nous le vrai coupable.

(*On voit Ursule et Eloi descendre l'Eminence. Ils sont suivis de tous les paysans.*)

SCENE XVI.

LE SÉNÉCHAL, LE CHEVALIER GONTRAN, URSULE, ELOI, Dame GERTRUDE.

URSULE, *amenant Eloi.*

Le voilà, Messieurs, ce pauvre Eloi, il est plus mort que vif, deux minutes plus tard...

LE SÉNÉCHAL.

Il n'est point encore absous, mais il peut tout espérer.

Dame GERTRUDE.

Rassure-toi, mon garçon, ne tremble donc pas; je te réponds qu'il ne t'arrivera rien.

(*Eloi remercie tour-à-tour le Sénéchal, dame Gertrude et Ursule.*)

SCENE XVII ET DERNIÈRE.

LANDRY, MACAIRE, LE SÉNÉCHAL, LE CHEVALIER GONTRAN, Dame GERTRUDE, ELOI, URSULE, BERTRAND, Archers, Paysans.

(*Les archers, conduits par Landry, défilent dans la salle et se rangent en cercle. Les paysans garnissent l'éminence.*)

LE CHEVALIER GONTRAN.

Faites entrer Macaire.

(*On ouvre la porte de l'appartement de gauche, Macaire paraît; le chevalier Gontran fait en silence la revue de sa troupe et s'arrête devant chacun de ses gens. Il examine sévèrement leur tenue, leur contenance, mais il ne leur manque rien; tous ont leur ceinture, tous demeurent impassibles. Les spectateurs attendent avec impatience et recueillement l'issue de cet examen. Enfin le Chevalier prononce ces mots d'un ton solennel :*

Messieurs, l'assassin d'Aubri de Mont-Didier est parmi vous, je le connais.

(*Tous regardent alternativement leurs camarades et le Chevalier. Macaire seul reste immobile.*)

Je viens de voir des taches de sang à sa ceinture.

(*Aucun des archers ne bouge; Macaire seul, par un sentiment plus fort que la réflexion, baisse vivement la tête, regarde avec effroi sa ceinture. Le Chevalier Gontran le désigne avec énergie et s'écrie :*)

C'est vous, Macaire.

(*Eloi pousse un cri de joie, embrasse Gertrude et Ursule. Tous trois tombent à genoux par un mouvement spontané, et remercient la providence.*)

MACAIRE.

Moi !

LE CHEVALIER GONTRAN *redoublant d'énergie, et lui présentant la ceinture que Bertrand a apportée.*

Démentez ce témoin.

LANDRY, *bas à Macaire.*

C'est un piége.

MACAIRE.

Ne nous défendons plus, Landry.

LE CHEVALIER GONTRAN, LE SÉNÉCHAL.

Landry !...

LANDRY, *à part.*

Maladroit !

MACAIRE.

Je n'étais pas né pour le crime. Une passion insensée et des conseils perfides m'ont égaré au point de me faire commettre un double meurtre, car cet infortuné jeune homme s'est vu près de périr pour expier ma faute. Le ciel est juste. Il sauve l'innocent et frappe deux coupables à la fois. Je lui rends grâce de m'ôter une existence que je ne pouvais supporter, chargé de l'épouvantable fardeau d'un tel crime.

(*Le Sénéchal et le Chevalier se tournent vers Eloi pour le féliciter de ce que son innocence est reconnue. Le pauvre enfant se lève et va tomber aux pieds de son juge. Ursule, dame Gertrude et Bertrand complettent ce groupe.*

DAME GERTRUDE.

Je vous le disais bien, monsieur le Chevalier, que notre Eloi ne pouvait être un meurtrier.

LE CHEVALIER GONTRAN, *à Eloi.*

Jeune homme, le roi saura ce qui s'est passé. Je lui demanderai pour vous une récompense proportionnée au danger que vous avez couru.

Les archers ont fait entrer Macaire et Landry dans la chambre de gauche. Tous les Paysans ont quitté l'éminence et se sont précipités en foule dans la salle. Ils se jettent également aux pieds du Chevalier, pour le remercier d'avoir rendu l'honneur et la vie à Eloi.)

Fin du Troisième et dernier acte.

CHARLES LE TÉMÉRAIRE,

OU

LE SIÉGE DE NANCY,

MÉLODRAME HISTORIQUE

EN TROIS ACTES, EN PROSE ET A GRAND SPECTACLE,

PAR R. C. GUILBERT DE PIXERÉCOURT;

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 26 Octobre 1814.

La Musique est de M. ALEXANDRE ; les Décors sont de MM. ALAUX.

S'il est beau de louer des vertus étrangères,
Il est doux de chanter la gloire de ses pères.

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4

1814

NOTE HISTORIQUE ET PRÉFACE.

La mort du Duc de Bourgogne, tué devant Nancy, est sans contredit, l'un des événemens les plus mémorables et les plus importans de notre histoire. Cette journée changea les destins de l'Europe et surtout de la France, dont le trône allait être ravi peut-être pour toujours à la dynastie régnante (*). Elle mit fin à la prodigieuse grandeur de la Maison de Bourgogne qui, pendant plus de cent-quarante ans, était montée à un degré de puissance si extraordinaire, qu'elle s'était rendue redoutable à toute la Chrétienté. L'ouvrage de plus d'un siècle fut détruit en moins de six heures, et la témérité d'un seul homme renversa le pompeux édifice que tant de sages avaient pris la peine d'élever.

Charles surnommé *le Hardi*, *le Téméraire*, *le Terrible*, était, par sa naissance, ses dignités et ses possessions, le premier des Ducs de l'Europe. C'était le plus puissant des Princes qui n'étaient pas Rois, et peu de Rois étaient aussi puissans que lui. Vassal de l'Empereur et du Roi de France, il les fit trembler plus d'une fois. Sa politique astucieuse mit souvent en défaut celle de Louis XI. Maître du cours du Rhin depuis son embouchure jusqu'à Cologne, maître du Nord de la France depuis le Zuyderzée jusqu'aux

(*) On jugera de l'intérêt que Louis XI prenait à ces événemens quand on saura que c'est à eux que nous devons l'établissement des postes. Dans l'impatience où était ce monarque d'apprendre le dénouement de cette grande querelle, il établit des relais depuis Nancy jusqu'à Tours, où il faisait alors sa résidence, afin d'être instruit régulièrement chaque jour du mouvement des armées. Quand on lui annonça la mort du duc de Bourgogne, il fit vœu de donner une balustrade en argent à l'église de St-Martin, si cette nouvelle se confirmait. Le vœu fut accompli.

bords de la Somme, fier de la ligue qu'il avait formée avec l'Anglais et le Breton, il avait conçu le projet de se créer un immense royaume qui aurait eu pour limites d'un côté la mer d'Allemagne, et de l'autre la Méditerranée, en ajoutant la Lorraine, la Suisse et la Provence aux deux Bourgognes et au Comté de Férette, en Alsace, dont il était déjà possesseur. A la tête de 30,000 hommes, il fond sur la Lorraine et vient mettre le siège devant Nancy, le 22 Octobre 1476. Repoussé dans quatre assauts, il veut réduire cette ville par la famine. Pendant soixante-quinze jours, les assiégés soutiennent avec une constance héroïque les horreurs de la guerre. Enfin leur souverain, le jeune René, arrive le 5 Janvier 1477 au secours de sa capitale, avec 12,000 Suisses et 8 à 9,000 volontaires. Malgré la neige qui tombait en abondance, on en vint aux mains, et les Bourguignons furent mis en déroute. Charles fut tué, par Claude de Bauzemont, Châtelain de St.-Dié, en se sauvant à travers les marais de l'étang St.-Jean.

Le soir même, le Duc de Lorraine fit son entrée dans Nancy à la clarté des flambeaux. On le fit passer sous un arc de triomphe que l'on avait dressé à la hâte avec les ossemens des chevaux, des chiens, des chats, des rats, et même des reptiles dont on s'était nourri pendant le siége : spectacle horrible sans doute, mais le plus attendrissant qu'un peuple ait jamais offert à son souverain.

Une catastrophe aussi intéressante par le fait et par ses résultats, offre à coup sûr un sujet noble et dramatique.

Né à Nancy, et encouragé par quelques succès au théâtre, j'ai dû m'en emparer. C'est à moi qu'il appartenait de le présenter sur la scène. Indépendamment des motifs qui doivent exciter l'enthousiasme d'un auteur français, lorsqu'il retrace un fait glorieux puisé dans nos annales, je suis fier d'avoir pu célébrer le lieu de ma naissance. Je l'avoue,

j'ai savouré toutes les jouissances de l'orgueil, en retraçant le sublime dévouement de mes pères.

Transporté, par la pensée, à cette époque désastreuse et bien pénétré de l'horrible situation dans laquelle se sont trouvés mes ancêtres, je me suis abandonné à toute l'énergie du sentiment, et j'ai exprimé de toutes les forces de mon âme, des principes qui sont, j'aime à le croire, gravés dans tous les cœurs honnêtes.

Je n'ai rien outré, rien exagéré. Le caractère de Charles est tel que l'ont dépeint les historiens dont je donne ici la liste. Depuis le mois d'août 1813, époque à laquelle j'ai présenté cet ouvrage à la censure, j'y ai même fait de nombreux retranchemens et pas une addition.

Par malheur ma voix est trop faible pour un si grand sujet. Cette vaste composition semblait appeler les pinceaux d'un maître habile, et je n'ai produit qu'une esquisse. J'ai tâché du moins que l'on y reconnût une teinte locale, le ton du sentiment et les couleurs historiques.

Pour conserver surtout cette vérité historique si précieuse, j'ai consulté :

L'Histoire manuscrite de René II, par Paret.
L'Histoire manuscrite de Lorraine, par Jean de Lud.
Le Discours des choses advenues en Lorraine etc.
La Guerre de René II, par le P. Aubert Roland.
La Nanceïde, Poème latin par Pierre de Blaru.
Les Mémoires de messire Philippe de Commines.
L'Histoire de Lorraine, par Dom Calmet.
La Notice de Lorraine, par le même.
L'Histoire de Lorraine, par l'abbé Bexon.
L'Histoire des villes vieille et neuve de Nancy, par l'abbé Lyonnois (*).

(*) J'ai été singulièrement aidé dans mes recherches par Monsieur Fachot, conservateur de la Bibliothèque publique à Nancy, et je me plais à lui en témoigner ici ma reconnaissance.

C'est dans ces sources abondantes, dont quelques-unes étaient presque inconnues, que j'ai puisé les élémens de mon drame.

Tous les personnages sont historiques, excepté ceux de Léontine et de Marcelin, qui sont d'invention ; mais il est tout naturel de croire que Cifron était marié, et rien ne s'oppose à ce qu'il ait épousé la fille de Gérard Daviller.

Cette supposition m'a été nécessaire pour rattacher les fils de l'action et la rendre une. Elle m'a fourni d'ailleurs la matière de plusieurs développemens que je crois susceptibles d'intérêt et d'effet théâtral.

Quant à la mort infâme du malheureux Cifron, elle est attestée par tous les historiens. Philippe de Commines attribue même à cet acte de barbarie tous les malheurs de Charles. Voici comment il s'exprime à ce sujet, pages 347 et 348 de ses Mémoires, édition de Leyde, Elzéviers, 1648. « Monseigneur veut qu'on s'avance de le pendre, et par » messagers hâstoit le prévost, et finalement ledict Cifron » fut pendu. Qui fut au grand préjudice du Duc de Bour- » gogne, et luy eust mieulx valu n'avoir esté si cruel et » humainement ouir ce gentilhomme, et paravanture que » s'il l'eust fait, fust encores en vie et sa maison entière et » beaucoup accreue ; veu les choses survenues en ce » royaume depuis. »

Il est également certain que Philippe de Commines n'était plus attaché au Duc de Bourgogne à l'époque où se passe la scène. Il le quitta en 1472, après le siège de Beauvais, pour se rendre à la Cour de Louis XI, qui le combla de biens et d'honneurs. C'est ce qu'il nous apprend lui-même au commencement du XIe. chapitre du IIIe. livre de ses Mémoires. « Environ ce tems je vins au service du » Roi, et fut l'an mil-quatre-cent-septante et deux, etc. ».

On n'a jamais bien su le motif qui le détermina à abandonner la maison de Bourgogne, puisqu'il ne s'en est pas

expliqué. Le savant Lenglet-du-Fresnoy dit que cette Cour était plongée dans des désordres si affreux, qu'un homme de probité n'y pouvait demeurer sans mettre son honneur en danger. En effet, outre que Charles était cauteleux, perfide, vindicatif et cruel jusqu'à la férocité, il était l'homme le plus corrompu de son siécle.

Dans l'ignorance des raisons qui causèrent l'éloignement de Philippe de Commines, j'ai regardé comme une inspiration heureuse de le faire rester jusqu'au dernier jour du siége pour combattre par de sages conseils les prétentions exagérées et les mouvemens cruels de son maître, et de motiver son départ pour la Cour de France sur l'impossibilité où il se voit de ramener Charles à des sentimens généreux.

On me pardonnera sans doute ce léger anachronisme, en faveur du désir auquel je n'ai pu resister de mettre en scène une historien aussi distingué à qui ses Mémoires ont mérité le surnom de *Tacite français* (*), et encore à cause des principes vertueux qu'il exprime dans le cours de la pièce.

(*) Les Mémoires de Philippe de Commines étaient constamment entre les mains de l'Empereur Charles-Quint. Il en faisait ses délices et les lisait avec autant d'attention qu'Alexandre lisait Homère.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHARLES LE TÉMÉRAIRE, duc de Bourgogne.	M. *Lafargue.*
GÉRARD DAVILLER, grand Ecuyer de Lorraine et Gouverneur de Nancy . . .	M. *Ferdinand.*
PHILIPPE DE COMMINES, Chambellan de Charles et son favori, surnommé depuis le *Tacite français.*	M. *Marty.*
LÉONTINE, fille de Gérard Daviller et veuve de Cifron, intendant du duc René . . .	Mlle. *Bourgeois.*
MARCELIN, fils de Léontine et de Cifron, âgé de 4 ans.	La petite *Jenny.*
JACQUES GALLIOT, Napolitain, l'un des principaux officiers de l'armée du duc de Bourgogne.	M. *Renaud.*
HILAIRE, officier Bourguignon.	M. *Edouard.*
THIERRY, brave Lorrain.	M. *Duménis.*
HÉLÈNE, nourrice de Léontine. . . .	Mad. *Clément.*
UN BUCHERON.	M. *Genest.*
UN SOLDAT Lorrain.	M. *Lafitte.*
UN SOLDAT Bourguignon.	M. *Heret.*

Habitans de Nancy.

Soldats Lorrains.

Soldats Bourguignons.

Bûcherons.

L'action se passe les 4 et 5 Janvier 1477.

Le 1er. Acte est dans le camp des Bourguignons, devant Nancy. Le 2e. dans la citadelle qui touche à la ville. Le 3e. dans la ville et devant l'étang St.-Jean.

Présenté à la Censure le 14 août 1813, et non approuvé.

Vu de nouveau à la Direction générale de la Police du royaume, conformément à la décision de Son Excellence, en date du 10 août.

Paris, le 11 août 1814. Le Secrétaire général. MASSON.

CHARLES LE TÉMÉRAIRE,

OU

LE SIÉGE DE NANCY,

DRAME HÉROÏQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente le lieu où est campée l'aîle droite de l'armée du duc de Bourgogne, devant Nancy. Au fond, à droite (1), *est un tertre couvert d'artillerie, et qui menace la route : tout le camp est défendu par un retranchement assez élevé. Au milieu, dans un ravin dont les bords sont escarpés, coule un ruisseau qui va tomber dans la Meurthe, au-dessus de Jarville* (2). *La terre, les arbres, les tentes, sont couverts de neige. La scène commence avec le crépuscule du matin. On voit, de distance en distance, des feux à demi-éteints, autour desquels sont couchés des soldats Bourguignons. Au lever du rideau, et sur une marche de nuit, on entend les patrouilles crier en dehors :* Qui vive ! *Et dont les voix se perdent dans l'éloignement. Une sentinelle se promène derrière la batterie qui est au fond.*

(1) Toutes les indications que l'on trouvera dans le cours de la pièce sont censées prises du parterre, c'est-à-dire relativement aux spectateurs.

(2) C'est en cet endroit qui servit de cimetière aux Bourguignons tués dans cette journée, au nombre de 10,000, que René II fit élever, dix-neuf ans après, une chapelle, nommée alors *la Chapelle des Bourguignons*, et depuis *Notre Dame de Bon Secours*, en mémoire du secours que le Duc conduisit par ce chemin vers sa bonne ville de Nancy.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARCELIN, JACQUES GALLIOT (1), Soldats Bourguignons.

(*A la lueur d'une lampe, on voit Jacques Galliot qui dort tout armé sur un lit de camp, dans une tente, à droite, au premier plan.*)

MARCELIN *est assis près du lit de camp sur un escabeau; il se réveille, s'approche de Jacques Galliot, et dit:*

Il dort!... Je vais profiter de son sommeil pour prier le bon Dieu; car je serais bien grondé, s'il me voyait. (*Il sort doucement de la tente, et vient se mettre à genoux dans le milieu de la scène.*) Mon Dieu! prends pitié du pauvre petit Marcelin! Rends-lui son cher papa et sa bonne maman Léontine.

JACQUES GALLIOT *se réveille, et dit d'une voix forte:*

Dors-tu, fils de Cifron?

MARCELIN, *à part.*

Je n'ose lui répondre.

JACQUES GALLIOT *étend le bras droit et cherche l'enfant.*

Où donc est-il? (*Il se lève et sort de la tente.*) Alerte, soldats, alerte! (*Tous les soldats se lèvent.*) Le fils de Cifron s'est échappé! Qu'on le cherche partout, et qu'on me le ramène mort ou vif.

MARCELIN.

Me voilà.

JACQUES GALLIOT.

Que faisais-tu hors de cette tente?

MARCELIN.

Je demandais à Dieu de me faire voir mon père.

---

(1) Les personnages sont placés au théâtre comme en tête de chaque scène.

JACQUES GALLIOT.

C'est impossible.

MARCELIN.

Où donc est-il, mon papa ?

JACQUES GALLIOT, *d'une voix sombre.*

Il dort!

MARCELIN.

Tu me trompes.

JACQUES GALLIOT.

Il dort ! te dis-je.

MARCELIN.

Tu me dis toujours cela.

JACQUES GALLIOT.

Rentre dans cette tente, et ne t'avise plus d'en sortir sans ma permission. (*Il pousse rudement Marcelin, qui va reprendre sa place auprès du lit de camp, et appuie sa tête sur ses petites mains, pour pleurer à son aise.*)

SCENE II.

HILAIRE, JACQUES GALLIOT, MARCELIN.

JACQUES GALLIOT, *à Hilaire, qui entre en tenant des papiers à la main.*

Hilaire! les patrouilles sont-elles rentrées ?

HILAIRE.

Oui, commandant.

JACQUES GALLIOT.

Ont-elles fait quelque prise?

HILAIRE.

Pas la moindre.

JACQUES GALLIOT.

Quelque découverte ?

HILAIRE.

Aucune. Elles ont cotoyé la Meurthe jusqu'à Tomblaine, puis sont remontées vers la porte Saint-Nicolas, en longeant les murs de la ville le plus près possible.

JACQUES GALLIOT.

Les rapports du centre et de l'aîle gauche sont-ils arrivés?

HILAIRE.

Les voici. (*Il lui remet des papiers.*) On les dit peu satisfaisans.

JACQUES GALLIOT.

Tant pis; voyons. *Il ouvre les paquets et lit.* (*Il fait jour.*) « Malhortie, gouverneur de Rozières, a enlevé un convoi (1).» Il n'en fait pas d'autres.

HILAIRE.

Il est vrai; cet intrépide partisan nous harcèle sans cesse. Avec sa petite garnison il nous fait plus de mal...

JACQUES GALLIOT *lit.*

» Le Sire de Vaudémont, sorti de Gondreville avec un déta-» chement, est venu tomber à l'improviste sur le village de » Laxou, vers neuf heures du soir, et a surpris deux cents » hommes, qu'il a emmenés prisonniers (2). » C'est ainsi que chaque jour notre armée s'affaiblit en détail.

HILAIRE.

Il n'appartient pas sans doute à un simple officier; dont l'unique devoir est l'obéissance, de juger la conduite de son prince. Cependant, lorsque je vois le peu de progrès que nous avons faits depuis soixante-treize jours que nous sommes devant Nancy; lorsque je compte les pertes nombreuses que nous avons essuyées, tant de la part des assiégés que de celle des commandans de Lunéville, Neufchâteau, Dompaire, Epinal et autres, je ne puis m'empêcher de considérer comme une imprudence la précipitation avec laquelle le duc de Bourgogne est venu investir cette capitale, avant de s'être emparé des places moins importantes qui l'avoisinent.

JACQUES GALLIOT.

Il a dû se flatter que la chûte de Nancy entraînerait nécessairement la conquête entière de la Lorraine.

---

(1) Historique.

(2) Historique.

HILAIRE.

Et il s'est trompé. Nous avons affaire à un peuple brave, dévoué de tout tems à ses princes, et commandé par des généraux habiles : nous le soumettrons difficilement.

JACQUES GALLIOT.

C'est ce que la suite prouvera.

HILAIRE.

Jusqu'à présent, du moins, les événemens justifient l'opinion sage que Philippe de Commines avait émise dans le conseil. Malheureusement elle n'a point prévalu.

JACQUES GALLIOT.

Il devrait y être habitué.

HILAIRE.

Et voilà comme l'amour propre des princes compromet souvent le bonheur des peuples. Dieu veuille que Charles n'ait point à s'en repentir !....

JACQUES GALLIOT, *qui a ouvert des paquets et a parcouru de l'œil ce qu'ils renferment.*

Voilà qui répond à toutes vos doléances, et prouve que nous avons pris le meilleur parti. (*Il lit d'un air joyeux*) : « La ville éprouve de plus en plus les horreurs de la famine : » la misère est à son comble. Ainsi, l'armée peut être assurée » de prendre incessamment son quartier d'hiver dans cette » importante cité. »

HILAIRE, *à part.*

Où elle ne trouvera plus que des ossemens et des cadavres. Belle conquête, vraiment !

JACQUES GALLIOT.

Je vais au quartier-général prendre les ordres de son Altesse. Hilaire, je vous recommande de veiller sur le fils de Cifron. Le Duc l'a commis à ma garde. Songez qu'en ne lui faisant point partager le supplice de son père, il n'a voulu que se conserver un moyen d'accélérer la reddition de la place.

HILAIRE.

Gérard Davilier n'est pas homme à céder à d'aussi faibles considérations.

JACQUES GALLIOT.

Le Duc espère que cet inflexible gouverneur pourra se laisser toucher par les larmes de sa fille.

HILAIRE.

D'après ce que l'on raconte du courage de Léontine, et d'après les preuves qu'elle nous en a données dans les quatre assauts que nous avons livrés à la ville, il est douteux qu'elle veuille obtenir son fils par une lâcheté.

JACQUES GALLIOT.

Charles n'ignore pas qu'il a dans cette femme intrépide une implacable ennemie ; il sait qu'elle soutient par son exemple et ses discours le courage des assiégés ; aussi a-t-il juré de la faire punir de la même mort et à la même place que son mari, si jamais elle tombe entre nos mains.

HILAIRE, *avec horreur.*

Une femme !... Ah ! sire Galliot, par grâce et pour l'honneur de notre Prince, ne dites ce projet à personne. Cela fait frémir.

JACQUES GALLIOT.

Je sais ce qu'il faut faire. Mais vous devriez, vous, modérer cette excessive sensibilité qui ne convient nullement à un soldat.

HILAIRE.

Je crois au contraire qu'elle ne peut que l'honorer, quand elle ne nuit point à son devoir.

JACQUES GALLIOT.

Quoi qu'il en soit, ne perdez pas de vue cet enfant.

HILAIRE.

Comptez sur ma vigilance. Sire Galliot, si par hasard vous rencontrez les bûcherons qui ont coutume de nous apporter du bois sec, veuillez les envoyer de ce côté ; ils ne sont pas venus depuis plusieurs jours, et nos provisions sont épuisées.

JACQUES GALLIOT.

Je m'en souviendrai.

HILAIRE, *continuant.*

Cependant elles nous sont plus nécessaires que jamais ; il a

tombé de la neige toute la nuit (1), et il fait un froid du diable.

(Jacques Galliot s'éloigne par la droite.)

SCÈNE III.

HILAIRE, MARCELIN, *dans la tente.*

HILAIRE *se rapproche de la tente, et regarde dans l'intérieur.*

Pauvre petit ! il pleure ! Cela me fait de la peine. Vraiment, je voudrais pouvoir le consoler ; mais je ne sais comment m'y prendre. Tout jeune qu'il est, il distingue très-bien les personnes qui s'intéressent à lui ; il voit que je suis touché de son sort, et cela m'embarrasse beaucoup. Chaque fois que nous sommes seuls il vient se mettre là... devant moi, (*Il s'assied sur une pierre auprès de la tente de Galliot.*) il fixe ses yeux pleins de larmes sur les miens, qui ne tardent pas à se mouiller aussi, car je ne comprends que trop ce langage éloquent ; mais je crains d'y répondre, et je détourne la vue. Insensiblement il s'approche, s'empare de ma main, la porte à ses lèvres, grimpe sur mes genoux, et cherche à m'entourer de ses bras caressans. Craignant de ne pas résister à mon émotion, je m'efforce de prendre une contenance sévère, je me retourne, et lui dis brusquement : « Que voulez-vous, « Marcelin ? »

MARCELIN, *frappé de ces derniers mots, qu'Hilaire a prononcés fort haut, écoute sans sortir de la tente.*

On m'appelle, je crois ?

HILAIRE.

Alors il me répond avec un accent qui pénètre mon âme et la déchire : « Bon ami ! dis-moi où est mon papa ? »

(1) Historique.

MARCELIN, *à part, dans la tente, et dans une attitude suppliante.*

Oui, bon ami. Dis-moi où est mon papa.

HILAIRE.

Que puis-je lui répondre? Irai-je désespérer cette faible créature, en lui racontant un attentat horrible aux lois de la guerre et au droit des gens? Lui dirai-je que mon prince s'est déshonoré par le supplice du brave et malheureux Cifron? Que ce digne serviteur de Réné, bravant tous les périls pour porter aux assiégés des nouvelles consolantes, a rencontré dans le camp de Charles une mort ignominieuse, la mort réservée aux malfaiteurs, qu'enfin il a péri par un infâme gibet? Non! non! à Dieu ne plaise que je lui fasse ces affreuses révélations! peut-être elles porteraient la mort dans le sein de cet enfant, et j'aurais à me reprocher d'avoir frappé une victime innocente. Ah! c'est bien assez de celles qui tombent dans les combats! Epargnons la faiblesse, l'enfance surtout.... Qu'elle soit sacrée pour nous. Malheur au guerrier dont le cœur est inaccessible à la pitié!

MARCELIN *sortant de la tente, et avec l'accent du désespoir.*

Oh! mon Dieu! mon Dieu! ils ont tué papa!

HILAIRE.

Qui t'a dit cela?

MARCELIN.

C'est toi.

HILAIRE, *embarrassé.*

Tu t'es trompé.

MARCELIN.

J'ai bien entendu. Ils ont tué papa! Oh! mon Dieu!

(*Il pleure.*)

HILAIRE.

Non, mon enfant, non, te dis-je; ne pleure pas: tu as mal compris; console-toi donc. La première fois que le duc de Bourgogne viendra dans cette partie du camp, je prierai le commandant Galliot de te présenter à Son Altesse, et tu lui demanderas de te renvoyer à Nancy.

MARCELIN.

Bien vrai ?

HILAIRE.

Je te le promets ; mais à condition que tu ne pleureras plus. (*On entend crier au dehors*) : Fagots ! fagots ! (*Hilaire va au fond.*) Tiens ! voici les bûcherons ; nous allumerons du feu, cela te fera du bien, car tu es tout transi. Essuie tes yeux, afin que l'on ne voie pas que tu as pleuré : on croirait que je te maltraite.

MARCELIN.

Au contraire ; tu es bien bon, toi. Si les autres te ressemblaient, je ne serais pas ici.

HILAIRE.

Il a raison. (*Il va au-devant des bûcherons pendant que Marcelin, assis dans la tente sur son petit siége, essuie ses yeux.*)

SCENE IV.

HILAIRE, Bûcherons, Soldats, LÉONTINE, MARCELIN.

HILAIRE.

A quoi songez-vous donc, bonnes gens, de nous laisser ainsi au dépourvu ? Savez-vous qu'il ne fait pas chaud ici ?

UN BUCHERON.

J' vous croyons sans peine, monsu l'officier ; c' n'est pas l' bois qui vous manque, vous en avez d' reste ; mais c' bois vart çà n' veut pas brûler, au lieu qu' nos bourrées s'allumont tout d' suite. Çà vous fait un joli feu clair qui vous ravigote, et vous aimez çà, pas vrai ?

HILAIRE.

Oui, cela fait plaisir.

UN BUCHERON.

Par exemple, la nuit passée, vous avez dû avoir moult

froid. Y semble que l' vent ait, par exprès, poussé la neige sur vot' camp : il en est tout couvert ; et par là bas, d'où que j' venons, y gn'y en a presque point.

LÉONTINE.

C'est vrai ; gn'y en a point du tout.

HILAIRE.

Allons, distribuez vos bourrées à nos soldats.

Les bûcherons et leurs femmes se débarrassent des fagots qu'ils portent sur le dos en forme de hottes, et les distribuent aux soldats qui se sont avancés. Hilaire veille à ce que la distribution soit égale. (*A Léontine.*) Vous, bonne femme, jettez la vôtre là bas, devant la tente du commandant.

LÉONTINE *vient devant la tente de Galliot, détache une des bretelles de sa bourrée qu'elle est près de jetter dans la tente, quand elle reconnaît son fils et s'écrie :*

Mon fils !...

MARCELIN *la reconnaît, se lève et s'élance vers sa mère.*

Ma....

LÉONTINE, *pour empêcher que ces deux cris ne soient entendus, a jetté la bourrée par terre avec le plus de bruit possible ; puis elle pose la main gauche sur la bouche de Marcelin.*

Tais-toi ! nous serions perdus. (*Cependant ce bruit a fixé l'attention des personnages qui sont en scène. Hilaire redescend avec vivacité.*

HILAIRE.

Qu'avez-vous donc, bonne femme ?

LÉONTINE ; *a eu le tems de se remettre ; elle prend un maintien commun, l'accent du village, et dit avec beaucoup d'émotion :*

Pardine ! monsu l'officier, vous êtes ben mal avisé, toujours ! Vous n' dites comm' ça d' jetter mon bois dans c'te tente, et vous n' me prévenez tant seul'ment pas qu'y gnia un enfant ; je n' m'attendions pas à l'trouver là, ben sûr. J'ons failli à l'écraser. Oh ! soyez tranquille, je n' l'y ons point fait d' mal ; mais çà nous a faite un si grand' peur à tous les deux, qu' j'ons

poussé un cri ensemble ; écoutez donc, c'est ben naturel ... C' pauvre enfant !... rien qu' d'y penser l' cœur me bat d'ein' force ! T' nez, v'nez voir plutôt, mon p'tit ami, si j' vous mens.

MARCELIN *vient mettre la main sur le cœur de sa mère, qui le presse tendrement avec les siennes.*

Oh ! je suis bien fâché de t'avoir fait peur.

LÉONTINE.

Ça n' sera rien, mon p'tit ami ; ça n' s'ra rien. Çà commence à s' passer ; j' me trouvons beaucoup mieux.

MARCELIN.

Embrasse-moi, cela te guérira tout-à-fait.

LÉONTINE.

Ben volontiers. (*Elle l'embrasse ; l'enfant lui passe ses bras autour du col, et la caresse.*) Il est aimable tout plein, c' petiot... Jugez donc queu dommage si... Ben sûr c' malheur là aurait été la cause d' ma mort.

HILAIRE.

De votre mort ; et pourquoi ?

LÉONTINE.

C'est p'têtre ben l' fieu d' queuq' général ; son père n'aurait pas manqué d' se venger sur moi...

HILAIRE.

Non, bonne femme, cet enfant n'appartient à personne ici. Je voudrais pour lui et pour nous qu'il n'y fût jamais venu. (*Il donne de l'argent à un bûcheron.*) Voilà ce qui vous revient à tous : tu feras le partage. Adieu. Ne soyez pas aussi long-tems désormais sans nous apporter cette petite provision que la rigueur du froid rend chaque jour plus nécessaire.

UN BUCHERON, *à Léontine.*

Allons, v'nez-vous, la mère ? (*Les bûcherons remercient, saluent et s'éloignent.*)

LÉONTINE.

Oui, oui... j'y allons. (*bas à Marcelin*) Déjà te quitter, quand depuis deux mois je gémis de ton absence !

HILAIRE, *revenant vers Léontine.*

Eh bien! vos camarades sont partis...

LÉONTINE, *s'assied sur la pierre qui est auprès de la tente.*

Monsu l'officier, si c'était un effet d' vot' bonté d' me parmettre d' me reposer un brin sur c'te piarre. C'te frayeur là, voyez-vous, ça m'a tout' saisie; et puis la fatigue... J' n'ons plus d'jambes du tout, quoi. Y m' s'rait voirement impossible d' regagner à présent not' chaumière.

MARCELIN.

Ne t'en va pas, je t'en prie. (*A Hilaire.*) Mon bon ami, tu veux bien qu'elle reste, n'est-ce pas?

HILAIRE.

Oui, pourvu que ce ne soit pas pour long-tems. Je voudrais, bonne femme, avoir quelque chose à vous offrir; mais il est trop matin, les distributions ne sont pas encore faites. (*On entend en dehors, à gauche, des voix confuses.*) Quel bruit! (*Il va dans le fond.*) D'où naît ce tumulte? (*On est censé lui répondre.*) Hein! un vieillard? On vient de l'arrêter sur la route de Saint-Nicolas... — Pourquoi l'a-t-on arrêté?

THIERRY, *en dehors, avec une voix cassée.*

C'est une injustice, mon Capitaine. Ordonnez que l'on me conduise devant vous.

HILAIRE.

Amenez ce bon homme; surtout ne le maltraitez pas.

SCÈNE V.

HILAIRE, THIERRY, LÉONTINE, MARCELIN, Soldats.

THIERRY; *il est déguisé en vieillard; il porte en sautoir, d'un côté, une vielle, et de l'autre un baril. Une gaîté franche est le caractère distinctif de ce rôle.*

Du moins, vous êtes un homme humain, vous, mon offi-

cier, un brave militaire ; vous voulez entendre les gens avant de les condamner ; mais ces honnêtes messieurs ne parlent que de tuer, de pendre, sans autre forme de procès. Savez-vous que ces manières là ne sont pas du tout polies? Que l'on me pende, à la bonne heure, je ne dis pas non ; mais dans une heure ou deux. Que diable !.... on laisse aux gens le tems de se reconnaître. C'est juste, n'est-il pas vrai, bonne femme ? (*Avec une intention bien particulière, et en regardant Léontine avec intétêt.*) On laisse aux gens le tems de se reconnaître. (*Il appuie sur le dernier mot.*)

(*Hilaire ordonne aux soldats qui ont amené Thierry de s'éloigner.*)

LÉONTINE, *à part, avec effroi.*

Que veut-il dire? serais-je reconnue?... Il me fait trembler !

HILAIRE.

Au fait, qui êtes-vous ?

THIERRY, *qui a remarqué l'inquiétude de Léontine.*

Oh ! n'ayez pas peur ! je suis un honnête homme. (*Il ouvre son vêtement du côté de Léontine, et lui montre furtivement une croix de Lorraine attachée sur son cœur. Ce mouvement très-vif, et fait de la main gauche, ne peut être vu que de Léontine.*

LÉONTINE, *rassurée, à part.*

Ah ! c'est un ami.

HILAIRE.

Je vous crois ; mais enfin qui vous amène ici ?

THIERRY.

Le désir de vous amuser et de faire mes petites affaires. Au reste, pour vous éviter la peine de me questionner ; je vais répondre de suite à toutes les demandes que vous ne manqueriez pas de m'adresser, selon l'usage. Mon vrai nom est Thierry.

LÉONTINE, *à part.*

Thierry !

THIERRY.

Mais partout on m'appelle père Hilarion, autrement dit le *Jovial*, et cela n'est pas étonnant. J'ai toujours eu pour devise *Gaîté sœur de Courage ;* comme vous voyez, j'ai vécu en

bonne compagnie. Aussi suis-je parvenu, sans m'en apercevoir, à l'âge fort avancé que j'ai aujourd'hui. Quelques circonstances qu'il est inutile de vous raconter, m'ont conduit à St.-Nicolas. Me trouvant aussi près de votre camp, j'ai eu la curiosité d'y pénétrer, dans la ferme persuasion que mes intérêts y trouveraient leur compte. Vous le voyez, j'en use franchement avec vous : je vous confesse tout ingénuement mon petit calcul. Je me suis donc mis en route dès le point du jour avec mon bagage, car ce sont là mes compagnons inséparables. (*Il montre sa vielle et son baril.*) L'un et l'autre dissipent la tristesse ; mais celui-ci a de plus l'avantage de détruire le dangereux effet des vapeurs du matin, et je vous offre d'en faire l'essai gratis.

HILAIRE.

Qu'y a-t-il dans ce baril ?

THIERRY.

De l'excellent kirchenwasser ; goutez-en, mon Capitaine.

HILAIRE.

Quant à moi, je vous remercie ; mais vous m'obligerez d'en donner un verre à cette pauvre paysanne. Cette liqueur bienfaisante lui rendra des forces.

THIERRY.

L'un n'empêche pas l'autre, mon Capitaine.

HILAIRE.

Allons, puisque tu le veux...

LÉONTINE.

Vous êt' moult bon, monsu l' Capitaine ; j' désirons ben pouvoir reconnaître quequ' jour tout c'te complaisance.

MARCELIN, *donnant à Thierry un verre qu'il est allé chercher dans la tente de Galliot.*

Tenez, Monsieur ; dans mon verre, ce sera plus bon.

THIERRY *s'approche de la tente, et pose son pied gauche sur la pierre qui sert de siége à Léontine, sous prétexte d'être plus commodément pour tirer la liqueur de son petit tonneau, mais en effet pour lui parler sans qu'on s'en aperçoive.*

(*Bas, et vivement.*) Vous êtes Léontine, la fille du gou-

verneur de Nancy. (*Haut, en lui présentant le verre plein.*) Tenez, bonne femme, buvez-moi çà, et vous m'en direz des nouvelles; c'est de la première qualité. (*Bas et vivement.*) J'ai mille choses à vous dire du plus grand intérêt. (*Haut, en se tournant du côté d'Hilaire.*) Elle le trouve bon. Cette pauvre chère femme!... Je suis bien sûr qu'elle n'en boit pas souvent du pareil.

LÉONTINE.

Voirement, c'est la première fois d' ma vie.

HILAIRE.

Eh bien! ne vous pressez pas.

THIERRY, *bas, et vivement.*

J'arrive de Zurich, et suis envoyé par le duc Réné pour annoncer aux habitans de sa bonne ville, qu'enfin les Cantons-Suisses lui ont accordé un secours de douze mille hommes.

LÉONTINE, *s'oubliant.*

Dieu! quelle heureuse...

THIERRY.

Rencontre. Oh! oui; il est fort heureux que je sois venu de ce côté-ci. (*Il rit.*)

HILAIRE.

J'étais sûr que cela lui ferait du bien.

THIERRY.

A la bonne heure; mais vous ne pouviez pas prévoir cet effet là... Non, Capitaine, vous ne pouviez pas le prévoir... Je ne m'en doutais pas moi-même...

HILAIRE, *à Léontine.*

Vous vous trouvez mieux, n'est-il pas vrai?

LÉONTINE.

Oh! gn'y a pas d' comparaison. (*Elle rend le verre à Thierry, et lui dit avec toute l'expression de la reconnaissance*) : En vous r'marciant pus d' cent fois; ça m'a fait un bien...

HILAIRE, *offrant de l'argent à Thierry.*

Tenez, mon ami, voilà pour vous.

THIERRY.

Comment faire pour vous rendre?... Je n'ai pas de monnaie

HILAIRE.

Gardez tout.

THIERRY.

Un écu d'or! vous n'y pensez pas, mon officier; c'est plus que ne vaut tout mon baril.

HILAIRE.

N'importe, prenez, et éloignez-vous.

LÉONTINE, *à part.*

Quel moyen employer pour le retenir?

SCÈNE VI.

THIERRY, HILAIRE, Bûcherons, LÉONTINE, MARCELIN.

HILAIRE, *aux bûcherons qui rentrent.*

Qui vous ramène ici, bonnes gens?

UN BUCHERON.

Pardon, excuse, mon officier, c'est qu' les sentinelles qui sont à l'aut' barrière, n' veulont pas nous laisser sortir du camp; y disont com' çà qu' leux consigne est changée et qu'y faut que j' restions ici jusqu'à tant et si long-tems qu' vous allicz leux y dire qu' je n' sommes pas des coquins, mon officier.

HILAIRE.

C'est juste, la surveillance est plus sévère que jamais. Il est défendu de laisser sortir du camp aucun étranger, s'il n'est accompagné par un officier qui en réponde.

UN BUCHERON.

Par ainsi donc, sans vous commander, seriez-vous t'y assez bon pour octroyer not' demande à c' te fin que j' puissions nous en retourner cheux nous? C'est qu' voyez-vous, v'là bentôt l'heure d' not' déjeûner et, sauf vot' respect, l'estomac commence à jaser.

HILAIRE.

Volontiers, mes enfans; venez avec moi, je vais vous faire sortir. Combien êtes-vous?

UN BUCHERON.

J' sommes quatorze, en comptant c'telle-là.

(*Il désigne Léontine.*)

LÉONTINE, *se lève et dit avec douleur :*

Allons, partons.

THIERRY.

Pardine, monsieur l'officier, il me vient une bonne pensée. Ces braves gens sont tous attardés ; la faim les galoppe ; tout ce qui est là dedans vous appartient puisque vous l'avez payé ; permettez que je leur donne la monnaie de votre pièce. Ce petit réconfort viendra bien à propos, pas vrai ? (*il rit.*) Qui ne dit rien, consent. Allons, je verse, boira qui pourra ; mais vous m'avez l'air de lurons, le baril sera bientôt vide. Goûtez-moi ça, et convenez que vous n'avez jamais rien bu de meilleur. Ah! ah ! ah ! *(Les bûcherons s'approchent et boivent.*)

HILAIRE.

Pendant que vous prendrez ce petit à compte, je vais ordonner aux sentinelles de la barrière voisine, de vous laisser passer.

THIERRY.

Allez, allez, mon officier. Nous mettrons à profit le tems de votre absence.

(Hilaire sort par la droite, et emmène Marcelin.)

SCENE VII.

THIERRY, LÉONTINE, Bûcherons.

THIERRY.

Ma foi, camarades, je vous livre le baril, tenez, asseyez-vous et buvez à même. Cela me fatigue de vous verser, et puis vous en boirez davantage. Ne vous gênez pas, c'est le capitaine qui régale. (*Il rit. Le baril passe à la ronde, les bûcherons et leurs femmes sont groupés au fond et ne s'occupent plus de*

Thierry, ni de Léontine qui redescendent et se parlent à demi voix avec tout l'intérêt et l'émotion que comporte cette situation.) Comment et pourquoi vous trouvé-je ici sous ce déguisement ?

LÉONTINE.

Charles s'est rendu tellement redoutable par ses cruautés, que personne n'ose plus sortir de la ville.

THIERRY.

Je le sais.

LÉONTINE.

Cependant la détressse est à son comble.

THIERRY.

Hélas!

LÉONTINE.

Il fallait que quelqu'un se dévouât pour aller mettre sous les yeux de Réné la déplorable situation de sa capitale.

THIERRY.

Eh bien?

LÉONTINE.

Je me suis offerte.

THIERRY.

Et l'on vous a laissé partir?

LÉONTINE.

Oui, comme une victime qui marche vers une mort assurée. Le ciel a déjà récompensé mon courage, en me faisant retrouver mon fils.

THIERRY.

Je ne vous comprends pas. Depuis plus de trois semaines le brave Cifron, votre mari, a quitté Zurich pour venir de la part de Réné annoncer aux habitans de Nancy...

LÉONTINE.

Le malheureux n'est plus.

THIERRY.

O ciel!

LÉONTINE.

Parti vers minuit de l'abbaye de Clairlieu, il était parvenu au bord du fossé, derrière l'arsenal. Quant il fut à portée de se faire entendre de la sentinelle du rempart, il cria : Vive Lor-

raine ! Les Bourguignons réveillés à ce bruit, accoururent et firent feu de tous côtés. On tendit à Cifron une échelle et des cordes. Il était sauvé lorsque son fils, que j'avais desiré revoir et qu'il ramenait avec lui, effrayé par les coups d'arquebuse, se laissa tomber. Le malheureux père retourne sur ses pas pour le chercher, mais il est bientôt enveloppé par les Bourguignons qui le traînent comme un vil criminel dans la tente de leur Prince. Incapable de feindre, il déclare avec franchise le motif de son voyage ; mais Charles, transporté de colère, ordonne à l'instant le supplice de mon époux.

THIERRY.

Est-il possible ?

LÉONTINE.

Oui. Au mépris des lois sacrées de la guerre, ce tigre altéré de sang, le livre au bourreau et le lendemain.... O jour d'horreur !... le premier objet qui frappe nos regards est le corps de l'infortuné Cifron attaché à l'arbre le plus élevé de la fontaine Saint-Thiébault. (1)

THIERRY.

O comble de barbarie !

SCÈNE VIII.

THIERRY, HILAIRE, MARCELIN, LEONTINE, Bûcherons.

HILAIRE.

C'est arrangé, vous pouvez partir.

THIERRY.

Cela suffit, mon officier.

(1) Ces détails sont historiques.

SCÈNE IX.

THIERRY, JACQUES GALLIOT, HILAIRE, LEONTINE, MARCELIN, Bûcherons.

JACQUES GALLIOT, *entrant par l'éminence.*

Que font ici tous ces gens ? que demandent-ils ?

HILAIRE.

Ce sont les bûcherons qui viennent ordinairement...

JACQUES GALLIOT.

Qu'on les renvoie. *(à Hilaire seul)* Je n'ai pas trouvé le Duc à la Commanderie de St.-Jean, il était allé faire une reconnaissance; mais on m'a dit de sa part qu'il se proposait de revenir par ce quartier et d'y tenir un conseil de guerre. Faites tout disposer en conséquence. Je vais à sa rencontre.

(Il sort par la gauche. Hilaire indique aux paysans le chemin qu'ils doivent prendre et les conduit. Il disparaît un moment.)

SCENE X.

THIERRY, LEONTINE, MARCELIN.

THIERRY, *apportant son baril, son bâton et sa vielle à Léontine qui fait mine de suivre les Bûcherons.*

Certainement, allons nous en bien vîte... le Duc va venir... Bonne femme, voudriez-vous m'aider à arranger tout cela ?

LÉONTINE

Volontiers. (*bas à Thierry.*) Dussé-je trouver la mort ici, je ne partirai pas sans mon fils.

THIERRY, *de même.*

Sans doute, il faut l'enlever et rentrer avec lui dans la ville. Moi, je retournerai vers notre Prince.

LÉONTINE.

Ainsi nous aurons rempli chacun le but de notre voyage. Mais avant tout il serait important de savoir ce qui sera résolu dans ce conseil de guerre, nous aviserons ensuite au moyen de nous échapper.

THIERRY.

Y pensez-vous, madame !

LÉONTINE.

Cachée là (*elle montre une tente à gauche.*) je puis tout entendre.

THIERRY.

Mais le danger...

LÉONTINE.

Dieu connait la justice de ma cause. Ne vous éloignez pas trop, tâchez de me rejoindre à l'issue du conseil. Veillez sur mon fils. (*à Marcelin*) Va, mon ami, confie-toi sans crainte à ce brave homme. (*Elle entre dans une tente à gauche, dont l'ouverture est comme celle de Galliot en face du public.*)

THIERRY.

Personne ne me voit, si je pouvais... (*Il essaye de cacher Marcelin sous son vêtement qui est très-long et très-ample, mais en voyant rentrer Hilaire, il change d'intention et se contente de tenir l'enfant par la main. Pendant cette scène toute mystérieuse, on bat aux champs dans le lointain.*)

SCENE XI.

LEONTINE, MARCELIN, THIERRY, HILAIRE.

HILAIRE.

Où donc conduisez-vous cet enfant ?

THIERRY, *sans se déconcerter.*

J'allais vous le mener pour ne pas le laisser seul.

HILAIRE.

Merci, ne prenez pas tant de peine. (*il prend la main de*

Marcelin.) Eloignez-vous. Jacques Galliot s'avance, il trouverait mauvais que vous fussiez encore ici.

THIERRY.

Pardon, je vais vous paraître bien curieux; quel est ce seigneur qui accompagne Sire Galliot?

HILAIRE.

C'est Philippe de Commines.

THIERRY.

Il a l'air d'un honnête homme.

HILAIRE.

Il fait mieux encore, car il l'est en effet.

LÉONTINE, *à part.*

Mon dieu, que vont-ils faire de mon fils?

(*Hilaire et Thierry sortent par la droite. Avant de s'éloigner, Thierry tâche de saisir un moment pour rassurer Léontine par un geste.*)

SCÈNE XII.

LEONTINE, PHILIPPE DE COMMINES, JACQUES GALLIOT, Soldats.

JACQUES GALLIOT, *du haut de l'éminence.*

Soldats, visitez ces tentes, et que sous peine de mort personne ne puisse approcher du conseil.

(*Il retourne au-devant du Prince.*)

LÉONTINE, *à part.*

C'est fait de moi. (*Des soldats, l'arme haute, descendent le long des tentes à droite et à gauche, en regardant l'intérieur de chacune.*)

PHILIPPE DE COMMINES.

Sous peine de mort! . . . Toujours la menace à la bouche. Quel homme! (*Il descend près de la tente où est Léontine, ôte le manteau dont il est enveloppé et le jette négligemment au bord de cette tente. Léontine le prend, s'en couvre entiè-*

rement et se blottit dans un coin, de manière à n'être pas remarquée du soldat qui fait la visite.) Ah! les guerres seraient bien moins sanglantes, moins acharnées, si ceux qui en sont les instrumens, pensaient que les actes de cruautés auxquels ils se livrent, peuvent être exercés un jour sur les objets de leur affection.

SCENE XIII.

LEONTINE, PHILIPPE DE COMMINES, CHARLES, JACQUES GALLIOT, Officiers et Soldats Bourguignons (1).

(*Charles, suivi de ses principaux officiers entre par la gauche, et passe ses troupes en revue. Il ordonne que l'on apporte sept tambours, qu'il fait placer en cercle, et vient s'asseoir sur le tambour du milieu, derrière le quel on plante la banniere Ducale. Philippe de Commines est à la droite du Prince avec deux autres chefs, Jacques Galliot et deux officiers supérieurs occupent la gauche.*)

CHARLES.

Vous avez vu par les rapports qui nous sont parvenus ce matin, combien nos pertes se multiplient. Ces pertes m'affligent surtout, en ce qu'elles jettent le découragement dans mon armée doublement fatiguée par l'âpreté de la saison et la longueur du siège. D'un autre côté un écrit de mon ambassadeur auprès des cantons Suisses me confirme la nouvelle que Cifron venait porter aux assiégés. Il est certain que le duc de Lorraine a obtenu de la diète de Zurich un secours de douze mille hommes, à la tête desquels il marche vers sa capitale.

(1) Les Bourguignons portent une croix de St-André sur la cuirasse. Les Lorrains se distinguent par l'écharpe blanche et une croix de Lorraine.

Quoique je redoute peu les efforts d'un jeune homme sans expérience, cependant tous ces motifs réunis me semblent nécessiter un parti vigoureux. En restant dans l'inaction, nous aurons à soutenir tout à-la-fois le choc de cette armée auxiliaire et celui des assiégés qui ne manqueront pas de seconder l'attaque de leurs alliés par de fréquentes sorties. Notre intérêt exige donc que nous fassions les dispositions les plus promptes pour soumettre, dès aujourd'hui, cette orgueilleuse cité devant laquelle nous sommes arrêtés depuis deux mois et demi. C'est sur cette opinion que je daigne appeler les lumières de mon conseil.

JACQUES GALLIOT.

Grand Prince, nous ne pouvons qu'applaudir à tout ce qui émane de votre profonde sagesse. Ordonnez un assaut et nous y marchons tous. Il sera le dernier, j'ose vous en répondre. Mais plus de ces ménagemens commandés, dit-on, par la prudence et l'humanité, et qui trop long-tems ont compromis l'honneur de vos armes.

PHILIPPE DE COMMINES.

Ah ! quel fléau pour les grands que ces hommes toujours prêts à flatter leurs passions ! quel malheur pour les peuples, quand les princes se livrent à ces ennemis de leur gloire ! toutes les calamités qui affligent les nations sont passagères ; des tems plus heureux ramènent la paix et l'abondance ; la flatterie seule plus cruelle, plus dangereuse que la peste et la guerre fait chaque jour de nouveaux ravages. Il n'est point de terme aux maux qu'elle enfante, lorsque le chef de l'état s'est laissé séduire par ses charmes trompeurs. Prince, permettez à celui que vous honorez du titre d'ami, de vous faire entendre la voix de la vérité. C'est elle seule qui doit éclairer votre esprit, diriger votre cœur ; elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, inspire des pensées et des actions magnanimes, elle seule enfin forme des hommes véritablement grands, et des sages dignes de porter ce nom.

LÉONTINE, *à part.*

Vertueux Commines, la postérité te le décernera.

CHARLES.

Philippe de Commines m'a donné tant de preuves de son attachement, je l'ai employé avec tant de succès dans des négociations difficiles, que je dois desirer de le voir applaudir à tout ce que j'entreprends. Qu'il parle donc. En faveur de son zèle qui m'est bien connu, j'excuserai la hardiesse de ses expressions. D'ailleurs il m'a dès long-tems habitué à la franchise et à l'austérité de son langage.

PHILIPPE DE COMMINES.

Charles, on vous trompe, en vous promettant la réduction de Nancy : vous n'y entrerez que quand la famine et la peste auront dévoré jusqu'au dernier de ses habitans. En effet, il n'est point d'alternative pour ces hommes courageux. Comment avez-vous agi envers l'intrépide garnison de Briey, quand cette ville vous eut ouvert ses portes? au lieu d'admirer l'incroyable bravoure avec laquelle quatre-vingts hommes s'étaient défendus contre votre armée, vous fites dresser sur les avenues quatre-vingts potences, et ces nobles victimes expièrent par un supplice infâme l'honneur de vous avoir résisté (1). Gérard Daviller qui commandait alors à Briey est aujourd'hui gouverneur de Nancy (2), croyez-vous que cet acte de férocité puisse être jamais effacé de sa mémoire? S'il avait pu l'oublier ou l'excuser, l'attentat inouï que vous venez de commettre récemment sur la personne de son gendre, de l'infortuné Cifron, ne suffirait-il pas pour anéantir toute espérance de paix? Jamais les gentilshommes Lorrains, si délicats sur le point d'honneur, ne vous pardonneront un outrage dont l'ignominie rejaillit sur toute la noblesse de ce pays. Je l'ai prédit et je le répète, Seigneur, cette action barbare sera la source de vos malheurs et peut-être de votre

(1) Historique.
(2) Historique.

perte (1). La prospérité d'un prince doit s'arrêter là où son injustice commence.

CHARLES.

Ce ne sont pas des réflexions sur le passé, mais des conseils sur le présent que je vous demande.

PHILIPPE DE COMMINES.

Eh bien, Seigneur, je pense qu'il faut lever le siége.

CHARLES.

Quoi ! lorsque la fortune semble m'amener à la fois tous mes ennemis pour ne faire qu'un seul exemple de leur audace et de ma vengeance, lorsque les Suisses, fiers de quelques succès que le hasard leur a procuré sur moi, viennent d'eux mêmes au-devant de mes coups; lorsqu'ils sortent de leurs montagnes sous la conduite d'un enfant qui s'efforce à devenir capitaine et semble compter pour rien sa défaite pourvu qu'il ait eu l'honneur d'exciter deux fois la colère du duc de Bourgogne, vous me proposez de fuir (2) ?

PHILIPPE DE COMMINES.

Ce ne sera pas fuir que de vous retirer pour un moment. Les villes de Metz et de Toul vous ouvriront leurs portes, et vous aurez dans leurs murs un asyle assuré; il est de la prudence d'un grand général tel que vous, de ne point hasarder la réputation de ses armes. Rappelez-vous les défaites de Granson et de Morat, vous ne les devez qu'à cette fougueuse impétuosité qui ne vous a pas permis de suivre les conseils de l'amitié.

CHARLES.

Faux raisonnemens d'une tête froide et d'un cœur pusillanime. A vous entendre, Commines, on vous croirait le premier ennemi de ma gloire. J'ai fait pâlir l'étoile de Louis XI dans la guerre du bien public, j'ai réprimé les Gantois, foudroyé Liège, dévasté la Picardie, assiégé Rouen, fait trembler

(1) C'était en effet l'opinion de Philippe de Commines. Voyez la Préface.

(2) Propres paroles du duc de Bourgogne, extraites d'un manuscrit du temps.

Paris; l'Angleterre recherche mon alliance, l'Allemagne redoute mes armes, je tiens l'Europe en échec, et je craindrais de me mesurer avec un novice dans l'art de la guerre!

PHILIPPE DE COMMINES.

On ne s'illustre que trop par des crimes heureux. Des flatteurs, il est vrai, vous ont surnommé le *Hardi*, le *Téméraire*, le *Terrible*, mais ces titres pompeux n'en imposeront point à la postérité. Tant que les Rois peuvent nuire, on les craint, on les flatte, on affecte de les aimer. Ouvrez les pages de l'histoire, et vous verrez que sous les règnes célèbres par des forfaits, l'amour et le respect sont toujours sur le bord des lèvres, quand le mépris et la haine reposent au fond du cœur. Dieux tant qu'il vivent, hommes après leur mort, les Rois sont jugés par leurs contemporains avec d'autant plus de sévérité, que la contrainte a été plus forte et les hommages plus exagérés. Le respect, les considérations font place alors à l'examen terrible. Tout est détruit; le Roi disparaît, l'homme reste et la vérité parle.

CHARLES.

Je ne la redoute point.

PHILIPPE DE COMMINES.

Ah! Charles, mon prince, montre-toi digne d'entendre ce langage inspiré par le cœur d'un ami. Conduis-toi de manière à ne point redouter le jugement de l'équitable postérité. Dieu n'a mis le glaive en tes mains que pour la sûreté de tes états, et non pour le malheur de tes voisins. Cherche à désarmer tes ennemis, plutôt qu'à les vaincre. La guerre est quelquefois nécessaire pour repousser d'injustes prétentions, c'est alors seulement qu'un prince sage peut et doit l'entreprendre; mais il doit, en général, la regarder comme le plus grand fleau qui puisse affliger son empire. Hélas! dans la guerre la plus juste, les victoires même traînent après elles autant de calamités pour un état que les plus sanglantes défaites. Efforce-toi donc de rendre ton règne immortel par la félicité de tes sujets, plutôt que par le nombre de tes injustes conquêtes. Le tems a bientôt effacé ces inscriptions fastueuses gravées sur le marbre et

l'airain. Ce qui est écrit dans les cœurs est ineffaçable. Un bon roi ne périt jamais.

CHARLES.

C'est assez, je ne prends plus conseil que de mon ressentiment. Je vais faire sommer le gouverneur de Nancy de se rendre à discrétion ; s'il refuse, mon premier acte d'hostilité sera de faire jetter par dessus les remparts la tête de son petit-fils. Où est-il cet enfant ? qu'on l'amène devant moi.

(*Jacques Galliot se lève et va chercher l'enfant.*)

LÉONTINE, *à part.*

O mon Dieu !

SCÈNE XIV.

LÉONTINE, PHILIPPE DE COMMINES, CHARLES, MARCELIN, JACQUES GALLIOT, HILAIRE.

JACQUES GALLIOT, *rentre en tenant Marcelin par la main et le place dans l'enceinte du conseil.*

Le voilà, Seigneur.

CHARLES.

Misérable rejeton d'une famille que je déteste, si je n'écoutait que ma haine.... (*il se lève.*)

PHILIPPE DE COMMINES.

Qu'allez-vous faire ? (*par un mouvement aussi prompt que la pensée, il prend l'enfant par le bras et pour l'éloigner du duc de Bourgogne, le jete, pour ainsi dire, dans la tente où est Léontine.*)

LÉONTINE, *se précipite sur son fils, le presse contre son cœur, l'embrasse à plusieurs reprises et avec tout le délire d'une mère passionnée, et dit d'une manière à n'être pas entendue.*)

Qu'il vienne le frapper maintenant !

CHARLES, *à Philippe de Commines.*

Cet enfant vous inspire un intérêt bien vif.

PHILIPPE DE COMMINES.

Vous vous trompez, Seigneur. Ce n'est pas lui, mais votre gloire qui m'intéresse.

CHARLES.

Jacques Galliot, vous irez en parlementaire vers l'orgueilleux Daviller. J'ai des instructions secrètes à vous donner. Suivez-moi. Nous retournerons à St.-Jean, en suivant la lisière du camp. Je veux ordonner et faire exécuter de suite toutes les dispositions qui peuvent ajouter à notre défense. (*il monte sur l'éminence, examine la batterie et le petit pont qui sert à passer le ruisseau.*)

JACQUES GALLIOT, *à Hilaire.*

Placez cet enfant dans ma tente, et défendez lui d'en sortir pendant mon absence.

HILAIRE.

Marcelin!

LÉONTINE, *à voix basse.*

Va, ne crains rien, celui-là n'est pas méchant.

MARCELIN.

Me voilà. (*il prend la main d'Hilaire qui le conduit dans la tente de Galliot, et lui recommande, tout bas, de ne pas s'éloigner. Il mêle à cette injonction de légères caresses que Marcelin lui rend.*

CHARLES.

Hilaire !

HILAIRE.

Plaît-il, Monseigneur?

CHARLES.

Prenez avec vous quelques ouvriers. (*il s'éloigne par la droite en indiquant du geste à ceux qui le suivent, et particulièrement à Hilaire, les dispositions qu'il conçoit pour fortifier le camp. On a enlevé, aussitôt après le conseil, les sièges et la bannière Ducale. Tout le monde sort à la suite de Charles par le sentier qui est sur l'éminence.*)

SCENE XV.

LÉONTINE, THIERRY, MARCELIN.

THIERRY (*entre lentement par le bas en affectant la marche pesante d'un vieillard. Quand il s'est bien assuré que l'on ne peut le voir, il accourt vers la tente où est Léontine.*) Vite, madame; assurons-nous des moyens d'enlever votre fils. Ils sont occupés ailleurs. Venez. (*Léontine passe dans la tente de Galliot. Thierry y entre également.*) Vous allez voir ce que j'ai imaginé. (*il détache les liens du fagot que Léontine a jeté devant la tente et entoure Marcelin de branches qu'il serre fortement, de manière qu'il est impossible de voir l'enfant.*) Aidez-moi, Madame. Chargée de ce précieux fardeau, vous vous échapperez par le petit pont qui est là en face, sur le ruisseau. J'ai parcouru toute cette partie du camp, c'est le seul passage qui vous reste. Ne perdons pas un moment, vous pour rentrer à Nancy et annoncer la prochaine arrivée de notre Prince, et moi pour aller au-devant de lui et presser sa marche. (*ils sont à genoux autour de Marcelin et l'arrangent avec toute la promptitude possible.*

SCENE XVI.

HILAIRE, Soldats Bourguignons, THIERRY, MARCELIN, LÉONTINE.

HILAIRE, *rentrant par la droite de l'éminence, avec des soldats qui portent des outils.*

Coupez ce pont; le Duc ordonne que tous les passages soient détruits.

THIERRY et LÉONTINE, *comme frappés de la foudre.*

O ciel! (*Ce groupe resté dans la tente ne peut être vu d'Hilaire, ni de ceux qui l'accompagnent. On coupe le*

pont. Il reste d'un bord à l'autre une distance de six à sept pieds.)

HILAIRE, *aux ouvriers.*

Maintenant je vais vous conduire à l'endroit où le duc de Bourgogne juge à propos de placer une batterie dont le feu pourra bien arrêter l'armée ennemie. C'est ici près, sur la route de St.-Nicolas. (*Il descend de l'éminence et s'éloigne par la gauche avec ses ouvriers, en suivant le cours du ruisseau.*)

SCENE XVII.

THIERRY, LÉONTINE, MARCELIN.

THIERRY.

Je conçois encore la possibilité de votre fuite. (*il regarde en dehors de la tente.*) Chargez-vous de votre fils. (*il aide Léontine à passer les bretelles de son fagot.*) Attendez ! la sentinelle qui garde cette batterie a un long espace à parcourir. Nous pourrons, avant qu'elle revienne....

LÉONTINE.

O providence !... c'est à toi de nous sauver.

(*Thierry emmène vivement Léontine au fond, et l'aide à monter sur l'éminence. Parvenu au bord du ravin, il descend dans le ruisseau, et pose sur sa tête une planche qu'il a arrachée d'une palissade; mais qui se trouve trop courte pour être appuyée sur l'autre bord, par ce moyen il ne reste plus à franchir qu'un intervalle de deux pieds. Léontine traverse ce pont fragile, et s'esquive derrière le retranchement. Thierry remonte en s'aidant des broussailles, et s'échappe comme Léontine.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le théâtre représente la citadelle et la porte de la Craffe (1) *vues intérieurement. A droite, au second plan, la maison du gouverneur à l'angle de la rue Bazin* (2); *la porte de cette maison est sur un pan coupé qui fait face au public. A gauche, au premier plan, la fontaine de Sorrette* (3), *au coin de la rue du Grand-Bourget* (4). *L'intervalle qui existe à droite et à gauche depuis la porte jusqu'au deuxième plan, est occupé par des remparts praticables et crénelés, par-dessus lesquels on aperçoit les bastions qui défendent la première ligne des fortifications.*

SCENE PREMIERE.

Habitans de la ville, HÉLÈNE.

(*Au lever du rideau, on voit des vieillards, des femmes et des enfans groupés devant la maison du Gouverneur, et les mains élevées de ce côté.*)

HÉLÈNE, *sortant de la maison.*

Hélas ! mes amis, M. le gouverneur ne peut vous entendre. En ce moment il parcourt la ville, et s'efforce d'adoucir la misère des habitans par tous les moyens qui sont en son pouvoir. Croyez bien qu'il souffre plus que vous de l'horrible situation à laquelle nous sommes réduits. N'a-t-il pas perdu lui-même

(1) Maintenant *la porte Notre-Dame.*
(2) Aujourd'hui *la rue de l'Opéra.*
(3) Cette fontaine est maintenant à l'angle opposé.
(4) Aujourd'hui dite *du Haut-Bourgeois.*

tous les objets de son affection ? Il ne lui restait qu'une fille unique, sa bien-aimée Léontine : elle s'est dévouée pour le salut de tous, il n'a pu s'empêcher d'accomplir cette généreuse résolution. Tenez, partagez ceci entre vous. (*Elle leur donne quelques alimens.*) Puis retournez dans vos tristes demeures et reposez-vous sur la tendre sollicitude de celui que nous devons tous regarder comme un père.

(*Les habitans s'éloignent lentement par la gauche, après avoir distribué entr'eux ce que leur a donné Hélène.*)

SCENE II.

HÉLÈNE, puis GÉRARD DAVILLER.

HÉLÈNE, *regardant ces infortunés avec un air de compassion.*

Quel cœur ne serait déchiré par ces scènes douloureuses ?... ô déplorable aveuglement des hommes !.... voilà donc à quoi l'orgueil d'un seul peut réduire ses semblables !..... (*Gérard Daviller, venant de la rue Bazin, va rentrer chez lui ; absorbé par sa douleur, il ne voit point Hélène.*) O ! mon cher maître ! combien je vous félicite de ne vous être pas trouvé ici ! Je viens d'avoir sous les yeux un tableau...

GÉRARD DAVILLER.

Moins affreux sans doute que celui qui s'est offert à mes regards. Ah ! bonne Hélène ! mon courage est anéanti ; mon ame est affaissée sous le poids de nos misères. Le mal va toujours croissant, et il n'est plus possible de prévoir où il s'arrêtera. Quelques jours encore et cette ville deviendra la proie d'un vainqueur inhumain. Mais quelle horrible victoire ! en pénétrant dans ces remparts déserts, un silence effrayant lui apprendra qu'il ne reste plus personne pour les défendre ; son œil épouvanté n'y découvrira que les ravages de la mort ; pas

une créature vivante n'ornera son triomphe. Tout aura péri. La guerre, la famine et la peste semblent s'être partagé notre malheureuse patrie. J'ai visité les magasins, ils sont totalement épuisés. Pas la moindre ressource : demain les alimens nous manqueront tout-à-fait.

HÉLÈNE.

Qu'allons-nous devenir ?

GÉRARD DAVILLER.

Ah ! puissent les malédictions de tant d'infortunés frapper à-la-fois le conquérant farouche, seul auteur de nos désastres !

(*On entend sonner la trompette en dehors ; tous deux écoutent. On sonne une seconde fois. Gérard Daviller et Hélène vont vers la porte de la ville.*)

SCENE III.

GÉRARD DAVILLER, Un Soldat, HÉLÈNE.

GÉRARD DAVILLER, *au soldat qui entre par le fond.*

Que m'annonce ce bruit ?

LE SOLDAT.

M. le gouverneur, un parlementaire envoyé par le duc de Bourgogne, se présente à la première porte, et demande à être conduit vers vous.

GÉRARD DAVILLER.

Qu'on l'introduise avec les précautions d'usage. (*le soldat sort*) Sans doute il vient m'offrir des conditions que l'honneur ne me permettra point d'accepter ; mais je ne veux pas que l'on puisse me reprocher d'avoir négligé une seule occasion de sauver, s'il est possible, le peu d'habitans qui reste dans cette triste cité.

SCENE IV.

JACQUES GALLIOT, GÉRARD DAVILLER, HÉLÈNE, Soldats de la garnison, Habitans.

(Jacques Galliot vêtu en simple soldat, la visière baissée et les yeux bandés, paraît accompagné d'un détachement qui garnit le fond ; quelques habitans viennent à droite et à gauche.)

GÉRARD DAVILLER.

Parlez ; nous sommes prêts à vous entendre.

JACQUES GALLIOT.

Charles-le-hardi mon maître, ce valeureux guerrier que nul obstacle n'avait arrêté jusqu'ici dans le cours de ses conquêtes, vous annonce, par ma voix, que votre opiniâtreté a lassé sa patience. Si vous ne lui ouvrez à l'instant les portes de votre ville, vous avez tout à redouter de sa juste colère. Laissez-vous donc éclairer sur le danger qui vous menace. Livrez-vous à sa discrétion : à ce prix, il veut bien vous accorder la vie.

GÉRARD DAVILLER.

Nous remettre à la discrétion du duc de Bourgogne !..... Il faudrait pour nous y déterminer que nous eussions affaire à un ennemi plus généreux.

JACQUES GALLIOT.

L'intérêt de Charles vous répond de sa clémence. Il veut faire de la Lorraine le centre de ses vastes états, dont Nancy deviendra la capitale. Il l'agrandira jusqu'au de-là de Tomblaine, de manière à faire couler la Meurthe dans ses murs, et l'embellira de palais magnifiques. La Flandre, le Hainaut, la Bourgogne, le Luxembourg y tiendront leurs assises ; en un mot, il ne négligera rien pour faire oublier à ses nouveaux sujets leurs anciens souverains.

GÉRARD DAVILLER.

Quel fonds peut-on établir sur une amitié sans probité?

que doit attendre d'un prince cauteleux et farouche, qui s'est montré si souvent infidèle à ses promesses? Le grand exemple de perfidie qu'il a étalé aux yeux de l'Europe, en livrant le connétable de Saint-Pol à Louis XI, pour détourner celui-ci de l'alliance du duc de Lorraine ; les massacres de Liége, de Granson, de Briey, et tant d'autres, doivent m'inspirer une juste défiance. Mes compagnons et moi sommes résolus à nous ensevelir sous les ruines de ces remparts, plutôt que d'y laisser pénétrer un guerrier sans foi, qui nous ferait payer d'autant plus cher notre imprudente incrédulité, qu'il a éprouvé plus de résistance.

JACQUES GALLIOT, *à demi-voix.*

Vous connaissez mal le duc de Bourgogne ; du moins il est plus équitable à votre égard. Bien pénétré de votre mérite et de vos vertus, il vous offre, par mon organe, un commandement dans son armée et une place dans son conseil.

GÉRARD DAVILLER.

Je croyais lui avoir prouvé que je suis incapable d'une bassesse.

JACQUES GALLIOT.

Songez aux conséquences funestes d'un refus. Si vous tombez entre ses mains, il vous réserve une mort ignominieuse.

GÉRARD DAVILLER.

Je la préfère à une vie infâme.

JACQUES GALLIOT.

Il est des bornes où doit s'arrêter la foi jurée au souverain.

GÉRARD DAVILLER.

Je n'en connais pas. S'il en existe, je ne les place qu'au de-là du tombeau.

JACQUES GALLIOT.

Quel sera le prix de ce zèle exagéré?

GÉRARD DAVILLER.

L'honneur d'avoir justifié la confiance de mon maître.

JACQUES GALLIOT.

Que peut faire pour vous un prince sans états et réduit à mendier des secours étrangers?

GÉRARD DAVILLER.

C'est parce que mon ambition n'en attend aucune récompense que je suis plus fier de le servir.

JACQUES GALLIOT.

Nous comptons dans notre armée plus de trente mille combattans. Que pouvez-vous opposer à un ennemi si supérieur en nombre?

GÉRARD DAVILLER.

La supériorité du courage et mon devoir qui me prescrit de demeurer fidèle à un prince malheureux.

JACQUES GALLIOT.

N'avez-vous pas fait tout ce que l'on peut attendre d'un sujet dévoué?

GÉRARD DAVILLER.

Non, puisque je ne suis pas mort au poste qu'il m'a confié.

JACQUES GALLIOT

Redoutez l'assaut qui se prépare; il sera terrible.

GÉRARD DAVILLER.

Mais il sera le dernier.

JACQUES GALLIOT.

Et si votre souverain vous ordonnait de vous rendre?

GÉRARD DAVILLER.

C'est impossible.

JACQUES GALLIOT.

Il l'a fait cependant. Lisez cet écrit saisi ce matin sur un messager qu'il vous adressait, et qui a été surpris par nos patrouilles. Son écriture vous est connue. (*Gérard Daviller lit bas.*) Lisez haut. Cette lettre intéresse tout le monde ici.

(*Les habitans se rapprochent pour entendre.*)

GÉRARD DAVILLER, *lit avec beaucoup d'émotion.*

» Brave Daviller, la résistance est désormais inutile. Les Suisses » m'ont abusé par de fausses promesses, et j'ai perdu tout » espoir de vous secourir. Faites donc ensorte d'obtenir de » mon cousin les meilleures conditions possibles, et lui ren» dez ma bonne ville.

RÉNÉ.

Lui rendre la ville!

SCENE V.

JACQUES GALLIOT, LÉONTINE, GÉRARD DAVILLER, HÉLÈNE, Soldats Lorrains, Habitans.

LÉONTINE, *accourant par la porte du fond, s'écrie avant d'être vue.*

Non, non, ne vous rendez pas mon père.

GÉRARD DAVILLER.

Ma fille!

JACQUES GALLIOT, *à part.*

Sa fille!

GÉRARD DAVILLER.

Cependant Réné me l'ordonne.

LÉONTINE.

C'est faux. Réné au contraire marche à grands pas vers sa capitale. Ce soir ou demain vous le verrez paraître à la tête de douze mille Suisses. (*L'espoir renait.*)

GÉRARD DAVILLER.

Est-il possible?

JACQUES GALLIOT.

Qui vous a dit?..

LÉONTINE.

Le Duc de Bourgogne lui-même.

JACQUES GALLIOT.

Le Duc!..

LÉONTINE.

J'étais au conseil de guerre.

JACQUES GALLIOT.

Au conseil!

LÉONTINE.

J'ai tout entendu.

JACQUES GALLIOT.

Vous?

LÉONTINE.

Oui. J'arrive de votre camp, j'y ai rencontré un brave Lor-

rain que notre Prince envoyait à Nancy pour nous annoncer qu'enfin nous touchons au terme de nos maux. (*à son père*) Charles allarmé de ces nouvelles qui lui ont été confirmées par son ambassadeur, a voulu vous intimider; il a imaginé cette ruse, qui le dégrade, pour vous forcer à ouvrir vos portes; mais elle tournera à sa honte.

JACQUES GALLIOT.

Dites plutôt à la vôtre.

On entend crier en dehors à gauche : Vive Lorraine! *Quelques coups de feu partent dans l'éloignement et du même côté. On répète le même cri:* Vive Lorraine!

GÉRARD DAVILLER.

Cette voix ne m'est pas inconnue.

LÉONTINE, *qui s'est élancée sur le rempart, et a regardé dans le fossé.*

C'est Thierry.

GÉRARD DAVILLER.

Qu'on lui jette des cordes et qu'on le hisse sur le rempart.

THIERRY, *au dehors.*

Bonne nouvelle! bonne nouvelle!

LÉONTINE, *à Jacques Galliot.*

Vous l'entendez!

GÉRARD DAVILLER, *aux soldats.*

Ferme, mes amis.

LÉONTINE, *à Thierry.*

Tenez-vous bien. Le voilà.

En effet on hisse Thierry sur le rempart au moyen de deux cordes qu'il s'est passées sous les bras (1).

---

(1) Historique.

SCÈNE VI.

JACQUES GALLIOT, THIERRY, LÉONTINE, GÉRARD DAVILLER, HÉLÈNE, Soldats, Habitans.

THIERRY, *parlant aux ennemis qui lui lâchent des coups d'arquebuse de l'autre côté du rempart*;

Tirez à présent. Peine perdue! Gardez votre poudre pour une meilleure occasion. Ah! ah! ah! *Il rit.* (*Il vient en scène.*) Hé bien! monsieur le Gouverneur, me voilà de retour. Ce n'a pas été sans peine, mais Dieu merci, je vous apporte de bonnes nouvelles. Qu'est-ce que c'est que cet homme là? Peut-on parler devant lui?

LÉONTINE, *souriant.*

Sans doute, c'est un de nos meilleurs amis.

THIERRY.

Oui da! Cela fait son éloge. Hé bien donc, notre ami, (*il prend la main de Galliot.*) Apprends que le Duc Réné, ce bon Prince que nous chérissons tous, est à peine à huit lieues de Nancy. Il s'avance à marches forcées. Son armée qui n'était que de douze mille hommes à son départ de Zurich s'est augmentée de toutes les garnisons qu'il a trouvées sur la route et d'un grand nombre de volontaires, ensorte qu'il est maintenant à la tête de vingt mille combattans bien déterminés (1). Vive Dieu! comme nous allons peloter ces enragés Bourguignons! je m'en réjouis.

HÉLÈNE.

Ce bon monsieur Thierry!

GÉRARD DAVILLER.

Sans doute, nous pouvons ajouter toute confiance...

THIERRY.

En quittant Madame que j'avais rencontrée dans le camp

(1) Historique.

ennemi, j'ai trouvé à une lieue de Lunéville un nouvel émissaire que notre Souverain envoyait à Nancy pour vous annoncer sa prochaine arrivée. Fier de vous apporter moi-même ce message consolant, je suis revenu bien vîte sur mes pas. En me glissant le long de la rivière je suis parvenu à tourner le camp. Une fois hors de la portée des sentinelles, j'ai couru à toutes jambes vers le rempart en criant Vive Lorraine! et me suis élancé dans le fossé. Ils m'ont poursuivi à coups d'arquebuse, mais ils n'ont pas su viser juste. Grâces à leur maladresse, me voilà sain et sauf. ah! ah! ah!

GÉRARD DAVILLER, *à Jacques Galliot.*

Retournez vers votre maître et dites-lui que les habitans de Nancy périront tous avant de passer sous sa domination.

THIERRY, *passant près d'Hélène.*

Comment son maître?..

HÉLÈNE.

Hé oui. C'est un envoyé du Duc de Bourgogne.

THIERRY, *à Jacques Galliot.*

Oui, monsieur l'Ambassadeur, répétez à votre maître ce que vient de vous dire notre brave gouverneur, et ajoutez-y pour mon compte que vous avez vu Thierry, ce malin canonnier qui, avec ses boulets cramponnés, a eu plus d'une fois, au commencement du siège, l'honneur de faire déloger son Altesse. Dites lui que ma couleuvrine (1) et moi nous sommes à son service, et que nous lui ferons le plus de mal que nous pourrons. Quant à vous, soyez sûr que si jamais vous vous trouvez à notre portée, nous ferons ensorte de ne pas vous manquer.

JACQUES GALLIOT.

Je ne suis pas surpris de toutes ces bravades; c'est le dernier cri du désespoir. Nous verrons, courageuse Léontine,

---

(1) Il existait alors à Nancy la plus grande couleuvrine connue. On l'a conservée long-tems à l'arsenal, d'où elle a été transportée à Calais.

comment vous supporterez le coup que l'on vous prépare ; car c'est sur vous que doit éclater d'abord la colère de mon maître. Avant une heure, la tête de votre fils lancée par dessus les remparts, tombera dans cette enceinte.

GÉRARD DAVILLER, HÉLÈNE.

Barbares !

Mouvement général d'indignation.

LÉONTINE.

Rassurez-vous, mon père. *Elle va dans le fond, et dit d'une voix forte* : Marcelin, viens embrasser ton ayeul.

SCENE VII.

THIERRY, JACQUES GALLIOT, GÉRARD DAVILLER, MARCELIN, LÉONTINE, HÉLÈNE, Soldats, Habitans.

(Thierry rit aux éclats en se moquant de Jacques Galliot.)

JACQUES GALLIOT.

Marcelin ici !

MARCELIN.

Bonjour grand papa.

GÉRARD DAVILLER.

Cher enfant ! *Il l'embrasse.*

LÉONTINE.

A l'aide du brave Thierry, je l'ai enlevé moi-même de la tente de Jacques Galliot.

JACQUES GALLIOT.

Et j'en répondais sur ma tête !

THIERRY.

Seriez-vous par hazard ce méchant Napolitain ?

MARCELIN, *s'approchant de Galliot.*

C'est lui. Je reconnais sa grosse voix.

Jacques Galliot lève la visière de son casque.

THIERRY.

Je vous en fais mon compliment. Si c'est ainsi que vous gar-

dez les prisonniers que l'on vous confie, il n'est pas dangereux de tomber entre vos mains.

GÉRARD DAVILLER.

Général, si j'avais connu votre grade, je lui aurais fait rendre les honneurs qui lui sont dus. Mais j'étais loin de penser...

JACQUES GALLIOT.

J'ai voulu juger moi-même votre situation et l'effet de cette lettre dont l'idée m'appartient. C'est moi qui l'ai écrite sans en prévenir le Duc de Bourgogne.

THIERRY, *qui a reçu précédemment la lettre des mains d'Hélène.*

On jurerait qu'elle est de l'écriture de Réné. Joli talent que vous avez là. Cela peut vous mener loin.

JACQUES GALLIOT, *présente à Gérard Daviller deux petits drapeaux l'un blanc et l'autre rouge.*

Finissons. Le choix que vous allez faire, sera la réponse que je porterai à mon maître.

GÉRARD DAVILLER.

Nous les prenons tous deux. Le blanc comme le symbole de la paix que nous desirons; le rouge comme celui du sang que nous répandrons pour nous la procurer. Au reste, quelque soit le résultat de cette lutte inégale, tout est à notre avantage. Si nous sommes vainqueurs, cette glorieuse defense nous immortalise à jamais. Si nous succombons, le sort que vous nous apprêtez sera pour vous une tache ineffaçable, un monument éternel d'opprobre et d'infamie. Reconduisez le général jusqu'aux premiers retranchemens.

JACQUES GALLIOT.

Adieu.

On remet à Jacques Galliot son bandeau, et on le reconduit par la porte du fond.

SCENE VIII.

THIERRY, LÉONTINE, GÉRARD DAVILLER HÉLÈNE, MARCELIN, Habitans.

GÉRARD DAVILLER.

Disposons tout pour notre défense. Elle ne pourra que nous honorer sans doute. (*bas à Léontine.*) Mais je ne puis te dissimuler, ma fille, que je regarde notre situation comme désespérée. La fatigue et la famine nous enlèvent à chaque instant...

LÉONTINE.

L'espérance a souvent opéré des miracles. (*aux habitans.*) Annoncez aux braves Lorrains la prochaine arrivée de leur Prince, ils désireront de vivre pour le revoir et le bénir encore.

GÉRARD DAVILLER.

Thierry, montez à la tour de Saint-Epvre, et annoncez vous-même, avec un porte-voix, ces heureuses nouvelles à tous les habitans.

THIERRY.

Oui, mon commandant. Ah ! mille bombes, nous nous verrons de près, messieurs les Bourguignons !

(*Il sort par la gauche.*)

GÉRARD DAVILLER.

Moi, je cours sur la place de la Carrière, pour rassembler tout ce que nous avons d'hommes sous les armes, et les distribuer sur les différens points d'attaque, car je ne doute pas que le duc de Bourgogne, instruit de l'approche de René, ne tente avant la fin du jour, un dernier assaut.

(*Il sort par la droite.*)

LÉONTINE.

Toi, ma chère Hélène, conduis mon fils à la maison. Il a besoin de repos.

(*Hélène entre avec Marcelin dans la maison du gouverneur.*)

SCENE IX.

LÉONTINE, Femmes de la ville.

LÉONTINE, *aux femmes qui l'entourent.*

Et nous, resterons nous dans l'inaction quand nos parens et nos amis vont verser généreusement leur sang pour nous défendre? non, sans doute. N'oublions pas que nous vivons dans la patrie de Jeanne d'Arc, et qu'elle a respiré le même air que nous. Rappelons-nous le dévouement sublime des femmes de Beauvais. N'avons-nous pas, comme ces femmes courageuses, à défendre tout ce que nous avons de plus cher au monde? Sachons donc mériter comme elles les souvenirs de la postérité, en conservant à notre Prince des remparts dont il nous a confié la garde. Nous mourrons peut-être, mais du moins nous n'aurons pas subi la loi d'un vainqueur inhumain. Qu'ai-je dit? mourir! non, non, nous ne cesserons d'être un moment, que pour jouir à coup sûr de l'immortalité.

HÉLÈNE, *qui est rentrée vers la fin de cette tirade.*

Courageuse Léontine, nous suivrons toutes votre exemple.

(*Elles se disposent à sortir à droite et à gauche.*)

SCENE X.

THIERRY, LÉONTINE, HÉLÈNE, GÉRARD DAVILLER, Femmes de la Ville, quelques Soldats.

THIERRY, *à Gérard Daviller qui rentre par la droite.*

Commandant, du haut de la tour de Saint-Epvre je viens de voir l'aile gauche de l'armée ennemie descendre de la Croix gagnée et se diriger vers le faubourg de Boudonville, sur deux

colonnes soutenues par une ligne de cavalerie ; elles marchent enseignes déployées et sont précédées d'un corps de pionniers chargés de gabions et de fascines. Charles lui-même les commande. Tout annonce que c'est contre le bastion le Duc que se portera la première attaque.

GÉRARD DAVILLER.

Préparons nous à les bien recevoir. Que tout le monde coure aux armes ; faites battre la générale et sonner le tocsin ; rassemblons toutes nos forces au bastion le Duc. (*Thierry sort. Les femmes courent ça et là, on bat la générale, on sonne le tocsin.*) La ville est sauvée si nous sortons vainqueurs de cette lutte terrible.

LEONTINE.

Espérons, mon père.

SCENE XI.

(*Des troupes débusquent par les rues de droite et de gauche et sortent par la porte de la Craffe, conduites par Gérard Daviller pour aller au bastion le Duc. Des jeunes gens apportent des boulets et des pierres sur des civières et dans des brouettes ; des vieillards portent des chaudières à l'aide de bâtons placés sur l'épaule ; les enfans roulent des tonneaux de poudre ; les femmes portent des seaux remplis d'huile et de poix. Le canon, le tocsin, les tambours, le cliquetis des armes, les cris des combattans, ce mouvement général des habitans et des soldats qui accourent de tous les coins de la ville et sortent par la porte du fond, sans être arrêtés par les feux que lancent les assiégeans, tout enfin concourt à former un tableau d'une vérité effrayante. Le théâtre ne reste jamais vide, on ne fait que sortir et rentrer, passer et repasser On voit par dessus les remparts qui sont de chaque côté de la porte, les assiégés qui se défendent sur le bastion le Duc.*)

(Une bombe tombe sur la maison du gouverneur. Elle entre par le toit, perce les planchers et éclate dans l'intérieur. Un des éclats brise la croisée qui ouvre sur le balcon, dont la balustrade tombe dans la rue ; en un instant le feu se communique, les flammes jaillissent par toutes les ouvertures.)

UNE FEMME, *qui passe auprès de la fontaine, crie :*

Au feu ! au feu !

(elle sort en courant par la porte de la Craffe.)

SCENE XII.

LÉONTINE, MARCELIN.

MARCELIN, *chassé de la maison par les flammes se réfugie sur le balcon et pousse des cris douloureux.*

O mon dieu ! maman ! maman !

LÉONTINE, *rentrant dans la ville.*

Mon fils !...

MARCELIN.

Maman !

(Léontine se précipite dans la maison. Arrivée sur le balcon elle ne voit aucun espoir de descendre. Les flammes sortent avec violence par la porte qu'elle a ouverte, elle rentre toutefois dans l'appartement et revient sur le balcon avec un rideau qu'elle déchire en deux parties. Elle en emploie la moitié à envelopper son fils et à le faire glisser dans la rue. Elle attache l'autre à une rosace qui est au-dessus de la croisée et descend elle-même en se suspendant à ce faible tissu. Quelques femmes accourent, la reçoivent dans leurs bras et la conduisent au bord de la fontaine. A peine est elle arrivée là que le balcon s'écroule avec une partie de la maison. Pendant cette scène l'assant a toujours continué.)

SCÈNE XIII.

HÉLÈNE, LEONTINE, MARCELIN, GÉRARD DAVILLER, THIERRY, Soldats, Habitans, Femmes, Enfans.

(*On entend crier :* Le bastion le Duc est pris ! *Tout le monde rentre confusément dans la ville en poussant des cris affreux.*) *On voit de loin les Bourguignons maîtres de ce premier retranchement descendre dans les fossés pour attaquer le corps de la place. A mesure que les assiégés reparaissent, ils garnissent les remparts à droite et à gauche. Gérard Daviller rentre le dernier soutenu par Thierry. On ferme la porte.*)

LÉONTINE.

Mon père est blessé !

GÉRARD DAVILLER.

Rassure-toi, ma fille, je puis encore vendre chèrement ma vie.) *On lui ôte sa cuirasse, son casque, et on bande la blessure qu'il a reçue au bras. Pendant ce tems il ne cesse de donner des ordres.*) Courage ! mes amis, courage ! réparons ce premier échec. Que tout entre nos mains devienne pour eux un instrument de mort, et que s'ils pénètrent dans nos murailles, ce ne soit qu'en marchant sur nos corps entassés.

THIERRY.

Pour ma part je n'ai rien à me reprocheer, j'en ai abattu des lignes entières.

Un cri général. Les voici !

GÉRARD DAVILLER.

A nos postes. Moi, là. (*Il montre l'angle du rempart à gauche, et dit à Léontine et à Hélène :*) Chargez-vous de me donner des armes.

(*Léontine charge des arquebuses et les passe à Hélène; celle-les donne à mesure à Gérard Daviller qui tire sur l'ennemi. Les femmes, les vieillards et les enfans apportent sans re-*

lâche des munitions et des objets de défense. Les assiégés repoussent les assaillans par tous les moyens possibles ; ils renversent les échelles ; le courage des habitans est porté jusqu'au délire.)

GÉRARD DAVILLER.

Bien, mes enfans, continuez ; redoublez vos efforts.

(*Dans ce moment une des tours du fond, celle de gauche, ébranlée par l'effet d'une mine, s'écroule avec un horrible fracas. Sa chûte ouvre une brêche considérable et ses débris facilitent l'entrée aux Bourguignons que l'on voit monter des fossés et se précipiter en foule dans la citadelle à travers la fumée.*)

SCENE XIV.

THIERRY, GÉRARD DAVILLER, CHARLES, LÉONTINE, MARCELIN, HÉLÈNE, Soldats Bourguignons, Soldats Lorrains, Habitans.

(*Les Bourguignons se jettent sur les soldats et les habitans. Après un combat terrible les malheureux Lorrains sont désarmés ; on leur présente la mort de tous côtés.*)

CHARLES, *entrant par la brèche et l'épée à la main.*

Orgueilleux Lorrains ! il vous coûtera cher l'honneur de m'avoir résisté. L'épouvantable vengeance que je vais exercer sur vous et votre ville servira d'exemple à celles qui seraient tentées de vous imiter. Vous périrez tous. Mais comme une seule mort serait trop douce pour les insensés qui vous ont excités à une résistance coupable, ceux-là ressentiront doublement les effets de ma colère. Le gouverneur, sa fille et cet enfant (*ici Léontine se rapproche d'Hélène et cache entièrement son fils avec son jupon*), que l'on a eu la témérité d'enlever de mon camp, mourront les premiers et l'un après l'autre. Je veux que le coup qui les frappera séparément re-

tentisse en même tems au cœur des objets de leur affection. Que l'on m'amène d'abord cet insolent gouverneur qui a eu l'audace de rejeter mes offres, et dont les discours séditieux ont retardé de deux mois la prise de cette ville.

GÉRARD DAVILLER.

Duc de Bourgogne...

LÉONTINE, *se jetant au-devant de son père et le repoussant comme s'il était un simple soldat. Cette méprise est d'autant plus vraisemblable que Gérard Daviller n'a plus aucune marque distinctive.*

Malheureux! (*bas*) Ah! pardonnez-moi. (*haut*) Je te défends de dire où il est. Que t'a fait mon père pour le livrer à la rage d'un vainqueur inhumain? comment a-t-il mérité de ta part cette insigne trahison? Retourne avec tes camarades et attends en silence que l'on prononce sur ton sort, ou plutôt tu es blessé, tu souffres, va réclamer les secours dont tu as besoin. (*bas.*) Cèdez à ma prière, je vous le demande au nom de mon fils. (*Elle le pousse doucement. Thierry l'entraine de l'autre côté. Il disparait.*)

SCÈNE XV.

LEONTINE, CHARLES, HELÈNE, MARCELIN.

CHARLES.

La voilà donc cette Léontine si redoutable et qui avait juré, dit-t-on, de venger dans mon sang la mort de son époux!

LÉONTINE.

Oui, Charles, c'est moi. Peut-être encore tiendrai-je ma parole.

CHARLES.

Cette jactance devrait n'exciter que ma pitié, cependant elle m'irrite. C'est par toi que je vais commencer, je veux voir comment tu supporteras l'aspect du supplice de cet enfant si cher, que tu as eu l'audace de me ravir. Je suis curieux de savoir si tu as en effet autant de courage qu'on le dit. Que l'on approche une pièce de canon.

LÉONTINE, *courant à son fils et l'embrassant de toute sa force.*

Oh! mon dieu, que va-t-il ordonner?

(*La terreur est à son comble. Tout le monde attend en silence et avec effroi que le Duc poursuive ; l'ordre qu'il a donné s'exécute. On roule effectivement une grosse pièce montée sur un affut de rempart.*)

CHARLES.

Là. (*il la fait placer à gauche.*) Que l'on attache cet enfant ici. (*il indique une borne en fer qui est à l'angle de la rue, et à laquelle pend une chaîne.*) Obéissez. (*Léontine veut défendre son fils, on le lui enlève et on l'attache. Les habitans en pleurs, se jettent aux genoux de Charles et sollicitent sa clémence ; il les repousse. Thierry va puiser de l'eau dans ses mains à la fontaine qui est tout près et vient la répandre sur la lumière du canon dont il ôte la mèche. Tous les soldats Bourguignons étant occupés ailleurs à repousser les habitans, n'ont pu voir ce mouvement.*) Maintenant, que l'on mette le feu à ce canon. (*Léontine se jette au-devant du canon entre la pièce et son fils ; le soldat qui porte la mèche témoigne de la pitié et balance.*) Ah! tu hésites!... eh bien, c'est moi qui...

(*Il arrache la mèche des mains du soldat.*)

MARCELIN, *étendant les bras vers sa mère.*

Maman!

SCENE XVI.

CHARLES, PHILIPPE DE COMMINES, LÉONTINE, MARCELIN, HÉLÈNE.

PHILIPPE DE COMMINES, *paraît sur la brèche, s'élance vers Charles, lui arrache la mèche qu'il jette loin de lui, délie l'enfant et le remet dans les bras de sa mère.*

Charles, mon Prince! qu'allez-vous faire? faut-il donc que

toutes vos actions soient empreintes de sang ? n'est-ce donc que sur les larmes et les débris des nations que vous voulez fonder le monstrueux édifice de voire grandeur ?... Ces cendres fumantes et tous ces hommes qui viennent de payer de leur vie cette triste conquête, n'ont-ils donc point assouvi l'insatiable soif de destruction qui vous tourmente?

CHARLES.

Les maux que tu déplores sont la suite inévitable de la guerre.

PHILIPPE DE COMMINES.

Et vous pouvez les contempler de sang froid ces affreux tableaux? ah ! si la guerre peut légitimer de telles horreurs, le souverain qui comme vous la provoque sur des prétextes frivoles, pour s'y livrer avec passion, n'est-il pas le plus cruel ennemi des hommes ? Ah ! mon Prince, pour la dernière fois j'embrasse vos genoux; ouvrez votre cœur à la pitié, à l'humanité, à la clémence; toutes ces vertus vous crient par ma voix de faire grâce, d'arrêter cette trop longue effusion de sang. Cessez des massacres inutiles. Il faut que vous me le promettiez ; l'honneur l'exige et votre ami en pleurs vous le demande.

CHARLES.

Que je pardonne à ces habitans dont la coupable résistance a fait périr le tiers de mon armée !

PHILIPPE DE COMMINES.

Ils ont usé du droit d'une défense légitime. Pardonnez leur.

CHARLES.

Non, jamais. Qu'ils soient décimés.

PHILIPPE DE COMMINES.

Toujours des victimes!... un acte de clémence est-il donc pour vous si difficile que vous ne puissiez le consommer tout entier. Qu'ont fait, dites-le moi, ceux qu'un sort cruel désignera, qu'ont-ils fait de plus que les autres pour être frappés de mort ? Ah ! révoquez aussi cette seconde sentence.

CHARLES.

Ne l'espérez pas.

PHILIPPE DE COMMINES.

Encore un effort et vous serez digne de vous même.

CHARLES.

N'insistez pas, Commines, je jure sur mon épée que cet arrêt recevra dans le jour son exécution.

PHILIPPE DE COMMINES.

Et moi, je jure Dieu de rompre dès aujourd'hui tous les liens qui m'attachaient à vous. En restant plus long-tems auprès d'un prince sanguinaire, je deviendrais aux yeux du monde entier le complice des actions par lesquelles il se déshonore. Je n'en fus que trop long-tems le témoin, mais je me flattais intérieurement de triompher de votre penchant au mal et j'étais fier de remplir avec succès cette glorisuse misaion à laquelle je m'étais volontairement dévoué. Vain espoir, ce cœur endurci n'est plus accessible qu'aux passions haineuses et aux fureurs de la vengeance. Puisqu'il m'est impossible de le ramener à des sentimens généreux, j'abandonne à jamais votre cour; le Roi de France m'appelle, il m'offre sa confiance et son amitié; je les accepte enfin. Adieu, Charles. En vous quittant mon cœur est déchiré; oui, je ne le cache point, un funeste pressentiment m'annonce que je ne vous verrai plus, qu'une fin prématurée interrompra bientôt le cours de vos sanglans exploits.

CHARLES.

Téméraire! tu abuses étrangement des prérogatives de l'amitié dont ton maître t'honore. Tremble! je puis d'un mot...

PHILIPPE DE COMMINES.

Me joindre à vos innombrables victimes? sans doute. Que sera pour vous un meurtre de plus? Ah! je l'invoque, je la demande comme votre plus grand bienfait cette mort dont vous me menacez, puisq'alors je ne serai plus témoin de vos crimes. Je serai fier de la recevoir en plaidant la cause de l'humanité: j'aurai défendu votre gloire jusqu'au dernier soupir.

Oui, conquérir la haine, amasser les vengeances, prodiguer le sang et les trésors, ruiner vos sujets, armer contre vous tous les peuples voisins, troubler la paix du monde et vous rendre célèbre en faisant des milliers de malheureux, voilà ce qu'auront produit votre insatiable ambition et votre passion effrenée pour la guerre. Vous aurez passé comme un torrent pour ravager la terre, et non comme un fleuve majestueux pour y porter l'abondance et la paix. Les mères, les épouses ne prononceront votre nom qu'avec horreur, tandis qu'en vous montrant docile aux conseils de la sagesse, vous auriez pu devenir l'idole de vos sujets, la gloire de votre ami, et mourir regretté. Frappez, maintenant, ou permettez que je m'éloigne.

CHARLES, *avec émotion.*

Restez, Commines, je n'autorise point votre départ.

LÉONTINE E, *bas à Philippe de Commines.*

De grâce, seigneur, ne nous livrez pas sans défense à sa férocité.

PHILIPPE DE COMMINES.

Pauvre mère! que je vous plains.

CHARLES.

Cependant vous tenteriez en vain d'arrêter le cours de ma justice; j'ai fait assez pour vous, un exemple est nécessaire. Il est certains coupables auxquels je ne puis, je ne dois point pardonner. Que l'on place les habitans sur une seule ligne : un héraut d'armes va les compter ; tous ceux que le nombre dix atteindra, seront marqués du sceau de la mort et livrés de suite au Prévôt.

PHILIPPE DE COMMINES, *faisant un mouvement pour partir.*

Je ne puis être témoin de pareilles horreurs.

CHARLES.

Demeurez, Commines, je vous l'ordonne.

(*Commines cache sa figure avec ses mains.*)

SCENE XVII.

THIERRY, GERARD DAVILLER, CHARLES, PHILIPPE DE COMMINES, LEONTINE, MARCELIN, HELÈNE, Soldats Bourguignons, Soldats Lorrains, Habitans.

(*On amène les habitans et on les place en effet sur une seule ligne qui commence dans la rue à gauche, descend près de la fontaine, forme un demi cercle d'un rempart à l'autre en passant devant la porte de la ville et s'étend à droite dans la rue Bazin. Léontine est restée à genoux dans le milieu du théâtre comme anéantie, elle tient toujours son fils et voudrait pouvoir le cacher dans son sein. Elle semble avoir perdu le sentiment.*)

Héraut d'armes, faites votre devoir.

(*Le héraut d'armes s'avance et compte lentement en commençant par le premier à gauche.*)

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept.

(*Léontine lève machinalement la tête et voyant que Gérard Daviller se trouve le dixième, s'élance et vient se placer dans la ligne à la droite de son père. Le héraut continue.*)

Huit, neuf, dix.

(*L'airain funèbre annonce que la victime est désignée. C'est Léontine.*)

GÉRARD DAVILLER.

Qu'as-tu fait, ma fille?

LÉONTINE.

Mon devoir.

CHARLES.

Le voilà donc cet audacieux!

GÉRARD DAVILLER.

Ah! laisse-moi perdre une existence inutile.

LÉONTINE.

Non, mon père, c'est à moi de mourir.

PHILIPPE DE COMMINES.

Quel tableau déchirant !

GÉRARD DAVILLER.

Charles, je t'offre ma vie pour racheter celle de ces habitans déjà trop malheureux.

CHARLES.

Continue, héraut.

(*Le héraut d'armes recommence à compter. La deuxième fois le nombre dix tombe sur un vieillard que l'on fait sortir du rang, et la troisième sur Marcelin. L'airain funèbre apprend à Léontine que son fils est appelé à partager son sort.*)

LÉONTINE.

Mon fils ! O ciel !.. accorde lui la vie.

CHARLES.

Non.

LÉONTINE.

Que t'a fait, dis-moi, ce faible enfant pour mériter ta haine ?

CHARLES.

Il appartient à une famille qui m'est odieuse.

LÉONTINE.

Auras-tu bien l'affreux courage de le faire périr sous mes yeux ? Le desir de venger la mort de mon époux et d'un fils que je croyais à jamais perdu, alluma dans mon cœur une haine violente dont je n'ai pas su toujours maîtriser l'élan ou les expressions, mais si je t'offensai, est-ce un enfant qu'il en faut punir ? N'est-ce pas ajouter à un premier crime un forfait inutile et bien moins excusable ? J'ai mérité, que dis je ? j'ai provoqué ta colère, hé bien, que j'en supporte seule les effets. Invente des supplices nouveaux, fais-moi subir des tortures épouvantables ; rien ne saura m'effrayer ; je supporterai tout avec courage : tu me verrras sourire au milieu des tourmens ; mais au nom du ciel, épargne mon fils. Je suis mère, Charles, et tu vois à mon abaissement, à l'oubli de ma fierté, à mes sanglots, que ce sentiment l'emporte sur tous les autres.

CHARLES.

J'ai prononcé, l'arrêt est immuable.

PHILIPPE DE COMMINES.

Quoi, seigneur, vous pouvez être insensible à ce touchant désespoir ?

CHARLES.

Silence, Commines. Héraut, poursuis le dénombrement.

LÉONTINE, *bas à son père.*

Le ciel m'inspire..... nous sommes sauvés. (*Haut, avec une énergie qui tient de l'égarement, mais à travers laquelle doit percer son intention*). C'est inutile. Puisque rien ne peut toucher ce cœur endurci, donnons à l'univers un grand exemple de dévouement. Charles, je t'ai dit à l'instant que ta vie était entre mes mains, je vais te le prouver. Mon père et moi avions prévu la possibilité de notre défaite, et connaissant ta barbarie nous avons voulu épargner à nous et à nos braves concitoyens l'ignominie du supplice que tu nous réserves. Nous allons périr tous ensemble. Et toi aussi, Charles, tu vas trouver la mort sur ces débris fumans. (*Les Bourguignons qui garnissent la brèche et les remparts dirigent spontanément leurs armes contre les Lorrains*). Rien ne peut l'y soustraire. Quarante tonneaux de poudre placés sous cette porte, vont, à un signal donné, faire sauter la citadelle, et nous engloutir sous ces ruines. Fuis, fuis généreux Commines, il est juste que tu sois excepté de cette épouvantable réunion. Fuis, te dis-je. (*Aux Lorrains*). Entourez le duc de Bourgnogne ; faites un rempart de vos corps, qu'il ne puisse s'échapper. Je m'attache à toi, Charles. C'est moi qui veux t'entraîner dans la tombe. Mon père, donnez le signal. (*En effet, elle a saisi le bras de Charles, et s'attache à lui. Il est entouré par les Lorrains qui se sont élancés de leur place. Gérard Daviller fait un mouvement comme s'il entrait dans l'intention de sa fille. Tout cela doit être brûlant de rapidité. Charles n'a vraiment pas le temps de se reconnaître*).

PHILIPPE DE COMMINES.

Arrête, Daviller.

CHARLES, *qui seul est demeuré impassible.*

Pourquoi l'arrêter ? on croirait que je redoute le trépas. Qu'importe à celui qui l'a mille fois affronté sur le champ de bataille, de le recevoir sur la brèche? c'est le sort des héros.

PHILIPPE DE COMMINES.

Charles, ce n'est pas pour te soustraire à une mort inévitable que je veux tenter un dernier effort et ramener ton cœur à la clémence. Tu sais mourir. Hélas! l'univers ne l'a que trop appris. Cette valeur bouillante qui t'a fait surnommer *le Téméraire*, est trop connue pour que je cherche à détourner le coup qui te menace, si ce trépas devait ajouter à ta gloire militaire ou effacer les fautes de ta vie. Mais, ici, c'est un acte inutile de désespoir provoqué par ta barbarie, et qui couvrira ton nom d'une honte éternelle. Tu n'as plus maintenant le droit de choisir. Ce n'est plus pour ce peuple généreux que je t'implore. C'est sur toi, c'est sur ta mémoire, que tu vas souiller d'infamie, que je veux exciter ta sollicitude. Tu deviens responsable, aux yeux de l'univers, de l'horrible massacre que tu vas provoquer. Charles, mon maître, mon ami, car je promets de l'être encore si tu condescends à ma prière, respecte ce magnanime dévouement; il est digne de ton admiration. Cette citadelle est détruite, ainsi la ville ne peut manquer de tomber en ton pouvoir. Accorde à ces braves une trêve de quinze heures, pendant laquelle on n'aura pas le tems de réparer les brèches. Si, ce terme expiré, ils ne sont point secourus, ils t'ouvriront leurs portes. Je t'en fais la promesse en leur nom.

GÉRARD DAVILLER.

Je la ratifie de grand cœur.

PHILIPPE DE COMMINES.

D'ici là, même; il est de ta générosité de leur envoyer des subsistances. Si le duc Réné se présente, tu le combattras, et celui qui sortira vainqueur de cette lutte glorieuse dictera des lois équitables, auxquelles son adversaire obéira sans murmure.

Voilà ce que te conseillent, par ma voix, l'humanité, l'honneur, ta gloire et l'amitié.

CHARLES, *se tourne vers les soldats, et ordonne la retraite. Commines lui baise la main. Par un mouvement spontané tous les habitans se précipitent aux pieds de Commines qui les relève avec attendrissement.*

Je vais vous envoyer des vivres. Il est cinq heures : demain, à huit heures du matin, la trêve expire. (*Il sort suivi de ses soldats. Philippe de Commines s'éloigne le dernier, comblé des bénédictions de tout un peuple qu'il vient d'arracher au trépas.*)

GÉRARD DAVILLER, *tend les bras à sa fille qui s'y précipite.*

O ma fille, nous te devons la vie !

(*Tous les Lorrains se jettent à genoux à l'avant-scène, et rendent grâce au ciel de l'heureux succès du stratagême de Léontine. Les Bourguignons défilent par la porte du fond. La toile tombe.*

Fin du deuxième acte.

ACTE III.

Le Théâtre représente un appartement gothique dans Palais des ducs de Lorraine (1). *Deux portes latérales. Au fond une grande croisée ogive en vitraux de couleur. La scène n'est éclairée par deux lampes posées sur une table, à gauche.*

SCENE PREMIERE.

MARCELIN, LÉONTINE.

(*Au lever du rideau, Marcelin est endormi dans un fauteuil. Léontine, vêtue en guerrier, entre et vient baiser son fils sur le front.*)

MARCELIN, *s'éveille en sursaut.*

Oh! mon dieu!

LÉONTINE.

Je t'ai fait peur. Tu as cru voir un soldat. Pendant ton sommeil, j'ai pris cet habit pour accompagner ton grand papa dans la visite des postes. (*à part.*) Tel est du moins le prétexte dont je me suis servi pour exécuter un dessein plus sérieux.

MARCELIN.

Maman, où sommes-nous donc?

LÉONTINE.

Mon ami, nous sommes dans le palais des ducs de Lorraine.

MARCELIN.

Est-ce qu'il est à toi le palais des ducs de Lorraine?

(1) Cet édifice nommé *palatium antiquum* était alors dans l'emplacement actuel de l'hôtel de la monnaie.

LÉONTINE.

Non, mon ami. Mais en sa qualité de gouverneur, et en l'absence du prince, ton grand-papa est venu s'y établir jusqu'à ce que le sort de la ville soit décidé. Tu sais bien d'ailleurs que notre maison est brûlée.

MARCELIN.

Et que, sans toi, petit Marcelin le serait aussi.

LÉONTINE.

Cher enfant ! que serait devenue ta pauvre mère ? (*elle l'embrasse*).

SCENE II.

LÉONTINE, MARCELIN, GÉRARD DAVILLER.

MARCELIN.

J'entends quelqu'un. (*Il court au fond*). C'est grand-papa. (*Il fait mille caresses à Gérard Daviller qui les lui rend.*)

LÉONTINE.

Qu'avez-vous mon père? vous semblez oppressé. Je vois briller des larmes dans vos yeux.

GÉRARD DAVILLER.

Celles-là ne font point de mal ; ce sont des larmes de joie. Chère Léontine, je n'éprouvai jamais une plus douce satisfaction. Si mon âme avait cruellement souffert de ne pouvoir offrir aux malheureux habitans de Nancy les secours qu'ils demandaient, et que j'aurais voulu leur donner au prix de mon sang, juge quelle a dû être mon ivresse lorsque j'ai pu leur porter, non pas des vœux inutiles ou ces alimens infects auxquels nous avons été réduits pendant deux mois, mais une nourriture saine, et cette liqueur bienfaisante dont ils avaient perdu l'usage.

LÉONTINE.

Ah ! votre cœur m'est connu.

GÉRARD DAVILLER.

J'ai voulu présider moi-même à cette intéressante distribu-

tion. A mesure que le convoi est entré dans la ville, je l'ai dirigé vers les différens quartiers, et m'y suis transporté pour que chacun y eut une portion égale à ses besoins. Je n'essaierai pas de décrire cette scène; il faut l'avoir vue pour apprécier les sentimens qu'elle a fait naître. Ce n'était plus comme hier de lugubres gémissemens, des cris lamentables, l'image multipliée de la mort se présentant sous des formes hideuses; ce secours inattendu, la prochaine arrivée de notre prince, avaient donné à la ville un tout autre aspect, tant il est vrai que la seule espérance du bonheur suffit pour rendre à l'âme toute son énergie. Ces ombres échappées, comme par un miracle, à un trépas inévitable, s'élançaient de tous côtés et me nommaient leur ange tutélaire. Généreux Commines, c'est à toi que ce bienfait est dû; c'est à toi qu'appartenait cette précieuse récompense; mais si je l'ai reçue en ton nom, c'est pour te la restituer tout entière. Partout je t'ai proclamé le sauveur de notre ville. Va, si ton rare génie t'assure une place distinguée dans l'histoire, le souvenir de tes vertus qui se transmettra d'âge en âge, t'en promet une non moins glorieuse et plus desirable dans le cœur des Lorrains.

SCÈNE III.

LÉONTINE, MARCELIN, DAVILLER, THIERRY.

THIERRY.

Monsieur le gouverneur, je vous apporte, comme de coutume, les clefs de la ville. Voilà celle de la porte Saint-Nicolas, et celle de la poterne St.-Jean. J'ai moi-même escorté jusqu'au-delà des remparts, les conducteurs du convoi, à l'exception d'un seul que je viens de voir causer avec dame Hélène, dans une salle basse. C'est, je crois, celui qui était chargé de déposer au palais plusieurs tonneaux de vin de Bourgogne d'une qualité supérieure, et qui vous étaient adressés particulièrement.

LÉONTINE.

Sans doute, c'est encore un bienfait de Philippe de Commines.

THIERRY.

Ces conducteurs m'ont appris une nouvelle qui m'a fait le plus grand plaisir; c'est que du second coup de ma couleuvrine, j'ai eu le bonheur de démonter le commandant Galliot. C'était juste; je le lui avais promis. Il faut tenir sa parole.

GÉRARD DAVILLER.

C'est fort heureux pour nous; car s'il avait accompagné le duc de Bourgogne, à coup-sûr Philippe de Commines n'en aurait pas obtenu des conditions aussi avantageuses.

THIERRY.

Je vous en réponds. Ces gens m'ont dit qu'il était entré dans une colère épouvantable en apprenant ce qui s'est passé, et qu'il avait eu à ce sujet une altercation très-vive avec le duc.

LÉONTINE.

Profitez de ce moment d'inaction, mon père, pour prendre un repos que les secousses violentes de la journée ont rendu bien nécessaire. Votre cœur n'a plus rien à desirer; en portant vous-même à vos nombreux enfans l'espérance et la vie, vous avez fait plus que votre devoir; accordez maintenant à votre fille la grâce qu'elle sollicite.

MARCELIN.

Nous veillerons pour toi, bon papa.

THIERRY.

La trêve n'expire qu'à huit heures du matin; d'ici là, Monsieur le Gouverneur peut se livrer au sommeil avec sécurité. Quant à moi, je suis à mon poste, et ne le quitterai pas de la nuit, vous pouvez y compter. Je tiendrai des feux allumés sur la tour de Saint-Epvre. Ce signal de détresse ne peut manquer d'être aperçu de l'armée auxiliaire; il hâtera sa marche. Dans la position critique où nous sommes, tous les instans sont précieux. Un quart-d'heure peut nous sauver. Ah! je mourrais satisfait si j'avais la certitude glorieuse d'avoir accéléré la délivrance de mon pays. (*Il sort.*)

SCENE IV.

LÉONTINE, MARCELIN, GÉRARD DAVILLER.

MARCELIN.

Mais va-t-en donc, bon papa, tu n'auras pas le tems de dormir.

LÉONTINE.

Il a raison, retirez-vous, mon père, et n'oubliez pas ces clefs que vous êtes dans l'usage de placer chaque soir sous votre chevet.

GÉRARD DAVILLER.

Mais toi, Léontine, ne vas-tu pas aussi dans l'appartement qui t'est destiné? Tu n'as pas moins éprouvé de fatigue que moi.

LÉONTINE.

Oh! je ne la sens plus. J'ai retrouvé mon fils, je vous vois plus calme, l'avenir se présente sous un aspect moins lugubre, laissez-moi jouir d'une situation que je n'osais plus espérer. Si je m'endors au milieu de ces illusions consolantes, et qu'un songe fâcheux me rappelle à l'existence, je verrai Marcelin, je le presserai sur mon cœur, une de ses caresses aura dissipé bientôt cette impression douloureuse.

GÉRARD DAVILLER.

Je te laisse donc et vais me jetter tout armé sur un lit de repos. Bon soir mes enfans. (*Il prend une lampe, puis il embrasse Léontine et Marcelin qui le conduisent jusqu'à l'appartement de droite.*)

SCENE V.

LÉONTINE, MARCELIN.

MARCELIN.

Maman, j'ai entendu dire à Hélène qu'elle a préparé un lit pour toi.

LÉONTINE.

Oui, là bas. (*Elle montre le côté où est allé son père.*) Mais elle a pris une peine inutile. La nuit sera bientôt écoulée et nous serons à merveille dans ce fauteuil.

MARCELIN.

A condition que tu me prendras sur tes genoux ?

LÉONTINE.

Oui, cher enfant. (*Elle le met sur ses genoux.*)

MARCELIN.

Je dormirai bien, là.

LÉONTINE.

Bon soir, mon ami.

(*Elle l'embrasse et se dispose à dormir.*)

SCENE VI.

MARCELIN, LÉONTINE, HELÈNE.

HÉLÈNE, *entre par la gauche, elle a l'air effaré, la voix tremblante et entrecoupée ; tout en elle manifeste le plus violent effroi. Cette scène doit être dite à demi-voix.*

Ah! madame, je ne sais si j'aurai la force de vous dire...

LÉONTINE.

Qu'est-ce, bonne Hélène ?

HÉLÈNE.

Une épouvantable trahison. Est-il possible que sur l'apparence d'un bienfait on cache des intentions aussi perfides?

LÉONTINE.

Explique-toi.

HÉLÈNE.

Galliot, ce méchant Napolitain qui voulait tout mettre à feu et à sang...

LÉONTINE.

Eh bien ?...

HÉLÈNE.

Il est ici.

LÉONTINE.

Ici !

HÉLÈNE.

Dans ce palais.

LÉONTINE.

Qu'y vient-il faire ?

HÉLÈNE.

Vous égorger. Hélas ! par une imprudence que je ne saurais me pardonner, j'ai involontairement servi ses projets.

LÉONTINE.

O ciel ! comment se peut-il ?

HÉLÈNE.

Après avoir déposé sous le vestibule, les tonneaux destinés à votre père, le conducteur de ce convoi est entré dans une salle basse où j'étais alors, et me montrant une blessure qui paraissait le faire beaucoup souffrir, il m'a demandé la permission de passer le reste de la nuit dans un coin de l'écurie, auprès de ses chevaux. Ne voyant aucun danger à le satisfaire, j'ai eu la faiblesse d'y consentir et j'en suis inconsolable J'ai vu rentrer notre brave Gouverneur ; une douce joie était empreinte sur son front; Thierry, en sortant, a confirmé par un mot mes espérances; cette apparente sécurité m'invitant à me livrer au sommeil, je suis entrée, sans lumière, dans une petite chambre dont la croisée donne sous le vestibule. Par bonheur cette croisée était entr'ouverte. Je commençais à m'assoupir lorsque mes oreilles furent frappés de ces mots, prononcés à voix basse : « Commandant, où êtes-vous? — Ici, répond une voix sourde et qui semble partir de l'un des tonneaux. Tremblante, éperdue, je me lève, j'écoute, et j'entends cette

conversation qui m'a fait frissonner, s'établir entre Galliot et le perfide conducteur, car c'était lui qui venait de lever le couvercle du tonneau qui recelait notre cruel ennemi : » Tout » le monde est-il rentré ? — Oui, commandant, le Gouver- » neur, Léontine et son fils sont là haut, dans leur apparte- » ment. — Peux-tu nous y conduire, ou du moins nous l'in- » diquer ? — Très-facilement. La croisée donne sur la » cour. — Sais-tu s'il y a beaucoup de monde dans le palais ? » — Personne, heureusement. Les domestiques sont occupés » à distribuer des secours dans la ville; les soldats étant excédés » de fatigue, le Gouverneur n'a point voulu de garde cette » nuit et les a tous renvoyés dans leur quartier. — Ainsi nous » n'avons pas de résistance à craindre? — Aucune, comman- » dant. — Pour éviter toute surprise, va fermer la porte qui » donne sur la rue et tu m'en apporteras la clef. Pendant ce tems, » je delivrerai tes camarades de leur étroite et incommode prison. » —J'y vais, commandant. » L'affreuse certitude de votre danger me glace d'horreur et d'effroi, cependant je rassemble mes forces et parviens, en me traînant le long des degrés, jusqu'à cet appartement où le ciel permet que j'arrive assez tôt pour vous prévenir, ou pour recevoir la mort avec vous.

LÉONTINE.

Garde mon fils. Attends-moi, je cours éveiller mon père. (*Elle prend la lampe pour aller dans l'appartement de droite. On entend remuer fortement la croisée.*) Il est trop tard. (*Elle éteint la lampe et se blottit à gauche avec Hélène et Marcelin.*)

SCÈNE VII.

MARCELIN, HÉLÈNE, LÉONTINE, JACQUES GALLIOT, six Soldats Bourguignons.

(*On ouvre un panneau de la croisée en brisant quelques*

vitraux et passant la main en dedans. Jacques Galliot entre le premier au moyen d'une échelle placée en dehors.)

JACQUES GALLIOT, *aux soldats qui sont dans la cour.* Montez bien doucement. (*Six hommes montent, Galliot les compte à mesure qu'ils entrent.*) Bon, nous voilà tous. Claude, sommes-nous dans la chambre du Gouverneur ?

UN SOLDAT, *qui est censé le conducteur du convoi.* Non, commandant, elle est plus éloignée.

JACQUES GALLIOT, *à voix basse.*

Avant de nous y rendre, il faut que vous sachiez dans quelle intention j'ai demandé six hommes bien déterminés. En vous le disant plutôt vous auriez hésité peut-être, maintenant il n'est plus permis de reculer. Ecoutez-moi. Charles, votre maître et le mien, n'a pas été plutôt de retour dans son camp qu'il s'est repenti d'avoir cédé aux instances de ce Commines que je déteste. Il était furieux surtout de n'avoir pu assouvir la juste haine qu'il a vouée au gouverneur et à sa famille, mais je lui ai prouvé par des raisonnemens sans réplique et par de bons exemples que l'humanité exigeait qu'il ne compromît point l'existence de plusieurs milliers d'hommes lorsqu'il pouvait terminer cette querelle par une ruse innocente et le sacrifice de quelques individus. En un mot, je lui ai offert de le délivrer de toute cette famille et de lui apporter les clefs de la ville. Il ne pouvait qu'approuver ce trait de ma politique et m'a laissé tout pouvoir. Quinze cents écus d'or (1) seront le prix de ce double service ; chacun de vous en recevra trente, le reste est à moi.

LÉONTINE, *bas à Hélène.*

Prends mon fils et tâche de t'échapper avec lui par le grand escalier.

Hélène se dispose à exécuter cet ordre, mais avec beaucoup de précaution.

JACQUES GALLIOT.

Claude ? de quel côté faut-il que nous allions ?

---

(1) L'écu d'or valait 10 l. 19 s. 5 d. de notre monnaie.

LE MÊME SOLDAT.

Attendez que je me rappelle les êtres. Autant qu'il m'en souvienne, nous sommes dans un vestibule, près du grand escalier dont la porte est là.. à droite.

JACQUES GALLIOT.

Il est essentiel de nous emparer de cette porte. Tu resteras auprès afin de nous assurer une double retraite. (*Claude qui était à la droite de Jacques Galliot va près de la porte. Léontine et Hélène sont au désespoir de se voir enlever ce moyen de fuir.*) Que l'un de vous se charge aussi de cette grosse clef de la porte qui donne sur la rue. Elle m'embarrasse, je ne sais où la mettre. Prenez donc... (*Deux soldats étendent le bras ; mais Léontine plus prompte s'avance, cherche dans l'ombre et se saisit de la clef. Elle la remet à Hélène et lui ordonne de descendre dans la cour au moyen de l'échelle appliquée en dehors et par laquelle les Bourguignons se sont introduits. Ce qui s'exécute à l'instant.*)

HÉLÈNE, *bas à Léontine.*

Est-ce que vous ne venez pas ?

LÉONTINE, *de même.*

Et mon père !

(*On voit, autant que l'obscurité le permet, Hélène monter sur la croisée, se placer sur l'échelle, recevoir Marcelin des mains de sa mère et disparaître. Léontine se jete à genoux et lève les mains vers le ciel.*)

JACQUES GALLIOT, *à ses gens.*

Immolez sans pitié tout ce que vous rencontrerez et qui tenterait de s'opposer à l'exécution de mon projet.

LE MÊME SOLDAT.

Commandant, vous n'oublierez pas que les clefs de la ville sont sous le chevet du gouverneur.

JACQUES GALLIOT.

Marchons.

LE MÊME SOLDAT.

La porte à gauche.

LÉONTINE, *criant de toute sa force.*

Réveillez-vous, mon père, fuyez, on en veut à vos jours.

JACQUES GALLIOT.

O bonheur ! C'est Léontine. (*Il se saisit d'elle.*) Silence ! Conduis-nous vers Daviller, ou ce poignard...

LÉONTINE.

Frappe. Crois-tu qu'une fille puisse indiquer aux assassins de son père le lieu de sa retraite?

JACQUES GALLIOT.

Tu n'as que ce moyen de conserver tes jours.

LÉONTINE.

Bien vrai ?

JACQUES GALLIOT.

Je le jure par l'enfer. Silence !..

LÉONTINE, *criant encore plus fort.*

Réveillez-vous, mon père, et fuyez.

JACQUES GALLIOT.

J'avais voulu t'épargner, mais tu ne méritais pas cette exception. Je t'abandonne à leurs coups, et Daviller ne perira pas moins.

LÉONTINE.

Détrompez-vous. A présent mon père est sauvé. Un escalier dérobé l'a soustrait à votre rage.

JACQUES GALLIOT.

Nous sommes maîtres de toutes les issues.

LÉONTINE.

Détrompez-vous encore. Un être fidèle vient de s'échapper d'ici pour appeler du secours.

JACQUES GALLIOT.

Il ne pourra sortir du palais. J'ai eu la précaution d'en conserver la clef.

LÉONTINE.

A l'instant même je viens de te la ravir. Bientôt le tocsin vous apprendra qu'il ne vous reste aucun espoir de salut. La fuite même ne vous soustrairait pas maintenant à notre juste vengeance. (*Le tocsin sonne dans l'éloignement.*) L'entendez-vous ? Il annonce votre perte. Frappez maintenant, je suis fière de mourir.

JACQUES GALLIOT.

Implacable ennemie! tu ne jouiras pas de ce triomphe. Reçois-la donc cette mort que tu désires.

Tous s'élancent vers Léontine.

PHILIPPE DE COMMINES, *jetant son casque, son manteau et se plaçant devant Léontine qu'il défend de son épée.*

Frappez auparavant l'ami de votre maître.

JACQUES GALLIOT, *confus.*

Philippe de Commines ! *Les soldats reculent.*

PHILIPPE DE COMMINES.

Oui misérable, c'est Philippe de Commines, qui instruit par Charles lui-même du nouvel acte de scélératesse que tu méditais, a pris ce déguisement pour se mêler à tes complices, et qui vous ordonne de respecter cette femme, le modèle de son sexe.

JACQUES GALLIOT.

Tu t'abuses étrangement, Commines, si tu t'es flatté de nous vaincre par ton éloquence. Nous ne sommes pas ici au Conseil. C'est le fer à la main qu'il faut nous prouver ta supériorité.

(Il se met en devoir de l'attaquer.)

SCENE VIII.

LÉONTINE, PHILIPPE DE COMMINES, GÉRARD DAVILLER, HÉLÈNE, THIERRY, JACQUES GALLIOT, Soldats Lorrains, Habitans de la ville, Soldats Bourguignons.

(*On entend un grand bruit. Les portes sont enfoncées. Des soldats Lorrains et des habitans portant des flambeaux se précipitent en foule et terrassent les Bourguignons.*)

HÉLÈNE, *désignant Claude.*

Le voilà, le voilà, ce maudit conducteur... Ne le manquez pas.

(*Jacques Galliot veut s'esquiver par la fenêtre, mais il est arrêté par Thierry qui parait au haut de l'échelle et le couche en joue avec une arquebuse.*)

THIERRY.

Non pas, s'il vous plait, ou cette arquebuse achèvera ce que la couleuvrine a commencé.

JACQUES GALLIOT, *pousse un cri de rage.*

Oh!

THIERRY.

C'est contrariant, je l'avoue, mais c'est comme cela.

GÉRARD DAVILLER.

Noble Commines... quoi?.. c'est encore à vous...

THIERRY.

Monsieur le gouverneur, pour en finir, je vous propose de faire pendre tous ces gaillards-là.

GÉRARD DAVILLER.

Je vous défends d'attenter à leurs jours.

THIERRY.

Vous avez tort, permettez-moi de vous le dire. Est-ce que ces misérables sont en état d'apprécier des sentimens généreux? cela ne fait que les enhardir. Quelque jour vous serez la dupe de votre bon cœur.

GÉRARD DAVILLER.

Dût mon indulgence me devenir fatale, je ne me déterminerai jamais à imiter des hommes que je méprise. Thierry, je vous charge de les reconduire hors de la poterne St.-Jean.

THIERRY.

Je vous prie de me dispenser de cette commission, monsieur le gouverneur; je ne vous répondrais pas de résister à la tentation de les faire sauter dans le fossé en passant. Permettez que je retourne à mon poste. (*il sort.*)

PHILIPPE DE COMMINES.

Allez, brave Galliot, allez reclamer auprès du duc de Bourgogne la récompense du noble service que vous avez promis de lui rendre.

JACQUES GALLIOT.

Sensible Commines, peut-être recevras-tu bientôt celle que je te réserve.

LÉONTINE.

Nous le défendrons à notre tour.

(*Jacques Galliot et les Bourguignons sont emmenés par les soldats Lorrains.*)

SCENE IX.

GÉRARD DAVILLER, PHILIPPE DE COMMINES, LÉONTINE, HÉLÈNE, Soldats Lorrains, Habitans de la ville.

LÉONTINE.

Généreux Commines, mettez le comble à vos bienfaits en demeurant parmi nous. Vous trouverez dans cette ville autant d'amis sincères qu'elle contient d'habitans.

PHILIPPE DE COMMINES.

Cette offre touchante pénètre mon cœur, mais je ne puis l'accepter, mon devoir s'y oppose. J'abandonne sans retour un prince endurci, devenu tout-à-fait étranger à l'honneur, mais en le quittant je ne puis étouffer entièrement cette voix qui m'a parlé si long-tems pour lui. Votre sort m'intéresse, mais Charles fut mon ami; je ne puis donc rester parmi vous. dans cette conjoncture délicate, il ne m'est pas même permis de former des vœux. Je laisse Dieu maître de décider de quelle manière doit se terminer cette grande querelle.

GÉRARD DAVILLER.

Notre souvenir et nos bénédictions vous suivront partout.

LÉONTINE.

Puisse le bonheur accompagner vos pas!

(*Philippe de Commines sort.*)

SCÈNE X.

LÉONTINE, GÉRARD DAVILLER, HÉLÈNE.

GÉRARD DAVILLER.

Cependant nous touchons à l'expiration de la trève et rien ne confirme les espérances que l'on nous a données. Se pourrait-il que nous fussions réduits à l'horrible nécessité d'ouvrir nos portes ? (*Huit heures sonnent.*)

LÉONTINE.

Voilà l'heure fatale ! la trève est expirée.

GÉRARD DAVILLER.

O mon dieu ! tu nous abandoones.

SCENE XI.

LÉONTINE, GÉRARD DAVILLER, THIERRY, HÉLÈNE, Soldats, Habitans.

THIERRY *arrive en courant, il est hors d'haleine et crie en dehors.*

Grande nouvelle ! monsieur le Gouverneur, grande nouvelle ! on a répondu à nos signaux.

GÉRARD DAVILLER, LÉONTINE, HÉLÈNE.

On a répondu !

THIERRY.

Je viens de voir des feux allumés sur les tours de Saint-Nicolas, en ce moment le duc Réné attaque l'aîle droite des Bourguignons. (*On entend le canon dans l'éloignement.)*

GÉRARD DAVILLER, LÉONTINE, HÉLÈNE.

Nous sommes sauvés !

LÉONTINE.

Nous allons donc le revoir, ce Prince que les malheurs de la guerre ont tenu si long-tems éloigné de nous.

GÉRARD DAVILLER.

Courez sur les remparts, réparez les brèches. A la tête de tous les combattans je veux tenter une sortie, cette attaque imprévue dirigée sur l'aile gauche de l'armée de Charles, opérera une diversion utile, en empêchant cette partie de ses troupes de prendre part à l'action principale. Jurons sur cette bannière de n'abandonner qu'avec la vie, la cause de notre légitime souverain.

TOUS.

Nous le jurons.

(On baisse les lances et les épées sur la bannière. Ce mouvement, le cri qui l'accompagne, l'énergie avec laquelle on l'exécute à la clarté d'un grand nombre de flambeaux, doivent produire un tableau imposant. Sortie vive.)

(Le théâtre change (1) *et représente l'étang Saint-Jean, mais à sec et couvert de roseaux. Ce marais doit présenter une immense étendue depuis le deuxième plan jusqu'au fond à perte de vue et sur la droite; au deuxième plan une digue en pierre traverse géométralement le théâtre. Toute la gauche, depuis la digue jusqu'au fond, représente les remparts de la ville, vus obliquement. A droite, au premier plan, est un grand arbre isolé dépouillé de verdure, auquel on a attaché un écriteau portant ces mots:* Là périt Cifron. Vengeance! *Auprès de cet arbre est la fontaine Saint-Thiebault. C'est un petit oratoire, ouvert sur le devant et grillé, au pied duquel coule une source où*

(1) C'est la première fois que je me permets cette violation des règles dramatiques, et j'en demande pardon à mes juges. Quoique l'on dise du mélodrame et des abus auxquels il se livre, je n'ai jamais cherché à réussir par des moyens irréguliers. Je les ai remarqué dans plusieurs drames lyriques, tels que le *Déserteur*, *Sargines*, *Richard*, etc. mais je n'ai pas cru devoir m'autoriser de ces licences pour porter un mauvais exemple sur les théâtres secondaires. J'ai constamment respecté les lois établies par les maîtres de l'art, mais dans cette circonstance, je tenais à présenter toute la vérité, et il fallait pour me conformer à l'histoire montrer le lieu même où Charles a péri. Je demande donc grace pour cette fois, sans tirer à conséquence.

les malades allaient boire pour se guérir de la fièvre (1). *Au premier plan, à gauche, est la poterne St.-Jean.*)

SCENE XI.

LÉONTINE.

(*On lève la herse et Léontine sort par la poterne.*)

Grace à ce déguisement me voilà hors de la ville. J'ai résolu de chercher partout le Duc de Bourgogne pour le provoquer et lui donner la mort ou la recevoir de lui. C'est là que mon époux a péri. (*Elle montre l'arbre isolé qui est à droite.*) C'est là, (*montrant le pied de cet arbre.*) que je voudrais creuser de mes mains la dernière demeure de ce tigre. (*Elle regarde en dehors.*) O ciel! que vois-je ?.. Les Bourguignons s'avancent à travers le marais !.. encore un nouvel assaut! Et qui le soutiendra?.. Nos guerriers ont suivi mon père... il ne reste dans la ville que des êtres faibles.. Comment les sauver?.. ah!.. tout près d'ici... une écluse... quand la défense est légitime, tous les moyens sont permis avec de tels hommes. (*Elle sort en courant vers la droite.*)

SCENE XII.

THIERRY, Habitans de Nancy *sur le rempart*, Soldats Bourguignons, JACQUES GALLIOT *dans le marais.*

(*Un grand nombre de Bourguignons portant des échelles, des gabions, des fascines s'avance en bon ordre dans le marais. On ne leur voit que la moitié du corps. Arrivés au pied du rempart, ils dressent leurs échelles et montent à l'assaut. Les murailles sont garnies de femmes et de vieil-*

(1) Cette décoration est conforme aux plans et aux descriptions donnés par les historiens du tems.

lards qui opposent aux efforts des assiégeans toute la résistance dont ils sont capables. On jette sur leur tête des pierres, de l'huile, des tisons enflammés.)

JACQUES GALLIOT.

Courage mes amis. Notre Prince a les yeux sur nous. Nous touchons à la victoire.

THIERRY, *sur le rempart.*

Mais tu n'en seras pas témoin. Pour cette fois je ne te manquerai pas. (*Il le tue d'un coup d'arquebuse.*)

Tout-à-coup on voit des torrens d'eau arriver en bouillonnant par la droite, couvrir insensiblement tout le marais, et ne s'arrêter qu'aux murs de la ville. Les assiégeans n'attaquent plus avec la même vigueur. Ils regardent en arrière, mais l'eau qui monte à chaque minute ne leur permet pas la retraite. Ils grimpent sur les échelles qui étant trop chargées se rompent et s'enfoncent. Quelques uns se suspendent aux murailles d'où les assiégés les précipitent dans le marais. L'eau croît toujours jusqu'à cacher entièrement les roseaux et à ne présenter plus qu'un vaste étang depuis le deuxième plan jusqu'au fond. Tous les Bourguignons périssent. Ceux qui voulaient se sauver à la nage sont noyés.

SCENE XIII.

THIERRY, Habitans de Nancy, LÉONTINE.

Léontine rentre. Elle est témoin de la joie des assiégés qui la remercient de loin, et se sont mis à genoux pour rendre grâce au ciel de leur délivrance. Léontine les imite.

Reçois, ô mon Dieu, mes actions de grâce et celles de tout un peuple que tu rends à la vie. Mais ce n'est pas tout, ô mon Dieu! tu mets le comble à tes bienfaits en offrant à ma vengeance ce Prince sanguinaire. Ah! permets que j'en fasse un sacrifice aux mânes de ses victimes!

SCENE XIV.

LÉONTINE, CHARLES, Habitans de Nancy.

CHARLES.

O funeste revers ! mon armée battue sur tous les points fuit en désordre... la déroute est complette... Réné triomphe, et moi...

LÉONTINE.

Je t'attendais, Charles.

CHARLES.

Que me veux-tu?

LÉONTINE.

Te combattre.

CHARLES.

Misérable adversaire !

LÉONTINE.

Défends-toi, Charles, car je ne te ménagerai pas.

CHARLES.

Puisque tu veux absolument périr de la main du Duc de Bourgogne, je vais satisfaire ton ambition.

Ils s'engage un combat à l'épée, mais extrèmement vif entre Charles et Léontine. Charles blessé d'un coup mortel tombe au pied de l'arbre fatal.

CHARLES.

Je meurs.

LÉONTINE, *levant la visière de son casque.*

Auparavant reconnais Léontine. J'ai vengé mon époux.

SCENE XV ET DERNIÈRE.

THIERRY, LÉONTINE, GÉRARD DAVILLER, PHILIPPE DE COMMINES, Soldats Lorrains, Habitans de Nancy.

(Les remparts sont couverts d'habitans qui expriment de loin

la plus vive allégresse ; l'air retentit de leurs acclamations.
(Fanfare, roulement, tableau.)

GÉRARD DAVILLER.

Viens, ma fille, viens unir ta voix à celle de tout un peuple enivré. Notre bien aimé souverain entre en ce moment dans sa capitale.

PHILIPPE DE COMMINES.

Et il désire vous témoigner son admiration pour des services qui sont au-dessus de tout éloge, comme de toute récompense. Venez, madame, venez jouir d'un tableau délicieux. Impatient de recevoir cet excellent Prince, l'ami, le père de son peuple, on se précipite en foule sur son passage; tous voudraient embrasser ses genoux; l'un ose saisir sa main, qu'il baigne de larmes bien douces, l'autre s'estime heureux d'avoir pu toucher l'extrémité de son vêtement; toutes les mères le désignent à leurs fils comme le conservateur de leur existence : l'air retentit des plus touchantes bénédictions. Sans se connaître, on s'arrête, on s'embrasse, et l'on se dit avec toute l'effusion du bonheur : « Grâce au ciel ! tous nos maux sont finis, notre » père est de retour, il est parmi nous, il ne nous quittera » plus; il répandra sur nous tous les biens dont la divinité » n'a établi les rois dépositaires que pour en être les heureux » dispensateurs. Puisse son règne être immortel comme notre » amour pour lui !... » En un mot, la présence de Dieu lui-même apparaissant au milieu des hommes, ne produirait pas plus d'admiration et d'enthousiasme.

LÉONTINE.

Ah ! je cours me jetter à ses pieds !...

PHILIPPE DE COMMINES, *douloureusement en voyant le corps de Charles.*

Voilà donc ma prédiction accomplie !

GÉRARD DAVILLER.

Que reste-t-il maintenant de cette puissance formidable ?

Rien, parce qu'il n'a pas su se faire aimer. Un insensé revêtu d'un pouvoir sans bornes est le plus redoutable fléau des nations.

Roulement. La toile tombe.

FIN.

CHRISTOPHE COLOMB,

OU

LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE,

MÉLODRAME HISTORIQUE

EN TROIS ACTES, EN PROSE ET A GRAND SPECTACLE,

PAR R. C. GUILBERT DE PIXERÉCOURT;

Représenté pour la première fois à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 5 Septembre 1815.

Musique de M. DARONDEAU.

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, N°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4.

1815.

L'AUTEUR AU PUBLIC.

Le génie de l'homme n'a rien conçu de plus étonnant, rien exécuté de plus hardi que la découverte de l'Amérique. Christophe Colomb a toujours été l'objet de mon admiration. L'histoire n'offre point d'exemple d'un caractère plus ferme, d'un courage plus héroïque. Je ne parle pas de ses connaissances qui étaient étonnantes pour le siècle où il vivait. Si quelque chose peut ajouter encore à l'intérêt qu'inspire le nom seul de ce navigateur célèbre, ce sont les dangers qu'il courut, les persécutions qu'il éprouva, les injustices révoltantes dont il fut la victime. On alla jusqu'à lui contester la gloire d'avoir enrichi la terre d'un nouveau Monde. Un aventurier Florentin, nommé Améric Vespuce, simple compagnon de cet Alonzo Ojèda, qui n'approcha de St.-Domingue qu'après le troisième voyage de l'Amiral, et n'y descendit que pour s'en faire honteusement chasser, osa publier à son retour une relation de ses voyages qu'il donna pour des découvertes. Son ouvrage, copié sur le journal déposé par Colomb entre les mains du ministre, étant le premier que l'on imprimait sur cette intéressante contrée, fut recherché par tout le monde, lu avec avidité, et il persuada. L'imposteur eut la gloire de donner son nom au

nouveau continent, et la petite île de St.-Christophe est l'unique monument qui rappele à l'Univers le souvenir de Colomb!

Depuis que je m'occupe de littérature, j'ai constamment désiré de mettre en scène cet homme extraordinaire.

J'avais ébauché, il y a douze ans, la pièce que j'offre aujourd'hui au Public; je la destinais au Théâtre de la Porte St.-Martin, et déjà plusieurs conférences avaient eu lieu sur les moyens d'exécution. La clôture du théâtre, arrivée cinq fois en six ans, me força de renoncer momentanément à cet ouvrage. Je m'étais cependant décidé à le finir pour le Théâtre de la Gaîté, quand M. Lemercier fit jouer à l'Odéon, en 1809, sa comédie *Shakespéarienne*, intitulée Christophe Colomb. J'avoue ici, avec la franchise qui fait la base de mon caractère, que je dois beaucoup à cet auteur distingué. Pour la première fois, j'avais, comme lui, enfreint les règles dramatiques et fait une pièce irrégulière. Ce que les beaux vers et le très-grand talent de M. Lemercier ne purent faire adopter par des spectateurs français, je crus ne devoir point le risquer, après lui, avec des moyens bien inférieurs. Rien n'aurait pu légitimer ma témérité. Eclairé par l'expérience, je fis donc des changemens notables à mon drame, et parvins, non sans beaucoup de peine, à conserver au moins l'unité de tems et d'action; ma pièce ne dure que vingt-quatre heures. Si je

ne l'ai pas fait jouer plutôt, c'est parce que je voulais laisser un intervalle de plusieurs années entre la représentation de deux ouvrages portant le même titre; d'un autre côté, si je n'ai pas jugé à propos de la retarder plus long-tems, c'est parce que je n'ai pas voulu que l'on pût soupçonner un moment que j'avais eu intention d'imiter *Jean Bart ;* ce que des amis officieux n'auraient pas manqué de dire. Depuis dix-sept ans j'ai prêté souvent, et selon l'ordinaire, à des ingrats; mais je n'empruntai jamais, du moins dans mon pays. La seule pensée de mon titre emportait nécessairement l'idée de mettre la scène sur un vaisseau, car on n'a pu découvrir l'Amérique sans traverser l'Océan.

Je n'ai point travaillé pour établir la réputation d'un machiniste ; mon navire est simple et tel qu'il peut être exécuté presque sans frais sur les plus petits théâtres ; mais je me suis attaché particulièrement à conserver les mots techniques, et à peindre ce qu'on peut appeler *les mœurs d'un vaisseau.* J'ai mis le même soin dans le 3e. acte, à l'imitation des usages, costumes et signes caractèristiques des sauvages. Tout y est strictement conforme à la vérité. J'ai cherché des élémens de succès dans l'histoire de Colomb (1), dans les

(1) La Vie de Christofle Colomb, composée par Fernand Colomb, son fils, et traduite en français par Cotolendy. *Paris*, *Barbin*, 1681. 2 vol. in-12.

écrits des Missionnaires (1), dans les nombreuses relations des Voyageurs (2), et surtout dans la situation critique de mon héros.

Aucun des Ouvrages que j'ai composés, n'a exigé plus de recherches et rencontré plus d'obstacles ; il a été plus de trois mois en répétition. Peu importe au surplus. L'auteur dramatique contracte d'abord et avant tout, l'obligation de plaire, n'importe par quels moyens; s'il échoue, on ne lui tient compte de rien, et il n'a pas le droit de s'en plaindre.

Le public pensera sans doute, comme moi, qu'il eut été complétement ridicule de prêter notre langage, même défiguré, à des hommes qui voyent, pour la première fois, des Européens. Bien certain que cette innovation, ne pouvait qu'être approuvée par les gens de goût, j'ai donné aux habitans de l'île Guanahani, l'idiôme des

---

Colomb dans les fers, Epitre, par le Chevalier de Langeac. *Paris*, *Didot aîné.* 1782. in-18.

(1) Histoire générale des Antilles, par le P. Dutertre. Paris, 1667. 4 vol. in-4°.

Mœurs des Sauvages Américains, par le P. Lafitau. *Paris*, 1724. 2 vol. in-4°.

Histoire de Saint-Domingue, par le P. Charlevoix. *Paris*, 1730. 2 vol. in-4°.

(2) Abrégé de l'Histoire des Voyages, par de La Harpe et autres. *Paris*, 1780. 32 vol in-8°.

Collection des Voyages anciens et modernes autour du Monde, par Bancarel. *Paris*, 1808. 12 vol. in-8°.

Antilles, que j'ai puisé dans le Dictionnaire Caraïbe, composé par le R. P. Raymond Breton, et imprimé à Auxerre en 1665. On trouvera, dans la pièce, l'explication de tous ces mots dont j'ai cru néanmoins devoir user avec sobrieté.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHRISTOPHE COLOMB, savant navigateur Génois	M. *Taulin.*
DIEGUE, son fils, sous le nom de Pédrille.	Mlle. *Bourgeois.*
VINCENT PINSON, commandant *la Nina*, l'une des caravelles de la flotte.	M. *Renaud.*
ROLDAN, maître d'équipage de *la Sainte-Marie*, caravelle montée par Christophe Colomb	M. *Marty.*
MARGARITA, bosseman sur le même navire	M. *Edouard.*
INIGO, paysan portugais, filleul de Christophe Colomb	M. *Dumesnis.*
ORANKO, cacique de l'île *Guanahani.* .	M. *Héret.*
AZAKIA, jeune sauvage, fille d'Oranko.	Mlle. *Legros.*
KARAKA, vieille sauvage	Mme. *Clément.*
KEREBEK, son fils, destiné à Azakia. .	M. *Chéza.*
Deux Sauvages	M. *Duthé.* M. *Leroy.*

Sauvages, habitans de l'île.

Matelots Espagnols.

La Scène est pendant les deux premiers Actes sur la caravelle la Sainte-Marie, *montée par Christophe Colomb, et pendant le troisième dans l'île Guanahani, l'une des Lucayes.*

L'action se passe en 1492. *Elle commence le* 11 *octobre, vers midi, et finit à pareille heure le lendemain* 12, *jour de la découverte du Nouveau Monde.*

Vu au Ministère de la Police générale du royaume, conformément à la décision de son Excellence, en date de ce jour. Paris, le 15 juillet 1815.
Le secrétaire général, FORTIS.

CHRISTOPHE COLOMB,

OU

LA DÉCOUVERTE DU NOUVEAU MONDE,

MÉLODRAME HISTORIQUE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre est partagé en deux parties horizontales. La partie supérieure représente l'arrière du vaisseau monté par Colomb, depuis le mât d'artimon jusqu'à la proue ; la partie inférieure représente la chambre du conseil. Cette chambre entièrement fermée occupe à peine quatre plans de profondeur ; elle est étroite et peu élevée. On y voit quelques meubles amarrés, une table, des barils, un coffre, des tabourets. Deux escaliers conduisent sur le pont ; tous deux à la hauteur du deuxième plan et garnis d'une rampe sont tournés du côté de la proue, c'est-à-dire qu'en descendant on tourne le dos au spectateur. Le dessous de ces escaliers forme comme une espèce de guérite en face du public ; on y a pratiqué des armoires. Le fond de la chambre est garni de petites croisées à travers lesquelles on aperçoit la mer. Au premier plan, de chaque côte, un sabord.

Pendant l'ouverture, qui peint d'abord une tempête violente, on entend derrière le rideau ces commandemens faits d'une voix forte par le maître d'équipage et toujours précédés d'un coup de sifflet : Cargue la grande voile ! Cargue la

misaine! Cargue l'artimon !... *Le tonnerre, la pluie, la grêle, le vent, le mugissement des vagues, tout contribue à fixer l'attention du spectateur, en le transportant en idée sur cette scène d'horreur. A un moment de calme succède tout-à-coup un effroyable craquement; le maître d'équipage crie :* Nous touchons! *On tire deux coups de canon.* Tout le monde sur l'avant! *On entend en effet le bruit que font tous les gens de l'équipage en courant de l'arrière en avant. Le Bosseman s'écrie avec effroi :* Du monde à la pompe!.. Charpentier à la cale!.. Bouche la voie d'eau. *A ce violent tumulte succède par dégrés le beau tems dont l'Orchestre exprime le retour. On entend l'un après l'autre ces commandemens faits par le maître d'équipage :* Hors le grand foc! Hisse les huniers! Borde l'artimon! Dresse la barre!.. *Au lever du rideau, on voit Iñigo amarré au mât d'artimon qui traverse le plancher du pont.*

SCÈNE PREMIÈRE. (*)

INIGO. *Il se débouche les oreilles.*

Dieu merci! v'là l'beau tems revenu. (*Il défait les nœuds qui l'attachent, et marche avec timidité.*) Oh oui.. j'garde l'équilibre à présent... c'est une preuve que la mer est calme et que l'vaisseau marche droit. Vrai!... j'ons cru que c'te nuit-ci serait mon dernier jour. Queu vacarme! celle-la peut compter par exemple. Ces marins disont comme ça quy gn'y a rien d'si superbe qu'eun' tempête, hé ben! j'leux y souhaite

(*) Comme dans tous mes Ouvrages, les acteurs doivent se placer au théâtre de même qu'ils sont en tête de chaque scène. Les indications de *droite* et de *gauche* sont toujours prises du parterre, c'est-à-dire relativement au spectateur.

ben du plaisir. C'est la première que j'voyons, mais si l'bon Dieu m'fait l'honneur d'me consulter, j'promettons ben qu'ce s'ra la dernière. Miséricorde! n'savoir où s'fourrer... pas un pauvre p'tit coin où qu'l'on soit à l'abri. J'm'asseois sur un banc à côté, là, dans l'entrepont; crac, le roulis m'jette par terre, en avant, j'tombe sur mon nez. J'me relève; pan!... v'là c' qu'ils appelont un coup d'tangage... j'tombe sur l' côté opposé au nez. J'grimpe sur l'pont et j'arrive tout-à-point pour être inondé par eun' lame. Enfin j'me sauvons ici dans la chambre de l'Amiral où c'qu'y m'vient la bonne pensée d'ma-marrer à c'te pièce de bois, pour à c'te fin de m'tenir sur mes jambes et de recommander tranquillement mon âme à Dieu. Ah! pourquoi faut-il que j'aie suivi l'Seigneur Colomb, au lieu d'rester en Portugal avec ma mère? « Va, Inigo, qu'm'a dit c'te » bonne femme, va offrir tes services à ton parrain l'Amiral. » Les voyages forment la jeunesse, tu n'saurais mieux faire » que d' t'embarquer avec ce savant marin qui s'en va dans » l'autr' monde. Qui sait? Peut-être ben qu' tu feras fortune » là-bas. Qui n' risque rien n'a rien. Tu n' possèdes pas un » maravédis, par ainsi tu n'risques pas grand chose. Et puis » tu l'y dois d'la reconnaissanec à c'brave homme. Pendant que » j'nourrissais son fils du premier lit, il t'a fait apprendre à » lire. D'mon côté j't'ai donné l'peu d'savoir que j'possède. Tu » fais assez ben la cuisine, tu raccommodes joliment un » pourpoint; enfin tu sais un peu d' tout, ainsi tu n'peux man- » quer de t'rendre utile sur un vaisseau. Adieu. Sois hon- » nête et sage. Tiens, je te donne... ma bénédiction, et » va-t-en. » J'sis parti pour Cordoue, j'm'ai offert à l'Amiral, qui m'a ben reçu et m'a promis six piastres au retour. J'nous sommes embarqués et j'n'étions pas trop mécontent d'ma condition, quoiqu'il y ait quarante-deux jours, ni plus ni moins que j'n'ons vu que l'ciel et l'eau, quand c'te maudite tempête est venue m'tourner le sang.

SCENE II.

INIGO, COLOMB.

COLOMB, *descendant l'escalier de droite.*

Que fais-tu là?

INIGO.

Rien, monsieu l'Amiral.

COLOMB.

Qui t'y a conduit?

INIGO.

La peur.

COLOMB.

La peur! et c'est à moi que tu oses faire un tel aveu?

INIGO.

Ce n'est pas c'que j'ons voulu dire, monsieu l'Amiral, c'est q'' ... voyez-vous...je n'sis pas fait à tout c'vacarme... j'n avions jamais vu la mort d' si proche. C'est désagréable d'mourir sans être malade... vrai, ça n'est pas gai. L'cœur m'battait d'une force! et j'dis que j'n'étions pas l'seul. Tous les gens de l'équipage faisiont d'grands signes de croix et vous même, monsieu l'Amiral, quand j'ons eu l'honneur d'vous rencontrer sur le pont, vous étiez pâle... comme je n'sais quoi.

COLOMB.

Il suffit. Ce n'est pas là ce que je te demande.

INIGO.

(*à part.*) Ça l'fâche. J'ons eu tort d'l'y dire ça. (*haut.*) Si ben donc qu' pour m'donner du courage, je m'sommes réfugié dans l'endroit où c'que vous faites vot' résidence et ça m'a réussi. Oui, y semble vraiment qu'on respire ici un air de bravoure; j'n'y ons pas été plutôt descendu que j'nous sommes trouvé ferme sur nos jambes. (*à part.*) Grâce à ce pilier qui m'a soutenu, mais y n' faut pas l'y en parler.

COLOMB.

Tu veux m'appaiser en me flattant. C'est un mauvais moyen, tu dois savoir qu'il ne réussit pas auprès de moi. Je te pardonnerais moins qu'à tout autre de l'employer, parceque je t'aime et que je veux te voir toujours franc et loyal. Va, mon pauvre garçon, j'excuse ta frayeur, elle était bien naturelle; mais l'équipage compte sur toi pour réparer ses forces. Hâte-toi de regagner le tems perdu.

INIGO.

J'y cours, monsieu l'Amiral.

COLOMB.

Je t'ai déjà dit que je te dispensais, quand nous étions seuls, de ces formules respectueuses. Je préfère t'entendre me nommer ton parrain. Ce titre me donne des droits à ton attachement, et depuis plus de deux mois que je suis séparé de toute ma famille, j'éprouve à chaque instant l'impérieux besoin de donner et de recevoir des marques d'affection.

INIGO.

J'vous aime aussi tout plein, monsieu Colomb.... mon parrain.... et çà m'fait ben du plaisir quand j'pouvons vous l' témoigner, là... à not'aise. Mais l'plus souvent, j' n'osons pas... voyez-vous. Je n'sommes qu'un pauvre paysan et vous, vous êtes l'Commandant d'trois vaisseaux... vous allez peut-être devenir un ben grand Seigneur.

COLOMB.

Je n'y verrais qu'un motif de plus pour me faire aimer davantage.

INIGO.

Oh! que c'est ben dit!

COLOMB.

Ainsi doivent penser et agir tout ceux que le hazard ou la fortune placent au dessus de leurs semblables.

INIGO.

Ah! c'est vrai ça, ce serait l'moyen d'être tous d'accord, parce que...

COLOMB.

Va faire la distribution des vivres.

INIGO.

Oui, mon parrain. *(Il lui baise la main et remonte sur le pont.)*

SCÈNE III.

COLOMB.

J'aime ce garçon ; il est fidèle, affectueux, zélé. Sa présence me rappelle les jours heureux que j'ai passés dans le Portugal, au sein d'une famille tendrement chérie ; elle me rappelle surtout mon fils aîné, ce bon Diègue qui m'avait accompagné dans plusieurs voyages, mais que je n'ai pas dû exposer aux dangers d'une navigation dont le terme est incertain, sur une mer inconnue. Ardent, impétueux, comme je l'étais à son âge, il voulait absolument me suivre ; il m'a fallu, pour la première fois, user de mon autorité pour le contraindre à demeurer en Espagne. Aujourd'hui surtout combien je me suis applaudi de ma prudence ! . . Si, comme je l'ai craint un moment, mon vaisseau avait été submergé dans cette tempête, la plus terrible de toutes celles qui m'ont assailli depuis quarante ans que je parcours les mers, nous périssions tous deux. Quel appui restait à mon épouse, à deux fils en bas âge ? . . . aucun. Bien loin de-là même, les envieux n'auraient pas manqué d'attaquer ma mémoire, de me dépeindre comme un aventurier, mon nom serait flétri dans l'avenir. Mais que dis-je, quelle affreuse réflexion vient frapper mes esprits ! si je faisais naufrage avant d'avoir découvert ce nouveau Continent, objet de tous mes vœux, de mes ardentes recherches, de mes longues méditations, je n'en serais pas moins accusé d'avoir trompé la Cour, d'avoir séduit d'honnêtes citoyens pour les rendre victimes de mon imprudence, et cependant il existe ce nouvel Hémisphère ; oui . . . il y a là . . . à l'Ouest un Monde inconnu aux Européens . . . J'en ai la plus intime con-

viction. J'y touchais à cette terre; cette nuit, avant la maudite tempête qui m'a porté je ne sais où, j'ai jeté la sonde, et j'ai trouvé fond à 128 brasses, ce qui m'annonçait l'approche d'une côte. Avant-hier les matelots ont arrêté avec leurs grapins une pièce de bois nouvellement coupée, dont l'écorce nous a paru d'une espèce étrangère. Enfin hier, dans la matinée, tout l'équipage a vu une tourterelle s'abattre sur le grand mat; or, selon mon estime, nous devons être à douze cents lieues de Ténériffe; à coup sur cet oiseau n'aurait pu, sans s'arrêter, faire un aussi long trajet. En partant il a dirigé son vol vers le sud-ouest. Oui, ces indices sont plus que suffisans pour me permettre d'affirmer que ce Continent inconnu existe, que j'y ai touché. Si je ne suis point assez heureux pour y mettre le pied, je veux du moins que personne ne puisse me contester la gloire d'en avoir tracé la route. J'aurai fait assez pour mes contemporains.

SCENE IV.

COLOMB, INIGO.

INIGO, *en haut de l'escalier de droite.*

Monsieu Colomb, voulez-vous permettre d'vous dire un mot?

COLOMB.

Viens.

INIGO.

C'est q'voyez vous, j'me trouve dans un embarras terrible. C'te tempête a mis tout sans dessus dessous dans la cuisine. J'n'ons plus rien trouvé à sa place. Les jambons sont en marmelade, le biscuit est en compote, l'eau a pénétré partout, c'est comme un déluge, quoi. Enfin il n'y a pas jusqu'au bidon où qu'j'avions mis du consommé pour vous, il était pourtant bien fermé; j'n'sais comment ça s'est fait, tant il y a qu'j'ons

voulu y goûter et que j'n'ons pu en avaler une gorgée, c'est salé comme d' l'eau d' mer.

COLOMB, *souriant.*

En effet cela doit y ressembler un peu. Va trouver Roldan, le chef d'équipage, tu lui demanderas la clef de la soute aux vivres, et ce grand malheur sera bientôt réparé.

INIGO.

Dites donc, mon parrain, si ça vous était égal d'faire faire vot' commission par un autre.

COLOMB.

Pourquoi donc cela? Quand je te l'ordonne...

INIGO.

C'est que j'n'aimons pas à l'y parler à c'monsieu Roldan. Y n'a jamais qu'ça à vous dire: hou! hou! hou! (*il contrefait la grosse voix du maître: Colomb rit.*) Ah! mon dieu! justement le v'là qui descend. (*Il va au devant de Roldan qui descend l'escalier de gauche.*)

SCENE V.

INIGO, ROLDAN, COLOMB.

INIGO.

Maître...

ROLDAN, *toujours brusque.*

Qu'est-ce?

INIGO.

Monsieu l'Amiral m'a dit...

ROLDAN.

C'est bon.

INIGO.

D'vons d'mander...

ROLDAN.

Va m'attendre sur le pont.

INIGO, *à part dans le fond.*

Comme il est aimable not' chef d'équipage! çà fait peur; (*il contrefait Roldan.*) Va m'attendre sur le pont.

ROLDAN.

Eh bien, tu n'es pas parti ?

INIGO.

Patience.

ROLDAN.

Au contraire. Je suis pressé. (*Inigo remonte sur un signe que lui fait Colomb.*)

COLOMB.

Excellent marin, ce Roldan... Mais un homme bizarre.

SCENE VI.

ROLDAN, COLOMB.

COLOMB.

Hé bien, Roldan, quelle nouvelle ?

ROLDAN.

Mauvaise.

COLOMB.

Mauvaise ! est-ce que la voie d'eau serait rouverte ?

ROLDAN.

Du tout.

COLOMB.

Le vent aurait-il changé ?

ROLDAN.

Non.

COLOMB.

Il est toujours....

ROLDAN.

Nord-est et bon frais.

COLOMB.

Nous filons...

ROLDAN.

Douze nœuds.

COLOMB.

Et cela va mal, dis-tu !

ROLDAN.

Très-mal. Pour toi.

COLOMB.

Que veux-tu dire ?

ROLDAN.

Que tu es perdu.

COLOMB.

Perdu?

ROLDAN.

Sans ressource.

COLOMB.

Explique-toi, voyons; un peu moins de laconisme.

ROLDAN.

Je ne sais point faire de phrases.

COLOMB.

C'est vrai. En revanche tu fais très-bien ton devoir.

ROLDAN.

Je suis payé pour cela.

COLOMB.

Mais encore faut-il en dire assez pour se rendre intelligible. Qu'ai-je à craindre ?

ROLDAN.

Tout.

COLOMB.

Où sont mes ennemis ?

ROLDAN.

Ici, apparemment.

COLOMB.

Tu les connais?

ROLDAN.

Sans doute.

COLOMB.

Nomme-les.

ROLDAN.

Tout l'équipage.

COLOMB, *surpris.*

Tout l'équipage?..

ROLDAN.

Hé oui, excepté moi et ce paysan que je ne compte pas.

COLOMB.

Quel est le motif de leur animosité ?

ROLDAN.

Ils disent que tu les a trompés.

COLOMB.

Et que prétendent-ils ?

ROLDAN.

Te jeter à la mer.

COLOMB.

A la mer !

ROLDAN.

Il n'est pas douteux que cela sera, s'ils l'ont résolu.

COLOMB.

Pas douteux !

ROLDAN.

Ils sont quarante et nous ne sommes que deux. Le moyen de résister ?

COLOMB.

Il en reste toujours à quiconque ne manque ni de courage, ni de sang froid.

ROLDAN.

Je sais cela comme toi. Nous en tuerons peut-être la moitié, chacun dix, c'est fort honnête; mais l'autre moitié nous jetera par-dessus le bord, et tout sera dit. Au surplus, si ce malheur arrive, conserve ta présence d'esprit, et ne t'éloigne pas de moi. Je nage comme un requin, quand tu seras fatigué tu te mettras sur mon dos. Si, comme tu t'en flattes, la terre n'est pas éloignée, je t'y porterai morbleu ! dussai-je mourir en abordant au rivage. Si nous périssons en pleine mer, hé bien, ce ne sera pas ma faute, je t'aurai servi jusqu'à mon dernier soupir. Tu voulais des phrases, en voilà j'espère, es-tu content ?

COLOMB, *vivement ému.*

Brave homme ! laisse-moi t'embrasser.

ROLDAN.

Comme tu voudras. (*Colomb lui tend les bras.*)

SCÈNE VII.

ROLDAN, COLOMB, MARGARITA.

MARGARITA, *en dehors.*

Maître!

COLOMB.

C'est la voix du Bosseman.

ROLDAN.

Ici. Que me veut-on ?

MARGARITA, *descendant.*

La Vigie vient de signaler une voile.

COLOMB.

A quelle distance ?

MARGARITA.

Environ deux lieues.

ROLDAN.

Je vais la reconnaître. (*bas à Colomb, en lui montrant Margarita qui a l'air humble quand on le regarde.*) Défie-toi de cet hypocrite, c'est le plus dangereux de tous.

COLOMB.

Je profiterai de l'avis.

ROLDAN.

Je te le conseille. Je t'admirais comme un grand génie, mais si tu sors de ce mauvais pas, tu seras à mes yeux le premier homme du monde. (*Roldan remonte par la gauche et Margarita par la droite. Avant de disparaître et pendant que Colomb parle bas à Roldan, Margarita fait des gestes menaçans.*)

SCENE VIII.

COLOMB.

Roldan a raison. Il est impossible que je résiste seul à tout un équipage mutiné. Je sens comme lui le danger de ma situation ; mais mon caractère ne se démentira pas. En partant pour cette entreprise plus que téméraire, j'ai su que j'allais affronter tous les périls, m'exposer à l'inconstance, aux caprices, à la fureur d'hommes avides que la cupidité et la soif de l'or ont seules attirés à ma suite, mais qui n'ont pas, comme moi, pour soutenir leur courage et supporter des revers le noble désir de réaliser un grand projet et de rendre leur nom immortel. Si je péris, comme tout l'annonce, que du moins le fruit de mes travaux ne soit point perdu pour l'univers. Confions à l'Océan ce récit abrégé de mes espérances et de mes malheurs. Voyons si je n'ai rien omis. (*Il tire de son écritoire une feuille de parchemin et lit ce qui suit :*

A bord de la Caravelle espagnole *la Sainte-Marie*
le 11 octobre 1492 (1).

« Né en 1442, dans le pays de Gênes, d'une famille honnête, mais réduite à la pauvreté par suite des guerres de la » Lombardie, je conçus de bonne heure le goût de la navigation » et fis de fréquens voyages au Levant. Enflâmé par les découvertes des Portugais, je me livrai à l'étude de l'astronomie, » de la géométrie et surtout de la cosmographie. Le résultat de

(1) Tous les détails qui suivent sont historiques.

» mes travaux, de mes calculs, fut l'intime persuasion qu'il exis-
» tait un autre Hémisphère. L'autorité des anciens et surtout
» la forme arrondie de la terre concouraient à affermir cette
» opinion ; mais quand ma pensée reculait les bornes du
» monde, l'indigence m'arrêtait en esclave ; il fallait de gran-
» des sommes pour effectuer le dessein que j'avais conçu. Je
» crus devoir la préférence à ma patrie ; j'offris aux Gênois
» d'aller découvrir pour eux ce nouveau Continent. Le Sénat
» regarda mon projet comme le rêve d'un insensé, et je n'ob-
» tins qu'un refus. Les nœuds que j'avais contractés en Por-
» tugal m'attachaient à ce Royaume ; adopté par mon cœur,
» il avait droit à mes services. Je présentai mon plan à Dom-
» Juan qui l'accueillit avec intérêt ; mais mon mémoire fut
» communiqué à un favori qui joignait à la sottise de la pré-
» somption, toute la jalousie de l'ignorance. Profiter de mes
» connaissances pour me ravir et s'approprier ma gloire, fut le
» noble dessein qu'il conçut. Révolté de cette perfidie je quit-
» tai le Portugal et fixai sur l'Espagne mes regards et mes espé-
» rances. Après cinq années de dégoût et d'une patience que
» l'amour de la gloire pouvait seul entretenir, ma proposition
» fut rejetée comme inexécutable. Je m'éloignais pour jamais
» de ce pays et j'allais porter à Londres mon indignation et mes
» projets, quand le Prieur Jean Perès, savant estimable, me
» pria de différer mon voyage. Il me conduisit au camp de
» Sainte-Foi, et obtint pour moi la faveur d'être présenté à
» Isabelle, pour lui développer moi-même mes idées. Elle les
» adopta, je fus bientôt comblé d'égards et d'honneurs ; les
» Souverains Espagnols daignèrent souscrire avec moi un
» traité par lequel je fus nommé Amiral de l'Océan, Vice-Roi
» de la Terre Ferme et de toutes les Iles que je découvrirais,
» avec plein pouvoir d'instituer des Gouverneurs et des
» Juges. Dans son enthousiasme la généreuse Isabelle enga-
» gea ses pierreries pour se procureur l'argent nécessaire.
» Elle me donna 18,000 piastres ; j'armai trois caravelles
» dans le port de Palos, et je partis le 3 août dernier, avec
» quatre-vingt-dix hommes d'équipage et des vivres pour un

» an. Je fis voile pour les Canaries, où je relachai le 12. » J'appareillai de nouveau le 1er. septembre, et gouvernant toujours à l'ouest, je me trouvai le 10 octobre suivant (c'était hier) à 1200 lieues de l'île de Fer, sous le 25.e degré de latitude nord. Là tout m'annonçait que je touchais » au terme de ma navigation, et à cette découverte tant désirée, j'avais trouvé fond à 128 brasses. » (*On entend un grand bruit sur le pont.*) Quel tumulte!... d'où viennent ces cris confus?.... les misérables ne me donneront-ils pas le tems de laisser ce souvenir à la postérité? (*Il renferme son écrit dans le tiroir de la table.*)

SCENE IX.

COLOMB, ROLDAN.

ROLDAN, *très-agité.*

Rappelle ton courage, Colomb.

COLOMB.

Il ne me quitte jamais.

ROLDAN.

Les chances diminuent. Ils sont vingt-cinq contre un maintenant.

COLOMB.

Que veux-tu dire ?

ROLDAN.

Que l'ennemi a reçu du renfort.

COLOMB.

Cette voile qu'on a signalée ?...

ROLDAN.

Est la chaloupe de la troisième caravelle, montée par Vincent Pinson et sept à huit de ses gens.

COLOMB.

Sais-tu ce qui les amène à mon bord ?

ROLDAN.

Ils veulent te parler.

COLOMB.

Dis-leur de m'attendre ; dans cinq minutes je me rendrai sur le pont.

ROLDAN.

C'est beaucoup, ils paraissent pressés.

COLOMB.

Va. Je veux terminer auparavant....

ROLDAN.

Je crains bien... Les voici.

COLOMB.

Je vais les recevoir.

(*On a entendu pendant cette petite scène un tumulte toujours croissant.*)

SCÈNE X.

INIGO, PÉDRILLE, PINSON, COLOMB, MARGARITA, ROLDAN, Gens de l'équipage.

(*Tous descendent avec bruit et en désordre. Ils ont l'air menaçant.*)

COLOMB.

Qui vous a permis de venir dans la chambre du conseil, sans y être mandés ?

PINSON.

Moi.

COLOMB.

Je ne savais pas qu'un subalterne pût donner à d'autres une permission dont il a besoin pour lui-même.

PINSON.

Tu l'apprends.

PÉDRILLE.

Bien.

COLOMB.

Audacieux !... quel droit...

PINSON.

Celui du plus fort. Baisse le ton, Colomb.

MARGARITA, *à demi-voix.*

Oui.

INIGO, *à part.*

Tiens ! il est ben hardi, celui-la.

PINSON.

Ecoute, et pèse bien ce que je vais te dire au nom des trois équipages.

COLOMB.

Je pourrais refuser de vous entendre, car nul autre que moi ne peut commander ici.

PINSON.

Nos droits sont égaux.

COLOMB.

Tu en imposes.

PINSON.

Tu commandes *la Sainte-Marie ;* moi, *la Nina.*

COLOMB.

Ou plutôt tu cherches à égarer ces braves gens. Voilà mes Lettres-patentes signées du Roi et de la Reine d'Espagne; vous m'avez tous reconnu comme Amiral de la flotte destinée à la découverte du nouveau Monde.

ROLDAN.

C'est vrai.

COLOMB.

Vous avez juré de m'obéir.

ROLDAN.

C'est encore vrai.

COLOMB.

Ce titre me donne des pouvoirs illimités...

PINSON.

Que tu ne saurais exercer sans nous ou notre consentement.

COLOMB.

Prends garde d'être tout-à-l'heure la preuve du contraire.

PINSON.

Mes camarades refuseraient de t'obéir.

ROLDAN.

Pas tous.

COLOMB.

Ne t'y fie pas.

ROLDAN.

Non, ne t'y fie pas.

COLOMB.

Au reste, que Vincent Pinson, chassé de Dieppe il y a trois ans...

PINSON, *avec rage.*

Chassé !...

COLOMB.

Ne m'interromps pas. Oui, chassé, et déclaré par jugement de l'Amirauté indigne de servir sur les vaisseaux de cette ville, pour s'être écarté des principes de subordination et de bonne foi, nécessaires à la prospérité de la navigation et du commerce (1).

ROLDAN.

C'est honorable.

COLOMB.

Que ce même Pinson, dis-je, ait conçu l'espoir coupable de corrompre des matelots fidèles et de les soulever contre leur chef, je ne m'en étonne pas, c'est la conséquence naturelle de sa conduite précédente. J'aurais dû le prévoir....

ROLDAN.

Refuser ses services...

COLOMB.

Et surtout ne pas croire à son repentir et à ses protestations. Il est un âge où l'on ne réforme plus les inclinations

---

(1) Voyez les Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe et de la Navigation Française, tome 2, page 97.

vicieuses; mais qu'il apprenne toute fois que je ne souffrirai jamais la plus légère infraction à la discipline que j'ai établie sur mon bord.

ROLDAN.

C'est juste.

COLOMB.

Le premier qui s'en écartera, je le fais pendre à la grande vergue.

INIGO, *à part.*

Pour la première fois.

ROLDAN, *à part.*

C'est bien, il n'a pas peur.

COLOMB.

Maintenant, je te permets de parler, non pas en ton nom, mais à celui des équipages de *la Pinta* et de *la Nina*. Quoique j'eusse préféré connaître leurs vœux par un autre organe que le tien, si leur demande est juste, je m'empresserai d'y souscrire.

PINSON.

Sur la foi d'une réputation usurpée, et séduits par tes brillantes promesses, nous avons consenti follement à t'accompagner sur des mers inconnues. Quelques jours suffiraient, nous as-tu dit, pour nous frayer, à travers l'Océan, la route d'un monde où personne n'a pénétré jusqu'ici; cependant, près de deux mois et demi se sont écoulés depuis notre départ de Palos. Le 1er. septembre nous avons quitté la grande Canarie; nous sommes au 11 octobre, et pendant quarante-deux jours d'une navigation non interrompue, nous n'avons rien découvert, ton rêve ne s'est point réalisé. L'effroyable tempête que nous venons d'essuyer, a mis à bout notre patience et nos forces; nous sommes peut-être à cinq ou six cents lieues de l'Europe, c'est exposer trop long-tems et sans fruit notre existence; je t'annonce donc que les trois équipages ont résolu de cingler vers l'Espagne, dès aujourd'hui.

COLOMB.

Bien, si je l'ordonne.

PINSON.

Crois-moi, Colomb, ne compromets pas ton autorité, elle échouerait.

COLOMB.

Misérable! quand tu devrais ranimer le courage de tes gens, c'est toi qui les excites à la révolte.

PINSON.

Nous sommes las de servir les projets insensés d'un ambitieux qui n'a voulu que se faire un grand nom aux dépens de notre crédulité.

TOUS.

Oui.

COLOMB.

Je l'avoue, j'ai la noble ambition de m'illustrer par cette glorieuse découverte, la plus belle sans doute qui sera due au génie de l'homme. Je ne vous ai pas dissimulé que nous allions courir mille dangers, braver les écueils, affronter les tempêtes; mais ces dangers, ces tempêtes, n'y suis-je pas exposé comme vous? Si je réussis, chacun de vous n'aura-t-il pas, ainsi que moi, des titres à la reconnaissance des nations civilisées? Ne partagerez-vous pas avec moi les récompenses promises par la cour d'Espagne?

PINSON.

C'est par de tels discours que tu nous as éblouis. Tu nous montres toujours le beau côté de cette folle expédition; mais nous sommes aujourd'hui plus fondés que jamais à regarder tes conjectures comme des extravagances, et à croire que cette chimère, ce nouveau monde enfin, n'existe que dans ta tête.

COLOMB.

Il est vrai; c'est sur des conjectures que j'ai fondé mon raisonnement, mais ces conjectures sont tellement puissantes, qu'elles ont dû acquérir à mes yeux toute la force de la vérité. Vous le savez, c'est à Barthelemi Perestrelle, mon beau-père, que le Portugal a dû la découverte de Madère et de Porto-Santo. Ce savant marin m'a dit cent fois que l'on pou-

vait obtenir à l'occident les mêmes succès que l'on avait obtenus au midi. Dans une île des Açores, il a vu sur la plage, une statue dont le piedestal offrait des inscriptions d'un caractère inconnu. Le cavalier vêtu dans un costume sauvage, avait un bras tendu vers le couchant et semblait indiquer cette route à l'audace des navigateurs. On a remarqué dans ces mêmes îles que lorsque les vents d'ouest avaient régné long-tems, la mer amenait sur les côtes des morceaux de bois étrangers, des roseaux d'une espèce inconnue et même des corps morts que l'on reconnaissait à plusieurs signes, n'être ni Européens, ni Africains. (1) N'avez-vous pas remarqué les mêmes indices pendant notre navigation? ne se sont-ils pas accumulés, surtout dans les derniers jours? que vous faut-il de plus? ne sont-ce pas là des preuves concluantes? Oui, je l'affirme, dans toute la sincérité de ma conscience, il y a là, à l'Ouest, une terre inconnue, et nous n'en sommes pas éloignés.

PINSON.

Hé bien! présomptueux aventurier, tu la découvriras seul. Quant à nous, je le répète, nous faisons voile aujourd'hui pour l'Espagne.

COLOMB.

Je vous en défie.

PINSON.

Qui donc s'y opposera?

COLOMB.

Moi, qui seul ai dirigé notre navigation, et qui seul, de toute la flotte, sais dans quel endroit nous sommes.

ROLDAN, *à part.*

C'est cela.

INIGO, *à part.*

Attrape!

COLOMB.

Vous croyez n'avoir fait que cinq cents lieues, depuis votre départ? Apprenez donc, que dans la crainte de vous effrayer, je vous ai caché, chaque jour, plus de la moitié des distances

(1) Histoire de Saint-Domingue, par le P. Charlevoix, tome 1, p. 60.

que nous parcourions. Près de quinze cents lieues vous séparent de l'Espagne, retournez-y maintenant, je vous le permets.

MARGARITA.

Scélérat !

(*Il menace Colomb avec une hache courte, qu'il porte à la ceinture. Pinson le menace de son épée ; il est retenu par Pédrille. Tous les matelots paraissent furieux et imitent Margarita. Colomb court le plus grand danger, mais il est calme.*)

ROLDAN, *arrêtant le bras de Margarita.*

Un moment. Si nous voulons retourner en Espagne, il ne faut pas le tuer, puisque lui seul peut nous y conduire.

PÉDRILLE, *puis tous les matelots l'un après l'autre.*

Il a raison.

MARGARITA.

Oui, l'argument est sans réplique.

COLOMB *remercie Roldan d'un coup-d'œil, puis se retourne vers les matelots.*

Dans toute autre occurrence, je punirais cette conduite séditieuse, mais je conçois vos inquiétudes et je veux bien les calmer. Si dans trois jours nous n'avons point abordé sur cette côte étrangère, je jure, foi d'Amiral, de vous ramener en Espagne. Jusques-là secondez mes efforts, redoublez de zèle et d'activité. Outre les trente écus de pension assurés par le Roi d'Espagne, je promets une récompense particulière à celui d'entre vous qui le premier découvrira la terre. Je vais sur le pont prendre hauteur. J'espère à mon retour voir chacun à son poste et toutes choses rentrées dans l'ordre.

ROLDAN, *à part.*

Il s'en est bien tiré.

COLOMB.

Suis-moi, Roldan.

(*Il traverse fièrement la foule qui le menaçait il n'y a qu'un moment, et qui subjuguée par l'ascendant du grand homme, lui ouvre un passage facile, se découvre et s'incline. Colomb remonte sur le pont par l'escalier de gauche, Roldan le suit.*)

SCENE XI.

INIGO, PÉDRILLE, PINSON, MARGARITA, Matelots.

INIGO, *à part, pendant que tous les autres se regardent.*

Par exemple il faut convenir qu'mon parain Christophe a une fière tête. J'n'ons pas une goutte d' sang dans les veines, et lui s'en va tranquillement comme si de rien n'était.

PÉDRILLE, *grossissant sa voix.*

Hein ?.. tu dis...

INIGO.

J'dis, qu'je n'dis rien, Seigneur.... Moustache. (*en effet Pédrille a de très-belles moustaches noires.*) c'est singulier... si c'n'était c'te couleur noire, et pis que.... d'ailleurs.... oh ! non...

PÉDRILLE.

Tu me regardes, je crois.

(*Il pousse rudement Inigo, et le jette par terre.*)

INIGO.

Queu mal y a-t-y à ça? Y a un proverbe qui dit comm' ça qu'un chien...

PÉDRILLE.

Est-ce que tu me connais?

INIGO.

Du tout, du tout.

PÉDRILLE.

Tu réponds avec un air de mépris. Serais-tu fâché de me connaître?

INIGO.

J'n'ons pas parlé d' ça. (*à part.*) Comme il est hargneux donc ! (*haut.*) j'vous respecte infiniment, et pour vous l'prouver... j'm'en vas. Aussi ben v'là l'heure du dîner, et l'équipage m'attend. (*à part.*) Fi ! qu'c'est laid à un jeune homme d'êtr' brutal comm' ça. (*Il se sauve.*)

SCENE XII.

PÉDRILLE, PINSON, MARGARITA, Matelots.

PINSON, *à part pendant qu'Inigo remonte.*

L'existence de Colomb est un obstacle à mes desseins. Profitons de son éloignement pour ranimer la sédition.

(*Il envoie deux matelots sur les escaliers de droite et de gauche pour veiller à leur sûreté, pendant la scène qui se prépare.*)

PÉDRILLE, *montrant Inigo qui disparaît.*

Je lui ai fait peur, pour nous en débarrasser. (*il revient en scène.*) Hé bien, Capitaine, que vous semble de tout ceci ?

PINSON.

Que Colomb abuse de plus en plus de l'ascendant qu'il a pris sur nous, ou plutôt de notre faiblesse.

MARGARITA.

Oui, oui.

PÉDRILLE.

Il est certain que nous avons manqué d'énergie.

MARGARITA.

Oui, oui. Que fallait-il faire ?

PINSON.

Le tuer sans pitié.... c'était le seul moyen de sortir de la situation critique dans laquelle il nous a mis.

MARGARITA.

Oui, c'était le seul moyen.

PINSON.

Que pouvons-nous espérer de ce délai de trois jours? Quel sera le fruit de ce nouvel acte de condescendance? De nous trouver à cent lieues plus loin, dans des mers toujours plus inconnues, par conséquent de nous tenir toujours davantage sous sa dépendance. A ce délai succédera nécessairement la

demande d'un autre; cependant les vivres diminueront, ils manqueront tout-à-fait, et qui peut, sans frémir, prévoir à quelle horrible extrémité nous serons réduits?

PÉDRILLE.

Cela serait épouvantable; mais si, contre toute attente, nous abordions à ce nouveau Continent?

PINSON.

(*à part.*) Et voilà mon espoir! Colomb mort, je m'attribuerais la découverte. (*haut*) C'est impossible.

MARGARITA..

Oui, oui, c'est impossible.

PINSON.

Croyez-moi, délivrons-nous promptement de ce visionnaire, et regagnons, s'il se peut, notre patrie.

PÉDRILLE

Qui nous y conduira, maintenant que ce diable d'homme nous a menés si loin?

PINSON.

Je m'en charge. Tu le sais, Pédrille; tu pourrais, au besoin, l'attester à tes camarades; je ne suis point moins familier que Colomb avec la boussole et l'astrolabe. Je réponds sur ma tête de vous ramener en Espagne, si toutefois vous voulez y retourner.

PÉDRILLE, MARGARITA, TOUS LES MATELOTS.

Certainement nous le voulons... certainement.

PINSON, *à demi-voix jusqu'à la fin de cette scène, qui devient plus animée.*

En ce cas suivez donc mon conseil, brisons l'unique obstacle qui s'oppose à ce retour tant desiré.

PÉDRILLE.

Je suis de l'avis du Commandant, mais (car il faut tout prévoir) que dirons-nous en arrivant en Espagne? Comment justifierons-nous l'absence de l'Amiral?

PINSON.

Nous supposerons qu'il est tombé à la mer en observant les astres.

PÉDRILLE.

Bien.

MARGARITA.

Et pour que cette supposition soit vraie, il faut l'y jeter en effet.

PÉDRILLE.

Non.

MARGARITA.

Pourquoi non ?

PÉDRILLE.

Il pourrait.... se sauver à la nage, appeler du secours, s'attacher à un cable, suivre le bâtiment, que sais-je moi? et cela ne ferait pas notre compte.

PINSON.

Pédrille a raison... il ne faut pas qu'il en réchappe.

PÉDRILLE.

Si mes camarades veulent m'accorder la préférence...

MARGARITA.

Je la réclame, d'abord comme ton chef puisque je suis Bosseman et que tu n'es...

PÉDRILLE.

Que simple matelot.

MARGARITA.

Ensuite parceque j'ai personnellement à me plaindre de Colomb. Il m'a plus d'une fois maltraité pendant le voyage, et j'ai demandé tous les jours à Dieu l'occasion de me venger. Il me l'envoie enfin, et j'en veux profiter. Je serais incapable d'un assassinat, j'ai trop d'honneur et de religion; mais la mort de l'Amiral, réclamée par les trois équipages, devient dans cette circonstance un acte d'humanité, puisqu'elle tend à conserver la vie à plus de quatre-vingts individus qui périraient infailliblement victimes de son ambition. Ma conscience ne me fera donc aucun reproche à cet égard, au contraire....

PÉDRILLE.

Il ne s'agit pas ici de conscience.

PINSON.

Non, mais de courage, et de ce côté je rends justice à Pédrille, c'est peut-être l'homme le plus intrépide de toute ma caravelle, c'est un diable.

PÉDRILLE.

Il est vrai, le Capitaine n'exagère pas. Aussi je demande d'être associé à l'honnête Bosseman qui veut bien se charger de tuer l'Amiral. Deux valent mieux qu'un; je le soutiendrai, s'il faiblit.

PINSON.

Je n'y vois nul inconvénient, et je reconnaîtrai dans la suite cette marque de zèle.

PÉDRILLE.

Merci, Commandant. J'y suis de tout cœur, voyez-vous.... ce n'est pas l'intérêt qui me guide. A propos, je fais une réflexion, vous devriez peut-être retourner à bord de *la Nina*.

MARGARITA.

Le camarade a raison. Nécessairement l'Amiral vous sachant parti, se tiendra moins sur ses gardes. Dès-lors il nous sera plus facile...

PINSON.

La conséquence est juste. Partons. Si le chef d'équipage vous gêne...

PÉDRILLE.

Il suivra la même route que son maître.

PINSON.

Il me déplait ce Roldan.

MARGARITA.

Et à moi aussi, avec son air de supériorité.

PINSON.

Je le crois dans les intérêts de Colomb.

PÉDRILLE.

Soyez tranquille; nous arrangerons tout cela pour le mieux. Hâtez-vous, car on pourrait venir.

PINSON.

Je me tiendrai constamment en vue. Aussitôt l'expédition terminée, vous hisserez le pavillon noir et je reviendrai prendre le commandement.

PÉDRILLE.

C'est convenu.

MARGARITA.

Hé bien! camarade, quand commençons-nous?

PÉDRILLE.

Sur le champ. Oh! j'aime les choses faites, moi. Un homme de moins dans la suite du Capitaine ne sera pas remarquée et le contraire ne manquerait pas d'arriver si l'on me voyait ici quand il sera retourné sur son bord. Nous voilà tout portés, nous sommes dans la chambre de l'Amiral, je n'en sors pas que mon projet ne soit exécuté.

PINSON, *à Margarita..*

Je te l'ai dit, c'est un démon... allons, au revoir. (*aux Matelots.*) Vous, le plus grand secret.

PÉDRILLE et MARGARITA.

Adieu, Capitaine.

(*Pinson remonte sur le pont ; tous les matelots le suivent.*)

SCENE XIII.

PÉDRILLE, MARGARITA.

MARGARITA.

Concertons-nous bien vîte. Voyons, comment nous y prendrons-nous?

PÉDRILLE.

Bravement.

MARGARITA.

Ce n'est pas mon avis. Il faut surprendre l'Amiral, l'attaquer à l'improviste.

PÉDRILLE.

Oh ! quelle lâcheté !

MARGARITA.

Peu importe de quelle manière on se défait d'un ennemi, pourvu qu'il n'existe plus. Nous courrons moins de risques, c'est là l'essentiel. Les armoires pratiquées de chaque côté de cette chambre peuvent nous dérober à ses regards. Nous attendrons là pour le frapper qu'il soit endormi ou bien enfoncé dans ses calculs.

PÉDRILLE.

Quand tu devrais te fâcher, je ne puis m'empêcher de le dire, cette manière...

MARGARITA.

Te répugne ?

PÉDRILLE.

Oui.

MARGARITA.

Hé bien ! va-t-en, il en est tems encore. Tiens, voilà le canot du Capitaine Pinson qui met à la voile, veux-tu que je l'appelle ? (*Il s'avance vers le sabord de gauche.*)

PÉDRILLE, *le repousse brusquement.*

Hé non. Je ne le veux pas. Tu as bien envie que je m'en aille ! je ne sais pas ce que tu médites, mais je reste.

MARGARITA.

Aussi bien la retraite est fermée, j'entends l'Amiral.

PÉDRILLE.

C'est heureux pour toi.

MARGARITA.

Vîte à ton poste, je suis au mien.

PÉDRILLE.

C'est bon, c'est bon... je n'ai pas besoin de tes conseils.

(*Il entre dans l'armoire de gauche, et Margarita dans celle de droite.*)

SCÈNE XIV.

PÉDRILLE, COLOMB, MARGARITA.

COLOMB.

Pinson est parti. Mon équipage paraît calmé; mais le germe de la sédition existe toujours. Si j'en excepte Roldan, j'ai tout à craindre des hommes qui m'environnent. Quand une fois on a osé franchir les limites du devoir, on y rentre difficilement. Le plus léger prétexte peut servir à ces mutins que ma contenance ferme a intimidés cette fois, et qui soulevés de nouveau ne me laisseront peut-être ni les moyens de me défendre, ni le tems d'achever cette courte relation. Quelques mots suffisent pour la terminer. J'attendrai les événemens avec plus de tranquillité quand je serai certain de laisser après moi un souvenir honorable et touchant. (*Il s'assied, ouvre le tiroir et relit les dernières lignes.*) « J'avais trouvé fond à 128 brasses..... (*Il écrit très-vîte et sans parler.*) » Tous ces détails sont vrais, ils forment une masse de preuves irrésistibles en faveur de mon système. Si je succombe, puisse un autre plus heureux que moi, profiter de ces lumières et réaliser cette grande découverte qui fera la gloire du siècle dans lequel elle sera consommée! (*il signe.*)

CHRISTOPHE COLOMB.

Pour confier avec sécurité cet écrit précieux à l'Océan, seul ami qui me reste, je vais le rouler dans un morceau de toile cirée (1). (*Il ouvre un coffre placé dans le fond et en tire de la toile cirée.*) Le cacheter aux deux bouts... (*Il met aux deux bouts une large plaque de cire rouge, qu'il empreint de son cachet.*) puis l'enfermer dans ce baril bien bouché. (*Il fait entrer son rouleau par le trou du bondon qu'il enfonce à grands coups de marteau, puis il grave sur le baril*

(1) Tous les détails qui suivent sont historiques.

avec la pointe d'un stilet. « A son Altesse (1) le Roi d'Espagne. » Va, puissent les vents te porter à ta destination ! (*Il jette le baril dans la mer par le sabord de gauche qu'il a ouvert. Pendant que Colomb a le dos tourné et se penche en-dehors Margarita sort de son armoire.*)

MARGARITA, *à part.*

Il est impossible de désirer mieux. Il est déjà à moitié chemin. (*Il s'avance vers Colomb le poignard levé, et s'apprête à le frapper par derrière.*)

PÉDRILLE *sort brusquement de sa retraite, perce d'un coup de stilet le bras de Margarita, qui laisse échapper son poignard, et le repousse violemment dans l'armoire dont il tire le verrou.*)

COLOMB, *se retournant vivement.*

Qu'est-ce ?.. que vois-je ?..

PÉDRILLE, *jetant sa perruque, ses moustaches, et tombant aux pieds de Colomb.*)

Votre fils.

COLOMB.

Mon fils !

DIÈGUE.

Qui vous demande pardon d'avoir voulu, malgré votre défense, partager votre gloire et vos dangers.

COLOMB.

Tu implores ton pardon, quand tu viens de me sauver la vie ! Viens, mon cher Diègue, viens dans les bras de ton père.

SCENE XV.

COLOMB, DIÈGUE, ROLDAN, MARGARITA.

ROLDAN, *descendant avec précipitation ; il a son arquebuse en bandouillère, un sabre au côté et une hache à la main.*

Qu'y a-t-il de nouveau, ici, morbleu ?

(1) On ne se servait pas encore du mot *Majesté*.

COLOMB.

Mon fils, cher Roldan.

DIÈGUE, *à Roldan.*

Un assassin.

ROLDAN.

Où est-il ?

DIÈGUE, *montrant l'armoire.*

Regarde.

ROLDAN *ouvre l'armoire ; on voit Margarita à genoux et montrant la blessure qu'il a reçue au bras.*

Margarita ! . . . exécrable coquin ! . . . il faut que l'achève.

(*Il lève sa hache à deux mains.*)

DIÈGUE, *l'arrête.*

Non.

COLOMB.

Laisse le vivre pour être témoin de mon bonheur. C'est le plus grand supplice des méchans.

ROLDAN.

Il recommencera.

COLOMB.

Laisse le vivre, te dis-je, il n'est plus dangereux. Nous sommes quatre maintenant et en état de faire tête à l'orage.

(*Colomb embrasse de nouveau son fils, Roldan menace Margarita. — La toile tombe.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le Théâtre représente la pleine mer. On ne voit que le ciel et l'eau. Du deuxième plan au quatrième, dans toute la largeur du Théâtre est le vaisseau de Colomb, vu en travers, du côté de babord, depuis le grand mât jusqu'au mât de misaine. A l'exception de la grande voile et de la misaine qui sont carguées, toutes les autres sont déployées, mais on ne les voit pas. Les haubans des deux grands mâts se trouvent former les coulisses à droite et à gauche, de manière que le milieu du pont est libre. Ce pont large de deux plans, n'est pas ouvert comme dans les bâtimens de construction moderne, il est praticable d'un bout à l'autre et dans tous les sens. A gauche, à quelques pieds du mât de misaine, est un cabestan garni d'un petit cable. Les escaliers par lesquels on descend à l'entrepont, sont censés à droite et à gauche hors de la vue sur les gaillards d'avant et d'arrière. On compte huit sabords dans toute la largeur du Théâtre. Ce bâtiment n'étant point armé en guerre, ne porte que deux canons à l'arrière pour les signaux, ainsi l'on n'en voit point dans le travers. Les sabords ne servent qu'à éclairer les chambres pratiquées dans l'entrepont. Une balustrade en fer sans bastingage, règne sur le bordage du pont à babord et à tribord. Au moyen de ce que les agrêts des deux grands mâts sont à-peu-près dans l'alignement des coulisses et de ce que les deux grandes voiles sont ferlées et forment plafond, rien n'empêche de voir le fond du Théâtre. La préceinte étant presqu'entièrement cachée, le vaisseau n'a pas plus de cinq pieds hors de l'eau, par conséquent le plancher du pont se trouve tout-au-plus à 7 ou 8 pieds de celui du Théâtre. Les bandes de mer doivent venir jusqu'au trou du souffleur. Plus il y en aura en avant du navire, et plus on produira d'illusion.

Christophe Colomb.

SCENE PREMIERE.

MARGARITA, *sur le pont*, INIGO. *Il a la moitié du corps passé à travers le sabord N°.* 6 (1) *qui est censé éclairer la cuisine. Il tient d'une main un énorme morceau de biscuit et de l'autre une ligne.* MATELOTS (2).

MARGARITA, *traversant le pont de gauche à droite, s'arrête vers le milieu et se retourne.*

Va, va, je t'ai deviné, Colomb; ta feinte générosité ne m'en impose pas, elle ne me rendra que plus actif à chercher, à saisir l'occasion de te perdre. Quelque part que nous abordions tu ne manquerais pas de révoquer aussitôt le prétendu pardon que tu m'as accordé, et de me remettre aux mains de la justice, mais je ne me laisserai point prendre à ce piège. La lutte est engagée, il faut que l'un des deux succombe aujourd'hui. (*Il s'éloigne par la droite.*)

SCÈNE II.

INIGO.

(*Il parle la bouche pleine.*) C'n'est pas pour m'vanter, certainement, mais y gn'ia pas sur toute la caravelle une personne plus utile qu' moi. Non seulement j'sis l'coq d'l'équipage..... c'est un drôle d'nom qu'ils ont donné au cuisinier.....

(1) On comptera les sabords en commençant par la gauche.

(2) En général et à l'exception de la 12e. scène de cet acte, le pont ne reste jamais vide. Il est plus ou moins garni de matelots qui travaillent, vont, viennent, etc. Ainsi donc il est inutile de répéter en tête de chaque scène qu'il y a des matelots; cela est de rigueur.

l'coq !... non seulement donc j'sis l'coq, j'fais l'pain, j'apprête les viandes, j'sers l'Amiral, mais j'sommes encore l'pourvoyeur d'marée. Vraiment c'est commode on ne peut pas plus. D'la fenêtre d'ma cuisine j'tends ma ligne... d'une main j'prends des poissonset d'l'autre j'les fais frire... c'est agréable, pour ces pauvres bêtes; elles n'ont pas l'tems d's'ennuyer. Je n'les fais pas languir. En v'là un qui mord. J'sens queuqu' chose après ma ligne... (*Il tire doucement le cordeau au bout duquel est l'hameçon. On aperçoit Diègue à tribord.*)

SCENE III.

DIÈGUE, *sur le pont*, INIGO.

DIÈGUE, *tenant une ligne et passant de tribord à babord.*

Voyons si je serai plus heureux de ce bord. (*Il plonge sa ligne.*)

INIGO.

Qui qu'est là-haut ?

DIÈGUE.

C'est moi. Hé bien ! Inigo, fais-tu bonne pêche ?

INIGO.

Chût!.. j'en tenons un. (*Il tire toujours et ne trouve rien.*) Gn'y a personne. Oh ! qu'c'est enrageant.

DIÈGUE.

Moi, je n'ai pas attendu long-tems!.. je suis mordu.

INIGO.

Pardine ! c'est s'tilà qu'était après ma ligne, qui m'a quitté pour vous; vous m'l'avez volé, c'est sûr, comm' si y gn'y en avait pas d'autres. J'vous en voudrais, si vous n'étiez pas mon frère d'lait.

DIÈGUE, *tirant un poisson dont les écailles sont dorées.*

Regarde.

INIGO.

Oh! qu'il est joli ! tiens ! il a des écailles d'or ! oh ! qu'il est

donc gentil! (*Pendant qu'il a la tête levée. un Thon qui paraît à fleur-d'eau, lui prend le morceau de biscuit qu'il tient de la main gauche.*) Hé ben! hé ben!... mon biscuit!.. mon biscuit!.. avez-vous vu c'poisson qui m'a volé mon biscuit?

DIÈGUE, *riant.*

C'est un thon.

INIGO.

Attends, mauvais thon... voleur!... malhonnête!... on t'en donnera du biscuit!... mange tes camarades, et laisse-moi mon dîner.

SCENE IV.

DIÈGUE, *sur le pont,* INIGO, *à travers le sabord,* GENS DE L'ÉQUIPAGE.

Les cris d'Inigo attirent les gens de l'équipage ; en un instant le pont est couvert de matelots qui tous viennent regarder à babord, en s'appuyant sur la balustrade.

INIGO.

Y a assez d'bêtes là-bas, sans que tu viennes t'adresser à moi.. entends-tu.... (*Tout le monde se mocque de lui.*) Reviens-y, va... j'te parlerai... aussi c'est vous qui en êtes cause, Seigneur Diègue.

DIÈGUE, *qui n'a cessé de rire.*

Comment donc ?

INIGO.

Certainement.... Si vous aviez été là..... à côté d'moi, par l'autre sabord, j'n'aurions pas levé la tête, et c'vilain thon n'se s'rait pas donné les tons d'me voler mon biscuit. Descendez Seigneur mon frère, j'vous en prie... vrai, vous serez ben aimable.

DIÈGUE.

J'y consens, tiens ma ligne... pendant que je vais descendre.

INIGO.

Oui dà. Je l'voulons ben. *(Diègue disparaît un instant. Les matelots retournent à leur besogne.*)

SCENE V.

INIGO.

Faut que j'l'y fasse un' petite tricherie. Puisqu'il est plus heureux qu' moi, en changeant d' ligne, j' l'y prendrai son bonheur et lui il aura mon guignon. (*Il passe la ligne d'une main dans l'autre.*) En fait d' pêche, s'entend, car j'aimerais mieux descendre incontinent au fin fond d' la mer, que d' ly causer l' moindre mal, à mon frère d' lait.

SCÈNE VI.

DIÈGUE, INIGO.

(*Ils sont vus à travers les deux sabords n°.* 5 et 6.)

INIGO.

Là... j' sommes ben mieux comme ça, j' pouvons causer à not' aise, tout du moins. (*Il lui donne une ligne.*) Y doit y avoir un escabeau dans c'te chambre ; asseyez-vous, Seigneur mon frère, moi de même, et pis jasons, on a tant d' choses à s' dire après une p'tite absence !... savez-vous qu' v'là quatorze ans qu' je n' nous sommes vus.

DIÈGUE.

Et tu appelles cela une petite absence !

INIGO.

J' pourrions même dire qu'y gn'y en a pas eu d'absence ;

d' mon côté, toujours, car j' n'ons guère passé d' jour sans songer à vous.

DIÈGUE, *lui tendant la main.*

C'est vrai, nous nous aimions bien.

INIGO.

Quoiqu' ça, c'était moi qu'aimait l' mieux d'nous deux.

DIEGUE.

Tu me fais injure.

INIGO.

Non, non, souviens-toi-z-en, j'étais toujours battu pour toi... Ah! pardon, seigneur mon frère, j' voulions dire pour vous.

DIÈGUE.

Va, va, laisse parler ton cœur, son langage ne trompe jamais.

INIGO.

Vous étiez espiègle, taquin comme un p'tit diable, courageux comme un lion, et y m' paraît qu' ça n'a pas diminué.

DIÈGUE.

Au contraire.

INIGO.

Ça n' fra pas d' mal, car il y a un tas d' garnemens sur c' vaisseau, c'est presque tous coquins. Excepté moi et l'amiral, et puis vous et puis l' chef d'équipage Roldan, c' bourru qui n'dit jamais plus d' deux mots à la fois, tout l' reste n' vant pas un maravedis.

DIÈGUE.

C'est ce qu'il m'a semblé. Je crois que mon père a eu tort de faire grace au Bosseman.

INIGO.

S'il a eu tort? j' vous en réponds. Entre nous, le seigneur Colomb est trop bon. Depuis que j' sommes en mer, ces vauriens-là lui ont fait cent sottises, et il n'a puni personne; plaise au ciel qu'il n'en soit pas la dupe quequ' jour.

DIÈGUE.

C'est fini. Maintenant, ils n'oseront plus rien tenter.

INIGO.

Je n' m'y fierais pas.

DIÈGUE.

Nous sommes quatre en état de faire une vigoureuse résistance ; morbleu, qu'ils y viennent et nous verrons!

INIGO.

Quatre! comment donc comptez vous ça ?

DIÈGUE.

Est-ce que tu ne serais pas brave ?

INIGO.

Pas encore tout à fait. J' fais c' que j' peux pour le devenir; j'espère ben avec l' tems et vos leçons en venir à bout, mais jusqu'à nouvel ordre, j' crois qu' vous ferez ben de n' me compter qu' pour une moitié d' brave.

DIÈGUE.

J'ai meilleure opinion de toi.

INIGO.

C' n'est pas l'embarras, si j'étions sûr d'être l' plus fort, j' me battrais comm' un diable; mais, dites-moi, comment ça s' fait-il qu' vous ayez navigué comm' ça, si près d' nous, là... sur la caravelle de c' coquin d' Pinson, sans qu' personne s'en ait douté ?

DIÈGUE.

J'y étais incognito.

INIGO.

Oui, comm' qui dirait sous un autr' nom, j'comprends; et même sous un autr' visage, car ces moustaches noires, ça vous défigurait! vous aviez l'air méchant comm' tout.

DIÈGUE.

Décidé à partager la gloire ou les dangers qui devaient résulter pour mon père de cette grande entreprise, après l'avoir embrassé, sur son bord, je revins à terre et son bâtiment mit à la voile. *La Pinta* ne devait partir qu'une demi-heure après le vaisseau de l'Amiral, j'eus donc le tems de me déguiser comme tu l'as vu; ma belle mère qui avait combattu de toutes ses forces le projet de son mari, effrayée des périls sans nom-

bre auxquels il allait s'exposer, m'avait fait engager dans l'équipage de *la Pinta*, sous le nom supposé de Pédrille. Tous deux nous espérions que je veillerais sur Colomb, que mon secours ne lui serait pas inutile. C'est Dieu sans doute qui nous avait inspirés; il a permis, pour la première fois peut-être, qu'un acte de désobéissance devînt un acte méritoire, puisque j'ai eu le bonheur de conserver les jours de mon père.

INIGO.

Pour ça, il est ben sûr qu' sans vous, mon pauvre parrain était défunt pour le moins. Chût!... ah! pour le coup, j' sens queuqu' chose après ma ligne... (*à part.*) J' savais ben qu' la sienne m' porterait bonheur. (*haut.*) Tiens, c'est un fagot d'épines!... ça n'est fait qu' pour moi, ces choses-là.

(*Il veut le rejeter dans la mer.*)

DIÈGUE *l'arrête, et prend la branche qui est garnie de ses feuilles et de petits fruits roux.*

Arrête, mon ami; ceci est plus heureux que tu ne l'imagines. Cette branche semble en effet appartenir à un arbre épineux, que je n'ai jamais vu en Europe; on voit qu'elle a été coupée depuis peu; cette feuille, ce fruit roux me sont également inconnus; cette découverte fera grand plaisir à mon père, je vais...

INIGO.

Ah! je vous en prie, Seigneur mon frère, ne m'privez pas du plaisir de l'y être agréable, à c' bon monsieu Colomb.

DIÈGUE.

Ta demande est d'autant plus juste, que c'est toi...

INIGO, *revenant sur ses pas.*

Où qu'c'est qu'il est l'Seigneur Colomb?

DIÈGUE.

Il jetait la sonde quand je suis venu te trouver.

INIGO, *revenant encore.*

Vous m'attendrez ici, n'est-ce pas?... J'nous amuserons à pêcher jusqu'à c'soir.

DIÈGUE.

Oui, va donc.

SCÈNE VII.

DIÈGUE.

Je ne partage que trop les inquiétudes de ce fidèle serviteur. Pinson est un ambitieux adroit, il ne laissera pas aux mutins le tems de se refroidir, et je crains qu'avant l'expiration des trois jours demandés par mon père, le traître ne tente un nouveau soulèvement. En tout cas il est convenu entre Roldan et moi que l'un de nous deux accompagnera partout Colomb : les séditieux n'arriveront à lui qu'après nous avoir donné la mort.

SCENE VIII.

COLOMB, ROLDAN, DIÈGUE, MARGARITA, puis INIGO.

COLOMB, *avant de paraître sur le pont à gauche.*

Margarita !

ROLDAN, *de même.*

Bosseman ! . . .

MARGARITA, *sans être vu, à droite.*

Plaît-il, Seigneur ?

COLOMB.

Que l'équipage se rende en armes sur le pont (*Il paraît*). La tempête d'hier ne nous a pas permis de faire les manœuvres accoutumées ; il faut réparer le tems perdu.

MARGARITA, *se montrant à peine sur l'arrière et retournant sur ses pas.*

Il suffit.

(*Un matelot qui précède Colomb, traverse le pont, portant la ligne de sonde.*)

INIGO, *accourant à la rencontre de Colomb avec la branche qu'il a pêchée.*

Voyez donc, Seigneur Colomb, c'que j'viens d'pêcher avec ma ligne! un buisson vert ! . . .

COLOMB.

Coupé tout récemment !.. Ceci vient encore à l'appui de mes conjectures. (*à Roldan*) Toi qui as parcouru bien des côtes étrangères, reconnais-tu ce feuillage?

ROLDAN.

Non.

COLOMB.

Cette écorce ?

ROLDAN.

Du tout.

COLOMB.

Ce fruit ?

ROLDAN.

Pas davantage.

COLOMB.

D'où cela vient-il?

ROLDAN.

Ma foi, je n'en sais rien.

COLOMB.

De ce continent que nous cherchons.

ROLDAN.

Ou d'un autre.

COLOMB.

Et que nous découvrirons.

ROLDAN.

Cela n'est pas sûr.

COLOMB.

Tu pourrais encore douter de son existence !

ROLDAN.

Que t'importe que j'en doute ou que n'en doute pas, pourvu que je te suive?

COLOMB.

Ne venons-nous pas de trouver fond à 42 brasses? hier nous en avions 128.

ROLDAN.

C'est peut-être l'approche d'un banc.

COLOMB.

Pourquoi veux-tu combattre sans cesse mes espérances ?

ROLDAN.

Parce que je t'aime.

COLOMB.

Tu m'affliges.

ROLDAN.

J'en suis fâché. Alors ne m'interroge pas.

COLOMB.

Tiens ! regarde ces mouettes, ces albatros qui volent autour du bâtiment. (*On voit des oiseaux de mer traverser le fond du théâtre.*)

ROLDAN.

Nous en avons vu pendant toute la route, ou à-peu-près.

COLOMB.

Et tu concluds de là ?

ROLDAN.

Qu'ils nous ont suivis.

COLOMB.

Comment ?

ROLDAN.

En se posant alternativement sur l'une des trois caravelles.

COLOMB.

Par quelle fatalité tous tes raisonnennemens tendent-ils à détruire mes conjectures ?

ROLDAN.

Je voudrais une preuve.

COLOMB.

Je vais t'en donner une.... du moins je le crois. Vois-tu cet oiseau perché sur la vergue du grand hunier ? si je ne me trompe c'est un perroquet.

ROLDAN.

Nous allons bientôt le savoir. (*D'un coup d'arquebuse il tue l'oiseau, qui tombe sur le pont.*)

DIÈGUE.

(*Avec effroi.*) Qu'est-ce que cela ? (*Il disparaît.*)

COLOMB.

Effectivement c'en est un.

ROLDAN.

Je commence à espérer.

COLOMB.

Et moi je ne doute plus. Cet oiseau, tu le sais, a le vol court et pesant, au point de ne pouvoir traverser des bras de mer de plus de huit à dix lieues. (1) Le plumage de celui-ci ne ressemble point à ceux d'Afrique; il est donc certain qu'il est venu d'une terre qui se trouve tout au plus à dix lieues de nous.

ROLDAN.

Voilà du positif.

INIGO.

Je cours apprendre cette bonne nouvelle au seigneur Diègue. (*Il sort par la droite et emporte le perroquet.*)

ROLDAN.

Mais dans quelle direction?

COLOMB.

Toujours la même. Je vais consulter la boussole et commander au pilote de gouverner toujours à l'ouest. Toi! qui m'as inpiré ce projet téméraire et qui m'a donné la force de l'exécuter, fais que j'aborde enfin sur cette terre inconnue! que le jour qui éclairera cette grande découverte soit le dernier de ma vie, j'y consens; qu'aurai-je à désirer encore? j'aurai illustré mon pays et immortalisé mon nom! (*Il s'éloigne par la droite, avec Roldan.*)

SCÈNE IX.

MARGARITA *sur le pont.*

MARGARITA. *Il a entendu les derniers mots de l'Amiral.*

Ah! tu demandes au ciel que ce jour soit le dernier de ta vie, je me charge de te satisfaire. (*Il appelle du geste trois*

(1) Buffon. Histoire Naturelle des Oiseaux, in-12, tome II, p. 117.

matelots et les conduit vers la balustrade à babord, comme pour leur montrer quelque chose en mer, il regarde si les sabords sont fermés et parle ensuite à demi voix.) Je vous connais pour les plus déterminés : voulez vous enfin vous délivrer de Colomb? (*les matelots font un signe d'approbation.*) L'occasion est parfaite. Peut être ne la retrouverez vous plus. Chargez vos arquebuses avec des balles et pendant l'exercice... (*Les matelots donnent leur adhésion.*) Hâtez-vous. (*Les matelots s'éloignent, Margarita va sonner la cloche.*)

SCENE X.

DIÈGUE, ROLDAN, COLOMB, MATELOTS, MARGARITA.

(*Les hommes de l'équipage se rassemblent sur le pont avec leurs arquebuses ; quand tous sont réunis sur deux rangs placés en ligne géométrale, Colomb arrive par la droite et les passe en revue. On a remarqué que Diègue a parlé bas à son père et qu'ensuite celui-ci a donné, à voix basse, un ordre à Inigo. Les trois matelots complices de Margarita sont dans le milieu du premier rang. On doit les distinguer.*)

COLOMB.

Mes amis, c'est surtout lorsque nous touchons au moment d'aborder sur des rivages inconnus qu'il devient plus important pour votre sûreté de vous familiariser avec les exercices militaires. J'ignore, ainsi que vous, de quels hommes est peuplé cet autre Continent. Peut-être nous faudra-t-il les combattre et vous me remercierez alors, d'avoir, par ma prévoyance, assuré votre salut et facilité cette glorieuse conquête. Par le flanc droit-à-droite!... front!... présentez armes.... portez armes!..... apprêtez ..... armes ! ce mouvement est mal exécuté. Je vais vous l'enseigner. Diègue, Rol-

dan, imitez moi *(aux matelots.*) Vous tous, l'arme au pied ..... regardez et profitez. *(Sans aucune affectation, Colomb, Dièguе et Roldan désarment les trois matelots complices de Margarita et se mettent en position de faire l'exercice. Colomb commande et exécute tout à la fois.*) Apprêtez armes!.. en joue! (*Colomb, Dièguе et Roldan dirigent chacun leur arquebuse sur ces trois matelots qui paraissent effrayés.*) Vous tremblez et vous avez raison. A genoux! misérables... à genoux!.. Si je n'écoutais que mon juste ressentiment, vous recevriez, à l'heure même, la mort que vous m'aviez destinée.

MARGARITA.

Quoi donc excite à ce point votre colère?

COLOMB.

Peut-être le sais-tu mieux que personne.

MARGARITA.

Moi, seigneur, je vous proteste...

INIGO.

Quoiqu'il en soit, je veux bien l'apprendre à tout l'équipage. Mon fils a vu ces trois scélérats charger leurs armes dans le dessein de m'assassiner. (*Pour prouver la vérité de ce qu'il avance, Colomb met la baguette dans son arquebuse; on voit qu'elle est chargée.*) J'exige qu'ils soient chargés de chaînes et enfermés dans la fosse aux lions.

(*Mouvement parmi les matelots.*)

On entend murmurer ces mots: Nous ne le souffrirons pas.

COLOMB.

Vous ne le souffrirez pas, dites-vous?.. c'est moi qui ne souffrirai pas que l'on attente à mon autorité. (*On voit Inigo à gauche, il marche en se baissant et parait répandre quelque chose sur le pont.*) Approche. (*Inigo présente à Colomb une mèche allumée.*) Voyez cette traînée de poudre, elle communique à la Sainte-Barbe.

INIGO.

Y g'nia rien d'si sur. C'est moi que j'viens d'la faire.

COLOMB.

Mettez bas les armes, ou je fais sauter le bâtiment.

MARGARITA, *se plaçant entre Colomb et les matelots.*

Amiral, votre courroux est légitime et je ne puis implorer votre indulgence en faveur de ces trois coupables, ils ont mérité la mort. (*bas aux matelots.*) Je vous sauverai. (*haut.*) Mais ils ne peuvent être condamnés que par un conseil de guerre dont les commandans des deux autres caravelles font essentiellement partie.

COLOMB.

C'est juste.

MARGARITA.

Vous penserez sans doute qu'ils doivent être mis aux fers jusqu'à ce que nous ayons abordé sur ce nouveau Continent ou que nous soyons de retour en Espagne. (*aux matelots.*) Obéissez à l'Amiral, je vous le conseille.

ROLDAN.

Obéissez, ou morbleu!

(*Les matelots posent leurs armes qui sont emportées aussitôt par Diègue, Roldan et Inigo. Margarita enchaîne les trois coupables.*)

COLOMB.

Craignez qu'enfin je ne me lasse de pardonner.

ROLDAN.

Oui.

DIÈGUE.

Efforcez-vous désormais, par une conduite irréprochable, de faire oublier à l'Amiral votre rébellion.

(*Margarita se dispose à emmener les matelots enchaînés.*)

ROLDAN, *à Margarita, lui prenant les chaines et le repoussant.*

Ne crois-tu pas qu'on va te les confier?

MARGARITA.

Pourquoi non?..

ROLDAN.

Ne me fais pas parler, hypocrite!

(*La Vigie crie du haut sans être vue.*)

Maître, veille au grain.

COLOMB.

Roldan, la Vigie annonce un grain, laisse à Margarita le soin de veiller sur ces hommes, et ordonne les manœuvres nécessaires.

ROLDAN, *à haute voix.*

Veille aux drisses ! En haut tout le monde !

(*Les matelots se placent aux fils de manœuvre.*)

COLOMB, *se retournant vers les gens de l'équipage.*

C'est à vous tous que je confie leur garde. Si je vous ai montré de la sévérité, je crois vous avoir prouvé plus souvent encore que l'on peut tout attendre de ma clémence. Un repentir sincère effacera tous vos torts.

ROLDAN.

C'est plus fort que lui, il ne se corrigera jamais.

DIÈGUE, *bas à Roldan.*

Sans faire semblant de rien, je vais suivre les prisonniers jusqu'à leur destination.

ROLDAN.

Tu feras bien. (*Tout le monde s'éloigne.*)

SCENE XI.

COLOMB, ROLDAN.

(Roldan va et vient, donne des ordres, et se place enfin au pied du grand mât pour commander les manœuvres.)

Chaque commandement est précédé d'un coup de sifflet, auquel tout l'équipage répond : Commande !

ROLDAN.

Hale bas le grand foc !

COLOMB *est allé chercher l'astrolabe, et observe le ciel qui s'obscurcit et se couvre de nuages.*

La Vigie a dit vrai. C'est un fort grain qui s'avance. (*Quelques éclairs sont suivis de légers coups de tonnerre. La pluie tombe avec violence, la mer grossit, et le vaisseau éprouve*

progressivement un fort mouvement de tangage.) (*à Roldan.*) Il faut ralentir notre marche. La nuit approche, nous pourrions donner contre un banc... remonter un écueil à fleur d'eau.

ROLDAN.

Oui, oui, c'est fort sage. (*un coup de sifflet.*) Amène et cargue les perroquets! (*Les mousses grimpent aux haubans, tout est en mouvement sur le pont.*) Ce n'est pas cela. Pèse sur la carque du petit perroquet à tribord! Largue l'écoute du grand perroquet à babord! (*un coup de sifflet.*) Cargue l'artimon!

Toutes les manœuvres s'exécutent en silence et dans le plus grand ordre. Au milieu de ce choc des élémens, Colomb continue ses observations.

Ce ne sera rien. (*regardant le ciel.*) Il n'y a plus que de la pluie dans le grain, nous n'avons rien à craindre. En bas tout le monde! (*un coup de sifflet.*) Pare manœuvre! (*Tout l'équipage répond :*) A la bonne heure! (*Tous les matelots se retirent.*)

SCENE XII.

COLOMB, ROLDAN, DIÈGUE.

DIÈGUE, *revient en courant.*

(*Bas à Roldan.*) Ils sont dedans et je tiens la clef.

COLOMB.

Que dit l'équipage?

DIÈGUE.

Il paraît divisé. Quelques-uns murmurent; le plus grand nombre l'approuve.

COLOMB.

Ceux-là contiendront les autres. (*à Roldan.*) Maintenant je te conseille d'aller prendre du repos.

ROLDAN.

Qui veillera sur le bâtiment?

COLOMB.

Moi et mon fils. Tu n'as pas fermé l'œil la nuit dernière.

ROLDAN.

Ni toi non plus.

COLOMB.

Tu dois être fatigué.

ROLDAN.

Comme toi.

COLOMB.

Tu as besoin de dormir.

ROLDAN.

Pas plus que toi.

COLOMB.

Ta présence est inutile ici. Cette nuit est trop importante pour que je ne la passe pas tout entière sur le pont.

ROLDAN.

Et de quel droit prétends-tu que je dorme tandis que tu veilleras?

COLOMB.

Parce que je le desire.

ROLDAN.

Cela me contrarie.

COLOMB.

Je le veux.

ROLDAN.

Tu as tort.

COLOMB.

Je l'ordonne.

ROLDAN.

C'est une injustice.

COLOMB.

Allons, je t'en prie.

ROLDAN, *à part.*

Diable d'homme! (*haut.*) Tu me chasses donc, je te déplais?...

COLOMB.

Hé non, mon brave Roldan! L'affection que j'ai pour toi, me fait un devoir de veiller sur ta santé. Je te le répète, ta présence est inutile jusqu'à nouvel ordre; si j'ai besoin de toi, je t'appellerai... sans façon.

ROLDAN

Quel entêtement ! je n'ai pas sommeil.(*bas à Diègue.*) Si ces coquins...

DIÈGUE, *de même.*

Je ne le quitterai pas un instant ; nous sommes armés, au moindre bruit je t'éveille. (*haut.*) Comment ! Roldan, le chef de l'équipage, celui qui doit donner l'exemple de la subordination...

ROLDAN.

(*à part.*) C'est juste. *(haut.*) J'obéis, mais je ne dormirai pas.

COLOMB.

Comme tu voudras. Mon autorité ne s'étend pas jusques-là.

(Roldan s'éloigne par la droite. Le ciel est tout-à-fait sombre.)

SCENE XIII.

COLOMB, DIÈGUE.

DIÈGUE.

Il était tems de serrer les voiles.

COLOMB.

Oui, le vent aurait pu nous jeter à la côte.

DIÈGUE.

En vérité, mon père, il semble que nous soyons sur les parages d'Espagne ou de Portugal. Tu parles de cette côte comme si elle nous était familière, comme si nous étions certains d'y aborder.

COLOMB.

Je ne doute pas que nous n'en ayons connaissance cette nuit ou demain matin. Oui, mon fils, Dieu protège évidemment mon entreprise. Si les indices positifs que j'ai recueillis pendant le cours de cette longue navigation, et notamment aujourd'hui, pouvaient me paraître insuffisans, si j'étais assez incrédule pour ne point attribuer à sa grâce l'inconcevable

bonheur avec lequel j'ai surmonté jusqu'ici tous les obstacles et affronté des périls sans nombre, pourrais-je méconnaître la main toute puissante qui a opéré notre réunion miraculeuse dans la circonstance la plus critique de ma vie? (*Il presse son fils contre son sein.*) Oh! non sans doute. Mon cher Diègue, confondons nos actions de grâces, que nos voix reconnaissantes s'unissent et s'élèvent vers le souverain maître du monde! je n'ai plus de maux à redouter, puisqu'il me permet de presser sur mon cœur un fils bien aimé, l'appui de ma vieillesse, et ma plus chère espérance. (*Ils s'embrassent.*)

DIÈGUE.

Je ne sais si je m'abuse, mon père, mais je viens d'éprouver une sensation nouvelle. J'ai cru respirer un air qui n'est pas celui de l'élément sur lequel nous voguons; il m'a rappelé ces vapeurs odorantes qui s'exalent d'une vaste prairie après les pluies d'orage, ou plutôt cette atmosphère embaumée dans laquelle je me suis trouvé plus d'une fois en me promenant le long des jardins qui bordent les rives du Tage.

COLOMB.

En effet . . . tu ne te trompes point, mon fils, et ceci nous annonce incontestablement le voisinage très prochain de la terre. De ce bord la différence est plus sensible encore.

DIÈGUE.

Il est vrai.

COLOMB, *regardant à gauche vers le fond qu'il indique de la main.*

Regarde, je viens de voir un point lumineux.

DIÈGUE.

Dans quelle direction ?

COLOMB.

Là, vis-à-vis . . . au sud-ouest.

DIÈGUE.

C'est peut-être le fanal de l'une des deux caravelles.

COLOMB.

Non, elles marchent après nous . . . ainsi . . .

SCENE XIV.

DIÈGUE, COLOMB, MARGARITA, six Matelots.

(*Six hommes de l'équipage dirigés par Margarita, s'avancent à pas de loup sur le pont. Trois se jettent sur Colomb et les trois autres sur Diègue. Au même instant et sans qu'ils puissent se reconnaître, on leur couvre la bouche avec une ceinture, on leur attache les bras et les jambes, de manière qu'il n'ont aucun moyen de résistance. Margarita les désarme. Les trois qui se sont chargés de Colomb l'élèvent au dessus de la balustrade du pont à babord, et sont prêts à le jeter dans la mer.*)

MARGARITA, *les arrête.*

Non, cela ferait du bruit. Nous ne sommes pas tous d'accord, ses partisans accourreraient, on le sauverait peut-être, et nous serions perdus. Il faut lui lier les bras et les jambes pour l'empêcher de nager, puis le descendre doucement au fond de la mer, par le moyen du cabestan. Attachez le fils au mât de misaine, nous reviendrons à lui après nous être débarrassés du père.

(*Tout cela s'exécute ainsi que l'a proposé Margarita, avec le moins de bruit possible. Colomb est suspendu à un cable, accroché derrière son dos. Trois hommes sont au cabestan, Margarita assis sur le pont, dirige le cable et le lâche doucement en le faisant glisser sur une poulie qui tient à la balustrade.*)

SCENE XV.

DIÈGUE, *à gauche, attaché au mât*, COLOMB, MARGARITA, INIGO, ROLDAN.

INIGO, *ouvrant le sabord n°. 7 et amenant Roldan.*

J'vous dis qu'y s'passe queuqu'chose d'extraordinaire sur l'pont.

ROLDAN.

Tu crois ?

INIGO.

J'ons voulu y aller en tapinois et j'ons vu deux grands gaillards avec leux arquebuse assis en haut d'l'escalier.... j'sis sûr qu'ils veulent faire du mal à mon parrain. Ecoutez plutôt...

ROLDAN.

Je n'entends rien. (*Il écoute. Inigo regarde à sa droite et voit Colomb que l'on descend et dont les pieds touchent à la mer.*

INIGO.

Oh ! les coquins ; v'là qu'ils l'noyent.

ROLDAN.

Morbleu ! courons.

INIGO.

Venez par ici. (*Il referme le sabord.*)

MARGARITA, *aux matelots.*

Un moment... J'ai cru entendre... ne bougez pas. (*Les matelots s'arrêtent pour écouter.*) Ce n'est rien, allez un peu plus vite. (*En effet ils doublent le mouvement de rotation et Colomb disparaît sous les eaux. Deux sabords* n°s. 3 et 4, *s'ouvrent, ce sont de ceux qui se trouvent à droite et à gauche de l'endroit où file le cable. Inigo se pend à ce cable de toute sa force et continue à le tirer pour faire supposer aux méchans matelots que leur victime y est encore attachée.*

Roldan d'une main vigoureuse, retire Colomb, dénoue la ceinture qui lui couvre la tête, coupe le lien qui retient ses bras, de manière que l'Amiral, placé sur la préceinte, se tient d'une main au sabord et se sert de l'autre pour dégager ses jambes. Quand il est tout à fait libre, il rentre dans le vaisseau par le sabord, n°. 4. Inigo continue toujours sa manœuvre qui abuse complétement Margarita. Il fait extrêmement sombre.)

MARGARITA.

Il doit être à vingt brasses pour le moins, cette fois il sera bien habile s'il en rechappe. Coupez le cable, le reste va nous servir pour son fils ; amène-le, tandis que nous sommes en train. (*On coupe le cable.*)

La Vigie crie : Terre ! terre !

MARGARITA, *effrayé.*

Terre ! oh ! mon Dieu !

La Vigie continue plus fort. Maître ! Terre ! Terre !

MARGARITA.

Nous sommes perdus !...

ROLDAN.

(*En dehors.*) Me voilà !

MARGARITA.

Payons d'audace. (*Par son conseil, les matelots coupables entourent le mât de misaine et dérobent ainsi Diègue aux premiers regards de Roldan.*)

ROLDAN, *accourant par la droite.*

La Vigie a reconnu la terre.... où est l'Amiral ?....

MARGARITA.

Je l'ignore.

ROLDAN, *le prenant par le collet et le secouant avec rudesse.*

L'Amiral, te dis-je !... Qu'en as tu fait ?

MARGARITA.

Ce que j'en ai fait ?...

ROLDAN.

Tu as cru lui donner la mort.

MARGARITA.

Quelle horreur ! . . .

ROLDAN.

Rassure-toi, je l'ai sauvé.

MARGARITA, *totalement déconcerté.*

Où fuir ?...

ROLDAN.

Dans l'éternité.

MARGARITA.

Que dites-vous ?...

ROLDAN.

Pendu ou noyé, choisis.

MARGARITA.

Mais ....

ROLDAN.

Noyé ou pendu, choisis.

MARGARITA.

Enfin .....

ROLDAN.

Tu ne veux pas choisir !... il faut que quelqu'un annonce aux habitans de la mer notre arrivée dans l'autre monde, et c'est toi que j'en charge. (*Il le précipite dans la mer du côté de tribord.* Hola Vigie ! où la terre ?

La Vigie répond: à tribord par le grand mât.

ROLDAN, *sur l'arrière, par conséquent tournant le dos à Diègue.*

Amiral ! Amiral ! terre à tribord par le grand mât.... (*Les matelots détachent Diègue et lui demandent grâce. Tout l'équipage accourt sur le pont en sautant et en criant:* Terre ! Terre ! (*C'est un véritable dèlire.*)

COLOMB, *paraît et se jette dans les bras de son fils et de Roldan. Inigo qui le suit partage la joie commune.*

La voilà donc cette terre, objet de tous nos vœux !.. (*Les matelots coupables tombent à genoux.* Relevez-vous.)

(*Les mousses garnissent les haubans. Tous les sabords sont ouverts et occupés par des gens de l'équipage qui agitent leurs chapeaux. Les nuages en se dissipant par dégrés laissent voir la terre. On distingue à une très-petite distance une île bien boisée et dont l'aspect est pittoresque. Ce tableau est éclairé par la lune. L'Amiral parait au comble de la joie. Tout l'équipage crie* : VIVE COLOMB ! *On tire le canon. La toile tombe.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

(*Le théâtre représente une partie de l'île Guanahani. Dans le fond, une montagne boisée, et à plusieurs révolutions. Le devant de cette montagne, en pente vers la gauche, conduit à la mer, que l'on ne voit pas. Du haut d'un rocher élevé de douze à quinze pieds et placé au quatrième plan à droite, s'échappe un filet d'eau qui tombe dans un premier bassin, s'élargit et forme une nappe de cinq à six pieds, qui retombe en double cascade* (1) *dans un ruisseau, dont les bords sont garnis de fleurs et de roseaux; ce ruisseau se perd vers la droite. Sur le devant, de chaque côté, des huttes en cône, couvertes de feuilles de bananiers, cocotiers, lataniers, etc. celle de gauche, plus grande que les deux qui sont vis-à-vis, est habitée par le Cacique; des arbres fleuris et des plantes répandues avec profusion, enjolivent ce site, et contribuent à le rendre pittoresque.*)

SCENE PREMIÈRE.

Habitans de l'Ile, KARAKA.

(*Au lever du rideau, les habitans de l'île, hommes, femmes, enfans, assis sur leurs talons, les coudes sur les genoux et tenant leur tête à deux mains, forment une ligne diagonale qui s'étend depuis la cascade, jusqu'à la cabane du Cacique; tous ont une grande plaque d'or sur la poitrine, un grand anneau d'or passé dans les narines et une petite feuille d'or au bout du nez.*

(1) Cette cascade est naturelle.

(La vieille Karaka sort de sa hutte et consulte la tribu pour savoir si l'on approuve la demande qu'elle est dans l'intention de faire au Cacique, de la main de la belle Azakia, sa fille, pour son fils Kérebek qu'elle dépeint comme étant beau, bien fait et pourvu de toutes les grâces. Tous les sauvages baissent la tête trois fois en signe d'adhésion. Alors Karaka va près de la hutte et appelle Kérébek.

SCÈNE II.

Les Mêmes, KÉRÉBEK.

(Kérébek parait; il est long, maigre, sec et horriblement tatoué; tout le monde le trouve très-bien, et l'engage à faire sa demande. Karaka lui ordonne de rentrer, en lui disant qu'elle se charge de la commission et qu'elle le rappellera quand il en sera tems; il obéit. Karaka va frapper trois coups à la porte de la hutte du Cacique, et se prosterne en posant la tête contre terre : Oranko !)

(Tous les sauvages se lèvent, se tournent du même côté que Karaka, et se mettent dans la même attitude, jusqu'à ce que le Cacique paraisse.)

SCÈNE III.

ORANKO, KARAKA, Sauvages, puis KEREBEK

(Oranko paraît, il a une couronne d'or sur la tête et une longue plume rouge à chaque oreille, il ordonne à toute la tribu de se relever.)

ORANKO, *à Karaka.*

Cati louma ! (1)

(1) Que lui veux-tu ?

KARAKA.

Amouliaca Azakia Kérébek. (1)

(Oranko hésite.)

(Karaka, pour le décider, appelle son fils. Oranko désire connaître les moyens qu'il a pour plaire à Azakia. Kérébek, après avoir montré sa personne, et surtout sa figure, prend une massue et brise d'un seul coup un arbre qui se trouve près de lui, tend son arc et abat avec une flèche, une noix de coco qu'il a montrée d'avance. Ensuite, il prie Oranko de désigner le plus robuste de l'assemblée, qui s'avance pour lutter avec lui. Kérébek l'enlève comme une plume, et le terrasse du premier choc.)

ORANKO.

Inalaki.

(Tous les sauvages applaudissent à ce triple triomphe, en baissant trois fois la tête. Kérébek, après avoir montré sa force, veut prouver son adresse, et va chercher dans sa hutte des paniers, des nattes de jonc et une ceinture en plumes rouges. Karaka affirme que le tout est l'ouvrage de son fils. Comment résister à tant de perfections réunies?)

ORANKO.

Chicalamai. (3)

(Il entre dans sa hutte, et chacun témoigne la plus grande impatience de voir Azakia. Kérébek exprime particulièrement sa joie, par des gambades ridicules.)

---

(1) Demander ta fille Azakia pour Kérébek.

(2) Bien.

(3) J'y consens.

SCENE IV.

AZAKIA, ORANKO, KEREBEK, KARAKA, Sauvages.

(*Oranko amène Azakia. Elle est jeune, jolie, sa taille est svelte, son air modeste. Son père lui apprend qu'il a promis de l'unir à Kérébek.*)

ORANKO.

Itara amoutou Koulé oüèkelli? (1)

(*La jeune sauvage en levant les yeux sur l'époux qu'on lui destine, paraît le trouver bien laid. Kérébek, accroupi, tourne autour d'elle en la flattant, et cherche à la séduire par toutes sortes de singeries.*)

(*Azakia reste indifférente. Enfin Kérébek va dans sa hutte, en rapporte les présens qu'il destine à sa future, et les dépose à ses pieds. Azakia se décide ; ce qui lui plaît sur-tout, c'est la ceinture de plumes rouges. Karaka, aidée des autres femmes, la lui attache sur-le-champ. Azakia va se regarder dans l'eau de la cascade, et se trouve bien. Dès ce moment, elle consent à épouser Kérébek, qui est au comble de la joie. Oranko va chercher une coquille dans sa hutte ; on se range de chaque côté de la cascade. Karaka remplit la coquille et la présente à son fils, qui après avoir bu donne le reste à Azakia. Oranko apporte aux époux une baguette blanche et courte, dont ils prennent chacun un bout et qu'ils rompent.*)

ORANKO.

Areskoui, Azakia Karaïtiti-arou. (2)

---

(1) Veux-tu celui là pour ton mari?

(2) Au nom du grand Esprit, Azakia est ta femme.

(*Ivre d'amour, Kérébek veut en donner des preuves à sa compagne, il remercie Oranko en frottant son nez contre celui du Cacique, congédie tous les sauvages venus pour assister à cette cérémonie, et se dispose à emmener bien vite sa femme dans sa hutte.*)

(*Karaka veut le suivre, il la prie de n'en rien faire et insiste absolument pour qu'on le laisse seul avec Azakia, qui ne paraît pas trop effarouchée de ses empressemens. On est près de se séparer, quand on entend à gauche un coup de canon.*)

TOUS.

Anakilika ? (1)

(*Ce bruit inconnu, étonne les sauvages.*)

ORANKO.

Oüallou hougouroun. (2)

(*Un second coup, plus rapproché, fait connaître que c'est une erreur, l'effroi est général; quelques-uns courent sur la montagne et font des démonstrations tout à fait grotesques; ils se sauvent en voyant le feu des caravelles et reviennent annoncer avec de grands gestes, qu'ils ont vu trois vaisseaux au bord de la mer, à gauche, et que c'est delà que part ce bruit qui les étourdit au point qu'ils se bouchent les oreilles. On entend une fanfare de trompettes: ce son qui leur est également inconnu, les frappe. Kérébek, qui est allé aussi dans le fond, revient et explique de son mieux qu'il a vu des hommes descendre des vaisseaux, que ces hommes sont habillés de la tête aux pieds, qu'ils ont une coiffure, des plumes sur la tête et qu'ils marchent de ce côté, précédés de tambours et de trompettes, en effet, on entend à une distance peu éloignée, une marche militaire. Kérébek propose d'aller en armes à leur rencontre, Oranko s'y oppose. Après s'être assuré*

(1) Qu'est-ce que cela ?

(2) C'est tonnerre.

de la vérité, il pense au contraire qu'il est prudent de s'éloigner et de se réfugier dans le bois voisin pour y épier les mouvemens des nouveaux venus, et connaître leurs intentions ; on adopte son avis et tous s'éloignent par la droite.)

SCÈNE V.

INIGO, ROLDAN, COLOMB, DIÈGUE, Matelots armés.

(Précédés de tambours, de trompettes, d'une partie de son équipage armé, et suivi de Roldan, Colomb arrive par la gauche de la montagne du fond ; il tient son fils à bras le corps, et porte de la main droite l'étendart d'Espagne déployé.)

COLOMB, *mettant un genou en terre et se découvrant.*

Tout le monde l'imite.

Avant tout, rendons grâce à celui qui a daigné nous conduire à travers les écueils, et protéger cette grande entreprise. *(Il se relève.)* En ma qualité d'Amiral de l'Océan et et de Vice-roi des grandes Indes, je prends possession du nouveau Monde au nom de leurs Majestés catholiques Ferdinand et Isabelle.

(Il enfonce son drapeau dans la terre : roulement, fanfare. On entend toujours le canon des vaisseaux.)

TOUS.

Vive Colomb ! vive le Roi !

COLOMB.

Roldan, prends cet étendart ; va le planter sur le point le plus élevé de cette montagne, et à la vue de la mer. Selon l'usage pratiqué par les navigateurs, tu feras enterrer au bas cette boite de plomb, qui contient l'abrégé de notre voyage, et le procès-verbal de ma prise de possession.

DIÈGUE.

Je me charge de la boite.

ROLDAN, *se déridant.*

Merci, voilà une commission qui me dédommage des ennuis de la route.

COLOMB.

Tu ne seras donc plus de mauvaise humeur?

ROLDAN, *toujours aussi brusque.*

Hé non, puisque tu es heureux.

COLOMB, *lui tendant la main.*

Brave homme! toujours le même.

ROLDAN.

Pourquoi veux-tu que je change? est-ce que tu te lasses d'être bon, toi?

COLOMB.

C'est un devoir.

ROLDAN.

Tu suis l'élan de ton cœur, n'est-ce pas? moi, j'imite ton exemple.

COLOMB.

Partez, et revenez bientôt. Nous nous retrouverons ici, j'indique cette cascade comme le lieu du rendez-vous à tous ceux qui s'éloigneraient pour aller à la découverte.

(*Diègue et Roldan disparaissent devant la cascade, accompagnés par quelques matelots.*)

SCÈNE VI.

PINSON, COLOMB, INIGO, Matelots.

COLOMB, *à Pinson qui arrive par la gauche, suivi de quelques matelots.*

Hé bien, Capitaine, que vous semble de ceci? suis-je encore un aventurier?

PINSON, *s'inclinant.*

Illustre Colomb, après Dieu tu es notre Sauveur. Tu seras la source de notre fortune.

COLOMB.

Je l'espère, et il ne dépendra pas de moi que cet espoir ne se réalise. Ton frère nous a-t-il rejoints ?

PINSON.

La brume épaisse qui nous a enveloppés hier soir l'avait éloigné de nous ; mais les coups de canon de ma caravelle l'ont remis sur la route, il vient de jeter l'ancre dans la baie à une demi-encablure du rivage.

COLOMB.

Je ne veux pas qu'il débarque ; la prudence nous ordonne de ne pas laisser la flotte sans un chef. Cette terre paraît habitée, (*Il montre les cabanes à ses matelots qui vont les ouvrir, y entrent et annoncent qu'ils n'y ont trouvé personne*) et nous devons, jusqu'à nouvel ordre, interdire l'approche de nos vaisseaux à des hommes dont les dispositions nous sont inconnues. Je confie donc provisoirement le commandement des trois caravelles à Alphonse Pinson, capitaine de *la Pinta*, et je veux que tous les équipages le reconnaissent en cette qualité tant que nous serons à terre. (*Il écrit quelques mots sur un rouleau de parchemin ou sur des tablettes.* Inigo, tu vas retourner à ton bord, tu remettras cet écrit au capitaine Alphonse, il contient mes pouvoirs et l'ordre d'envoyer ici vingt-cinq hommes avec des futailles. Il est possible que nous ne trouvions pas de quelques jours l'occasion de faire de l'eau, cette cascade est à notre portée, elle nous fournira en moins de deux heures une abondante provision. (*La cascade s'arrête, il ne tombe plus qu'un très-petit filet d'eau.*)

SCÈNE VII.

PINSON, COLOMB, INIGO, DIÈGUE, *sur le rocher, au-dessus de la cascade.*

DIÈGUE *a entendu les derniers mots de Colomb, qui ont été prononcés très-haut, parce qu'Inigo s'est éloigné.*

Reviens, Inigo! vraisemblablement l'Amiral changera l'ordre qu'il ta donné. Mon père, en gravissant la montagne avec Roldan, nous avons trouvé la source qui alimente cette cascade, et nous avons observé qu'en lui opposant un léger obstacle de ce côté, ses eaux reflueraient bientôt vers la mer, en suivant une pente douce qui s'étend jusqu'au rivage; par ce moyen il suffira de creuser un trou à trente pas du bord, et nos gens pourront sans beaucoup de peine, et pour ainsi dire, sans se déplacer, renouveller la provision d'eau fraîche.

COLOMB.

L'idée est ingénieuse, je l'adopte d'autant plus volontiers que l'équipage ne perdra pas de vue nos bâtimens.

PINSON.

Ce qui est essentiel (*à part.*) et me convient beaucoup mieux.

COLOMB, *à Inigo qui s'est rapproché et auquel il a repris son ordre pour y faire le changement nécessaire.*

Va... que chacun mette la main à l'œuvre. (*Inigo s'éloigne. A Diègue.*) Il est juste que tu diriges ce travail, puisque c'est toi qui l'as conçu; on va t'envoyer du monde. (*Diègue disparaît.*)

SCENE VIII.

PINSON, COLOMB, MATELOTS.

COLOMB.

Quant à nous, Capitaine, nous allons parcourir les environs sans trop nous éloigner de la côte. Selon toute apparence, c'est le bruit de notre artillerie qui aura fait fuir les naturels du pays, et cependant nous devons chercher à les rapprocher de nous, puisque c'est d'eux seuls que nous pourrons obtenir les renseignemens qui doivent utiliser cette importante découverte. (*aux matelots.*) Si vous en rencontrez quelques-uns, je vous recommande de les traiter avec la plus grande douceur. Quand même ils se présenteraient en ennemis, je vous défends de les combattre avant que j'en aie donné l'ordre exprès. J'aperçois là-bas un groupe de cabanes à l'extrémité de cette jolie plaine, je vais les visiter. Vous, Capitaine, suivez les bords de cette petite rivière jusqu'à la distance de deux ou trois lieues, nous nous rejoindrons ici. (*aux matelots.*) Pendant cette excursion, vous irez à bord de *la Ste.-Marie*, et vous en rapporterez les présens que je destine aux habitans de ce nouvel Hémisphère. (*Colomb s'enfonce dans la plaine à gauche, suivi de cinq à six hommes.*)

SCENE IX.

PINSON, MATELOTS.

PINSON.

Exécutez promptement les ordres de l'Amiral, et laissez-moi seul. Je suis armé; si j'avais besoin de secours, j'en au-

rais bientôt. Nous sommes à peu de distance les uns des autres, un coup de feu suffira pour faire reconnaître mon danger; d'ailleurs j'aperçois Roldan qui vient de ce côté. (*Les matelots s'éloignent par le chemin de la montagne qui conduit à la mer.*) Je ne m'abuse point, mon plan échouera si je ne parviens à séduire cet homme. Son courage, sa brusque énergie, l'affection que lui témoigne Colomb, tout cela impose à l'équipage; j'ai besoin de lui pour diriger les matelots, il a de l'expérience et ne manque pas de lumières; il faut à tel prix que ce soit l'attacher à mon parti. Je m'attends à quelques difficultés; mais sans doute comme tous les autres hommes, il est accessible à l'amour-propre et à l'intérêt, ces deux souverains du monde. Je ne puis me passer de lui; tentons l'abordage.

SCENE X.

PINSON, ROLDAN.

ROLDAN.

(*A part en voyant Pinson.*) Mauvaise rencontre. (*Il feint de ne l'avoir pas vu et prend le chemin de la montagne.*)

PINSON.

Roldan!

ROLDAN.

Plait-il?

PINSON.

Approche.

ROLDAN.

Que me veux-tu?

PINSON.

Te demander si tu as fait quelque découverte.

ROLDAN.

Non.

PINSON.

Quoi ! tu n'as rien vu ? ...

ROLDAN, *le regardant fixement.*

Rien. Qu'un serpent.

PINSON.

Il fallait l'écraser.

ROLDAN.

C'est ce que je compte faire.

PINSON.

Va donc, il t'échappera.

ROLDAN, *lui prenant le bras.*

Non, je le tiens.

PINSON, *cherchant à se maîtriser et à prendre un air riant.*

Bah ! tu es donc toujours en colère contre moi ?

ROLDAN.

En colère !... (*il le regarde avec mépris.*) Non.

PINSON.

Si fait. Allons, je veux que nous nous raccommodions.

ROLDAN.

Impossible.

PINSON.

Pourquoi ?

ROLDAN.

Demande-le à ta conscience.

PINSON.

Vieille querelle que tout cela ! appaise-toi, te dis-je ; tout est changé, mon cher.

ROLDAN.

Bah ! tu serais devenu honnête homme !

PINSON.

Tu vas voir.

ROLDAN.

C'est bien différent.

PINSON.

Mais avant de t'initier dans cet important secret, il faut que tu t'engages par serment....

ROLDAN.

Belle garantie! les traîtres en font tous les jours. L'honnête homme donne sa parole et la tient.

PINSON.

Mais...

ROLDAN.

Je te donne la mienne.

PINSON.

Si tu allais me trahir ?

ROLDAN.

Je t'ai déjà dit que nous n'étions pas amis.

PINSON.

C'est juste. Ecoute-moi, Roldan, je vais te parler à cœur ouvert. Tu as de la rudesse, un caractère âpre et même un peu farouche...

ROLDAN.

Point de complimens.

PINSON.

Mais une âme droite et franche.

ROLDAN.

Tu ne t'y connais pas.

PINSON.

Tu possèdes les connaissances. . .

ROLDAN.

De mon état.

PINSON.

Tu es courageux.

ROLDAN.

Oui.

PINSON.

Capable de commander.

ROLDAN.

Peut-être. Où veux-tu en venir ?

PINSON.

Je t'ai deviné.

ROLDAN.

Je ne crois pas.

PINSON.

Tu as de l'ambition.

ROLDAN.

Du tout.

PINSON.

Ah!

ROLDAN, *insistant jusqu'à la colère.*

Du tout.

PINSON.

Ne voudrais-tu pas me persuader que tu serais fâché d'avoir le commandement de l'une des trois caravelles ?

ROLDAN.

Oui.

PINSON.

Tu le refuserais ?

ROLDAN.

Hé oui ! je le refuserais. Si chacun restait à sa place, les choses n'en iraient que mieux, le monde serait mieux gouverné.

PINSON.

Cependant si les circonstances exigeaient...

ROLDAN.

Quoi ? quelles circonstances ?

PINSON.

Par exemple si j'étais appelé à un autre commandement.

ROLDAN.

Appelé ! . . . par qui ? . .

PINSON.

Si par quelqu'événement imprévu l'Amiral . . .

ROLDAN.

Je commence à comprendre.

PINSON.

N'accepterais-tu pas alors le grade de Capitaine avec un traitement de six cents . .

ROLDAN, *le menaçant de sa hache.*

Dis un mot de plus, et je t'étends à mes pieds. Misérable ! c'est à moi, à Roldan, que tu oses faire une telle proposition !... Tu es bien heureux que je t'aie donné ma parole, si tu n'avais que mon serment j'irais de ce pas te dénoncer à l'Amiral ; avant une heure tu serais pendu.

PINSON.

Tu as mal saisi....

ROLDAN.

Paix!..

PINSON

Ce n'est pas...

ROLDAN.

Tais toi.

PINSON.

Un mot.

ROLDAN.

Rien. (*à part.*) Je retourne aux vaisseaux pour ne les plus quitter.

PINSON.

Mon cher Roldan...

ROLDAN.

Mon cher Roldan!.. Je te défends de souiller mon nom. Renonce à tes noirs complots. Je veille sur toi, tu me trouveras partout: j'aurai les yeux du lynx pour pénétrer dans ton cœur, et la force du lion pour t'anéantir. Adieu. (*Il s'éloigne par le chemin de la montagne.*)

SCÈNE XI.

PINSON.

Cet homme a un caractère de fer, et je me suis perdu; Colomb a le pouvoir d'instituer des juges. (*Il réfléchit*) Mais si je le veux, cette terre deviendra le tombeau de l'Amiral, de son fils et de Roldan. Oui, avant la fin du jour, ils seront massacrés par les naturels du pays. A coup sûr ces hommes sont défians, soupçonneux. Après m'être d'abord insinué dans leur esprit par des manières douces, par des présens, je leur désignerai Colomb et ses amis comme des traîtres qui ne veulent que les réduire à l'esclavage, les charger de chaînes et

ravir leurs femmes, puis je leur fournirai des armes dont j'enseignerai l'usage ; alors, et pendant que je regagnerai mon bord, quelques-uns des nôtres mettront le feu à leurs cabanes et enlèveront tout ce qui s'y trouvera. Nécessairement, d'après l'avis que j'en aurai donné, ces désastres seront attribués à l'Amiral, la vengeance des habitans ne connaîtra plus de bornes ; Colomb deviendra leur victime. Certain que jamais il ne pourra repasser en Europe, j'appareille sur-le-champ pour l'Espagne, je me présente à Ferdinand et à Isabelle comme l'auteur de cette grande découverte, et je recueille les récompenses, les honneurs qui doivent en être le prix. Vite à l'exécution. Je vais rejoindre Colomb et faire mon profit de ce qu'il aura découvèrt. *Pinson entre dans la plaine à gauche.*)

SCÈNE XII.

ORANKO, KEREBEK, KARAKA, Habitans de l'île.

(*Oranko, Kérébek et Karaka, suivis de quelques Sauvages armés, paraissent sur la droite en se traînant à terre et se glissant à travers les broussailles. Ils s'avançent avec précaution jusqu'au bord de la plaine à gauche, et semblent disposés à suivre Pinson ; mais bientôt on entend Inigo qui revient, en chantant, par le chemin de la montagne ; les sauvages entrent dans les huttes : Karaka se cache dans celle d'Oranko.*

SCENE XIII.

ORANKO, INIGO, KEREBEK, Un Sauvage, Habitans de l'Ile.

INIGO, *de loin avant d'être vu.*

Monsieur l'Amiral !.. j'ons fait votre commission. Où c'que

vous êtes, seigneur Diègue ?.. répondez-moi. (*Il paraît.*) Ils ont dit comm' ça qu'on s'retrouverait à la caseade, m'y v'là... ma foi, j'vas m'reposer un p'tit brin en les attendant... j'sommes fatigué.... et puis de c'te place, je n'perdrons pas d'vue nos vaisseaux, et c'est tranquillisant. Y paraît qu'c'est là dedans que s'nichont les habitans d' l'endroit. J'sis curieux d'savoir comment qu'c'est fabriqué ces huttes. Y faut que j'profitions d'l'instant où c'qu'y gnia personne dedans; nos gens y ont regardé tout-à-l'heure. Ça doit être drôle tout plein. Quoiqu'ça ces feuilles... quand il pleut... j'n'aimerions pas ça...

(Il ouvre la première cabane à droite ; Kérébek en sort.)

KEREBEK.

Mabouïca. (1)

INIGO, *effrayé, s'écrie.*

Ah mon Dieu ! quelle figure ! (*Il recule vers la gauche.*)

KEREBEK, *avançant à mesure qu'Inigo recule et lui tendant les mains.*

Kérébek mabouïca. (2)

INIGO.

Rebeca bouya !.... quoiqu'ça veut dire ? *(En se retournant pour fuir, il se trouve nez à nez avec Oranko.*)

ORANKO, *le frappant sur l'épaule.*

Catabou. (3)

INIGO.

Encore un autre. Ça ne finira pas. (*En voulant éviter Oranko il en rencontre un troisième à droite.*)

UN SAUVAGE.

Kata boyen tibouyète ? (4)

INIGO.

Tribouillette ! queu baragouin !

---

(1) Salue toi.
(2) Kérébek salue toi.
(3) Qui es-tu ?
(4) Qui t'amène ici ?

ORANKO.

Cate biti? (1)

INIGO.

Où diable m'ai-je fouré ?

UN SAUVAGE.

Allia rabia taboû ? (2)

INIGO.

J'n'ons pas une goutte d'sang dans les veines.

ORANKO.

Catabou ibaounalè ? (3)

INIGO.

Y m' prennont peut-être pour un ennemi, j'vas leur dire qu'non. (*Il fait un signe de tête.*)

ORANKO, KEREBEK, LES SAUVAGES, *en colère.*

Oua! (4)

INIGO.

Y s'fâchont. Faut que j'm'aie trompé. J'leur dirai toujours oui à présent.

ORANKO.

Mèèrra ka tìbanao? (5)

INIGO, *faisant un signe de tête.*

Oui, oui.

UN SAUVAGE.

Nioüèbemali! (6)

INIGO.

Tiens.... ça les fâche encore !

KEREBEK.

Acharamouni. (7)

---

(1) Comment t'appelles-tu ?
(2) Où demeures-tu ?
(3) Es-tu notre ami ?
(4) Non !
(5) Te moques-tu de nous?
(6) Vengeance !
(7) Massacrons-le.

INIGO, *se sauvant près la hutte à gauche.*

Haie ! haie ! v'là ma dernière heure !

(*Tous fondent sur lui en tenant leur massue haute.*)

SCENE XIV.

INIGO, KARAKA, ORANKO, KEREBEK, un SAUVAGE, Habitans de l'île.

KARAKA.

Cheullèba linokatilone. (1)

INIGO.

Celui-là n'a pas l'air si méchant qu'les autres.

KARAKA, *minaudant.*

Boüètoui oüellèmatoum.... (2)

INIGO.

On dirait qu'il m'fait des mines. Ça n'm'étonne pas; c'est une femme.

KARAKA.

Anakè-boüyâtina akimatitibou. (3)

INIGO.

Tu peux ben dire tout c'que tu voudras, va, sans que j'te réponde; pas si bête.

KARAKA, *tendrement.*

Nayou mouragoyem. (4)

INIGO, *imitant ses intonations.*

C'est comme si tu chantais.

---

(1) Grace pour lui.

(2) Bel étranger...

(3) Quoique je sois vieille, ta vue me réjouit; tu me plais beaucoup.

(4) Aimons-nous, je le desire.

KARAKA, *à Oranko.*

Enocali boüikenli ! (1)

ORANKO.

Cati èpècatani ! (2)

INIGO.

Allons ! les v'là encore fâchés ! . . .

KEREBEK.

Kachoucourakatiti ! (3)

LE SAUVAGE.

Kiri kiri bana kèyètou ! (4)

ORANKO.

Katitaèraka. (5)

KEREBEK, *tâtant Inigo.*

Tikatènati. (6)

INIGO.

Il regarde si je suis bon à manger !

TOUS.

Inalekia. (7)

INIGO.

Y s'consultont pour savoir à queu sauce y m'mettront.

ORANKO.

Roboucâ boucaè. (8)

INIGO.

J'nons pas un quart-d'heure à vivre.

KARAKA.

Maboya ! (9)

---

(1) Il me méprise !
(2) Quel affront !
(3) Infâme !
(4) Traître !
(5) Assommons-le.
(6) Il est gras.
(7) Oui, vraiment.
(8) Emportons-le sur nos épaules.
(9) Esprit malin !

LE SAUVAGE.

Oumekou ! (1)

ORANKO.

Ièlounnoucou ! (2)

KEREBEK.

Kouloubi ! (3) (*Tous trois l'enlevent comme une plume, le chargent sur leurs épaules et l'emportent par la droite. Karaka les suit en triomphe.*)

INIGO, *se débattant.*

A moi ! au secours ! Seigneur Colomb !... Seigneur Diègue ! en v'là un qui m'mord ! .... au secours.

(*Pendant cette scène et la précédente, des Sauvages se sont approchés furtivement d'Inigo. L'un lui a pris son chapeau qu'il met sur sa tête, un autre lui a défait son pourpoint, un troisième s'est glissé entre ses jambes et lui a pris sa chaussure, enfin un quatrième a remarqué une bague de verre rouge au petit doigt de sa main droite, il a voulu la tirer, mais n'y pouvant réussir, il se met en devoir de lui couper le doigt avec le tranchant d'une coquille, ce qui fait jetter un cri perçant au paysan Portugais. Tous ces jeux de scène n'ont point suspendu le dialogue. Inigo est trop intimidé pour s'occuper de la perte de ses effets.*

SCÈNE XV.

MATELOTS.

(Des gens de la suite de Colomb entrent par la gauche et traversent le théâtre en suivant les traces d'Inigo qui ne cesse de crier dans l'éloignement.)

---

(1) Méchant !
(2) Ennemi !
(3) Diable !

SCENE XVI.

PINSON, COLOMB, INIGO, Matelots.

INIGO, *à Colomb, qui entre par la gauche.*

Ah! c'est ben pour l'coup qu'vous êtes mon parrain, Seigneur Colomb; sans vous et ces braves gens, (*il montre les matelots.*) j'étions flambé.

(*Pendant cette scène, on voit venir par le chemin de la montagne, des matelots portant des caisses et des malles.*)

COLOMB.

Tu as donc vu des hommes?

INIGO.

Des diables, monsieu Colomb.

COLOMB.

Que t'ont-ils dit?

INIGO.

Ils m'ont dit: Chaboya... Karamel... Ciboulette... que sais-je!.. ils ont un baragouin où c'que l'diable n'connaîtrait goutte.

PINSON.

Est-ce qu'ils t'ont fait du mal?

INIGO.

J'crois ben. Y vouliont m'dévorer, rien qu'ça. (*bas à Colomb.*) Ecoutez, mon parrain, ça peut être un' belle chose qu'les découvertes, mais j'en ons assez, c'est comm' des tempêtes; quand vous pourrez m'renvoyer cheux nous, ça m'obligera tout plein.

SCÈNE XVII.

INIGO, PINSON, COLOMB, DIEGUE, AZAKIA, MATELOTS.

DIÈGUE, *amenant Azakia qui fait résistance.*

Vois donc, mon père, la jolie personne.

PINSON.

Charmante!

COLOMB.

Quelle aimable pudeur!

INIGO.

Oui dà! all' est gentille. C'est fâcheux qu'all' soit sauvage.

(*Azakia s'échappe; on lui barre le chemin.*)

COLOMB.

Nous l'apprivoiserons en flattant sa coquetterie.

DIÈGUE.

C'est bon en Europe.

PINSON.

Ce moyen est de tous les pays.

INIGO.

Par exemple, ça s'rait un peu fort si les femmes étiont coquettes jusques dans l'aut' monde.

COLOMB.

Elles le sont partout, et nous n'en sommes pas fâchés.

(*Azakia tourne le dos à Colomb et à Pinson. Diègue qui est allé ouvrir une des caisses que les matelots ont apportées, prend un collier formé de grains de verre nuancés, et le fait voir à Azakia qui le trouve joli et veut le prendre. Diègue le lui dispute et fuit; Azakia le poursuit. La résistance irrite son desir; enfin après quelques espiégleries, Diègue le lui abandonne; elle s'en pare bien vite et*

court à la cascade pour se voir, mais le lit est à sec. Diègue lui montre un miroir dont elle est enchantée. Il le lui fait également acheter par quelques contrariétés qui font ressortir les grâces piquantes et la mutinerie d'Azakia. Colomb, Pinson et tous les matelots s'amusent beaucoup de cette petite guerre. Diègue demande à Azakia si elle est seule ; elle répond que ses compagnes ont fui. Diègue l'assure qu'elles n'ont rien à redouter des Européens, lui montre les caisses remplies de présens, et lui dit d'aller chercher les autres femmes. Elle s'éloigne un moment.)

COLOMB, *à Inigo.*

Trace une ligne sur le sable depuis cette cabane jusqu'à la cascade, elle servira de barrière entre nous et ces Indiens. (*aux matelots.*) Je vous défends de la franchir, et surtout de vous approprier aucuns de leurs effets quelque nouveaux qu'ils puissent vous paraître.

(Inigo exécute l'ordre de Colomb qui se tient au-delà de cette ligne avec tout son monde. On place deux coffres en deçà ; l'un des deux est fermé.)

SCENE XVIII.

INIGO, PINSON, COLOMB, DIEGUE, AZAKIA, KEREBEK, KARAKA, Matelots, Habitans de l'île.

(Azakia revient avec une de ses compagnes qui ne s'approche qu'avec timidité ; elle lui donne un collier et un miroir. Celle là en va chercher une troisième qui en appelle une quatrième, ainsi de suite. Colomb jouit de leur étonnement et de leur joie ; mais leur plaisir serait incomplet si leurs époux ou leurs amans n'en étaient pas témoins. Elles vont les chercher et les amènent aussi l'un après l'autre, non sans beaucoup de peine. Ceux-ci sont armés et se défient

des étrangers. Azakia, pour prouver à Kérébek qu'ils ne sont pas méchans, appelle Dièguе, le prend familièrement par la main et le prie, avec beaucoup de graces et d'instances, d'ouvrir l'autre caisse. Dièguе lui en donne la clef et tout le monde s'amuse de l'embarras de la jeune sauvage qui ne sait comment elle doit s'en servir. Dièguе le lui montre. Elle ouvre enfin cette caisse et y trouve de jolis petits chapeaux surmontés d'une plume rouge et des instrumens garnis de grelots. Elle en prend et en donne à tous les hommes qui, aussi enfans qu'elle, s'amusent de ces jouets et se couvrent des chapeaux. La vieille Karaka s'avance à son tour et sollicite un don. Inigo lui donne un petit chapeau. Kérébek souffle dans une coquille dont le son est à peu près pareil à celui du cor anglais. Ce signal sert à appeler Oranko. En le voyant de loin, Azakia court au-devant de lui. Tous les sauvages la suivent.)

SCENE XIX.

INIGO, PINSON, DIÈGUE, COLOMB, Matelots, ORANKO, AZAKIA, KARAKA, KÉRÉBEK, Habitans de l'île.

(*Oranko s'avance gravement, conduit par sa fille et escorté de tous les habitans qui lui font voir les présens qu'ils ont reçus. Leur joie s'exprime par des gambades et des contorsions plaisantes. Azakia vient au-devant de Colomb, lui prend la main et la met dans celle de son père. Elle présente alternativement le calumet de paix à celui-ci et à Colomb ; ensuite le Cacique frotte son nez contre celui de l'Amiral en signe de paix et d'alliance. Colomb fait apporter une autre caisse de laquelle il tire un manteau écarlate, un collier de verre à gros grains et à plusieurs rangs Azakia pare son père qui ne peut se défendre d'un mouve-*

ment de joie et fait à son tour offrir des présens à Colomb. Les habitans s'éloignent un moment et reviennent bientôt mettre aux pieds de l'Amiral des noix de coco, des tortues, des cannes à sucre, de beaux coquillages ; tous ces présens sont apportés sur des grains d'or ; ce sont de grandes plaques brutes et telles qu'ils les ont trouvées dans la terre. Ceci excite particulièrement l'attention des Espagnols. On dresse à la hâte un siége avec des branches d'arbres, on le couvre d'une natte de jonc. Oranko engage Colomb à s'y placer et veut s'asseoir à terre près de lui ; Colomb s'y oppose, insiste pour qu'il reste à ses côtés. Oranko donne le signal et les sauvages déploient tous leurs talens dans la pantomime et la danse pour plaire aux Européens. Azakia veut absolument que Diègue se mêle à leurs jeux, elle paraît le voir avec grand plaisir et ne néglige pas une occasion de le lui témoigner, ce qui donne beaucoup d'humeur à Kèrébek dont la jalousie long-tems contenue éclate enfin ; il sépare brusquement Azakia et Diègue. Oranko paraît le blâmer ; mais Kèrébek fait entendre que sa femme est sa propriété : en conséquence il l'enferme dans sa hutte qui est la première à droite et se place en sentinelle à l'entrée. A la fin du ballet, les sauvages frottent leur nez contre celui des Européens.)

COLOMB, *à Pinson.*

Je vais profiter de la bonne intelligence qui règne entre nous pour m'instruire et savoir si la terre où nous sommes est une île ou un continent. (*à Oranko.*) Conduis-moi là-haut... sur la montagne.

ORANKO.

Inalekia. Acaboyète nône. (1)

COLOMB.

Suivons-le. Viens, Diègue.

PINSON.

Je t'attends ici, la prudence exige que nous ne soyons pas tous sur le même point.

---

(1) Oui, viens avec moi.

COLOMB.

Je suis sans défiance.

(*Colomb, Diègue et Inigo, conduits par Oranko, et une partie des habitans s'éloignent par la droite. Karaka et les femmes sortent par la gauche.*)

SCENE XX.

Matelots, PINSON, Sauvages, KÉRÉBEK, *accroupi devant sa hutte.*

PINSON.

(*à part.*) Mettons les instans à profit. (*aux Matelots.*) Enlevez ces présens et portez-les à bord. Débarrassez-vous de ces haches, elles vous gênent; vous les trouverez là... je me charge de les garder. (*Les matelots emportent les plaques d'or et autres présens offerts par les sauvages.*) Voilà les trésors en sûreté, occupons-nous de Colomb. (*Il compose son maintien, prend un air triste et rassemble les sauvages autour de lui en paraissant les plaindre. Il cherche tous les moyens et emploie tous les gestes les plus significatifs pour leur faire comprendre que l'homme qui était là devant eux et qui accompagne maintenant leur chef, est un méchant, qui veut les mettre en esclavage, brûler leurs maisons, ravir leur or et leurs femmes.* (*à Kérébek.*) Azakia plus pour toi. (*Il lui fait entendre qu'elle sera enlevée par Colomb, transportée sur les vaisseaux et conduite bien loin. Cette pantomime énergique produit un grand effet sur les insulaires qui en saisissent facilement la signification et paraissent fort agités. Ils semblent demander conseil à Pinson.*)

KÉRÉBEK.

Cate achicabouïra (1)

(1) Comment faire ?

PINSON.

(Il leur conseille de tuer l'Amiral et son fils, et leur distribue les haches des matelots. Il donne à l'un d'eux un cimeterre maure qui pend à son côté, et à Kérébek son arquebuse, en lui montrant comment on doit s'en servir. Les sauvages le caressent et examinent avec curiosité les armes qu'il vient de leur donner.) Pour les animer encore davantage, je vais boire avec eux, en signe d'amitié; cette liqueur nouvelle, en échauffant leur cerveau, assurera d'autant plus la perte de l'Amiral. *(Il va prendre un flacon dans une des caisses, verse de la liqueur dans une coquille, en boit le premier et la passe ensuite à Kèrébek qui la trouve excellente, et en donne à tous ses compagnons.*) Les voilà bien disposés : avant une heure, Colomb aura passé de la vie au néant. Fidèle à mon plan, je vais incendier les cabanes voisines, puis j'enleverai, s'il est possible, cette jeune et jolie sauvage.

(Pendant cet à parté, les Sauvages n'ont cessé de boire. Le flacon est vide. Pinson leur prend les mains, frotte son nez contre celui de Kèrébek, leur montre Colomb qui revient, puis s'éloigne en leur recommandant de le frapper à mort.)

SCÈNE XXI.

COLOMB, DIÈGUE, ORANKO, KÈRÉBEK, INIGO, Sauvages.

INIGO.

Où qu'sont donc les hommes d'l'équipage ? faut que j' le demandions au Capitaine Pinson que j' vois là-bas.

(il s'éloigne par la droite.)

COLOMB, *avec enthousiasme.*

Le beau pays ! O mon cher Diègue ! quel doux fruit je recueille de mes travaux ! mon nom est à jamais célèbre....

DIÈGUE.

Vous donnez aux souverains d'Espagne un royaume immense peut-être, de nouveaux sujets, une source inépuisable de richesses...

COLOMB.

La fortune des miens est assurée. Oh! que de biens à-la-fois! Cette île paraît avoir douze à quinze lieues de circuit ; mais ce bon Roi nous a fait entendre qu'il en existait beaucoup d'autres à une légère distance, je brûle de les découvrir. Hâtons-nous de prendre congé de ces insulaires hospitaliers.

Pendant ce dialogue Kèrébek a retenu Oranko dans le fond; lui et l'autre sauvage gesticulent vivement et paraissent menacer les deux Européens. Au moment où Colomb et Diègue se retournent, ils sont enveloppés et désarmés spontanément.

ORANKO, KEREBEK, SAUVAGES.

Licotamali ! (1)

COLOMB.

Quelle horrible perfidie !

DIÈGUE.

C'est l'ouvrage de Pinson.

COLOMB.

Nul doute. Il leur a donné des armes.

Kèrébek qui a constamment montré de la haine pour Diègue, est le plus ardent; il voudrait le tuer avec son arquebuse, mais il ne peut y parvenir. On enferme Colomb dans la cabane d'Oranko et on charge Diègue de liens. Le Cacique ordonne aux sauvages de garder ces prisonniers jusqu'à ce qu'il ait rassemblé toute la tribu pour les tuer et les manger ensuite. Il souffle dans sa coquille, mais voyant que personne n'accourt, il enjoint à Kèrébek de veiller sur eux jusqu'à son retour et s'éloigne en manifestant d'avance le plaisir qu'il se promet de la destruction de ceux qu'il croit ses ennemis.

---

(1) La mort !

SCÈNE XXII.

DIEGUE, KEREBEK, SAUVAGES,

Kèrébek jette dans le coin de sa hutte cette arquebuse dont il ne peut faire usage, et va fouiller dans les caisses qui sont restées au fond, il y trouve encore un flacon, goûte la liqueur et revient en offrir à ses compagnons qui ont étendu Diègue par terre. Selon leur usage ils s'accroupissent autour de lui après avoir attaché à leur main droite un bout des liens qui retiennent chaque membre de leur victime, afin d'empêcher son évasion dans le cas où ils viendraient à s'endormir (1). *Kèrebek accroupi comme eux et placé en haut, c'est-à-dire, au-dessus de la tête de Diègue, témoigne que la liqueur lui porte au cerveau et qu'il sent ses yeux s'appésantir. Cependant le flacon fait encore un tour; chacun d'eux éprouve le même effet et ils tombent l'un après l'autre; mais ils font entendre auparavant qu'ils sont tranquilles, puisque le prisonnier ne peut faire un mouvement sans les réveiller et que leurs armes sont à côté d'eux; en effet ils ont d'un côté leur massue et de l'autre les haches que leur a données Pinson.*

SCÈNE XXIII.

DIEGUE, KEREBEK, AZAKIA, SAUVAGES.

Azakia sort doucement de sa hutte pour regarder ce qui se passe. Touchée de la situation du jeune Espagnol, elle veut le soustraire à la mort qui le menace. Elle fait le tour du groupe,

(1) Historique.

et bien assurée que ses compatriotes sont endormis, elle prend une hache qui lui sert à couper adroitement les tresses de jonc qui retiennent Diègue, lui montre la route par laquelle il doit fuir, l'assure que son souvenir ne la quittera jamais, et le presse de s'éloigner; mais Diègue lui fait comprendre que son père est enfermé dans la hutte du Cacique, et qu'il ne consentira point à partir sans lui. Deux sauvages accroupis devant la porte en rendent l'entrée impossible, leur embarras est extrême.

DIÈGUE.

Comment le délivrer?.. C'est Pinson lui-même qui m'en fournit les moyens. (*Il prend le cimeterre que l'un des sauvages a près de lui et coupe les liens qui tiennent lieu de gonds à la porte de la hutte.*)

SCÈNE XXIV.

COLOMB, DIEGUE, AZAKIA, KÉRÉBEK, Sauvages.

(*Quand la porte de la cabane est détachée, Colomb qui se montre, la tire dans l'intérieur; mais cela ne suffit pas, il faut passer entre les sentinelles qui se touchent. Diègue aidé par Azakia, va chercher deux caisses vides; il en passe une à son père et pose l'autre aux pieds des sauvages. En montant sur ces caisses dressées, l'Amiral peut enjamber de l'une à l'autre par-dessus la tête de ses gardiens. Diègue présente un genou à son père pour lui servir de degré. Azakia le soutient légèrement de la main droite; il parvient ainsi à s'évader. Il embrasse Diègue, tous deux remercient Azakia qui les reconduit jusques sur le chemin de la montagne. Ils disparaissent.*)

SCÈNE XXV.

Sauvages, KEREBEK, AZAKIA, *puis* PINSON.

(*Azakia heureuse de la bonne action qu'elle vient de faire, passe légèrement entre les sauvages et va s'enfermer dans la hutte de Kérébek. Elle jouit d'avance de l'étonnement de son père et de ses compatriotes, quand ils s'apercevront de la disparution de leurs prisonniers. Elle a déjà ouvert la porte, quand Pinson se glissant à travers les arbres, vient la surprendre par derrière, et cherche à l'entraîner en la menaçant de sa dague. Azakia résiste, se défend, mais elle ne peut crier.*)

PINSON.

Les cabanes sont en feu, je n'ai pas un moment à perdre. La voici. (*Il prend Azakia à bras-le-corps, elle se débat.*) Oh! que de résistance! Vîte, regagnons nos vaisseaux.

SCÈNE XXVI.

Sauvages, AZAKIA, KEREBEK, ROLDAN, PINSON.

ROLDAN, *s'élançant entre deux.*

Je te le défends.

(*Le ravisseur laisse échapper Azakia qui court çà et là, et réveille les Sauvages.*)

PINSON.

Encore cet enragé. C'est le diable qui l'envoie.

ROLDAN.

Non, c'est le diable en personne. Ton frère me croyant dans vos intérêts, m'a tout appris et j'arrive à point nommé pour renverser tes plans.

PINSON.

C'est donc ainsi que tu tiens ta parole ?

ROLDAN.

J'avais promis de ne rien dire et je me suis tu ; mais je n'avais pas promis de ne point agir et je te poursuivrai sans relâche jusqu'à ce que tu sois rayé de la liste des vivans. Dieu merci cela ne sera pas long, j'espère.

(*Azakia raconte aux Insulaires les violences de Pinson, elle le leur désigne.*)

SCÈNE XXVII.

AZAKIA, ROLDAN, KEREBEK, KARAKA, PINSON, SAUVAGES, femmes de l'île.

KARAKA, *éperdue, accourt suivie de toutes les femmes.*

Lira chayoucaèti icâbouïali. (1) *Elle montre Pinson, toutes les femmes le désignent également. La rage des Insulaires se tourne contre le fourbe, il est terrassé, mais Kérébek veut avoir le plaisir de le tuer ; il va chercher son arquebuse, et cherche à se rappeler la leçon qu'on lui a donnée. Il dirige l'arme à bout portant sur Pinson ; enfin le hasard lui fait trouver le ressort, le coup part et tue ce méchant. Kérébek et tous les Sauvages tombent sur leur séant.*

ROLDAN.

Juste punition !.... C'est lui qui avait fourni l'arme meurtrière. (*On entend à droite le son de la trompe d'Oranko. A gauche, sur la montagne, les tambours et les trompettes annoncent l'arrivée de Colomb et de sa troupe.*)

(1) Lui brûler cabanes.

SCÈNE XXV.

Sauvages, KEREBEK, AZAKIA, *puis* PINSON.

(*Azakia heureuse de la bonne action qu'elle vient de faire, passe légèrement entre les sauvages et va s'enfermer dans la hutte de Kérébek. Elle jouit d'avance de l'étonnement de son père et de ses compatriotes, quand ils s'apercevront de la disparution de leurs prisonniers. Elle a déjà ouvert la porte, quand Pinson se glissant à travers les arbres, vient la surprendre par derrière, et cherche à l'entraîner en la menaçant de sa dague. Azakia résiste, se défend, mais elle ne peut crier.*)

PINSON.

Les cabanes sont en feu, je n'ai pas un moment à perdre. La voici. (*Il prend Azakia à bras-le-corps, elle se débat.*) Oh! que de résistance! Vîte, regagnons nos vaisseaux.

SCÈNE XXVI.

Sauvages, AZAKIA, KEREBEK, ROLDAN, PINSON.

ROLDAN, *s'élançant entre deux.*

Je te le défends.

(*Le ravisseur laisse échapper Azakia qui court çà et là, et réveille les Sauvages.*)

PINSON.

Encore cet enragé. C'est le diable qui l'envoie.

ROLDAN.

Non, c'est le diable en personne. Ton frère me croyant dans vos intérêts, m'a tout appris et j'arrive à point nommé pour renverser tes plans.

PINSON.

C'est donc ainsi que tu tiens ta parole ?

ROLDAN.

J'avais promis de ne rien dire et je me suis tu ; mais je n'avais pas promis de ne point agir et je te poursuivrai sans relâche jusqu'à ce que tu sois rayé de la liste des vivans. Dieu merci cela ne sera pas long, j'espère.

(*Azakia raconte aux Insulaires les violences de Pinson, elle le leur désigne.*)

SCÈNE XXVII.

AZAKIA, ROLDAN, KEREBEK, KARAKA, PINSON, SAUVAGES, femmes de l'île.

KARAKA, *éperdue, accourt suivie de toutes les femmes.*

Lira chayoucaèti icâbonïali. (1) *Elle montre Pinson, toutes les femmes le désignent également. La rage des Insulaires se tourne contre le fourbe, il est terrassé, mais Kérébek veut avoir le plaisir de le tuer ; il va chercher son arquebuse, et cherche à se rappeler la leçon qu'on lui a donnée. Il dirige l'arme à bout portant sur Pinson ; enfin le hasard lui fait trouver le ressort, le coup part et tue ce méchant. Kérébek et tous les Sauvages tombent sur leur séant.*

ROLDAN.

Juste punition !.... C'est lui qui avait fourni l'arme meurtrière. (*On entend à droite le son de la trompe d'Oranko. A gauche, sur la montagne, les tambours et les trompettes annoncent l'arrivée de Colomb et de sa troupe.*)

(1) Lui brûler cabanes.

SCÈNE XXVIII.

INIGO, DIEGUE, COLOMB, ROLDAN, AZAKIA, ORANKO, KEREBEK, KARAKA, Espagnols, Sauvages.

(*Les Sauvages de la suite d'Oranko, joints à ceux qui sont en scène, se disposent à fondre sur les Espagnols qui garnissent la montagne. Les partis sont en présence et se menacent. Azakia s'élance au-devant de son père et cherche à le désarmer, en lui montrant Pinson privé de la vie.*)

ROLDAN, *se précipite au-devant des Espagnols et les force à relever leurs arquebuses.*

Arrête, Colomb! grâce à moi tes ennemis ne sont plus.

COLOMB.

En ce cas rien ne doit plus troubler notre intelligence avec ces bons Indiens.

DIÈGUE.

Qu'un baiser de paix soit le gage de notre éternelle amitié. (*Il conduit Colomb vers Oranko qui, de son côté, est attiré vers l'Amiral par sa fille. Diègue embrasse Azakia au grand déplaisir de Kérébek.*)

INIGO, *à Karaka qui s'approche de lui dans la même intention.*

Merci, la vieille, je ne vous en veux pas.

COLOMB, *donnant son épée à Oranko qui lui offre son arc.*

Oranko, je te donne cette arme en signe d'alliance, et j'accepte celle que tu m'offres en échange. (*aux siens.*) Mes amis, nous allons remettre à la voile et poursuivre nos découvertes; que le souvenir de ce qui s'est passé depuis notre départ d'Espagne, ne soit point perdu pour votre expérience; des misérables, vos plus cruels ennemis et dont l'unique but était de nous désunir pour s'élever, ont failli vous porter à de

grands crimes et priver notre Roi de la possession de ce beau pays. Désormais fermez l'oreille aux insinuations perfides, demeurez calmes dans les tempêtes, inébranlables dans le devoir. Fidèles à votre souverain, ralliez-vous toujours à la voix du chef qui vous parle en son nom ; et je vous promets une longue suite de prospérités.

TOUS LES ESPAGNOLS.

Vive Colomb ! Vive le Roi !

(*On élève les chapeaux en l'air ; les Sauvages imitent les Espagnols. On tire le canon, on agite les étendards, on entend un roulement et une fanfare. Les femmes occupent toute la gauche, les sauvages toute la droite ; les Espagnols couvrent la montagne. On se dit adieu, et le rideau tombe sur ce tableau.*)

FIN.

SCÈNE XXVIII.

INIGO, DIEGUE, COLOMB, ROLDAN, AZAKIA, ORANKO, KEREBEK, KARAKA, Espagnols, Sauvages.

(*Les Sauvages de la suite d'Oranko, joints à ceux qui sont en scène, se disposent à fondre sur les Espagnols qui garnissent la montagne. Les partis sont en présence et se menacent. Azakia s'élance au-devant de son père et cherche à le désarmer, en lui montrant Pinson privé de la vie.*)

ROLDAN, *se précipite au-devant des Espagnols et les force à relever leurs arquebuses.*

Arrête, Colomb! grâce à moi tes ennemis ne sont plus.

COLOMB.

En ce cas rien ne doit plus troubler notre intelligence avec ces bons Indiens.

DIÈGUE.

Qu'un baiser de paix soit le gage de notre éternelle amitié. (*Il conduit Colomb vers Oranko qui, de son côté, est attiré vers l'Amiral par sa fille. Diègue embrasse Azakia au grand déplaisir de Kérébek.*)

INIGO, *à Karaka qui s'approche de lui dans la même intention.*

Merci, la vieille, je ne vous en veux pas.

COLOMB, *donnant son épée à Oranko qui lui offre son arc.*

Oranko, je te donne cette arme en signe d'alliance, et j'accepte celle que tu m'offres en échange. (*aux siens.*) Mes amis, nous allons remettre à la voile et poursuivre nos découvertes; que le souvenir de ce qui s'est passé depuis notre départ d'Espagne, ne soit point perdu pour votre expérience; des misérables, vos plus cruels ennemis et dont l'unique but était de nous désunir pour s'élever, ont failli vous porter à de

grands crimes et priver notre Roi de la possession de ce beau pays. Désormais fermez l'oreille aux insinuations perfides, demeurez calmes dans les tempêtes, inébranlables dans le devoir. Fidèles à votre souverain, ralliez-vous toujours à la voix du chef qui vous parle en son nom ; et je vous promets une longue suite de prospérités.

TOUS LES ESPAGNOLS.

Vive Colomb ! Vive le Roi !

(*On élève les chapeaux en l'air ; les Sauvages imitent les Espagnols. On tire le canon, on agite les étendards, on entend un roulement et une fanfare. Les femmes occupent toute la gauche, les sauvages toute la droite ; les Espagnols couvrent la montagne. On se dit adieu, et le rideau tombe sur ce tableau.*)

FIN.

LE SUICIDE,

OU

LE VIEUX SERGENT,

MÉLODRAME

EN DEUX ACTES, EN PROSE ET A GRAND SPECTACLE,

PAR R.-C. GUILBERT DE PIXERÉCOURT.

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de la Gaîté, le 20 Février 1816.

PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n°. 51.

De l'Imprimerie de HOCQUET, rue du Faubourg Montmartre, n°. 4

1816.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA COMTESSE DE FRANVAL, vieille douairière	Mad. *Clément.*
HYPPOLITE, son petit-fils.	M. *Victor.*
LE MARQUIS DE St.-ANGE, major au régiment de Champagne	M. *Renaud.*
CLERMONT, ancien sergent au régiment de Champagne.	M. *Marty.*
MARIANNE, sœur de Clermont et femme de charge chez la Comtesse.	Mlle. *Bourgeois.*
NICETTE, fille du fermier de la Comtesse	Mlle. *Hugens.*
BEAUSOLEIL, recrue au régiment de Champagne, neveu de Clermont et de Marianne	M. *Duménis.*
Un Adjudant au régiment de Champagne.	M. *Edouard.*
Un Caporal au régiment de Champagne.	M. *Lequien.*
Soldats du régiment de Champagne.	
Paysans, Paysannes.	

La Scène est pendant le premier acte, au château de la Comtesse, situé dans le pays de Médoc, sur la rive gauche de la Gironde, vis-à-vis le pâté de Blaye; et pendant le deuxième, dans la ville de Blaye.

Vu au Ministère de la Police Générale du Royaume, conformément à la décision de Son Excellence en date de ce jour.

Paris, le 5 Février 1816.

Le Secrétaire Général,
BERTIN-DE-VAUX.

Nota. Le trait sublime qui a fourni le sujet de cette pièce, a eu lieu en 1778. Cette cause intéressante a été jugée par l'une des Cours Souveraines de France; mais l'Auteur, par égard pour une Famille respectable, a cru devoir changer le nom des personnages et le lieu de la scène.

LE SUICIDE,

OU

LE VIEUX SERGENT,

Mélodrame en deux Actes.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un jardin anglais terminé par une treille à l'italienne; dans le fond, un côteau couvert de vigne; à gauche, un pavillon en saillie élevé d'un rez-de-chaussée seulement; la croisée de l'antichambre est en face du public et touche à la coulisse; la porte est placée obliquement, on y arrive par quelques degrés. A droite, un joli kiosque à jour, élevé sur un monticule garni de fleurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

BEAUSOLEIL, NICETTE, Paysans et Paysannes.

(*Au lever du rideau, on voit les paysans et les paysannes occupés à faire la vendange; hommes, femmes, enfans, tous sont montés sur des échasses et travaillent avec activité; on vide les paniers dans de grandes cuves placées sur des charriots, au bas du côteau.*)

BEAUSOLEIL, *poursuivant Nicette qui entre dans le jardin, et tient à la main un panier rempli de raisins.*

Non, mamselle Nicette, ça n'sra pas.

Nota. Les acteurs sont placés au théâtre, comme on les voit en tête de chaque scène.

NICETTE.

Ne m'poursuivez donc pas comm'ça, monsieu Colas.

BEAUSOLEIL.

D'abord, mamselle, je n'vous poursuis pas, puisque j'sommes arrêtés. En second lieu, je n'm'appellons plus Colas; vous savez bien qu' mon nom d'guerre est Beausoleil: un soldat du Roi d'France n'peut pas s'nommer Colas, entendez-vous?

NICETTE.

Par ma fine, vous faites un biau soldat!

BEAUSOLEIL.

Tiens! parce qu'y gn'y a que dix-huit jours qu'j'ons endossé l'habit militaire, vous croyez qu'je n'sommes bon à rien. Oh! y n'en faut pas tant à un Français pour s'ben battre et rosser son homme... demandez plutôt!...

NICETTE.

Je n'sis pas curieuse. (*elle veut s'éloigner, il la retient toujours par son panier*).

BEAUSOLEIL.

C'est singulier l'effet qu'produit c't'uniforme, c'fusil, c'plumet et puis c't'idée qu'on z'a l'honneur d'servir l'Roi; ça rend tout fier!... ça vous change un homme du tout au tout, quoi! restez donc là (*Nicette s'impatiente*); enfin vous l'savez, mamselle Nicette, c'nest pas pour m'faire un compliment, y gn'y a pas encore trois semaines qu'j'étions un rustre, un lourdaud, un pataud.

NICETTE.

C'est vrai.

BEAUSOLEIL.

J'n'avions pas l'ombre d'galantise; j'vous aurions vu tomber sous l'faix, que j'n'aurions tant seulement pas pensé à vous soulager; mais aujourd'hui, c'est ben différent, ah! ah! c'est c'qu'y fait qu'je n'permettrons pas q'vous portiez c'panier; c'est trop lourd pour une personne fluette comm'vous.

NICETTE.

J'vous en prie, n'me retenez pas plus long-tems.

BEAUSOLEIL.

Nicette, vous n'm'aimez donc plus?

NICETTE.

Si fait.

BEAUSOLEIL.

Et ben, laisse-moi t'embrasser.

NICETTE, *très-haut.*

Vous êtes ben hardi, monsieu ! ·

BEAUSOLEIL.

Tiens ! tu fais ben la fière ! ce n'srait pas la première fois.

NICETTE.

A la bonne heure si personne n'nous voyait ; mais l'monde est si méchant ! tous les gens d'la ferme ont les yeux sur nous, y n'auriont qu'à l'dire à mon père ou à ma mère, j'serions grondée et peut-être ben battue... adieu... adieu.

BEAUSOLEIL.

Non, ma petit' Nicette, je n'te laisserai pas aller avant qu'tu m'aies promis d'être toujours mon amoureuse.

NICETTE.

Toujours, oh ben oui ! on dit qu'y gn'y a point d'femme qui puisse promettre ça.

BEAUSOLEIL.

Au contraire, toutes l'promettont ; mais y gn'y en a pas qui tenioni parole ; c'est ça qu' tu veux dire ?

NICETTE.

Ça peut ben être.

BEAUSOLEIL.

Jure qu' tu n'auras jamais d'autre épouseux qu' Beausoleil. Une fois ton mari, j' redeviendrai Colas.

NICETTE.

Ça va sans dire. J'voirons ça plus tard, adieu.

BEAUSOLEIL.

Nenni da ! j'voulons tout du moins porter ton panier jusqu'au château.

NICETTE.

Et moi je n'voulons pas.

BEAUSOLEIL.

Laisse donc, on dirait qu'je n'sis pas galant. (*il tire le*

panier avec tant de force que Nicette le lâche, il tombe et les grappes de raisin sont répandues çà et là).

NICETTE.

Là! v'la-t-y pas un' jolie chose à présent!... ces belles grappes qu'j'avions choisies l'une après l'autre pour mamselle Victorine, les v'la toutes écrasées!...

BEAUSOLEIL.

C'n'est rien, c'n'est rien; tais-toi; j'vas les ramasser ben proprement et y n'y paraitra plus... (*il ramasse les grappes et souffle dessus pour en ôter la poussière*).

SCÈNE II.

BEAUSOLEIL, MARIANNE, NICETTE.

(*On entend de loin la cloche du château qui annonce l'heure des repas; les travaux cessent, les paysans descendent le côteau et s'éloignent vers la droite, toujours montés sur leurs échasses*).

NICETTE.

Là!... v'la qu'on sonne l'déjeuner, j'n'arriverons jamais à tems.

MARIANNE, *dans le lointain à droite.*

Nicette!...

NICETTE.

Entendez-vous, monsieu?... v'la vot' tante qui m'appelle.

BEAUSOLEIL.

Bah! faut la laisser crier... c'est une grognon, ma tante... toutes les vieilles filles sont comm'ça.

MARIANNE, *plus près.*

Nicette!...

(*Pendant ce dialogue, Nicette et Beausoleil ramassent les grappes éparses, et les jettent de loin dans le panier qui est demeuré à terre*).

NICETTE.

Ah mon dieu ! mon dieu !

BEAUSOLEIL.

All' m'faisait peur autrefois, mais depuis que j'sommes dans la troupe, j'm'en bats l'œil. (*il chante*) Turlutu, ma tante, urlurette.

MARIANNE.

Je l'aurais parié ! toujours avec ce mauvais sujet.

NICETTE.

Pas du tout, mamselle Marianne; c'n'est pas moi que j'sis avec lui, c'est lui qu'est venu s'mettre au proche d'moi.

MARIANNE.

La belle raison ! il ne fallait pas rester.

NICETTE.

Je n'pouvions pas m'en aller, puisqu'y tenait mon panier.

MARIANNE.

Il fallait lâcher le panier, Mademoiselle.

NICETTE.

C'est justement c'que j'ons fait, vous voyez c'qu'est arrivé; v'la le déjeuner d' madame la Comtesse et d'mamselle Victorine.

MARIANNE.

C'est ainsi que vous faites les commissions ! ... je vous en fais mon compliment. En vérité cela n'est bon à rien.

BEAUSOLEIL, *à part.*

Oh qu'si fait !

MARIANNE, *entassant le reste des grappes, et lui rendant le panier.*

Allez, idiote ! je le dirai à votre père.

NICETTE, *sanglottant.*

Oh ! j'vous en prie, mamselle Marianne, n'l'y dites pas.

MARIANNE.

Je le lui dirai, Mademoiselle. Il m'a chargée de veiller sur vous... et ma conscience me fait un devoir de lui dire la vérité. Il saura que vous courez sans cesse après mon neveu...

NICETTE, *sanglottant très-fort.*

Oh ! mon Dieu ! . . .

BEAUSOLEIL.

Pour ça, ma tante, c'n'est pas vrai.

MARIANNE.

Impertinent, vous osez me manquer de respect !

BEAUSOLEIL.

Pardon, j'ons voulu dire qu'vous vous trompiez. C'est, tout au contraire, moi que j'courons après elle.

NICETTE, *sanglottant plus fort et reprenant le chemin du château.*

Ah ! mon Dieu ! quoiqu' j'allons d'venir ? j'vas m'noyer d'abord.

SCÈNE III.

BEAUSOLEIL, MARIANNE, CLERMONT, NICETTE.

CLERMONT, *arrivant par le fond.*

Hé bien, hé bien ! pourquoi ces pleurs ? qu'as-tu donc, mon enfant ?

NICETTE, *d'une voix entrecoupée par les sanglots.*

J'ai, monsieu Clermont, qu'mamselle Marianne veut dire à mon père un tas d'menteries.

CLERMONT

Ah ! cela n'est pas bien.

NICETTE, *de même.*

All' dit comm' ça qu'all' l'y dira que j' sommes un' je n' sais qui... que j' courons après les garçons; ça n'est pas vrai, ça, monsieu Clermont . . . j' sis un' honnête fille, entendez-vous...

MARIANNE.

Taisez-vous, petite sotte.

NICETTE, *de même.*

J' n'ons jamais écouté parsonne qu' vot' neveu. C'est-y ma faute si j' l'aimons mieux qu' tous les autres garçons ?

BEAUSOLEIL.

Certainement non, ç'i prouve qu'all' a des yeux et un bon goût, c' te fille.

NICETTE, *de même.*

D'ailleurs si j' l'aimons, c'est en tout bien tout honneur; entendez-vous ? c'est pour l' mariage.

MARIANNE.

Voilà précisément ce que votre père ne veut pas. La fille d'un riche fermier n'est pas faite, dit-il, pour s'allier à des domestiques.

CLERMONT.

Des domestiques!... Nicette, ton père a tort de s'exprimer ainsi. Ma sœur ne fut jamais regardée comme telle par madame la Comtesse ; moi, je fus pendant trente-cinq ans le compagnon d'armes de son mari, c'est ainsi qu'il daignait me nommer. J'eus plus d'une fois le bonheur d'exposer ma vie pour conserver la sienne. Il était mon colonel, mais il m'honorait de sa confiance, de son amitié; elles étaient sans bornes comme mon dévouement. Vingt fois il voulut me nommer officier, je refusai toujours. « Non, monsieur le comte, lui » disais-je, laissez-moi dans le poste que j'occupe ; grâce à » vous et à l'instruction que vous m'avez fait acquérir, je suis » premier sergent ; tout le monde au régiment m'estime, me » considère même; on m'accorde quelques qualités, et je » m'efforce, par une conduite irréprochable, de justifier la » bonne opinion que vous avez donnée de moi. Comme offi- » cier, je serais le dernier de mon grade ; cette faveur attire- » rait sur moi l'envie de mes anciens camarades, et le dédain » de ceux qui ne voudraient jamais voir un égal dans un soldat » parvenu. De plus, vous l'avouerai-je? je suis fier de vous » voir descendre pour moi du rang où vous ont placé votre » naissance et votre mérite. En rapprochant la distance qui

» nous sépare, vous me priveriez de cette distinction flatteuse; » je ne vous aimerais pas davantage, et je serais moins heu- » reux. »

BEAUSOLEIL.

C'est joliment parler, çà! (*à part.*) Il a fièrement d'esprit, mon oncle, j'm'y connais. (*haut.*) Quoiqu'y répondait à çà, monsieu l' Comte?

CLERMONT.

Il m'embrassait en m'appelant son ami, son meilleur ami, et il ne se trompait pas. Lorsque j'eus le malheur de le perdre, il y a bientôt neuf ans, (*Il essuie quelques larmes, sa voix s'altère.*) il me fit jurer que je n'abandonnerais jamais son cher Hyppolite.

MARIANNE.

C'est bien naturel, le pauvre jeune homme se trouvait orphelin à quinze ans.

CLERMONT.

Que je serais jusqu'à mon dernier jour son Mentor, son guide; qu'en un mot, je lui tiendrais lieu du père que la mort allait lui ravir. Il exigea des officiers du régiment réunis autour de son lit, la promesse que je jouirais toute ma vie du traitement affecté à mon grade, et que je serais considéré comme présent au corps et en faisant partie, quand même l'emploi qu'il me donnait auprès de son fils nécessiterait mon éloignement. Ses derniers mots, que je n'oublierai jamais, furent ceux-ci : « Adieu, mon cher Clermont; en quittant » cette terre où semblait me retenir encore le bonheur de » mon Hyppolyte, j'éprouve moins de regrets puisque je lui » laisse un autre moi-même. Songe que je te confie l'unique » rejeton des comtes de Franval; répète lui souvent que » l'honneur de cette famille est arrivé sans tache jusqu'à lui, » et qu'il doit mourir avant que l'on y porte la plus légère » atteinte. Je suis certain que s'il le faut, tu lui donneras » l'exemple. » J'ai juré de remplir son attente et je tiendrai parole. Oui, je sacrifierais ma vie pour conserver l'honneur de cette famille. Nicette, de tels domestiques honorent ceux

qui les possèdent. Dis à ton père de tirer moins de vanité des biens périssables dont le moindre accident peut le priver. Les seuls avantages dont il' soit permis à l'homme d'être fier sont ceux qu'il doit à ses qualités, à sa conduite et à la noblesse de ses sentimens.

NICETTE, *très-naïvement.*

J' l'y dirai, monsieu Clermont.

CLERMONT, *changeant de ton.*

Maintenant, revenons à vos amours.

NICETTE.

Ah! oui.

MARIANNE.

C'est bien nécessaire.

CLERMONT.

Écoute donc, Marianne, tout le monde n'a pas, comme toi, le courage de rester fille jusqu'à quarante-sept ans.

MARIANNE.

C'est bon, c'est bon, je sais mon âge, et n'ai pas besoin qu'on me le rappelle.

CLERMONT.

Tiens, je suis sûr que Nicette ne sera jamais de cet avis-là.

NICETTE.

J' vous en réponds; autant mourir.

BEAUSOLEIL.

Certainement. (*Il chante.*)

..... « Vivre sans amours,
N'est-ce pas mourir tous les jours?

CLERMONT, *à demi-voix.*

Est-ce que tu serais pressée?

NICETTE.

Mais, dam' ... écoutez donc... ma mère m'a défendu d' répondre à ces questions-là.

MARIANNE.

A-t-on jamais vu adresser pareille demande à une fille de seize ans?

CLERMONT.

A qui veux-tu que je l'adresse? à une de cinquante? Elle serait en droit de me dire : à sotte demande...

BEAUSOLEIL.

Point d' réponse, çà s' rait juste.

CLERMONT.

Je ne t'ai pas demandé ton avis.

BEAUSOLEIL.

J' sis ben aise d' montrer qu' j'ons reçu d' l'inducation et que j' connaissons les proverbes. J'ons trouvé c' ti là dans D. O. M. (*Il épelle chaque lettre.*) Guichotte, c' livre si drôle, où c' que j'apprenons à lire d'puis six ans bientôt.

CLERMONT.

Tu as dû y voir aussi que la politesse exige que l'on ne réponde pas à ses supérieurs avant qu'ils nous aient interrogés.

BEAUSOLEIL.

Tiens! vous n'êtes pas mon supérieur, vous êtes mon oncle; j' sommes obligés d' vous aimer et non pas d'être poli.

CLERMONT.

Original! d'abord l'un n'empêche pas l'autre, en second lieu, j'ai l'honneur d'être votre supérieur.

BEAUSOLEIL.

A la garnison, oui, à Blaye ou au château Trompette, mais pas ici.

CLERMONT.

Tu te feras mettre plus d'une fois en prison ou au piquet, si tu t'avises de raisonner ainsi.

BEAUSOLEIL.

Au piquet! J' voudrais ben voir ça!

CLERMONT.

Se taire et obéir, voilà le devoir d'un soldat.

BEAUSOLEIL.

C'est bête, çà, y m' semble que...

CLERMONT.

Ah! tu m'impatientes. N'es-tu pas de garde aujourd'hui?

BEAUSOLEIL.

Oui, mon oncle.

CLERMONT.

Eh bien, va-t-en.

MARIANNE.

Et vous, petite éveillée, qui jouez si bien l'Agnès, venez offrir à ces dames le beau raisin que vous avez cueilli pour elles.

CLERMONT.

Pourquoi la faire gronder ?

MARIANNE.

Pour qu'elle apprenne à être plus soigneuse désormais.

BEAUSOLEIL, *à part.*

Oh ! quelle est donc méchante, ma tante.

MARIANNE, *à Nicette.*

Marchez devant, petite fille. (*à Beausoleil qui se dispose à la suivre.*) Toi, voilà ton chemin. (*Elle lui montre la porte du fond.*)

BEAUSOLEIL.

J' te reverrai, pas vrai, Nicette ?

NICETTE, *avec un gros soupir.*

Oui, j' vous dirons adieu par la lucarne du petit grenier.

BEAUSOLEIL.

Adieu.

NICETTE.

Adieu.

CLERMONT.

Dis donc, Marianne, monsieur Hyppolite est-il chez sa grand' mère ?

MARIANNE.

Je l'ai vu, il y a environ une heure, dans l'allée des sapins, près du rocher; il tenait un livre qui paraissait absorber toute son attention. Tu devrais aller à sa rencontre pour lui dire que Madame l'attend à déjeûner; depuis quelques jours il arrive quand c'est fini, ou ne vient pas du tout, cela déplait à madame la Comtesse.

CLERMONT, *préocupé.*

J'y vais.

MARIANNE, *en se retournant, aperçoit son neveu et Nicette qui se rapprochent en tapinois.*

Encore!

(*Elle pousse Beausoleil hors du jardin, et emmène Nicette.*)

BEAUSOLEIL, *à travers la grille, ou pardessus le mur peu élevé.*

Oh! vous avez beau faire et beau dire, ma tante, j' s'rai son Colas.

(*Il s'en va en chantant.*)

SCÈNE IV.

CLERMONT, *regardant vers la gauche, derrière le pavillon.*

Monsieur Hypolite m'inquiète!.... Je parierais qu'il se promène avec un de ces philosophes qui lui ont tourné la tête. Qui ne s'affligerait de voir un homme de vingt-quatre ans, bien né, fait pour paraître avec avantage dans le monde, ne trouver de bonheur que dans une solitude absolue, fuir la société, haïr les hommes, ne se repaître que d'idées sinistres? une jeune et riche héritière est au château depuis huit jours; il doit l'épouser cette semaine; un autre se livrerait aux illusions de son âge, il chercherait à plaire en prodiguant à sa future compagne ces attentions délicates, ces petits riens qui font naître l'amour. Au contraire, tout entier à l'extravagante passion qu'il nourrit depuis six ans pour une fille sans bien, et qui ne saurait être à lui, il semble que sa sombre mélancolie se soit encore accrue par la présence de mademoiselle Darmincourt. Le soir il prétexte une partie de pêche et va rêver jusqu'à minuit sur les bords de la Gironde; le matin, il devance l'aurore et s'enfonce dans la partie la plus reculée du parc. Il m'évite, je le vois; son vieux Clermont le gêne; il redoute ma franchise,

mes conseils; il craint une explication; mais moi, je la veux et je saurai l'amener malgré lui. Je l'aperçois. O mon bienfaiteur! donne-moi les moyens de remplir la promesse solemnelle que je t'ai faite... Ombre chérie! si tu ne veilles toi-même sur le précieux dépôt que tu m'as confié, je crains bien de ne pouvoir réaliser tes espérances.

(*Il se place à l'écart pour n'être pas vu d'abord.*)

SCÈNE V.

CLERMONT, HYPPOLITE.

HYPPOLITE, *en déshabillé du matin et tenant un livre. Il traverse le théâtre et vient s'asseoir sur un banc à droite au premier plan, devant le kiosque.*

Auteur sublime!....

CLERMONT, *à part.*

Je ne m'étais pas trompé.

HYPPOLITE, *lisant.*

» Chercher son bien et fuir son mal en ce qui n'offense point » autrui, c'est le droit de la nature. Quand la vie est un mal » pour nous et n'est un bien pour personne, il est donc per» mis de s'en délivrer. » Certes voilà un argument sans réplique.

CLERMONT, *s'avançant et arrachant le livre qu'il jette loin de lui.*

Oui, pour un homme sans principes et sans honneur.

HYPPOLITE.

Clermont!

CLERMONT.

Oui, Monsieur, le suicide est le fruit naturel du luxe, de l'irréligion, de la corruption des mœurs.

HYPPOLITE.

Ta morale m'importune. Laisse-moi, je te l'ordonne.

CLERMONT.

J'en suis faché, Monsieur, mais l'honneur me défend de vous obéir et je reste. (*Hyppolite veut s'éloigner, Clermont le retient.*) Vous m'entendrez, je l'exige. (*Hyppolite manifeste un mouvement d'orgueil*) Mon âge et votre père m'en ont donné le droit. Je n'irai pas chercher mes argumens contre cette criminelle manie dans les livres corrupteurs de vos prétendus philosophes. C'est avec la logique du cœur et l'éloquence de la probité que je tenterai de vous ramener à la raison.

HYPPOLITE.

Je t'en dispense.

CLERMONT.

Quand vous me seriez indifférent, Monsieur, quand je n'aurais pas juré de vous servir jusqu'à mon dernier jour, j'agirais de même. La vie d'un seul homme que l'on peut conserver à sa famille, à la société, à lui-même, est un bienfait dont il est permis d'être fier, un devoir que l'on serait coupable de négliger.

HYPPOLITE.

On supporte long-tems une vie douloureuse avant de se résoudre à la quitter, mais quand une fois l'ennui de vivre l'emporte sur cette horreur de la mort que nous avons tous reçue de la nature, alors l'existence est évidemment un grand mal, et l'on ne peut s'en affranchir trop tôt.

CLERMONT.

Monsieur, l'homme est placé sur la terre comme un soldat en faction, il n'a pas le droit de quitter son poste.

HYPPOLITE.

Dieu, en donnant à l'homme la raison et une conscience, l'a institué seul juge de ses propres actions, il a écrit dans son cœur : « fais ce qui t'est salutaire et n'est nuisible à personne. » Or, si je sens qu'il m'est bon de mourir... j'en ai le droit.

CLERMONT.

Voilà certes un raisonnement fort commode pour les scélérats ! ainsi le vol, le meurtre, l'incendie, tous les forfaits en un mot deviendraient légitimes et seraient justifiés par la seule

tentation de s'y livrer : il suffirait d'assurer que la violence de la passion l'a emporté sur l'horreur du crime pour avoir le droit de le commettre impunément!... Sentez-vous bien l'affreuse conséquence de ce principe barbare et destructeur de l'ordre social?.. Vous avez, dites-vous, le droit de cesser de vivre?.. Je voudrais bien savoir si vous avez commencé. Qu'avez-vous fait pour la société? n'avez-vous pas une patrie? est-ce pour être inutile à vos semblables, que Dieu vous a placé sur la terre? Apprenez, Monsieur, que l'on n'y saurait faire un pas sans rencontrer quelque devoir à remplir, et que tout homme est utile à la société par cela seul qu'il existe.

HYPPOLITE.

Si la vie m'a été donnée comme une faveur, je puis la rendre quand je ne la considère plus comme telle.

CLERMONT.

Jeune insensé que répondrez-vous au Juge suprême qui vous demandera compte de l'emploi de votre tems?

HYPPOLITE.

La vérité. Égaré par les conseils d'un faux ami, je perdis au jeu, dans une seule nuit, toute la fortune que je tenais de mon père. Au moment d'entrer au service du Roi, devancé par les honorables souvenirs qu'y avait laissés le comte de Franval, je fus contraint, par cette faute énorme, de renoncer à une carrière où je ne pouvais plus soutenir le nom et l'honneur de ma famille, dont j'étais resté seul dépositaire. Ce ne fut pas là mon seul chagrin. Il me fallut renoncer en même-tems à l'espoir d'épouser une orpheline charmante, douée de toutes les vertus, et à laquelle j'allais bientôt offrir ma fortune et ma main. Virginie fut perdue pour moi. C'est alors que j'aurais dû mourir et délivrer la société d'un être inutile.

CLERMONT.

C'est une lâcheté de se soustraire à ses douleurs ou à la peine que l'on a méritée. Vous avez dû vivre pour réparer votre faute.

HYPPOLITE.

Du moins tu me l'as tant répété en invoquant même le

nom de Virginie, que j'ai fini par le croire et consenti à te suivre.

CLERMONT.

Le ciel a couronné d'un plein succès cette résolution louable. Pendant cinq ans nous avons parcouru la France, l'Italie et l'Espagne. Sous un nom supposé, vous avez fait un noble usage de votre talent dans la peinture. A force de travail et d'économie, nous avons amassé un capital de soixante mille francs solidement placés chez un banquier de Paris. Revenu depuis huit jours auprès de votre respectable ayeule, vous apprenez en arrivant que ses soins vous ont ménagé un mariage avantageux qui va réparer vos erreurs et vous redonner le rang que vous devez occuper dans le monde. Que pouviez-vous espérer de mieux, quand même votre conduite eût été jusqu'ici constamment irréprochable ?

HYPPOLITE.

Faut-il te l'avouer, Clermont ? c'est l'approche de ce mariage qui me rend la vie odieuse, et rappèle les fatales idées de destruction que tu as eu tant de peine à combattre il y a cinq ans. Je ne puis aimer mademoiselle Darmincourt; mon cœur appartient à Virginie. Elle seule peut me faire oublier mes chagrins. Clermont, pense donc que mademoiselle Darmincourt est riche, et que je ne possède presque rien. Elle devinera le but de notre union, et me fera plus ou moins sentir l'importance du service qu'on l'aura forcée de me rendre. Peut-être a-t-elle jusqu'à me le reprocher!.. Conçois-tu ce que cette pensée a d'humiliant pour moi! ma fierté s'en indigne, mon honneur se révolte. Ah ! plutôt cesser de vivre que de former de semblables nœuds.

CLERMONT.

Si vous prévoyez de telles conséquences, rompez ce mariage; il en est temps encore.

HYPPOLITE.

Eh ! le puis-je ! (*avec un ton sinistre.*) Non, le jour est fixé, tous les parens avertis, mademoiselle Darmincourt est

au château, ce serait un affront irréparable. Ma résolution est prise.

CLERMONT.

Ainsi, dans la crainte d'un mal imaginaire, vous voulez en produire un réel.... Pensez-vous que madame la Comtesse puisse jamais supporter votre perte?... Je ne vous parlerai pas de votre vieil ami; il en mourra de douleur, mais peu vous importe, vous aurez satisfait une rage insensée. Bourreau de vous-même, assassin de votre famille, vous n'aurez paru dans le monde que pour commettre des crimes. Ah! plût au ciel que vous fussiez mort en naissant! vous n'auriez pas du moins couvert un nom respectable de déshonneur et d'infamie.

HYPPOLITE.

C'en est trop. Audacieux vieillard!

CLERMONT.

Pardon, mon jeune maître.... (*Il tombe aux genoux d'Hyppolite.*)

HYPPOLITE.

Sors de ma présence.

CLERMONT.

Peut-être mon zèle m'emporte trop loin, mais croyez-vous qu'il me soit possible d'en calculer l'élan et d'en modérer les expressions quand il s'agit de vous défendre de vous-même? quand un funeste délire me laisse entrevoir la possibilité de notre éternelle séparation?

HYPPOLITE.

Relevez-vous.

CLERMONT.

Oh! ne l'espérez pas.... Avant de porter sur vous une main meurtrière, vous frapperez le vieux Clermont, vous le verrez mourir à vos pieds, car je suis résolu à ne les point quitter sans avoir obtenu la promesse solemnelle que vous n'attenterez point à vos jours.

HYPPOLITE.

Laissez-moi.

CLERMONT.

Ignorez-vous, Monsieur, que dans les Etats chrétiens, les lois prononcent des peines terribles contre les suicides? Si vous n'êtes point touché de la douleur que nous causerait votre perte, avez-vous pu songer sans frémir à l'épouvantable spectacle d'un cadâvre ignominieusement traîné sur la claie dans les rues de Bordeaux? Sans doute ce supplice affreux imaginé pour servir d'exemple aux vivans, ne peut rien sur une dépouille froide et insensible, mais la certitude qu'il aura lieu n'est-elle pas effrayante? Comment cette horrible image ne vous a-t-elle point glacé d'effroi? Ignorez-vous aussi que l'opinion fait rejaillir toute flétrissure infamante sur des familles dont l'honneur était jusque-là demeuré sans tache? Avez-vous le droit de déshonorer la vôtre? (*Il tire une boîte de sa poche.*) Tenez, Monsieur, voilà le dernier présent que me fit votre père. Avant de descendre dans la tombe où votre lâche frénésie ne tardera point à me précipiter, je vous le restitue.

HYPPOLITE, *ouvrant la boîte.*

Sa croix de Saint-Louis!

CLERMONT.

Oui, Monsieur, c'est ce signe honorable qu'il paya de son sang répandu dans vingt batailles; c'est ce prix de sa valeur qu'il m'avait confié pour vous le remettre un jour, que je dépose entre vos mains. Placez-le sur votre cœur, et dites-moi si vous oserez, en consommant une action aussi barbare qu'insensée, souiller en un seul jour le sang d'où vous sortez, et les vertus héréditaires que vous ont léguées vos ayeux. (*En effet, il appuie la croix de Saint-Louis sur la poitrine de son jeune maître qui paraît vivement ému.*) De grâce, mon jeune ami, écoutez un père qui vous parle par ma voix. Vivez pour faire du bien, pour rendre heureux tout ce qui vous entoure; imposez-vous l'obligation de faire chaque jour une bonne œuvre; vous trouverez facilement des opprimés à défendre, des malheureux à consoler, des indigens à secourir; leurs bénédictions vous attacheront à la vie, et vous sentirez

bientôt que si l'existence n'est rien par elle-même, elle peut devenir un grand bien par le bon emploi qu'on en fait.

HYPPOLITE.

Ah ! mon ami, tu l'emportes... (*Il se jette au cou de Clermont.*)

CLERMONT, *soulagé d'un grand poids.*

Ah ! ce n'a pas été sans peine. Mais il me faut votre parole d'honneur de ne jamais...

HYPPOLITE.

Je te la donne... à condition que je n'épouserai pas Mademoiselle Darmincourt.

CLERMONT.

Qu'à cela ne tienne. Tout me semble préférable au malheur de vous perdre. Voyons, comment nous y prendrons nous ?

HYPPOLITE.

Je serai bien maussade.

CLERMONT.

Vous n'avez pas mal débuté.

HYPPOLITE.

Oh ! je le serai plus encore. Nécessairement l'amour-propre de la jeune personne se trouvera blessé.

CLERMONT.

Les parens prendront fait et cause...

HYPPOLITE.

Et tout sera rompu.

CLERMONT.

Bien. Il nous reste nos soixante mille francs. Nous commençons par payer nos dettes.

HYPPOLITE.

Oui, les dettes du jeu sont sacrées.

CLERMONT.

Nous sollicitons ensuite quelque grande place, à laquelle votre nom vous donne des droits.

HYPPOLITE.

Puis, j'épouse Virginie.

CLERMONT.

Monsieur...

HYPPOLITE.

Oh ! mon ami, j'épouse Virginie.

CLERMONT.

Soit. Puisqu'il le faut absolument, nous épousons Mademoiselle Virginie. Mais si, par malheur, nous ne pouvons obtenir d'emploi...

HYPPOLITE.

Hé bien, mon ami, nous recommençons à peindre.

CLERMONT.

Nous recommençons à peindre. Et comme je ne peux pas me séparer de vous, je quitte encore une fois mon uniforme pour broyer vos couleurs.

HYPPOLITE.

Oui, nous vivrons en philosophes.

CLERMONT.

Ne me parlez pas de ces gens-là, je les déteste.

HYPPOLITE.

En artistes, si tu l'aimes mieux.

CLERMONT.

Le nom n'y fait rien. Nous vivrons comme il vous plaira, pourvu que vous soyez heureux. Est-ce là tout ce que vous désirez ? Êtes-vous content ?

HYPPOLITE.

Oui, mon ami.

CLERMONT.

A la bonne heure. Embrassez-moi encore, il ne me manquera plus rien. (*Il prend le volume, et le déchire.*) Va, maudit philosophe !... plaise au ciel que tu ne fasses jamais plus de mal.

SCÈNE VI.

CLERMONT, NICETTE, HYPPOLITE, LA COMTESSE, MARIANNE.

NICETTE, *accourant, puis parlant à la Comtesse, que l'on ne voit pas.*

Le v'là, le v'là, Madame la Comtesse.

HYPPOLITE.

Rentrons, mon vieux camarade.

NICETTE, *courant vers Hyppolite, qu'elle retient par sa robe de chambre.*

Oh! qu'nenni, qu'nenni, vous n'vous en irez pas. Madame, Madame, venez donc vîte, je l'tenons par sa robe de chambre.

CLERMONT.

Vous ne pouvez refuser de voir cette excellente mère.

LA COMTESSE, *accourant, soutenue par Marianne, et tout essouflée.*

C'est fort heureux, vraiment !... Savez-vous bien, mon cher petit-fils, que vous n'êtes point aimable.

HYPPOLITE.

Pardon, chère maman.

LA COMTESSE.

Comment ? à mon âge, quand vos prévenances devraient me laisser à peine le tems de désirer, il faut que ce soit moi qui m'occupe sans cesse de vous, que je vienne vous chercher !...

HYPPOLITE.

Vous serez assez bonne pour m'excuser...

LA COMTESSE.

Sans doute, vous comptez trop sur mon indulgence ; mais quelle idée voulez-vous que Victorine conçoive de son futur époux ?

HYPPOLITE.

Le goût que je montre pour le recueillement et la solitude, ne peut déplaire à Mademoiselle Darmincourt.

LA COMTESSE.

J'en conviens... Cela annonce une certaine maturité, une disposition à la sagesse qu'une femme n'est jamais fâchée de trouver dans son mari ; mais il y a tems pour tout, et je ne serais pas surprise que Victorine te trouvât trop raisonnable aujourd'hui. Elle ne m'en a rien dit... Oh ! pour cela... elle est d'une réserve ! mais je te dis, moi, qu'à son âge, j'aurais été piquée, mais très-piquée, de voir Monsieur de Franval, huit jours avant de m'épouser, passer tout son tems à la chasse, à la pêche, ou en méditation. Cela ne m'aurait pas plu du tout. Une jolie femme de dix-sept ans vaut bien la peine que l'on s'occupe d'elle, que l'on cherche à lui plaire. Ah ! mon dieu, mon dieu, que les tems sont changés !... Les jeunes gens ne sont pas reconnaissables ; ils ne se gênent plus. Il semble, en vérité, que les femmes soient trop heureuses quand ils daignent laisser tomber sur elles un regard protecteur, un demi-sourire. Si cela continue, vous verrez qu'il faudra que nous leur fassions la cour. Oh ! si je pouvais revenir à l'âge de quinze ans, comme je vengerais mon sexe de la suffisance de ces petits Messieurs !

MARIANNE, *à part.*

Il y a bien par-ci, par-là, quelques femmes qui s'en chargent.

HYPPOLITE.

C'est aussi me railler trop cruellement.

LA COMTESSE.

C'est fini, je vous pardonne. Donnez-moi le bras pour aller à la ferme chercher des œufs frais et du laitage. Marianne.

MARIANNE.

Madame.

LA COMTESSE.

Pour ne pas fatiguer Monsieur, en l'obligeant à venir jusqu'au château, nous déjeûnerons là..., dans le kiosque. Allons, jeune homme, votre bras.

HYPPOLITE.

Pardon, chère maman... il est peu convenable que je vous accompagne dans un tel négligé.

LA COMTESSE.

C'est juste, rentrez chez vous et soyez prêt quand nous reviendrons. (*Hyppolite et Clermont restent dans le pavillon.*)

SCÈNE VII.

MARIANNE, LA COMTESSE, NICETTE.

LA COMTESSE.

Venez avec moi, Marianne. Nicette.

NICETTE.

Plaît-il, Madame ?

LA COMTESSE.

Tu prépareras le couvert.

NICETTE, *faisant une révérence à chaque réponse.*

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Tu iras, de ma part, prier mademoiselle Darmincourt de se rendre ici pour déjeuner.

NICETTE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

A propos, on dit que tu aimes...

NICETTE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Tu serais donc bien aise ?...

NICETTE.

Oui, Madame.

LA COMTESSE.

Hé bien sois sage et nous verrons. Je penserai à cela.

NICETTE.

J'vous y ferons penser, Madame.

(*La Comtesse sort par le fond avec Marianne.*)

SCENE VIII.

NICETTE.

Et c'est vrai que j'ly ferons penser, tout d'même. Tiens! queu mal y a-t-il à çà? C'est y pas pour devenir maris et femmes que l'bon Dieu a mis sur la terre les garçons et les filles? ... Avec çà, il est drôle tout plein, Colas! y fait rire tout l'monde ici. C'n'est pas un endormi comme monsieur Hyppolite! Çà fra un'petit' femme ben heureuse c'te mamzelle Victorine!... quand il la voit d'un côté y s'sauve d' l'autre. A table y n'l'y souffle pas l'mot. Diantre! çà promet. Ah ben, moi, je n'voulons pas d'un mari qui s'sauve. (*à demi-voix*) C'n'est pas l'embarras, on dit comm'çà qu'c'est parce qu'il est amoureux d'une autr' mamzelle qui n'est pas riche, qu'y n'est point amoureux d' cell' là qu'a je n'sais comben d'argent. C'est sa grand'mère qui veut c'mariage à toute force. V'là pourtant c'que c'est qu'ces mariages d'gens riches. Les parens d'la demoiselle allont en grande çarémonie trouver ceux-là du jeune homme et l'y disont : comben vot' fils? j'voudrions l'acheter pour not'fille. — Dam'not'fils est joli garçon.... j'en voulons mille, deux mille, trois mille louis, et queuqu'fois ben plus encore, à c'qu'on dit. Ah, mon dieu! qu'd'argent pour peu de chose!... Ces épouseux qu'on paie si cher, vous croyez peut-être qu'y valont mieux qu'ceux-là du village? Hé ben pas du tout. Ma mère qui s'y connaissait, m'disait toujours : « Mon enfant, tant que j' vivrons je n'souffrirons pas qu' tu prennes un marieux d'la ville, çà n'vise qu'à l'argent. J'te baillerons un brave garçon, fort, laborieux, bien portant; je l'choisirons un peu bête d' préférence, t'y gagneras mon enfant, y n'en contera pas à d'autres.

SCÈNE IX.

NICETTE, BEAUSOLEIL.

(*Beausoleil arrive par le fond, en courant sur la pointe du pied. Il tient un petit panier couvert d'une serviette, et s'arrête derrière Nicette qui ne l'a point aperçu.*

NICETTE.

Dam ! l'bon Dieu m'la ôtée c'te pauvre mère, et j'nons pu mieux faire que d'suivre son conseil en choisissant Colas. C'est un brave garçon, laborieux, bien portant, un peu bête.....

BEAUSOLEIL.

Grand merci, Mamselle.

NICETTE *effrayée fait un mouvement en arrière. En levant les bras, elle fait tomber le petit panier que Beausoleil tenait du bout des doigts.*

Ah ! mon dieu !

BEAUSOLEIL.

Eh bien ! chacun son tour. Les v'là frais, les œufs frais d' madame la Comtesse ! Faut convenir qu'son déjeûner a du guignon aujourd'hui. *(Il rit.)*

NICETTE.

Vous riez ! vot'tante va vous faire rire tout à l'heure !

BEAUSOLEIL.

Ma tante !... bah ! all' n'y verra qu'du feu. Un œuf et puis un œuf, ça s'ressemble comme deux gouttes d'eau. J'allons courir tout d'un trait à la cuisine, j'prierons monsieu l' maître d'prendre une demi-douzaine d'œufs dans la provision. On l'a commencée à la Notre-Dame d'août, par ainsi les plus vieux n'ont pas encore six semaines. J'y mettrons une croix, comm'fait ma tante, noire avec du charbon, et çà fra des œufs frais à la mode de Paris.

NICETTE.

Çà n'est pas si bête....

BEAUSOLEIL.

Pour une bête ; v'là pour vous apprendre à m'dire des sottises quand j'n'y sommes pas.

(Il lui vole un baiser.)

SCENE X.

BEAUSOLEIL, MARIANNE, NICETTE.

MARIANNE *paraît à la porte du fond. Elle tient une jatte de créme.*

Hé bien ! hé bien ! qu'est-ce que je vois là ?...

NICETTE.

Haïe ! haïe !...

BEAUSOLEIL.

La mère rabat joie !... (*Nicette fuit à droite. Beausoleil en se sauvant heurte Marianne et renverse la moitié de la créme.*)

MARIANNE, *très-haut.*

Malheureux ! tu ne feras donc jamais que des sottises ! Et vous (*allant vers Nicette.)* petite sainte Nitouche.... c'est donc ainsi.

BEAUSOLEIL.

J'vous assure, ma tante, qu' je n'l'ons pas fait exprès.

MARIANNE.

Il ne manquerait plus que cela.

BEAUSOLEIL.

Foi d' soldat français, ma tante, vous pouvez m' croire. Quand j vous dis foi d' soldat français !

SCENE XI.

NICETTE, BEAUSOLEIL, CLERMONT, MARIANNE.

CLERMONT, *sortant du pavillon.*)

En vérité, Marianne, tu fais un tapage....

MARIANNE.

Je n'en ai pas sujet peut-être.... Ce libertin et cette petite fille me feront devenir folle. (*à Beausoleil*) Va t'en, mauvais, sujet.... Va-t'en et qu'on ne te revoie plus.

BEAUSOLEIL.

Ah ! ma tante, vous n'dites pas c'que vous pensez.

CLERMONT.

Ou plutôt elle ne pense pas ce qu'elle dit.

MARIANNE.

Protège-les donc. Vraiment je ne te conçois pas. Toi que j'ai connu scrupuleux observateur des convenances....

CLERMONT.

Quel diable !... ma sœur, il faut être indulgent pour la jeunesse.

NICETTE.

Vous n'êtes plus dans c'cas là, mamselle Marianne, mais on vous a pardonné queuqu'fois, pardonnez-nous à votre tour. (*Marianne, tout en grommelant, va poser la jatte sur une petite table ronde placée dans le kiosque.*)

CLERMONT, *bas.*

Décampez, je vous le conseille, le tems est à l'orage.

BEAUSOLEIL, *de même.*

Aussi ben, j'monte la garde à midi. J'm'en retourne à Blaye.

NICETTE, *de même.*

Faut qu'j'y aille aussi avec ma cousine pour faire des emplettes.

BEAUSOLEIL, *de même.*

En c'cas, Mamselle, j'vous offre mon bras pour passer la rivière.

NICETTE, *à Clermont.*

J'peux-t'y accepter, monsieu Clermont ?

CLERMONT.

Oui, mon enfant.

BEAUSOLEIL, *bas à Clermont, voyant Marianne se diriger vers le panier.*

Encore une bordée ! mon oncle.

MARIANNE, *découvrant le panier.*

Ah ! race maudite !...

CLERMONT, *bas à Nicette et à Beausoleil.*

Sauvez-vous.

MARIANNE.

Pour cette fois je vais le dire à madame la Comtesse.

(*Beausoleil et Nicette se sauvent en se tenant dos à dos.*)

BEAUSOLEIL.

Ma tante...

NICETTE.

Mamselle Marianne.

MARIANNE.

Vous êtes indignes de ses bontés.

BEAUSOLEIL.

Pour si peu d'chose !

NICETTE.

N'nous faites pas d'tort.

MARIANNE.

J'empêcherai qu'elle vous marie.

(*Beausoleil et Nicette se jettent à genoux en même-tems.*)

BEAUSOLEIL.

Ah ! ma tante!...

NICETTE.

Ah ! mamselle Marianne !...

CLERMONT, *retenant Marianne et faisant signe aux jeunes gens de s'éloigner.*

C'est bon... allez-vous-en.

(*Beausoleil et Nicette s'en vont ensemble par le fond.*)

SCENE XII.

CLERMONT, MARIANNE.

CLERMONT.

Que de bruit pour peu de chose ! Tu les tourmentes. Au fond, il n'y a pas grand mal dans tout cela.

MARIANNE.

Pas grand mal !

CLERMONT.

Paix, ma bonne Marianne, ma douce petite sœur. Avec l'activité que je te connais, leurs bévues seront bientôt réparées.

MARIANNE.

A la bonne heure; mais il est fort désagréable...

CLERMONT.

Certainement, mais en leur retirant les bonnes grâces de Madame, il n'en résulterait nul avantage pour toi. J'ai pensé toute ma vie qu'il fallait faire le moins de mal et le plus de bien possible : il en reste toujours quelque chose.

MARIANNE.

A qui le dis-tu ! est-ce que je ne l'ai pas éprouvé plus d'une fois?

CLERMONT.

Je sais qu'il ne faut pas te juger sur l'écorce : cette dureté apparente cache un excellent cœur, une âme sensible et bienfaisante.

MARIANNE.

C'est dans la famille.

CLERMONT.

Voici Madame qui revient avec monsieur le Marquis de Saint Ange, notre nouveau Major. Nécessairement, elle l'engagera à déjeuner; c'est un motif tout naturel pour excuser le retard qu'elle pourra remarquer dans le service. Tu ne diras rien contre ces pauvres enfans, n'est-ce pas?

MARIANNE.

Sois donc tranquille . . . je n'en ai jamais eu l'intention. C'est la vivacité du premier mouvement.

CLERMONT.

Je connais cela. Va, ma bonne Marianne. (*Il lui prend la main.*) Hâte le déjeûner... moi je vais prévenir monsieur Hyppolite du retour de madame la Comtesse.

(*Marianne sort par la droite, Clermont entre dans le pavillon, dont la croisée est ouverte.*)

SCENE XIII.

LA COMTESSE, LE MARQUIS DE SAINT-ANGE, *puis* MARIANNE *qui va et vient.*

LA COMTESSE, *à Clermont.*

Clermont, dites à mon fils de venir. Je ne saurais vous exprimer, monsieur le Marquis, à quel point votre visite m'est agréable.

LE MARQUIS.

Les honorables souvenirs que le Comte de Franval a laissés au régiment de Champagne, ne pouvent s'effacer, Madame. Arrivé à Blaye depuis deux jours seulement, j'ai entendu son éloge sortir de toutes les bouches, ou plutôt de tous les cœurs... Il n'est pas un officier qui ne m'ait raconté quelques traits de bravoure ou une bonne action de ce digne Colonel. En apprenant que votre terre se trouvait à une aussi petite distance de la garnison, j'ai regardé comme un devoir de vous offrir sans délai l'hommage de mon respect.

SCENE XIV.

HYPPOLITE, LA COMTESSE, LE MARQUIS DE SAINT-ANGE, CLERMONT, MARIANNE.

LA COMTESSE, *montrant Hyppolite qui sort du pavillon.*

Permettez, M. le Marquis, que je vous présente Hyppolite de Franval, mon petit-fils, le seul rejeton de la famille.

LE MARQUIS.

Et sans doute l'héritier de toutes les vertus de son père. A ce titre on doit regretter de ne point voir Monsieur revêtu de l'uniforme de notre régiment; il lui promettrait un officier distingué.

HYPPOLITE.

Ce ne serait qu'un de plus, monsieur le Marquis, et je n'y parviendrais qu'en marchant sur vos traces.

LA COMTESSE,

Son éducation a été dirigée vers l'étude et les arts; sa santé, qui annonçait devoir être délicate, l'a forcé de voyager pendant quelques années, et, selon toute apparence, il entrera dans la magistrature. Cet état me permet de le conserver toujours près de moi; je le marie incessamment; j'ai perdu de bonne heure tous mes enfans, et vous concevez...

LE MARQUIS.

Ce désir est bien naturel.

(*Depuis l'entrée de la Comtesse, Marianne, aidée de Clermont et de quelques domestiques, a préparé le couvert et servi le déjeûner dans le kiosque*).

MARIANNE.

Madame la Comtesse est servie.

LE MARQUIS.

Je me retire.

LA COMTESSE.

Non pas, monsieur le Marquis, vous serez des nôtres; un déjeûner de campagne est offert sans conséquence et accepté...

LE MARQUIS.

Avec grand plaisir.

LA COMTESSE.

Dites avec complaisance. Marianne, a-t-on prévenu mademoiselle Darmincourt ? (*bas au Marquis*) c'est ma future belle-fille.

HYPPOLITE, *à part.*

Pas encore.

MARIANNE.

Mademoiselle vous prie de recevoir ses excuses, Madame ; elle ne paraîtra pas ce matin.

HYPPOLITE, *à part.*

Tant mieux.

LA COMTESSE.

Pour quelle raison ?

MARIANNE.

Elle est indisposée.

LA COMTESSE, *bas à Hyppolite.*

Contre toi ; je le parie. Elle n'a pas tort. Après le déjeûner j'irai faire la paix. Vous demanderez pardon à genoux, Monsieur, et tout sera dit. Nous sommes si bonnes, nous autres femmes ! dès que nous voyons un homme à nos pieds, nous croyons à son repentir, à sa sincérité, et presque toujours l'un n'est pas plus vrai que l'autre.

(*Le Marquis donne la main à la Comtesse, et se place près d'elle dans le kiosque ; Hyppolite y monte également ; il y a deux ou trois degrés en gazon.*)

SCENE XV.

MARIANNE, CLERMONT *en bas*, LA COMTESSE, LE MARQUIS, HYPPOLITE, Paysans.

(*Des vendangeurs traversent le théâtre de droite à gauche, dans le fond, au-delà du jardin ; ils sont toujours montés sur des échasses*).

LA COMTESSE.

Monsieur le Marquis est-il de ce pays ?

LE MARQUIS.

Non, Madame, j'y viens pour la première fois.

LA COMTESSE.

En ce cas, la vue de nos habitans du Médoc devra vous réjouir. Clermont, rassemble les vendangeurs ; tu leur diras que je leur permets de venir danser dans mon jardin au lieu d'aller à la ferme.

CLERMONT.

Ils ne demanderont pas mieux, Madame. (*Il disparait un moment.*)

LA COMTESSE.

Marianne, tu auras soin d'eux.

MARIANNE.

Oui, Madame, je connais vos intentions.

(*Quelques paysans reviennent et s'arrêtent à l'entrée du jardin.*)

LA COMTESSE.

Approchez, mes enfans. Je vous vois toujours avec plaisir. (*Ils avancent avec timidité, s'appellent de loin, et enfin deviennent nombreux.*) Voilà un Monsieur auquel on a beaucoup vanté les danses du pays de Médoc ; vous m'obligerez en justifiant la bonne opinion qu'on lui en a donnée.

QUELQUES PAYSANS.

Ben volontiers, madame la Comtesse.

(*BALLET dansé sur des échasses et très-animé, dont le Marquis paraît se divertir infiniment ; vers le milieu du Ballet on fait une pause ; Marianne en profite pour distribuer à boire à tous les danseurs et danseuses qui descendent de leurs échasses. On voit un commissionnaire parler bas à Clermont, et lui remettre une lettre*).

CLERMONT.

Monsieur Hyppolite, voulez-vous bien descendre ?

HYPPOLITE, *sort du kiosque.*

Que me veux-tu ?

CLERMONT.

Vous donner cette lettre que votre notaire de Bordeaux envoye par un exprès.

HYPPOLITE.

Mon notaire ? Sans doute c'est quelque explication relative à mon contrat de mariage, je verrai cela plus tard. (*Clermont s'éloigne. Avant de mettre l'écrit dans sa poche, Hyppolite regarde nonchalamment la suscription*). Très-pressée, lisons. (*Il ouvre la lettre et lit :*) « Monsieur le » Comte, rassemblez toutes vos forces pour supporter le » double malheur qui vient fondre sur vous. Une lettre de » Paris, écrite par un de mes confrères, m'annonce la ban- » queroute de M. Dorval, chez qui vous aviez placé soixante » mille francs. Apprenez en outre qu'il ne vous est plus permis » de songer à mademoiselle Virginie ; ses parens, instruits de » l'union projettée par votre famille avec mademoiselle Dar- » mincourt, l'ont contrainte à accepter la main d'un riche né- » gociant. Elle est mariée depuis deux jours, et part demain » pour la Guadeloupe. » (*D'une voix étouffée et avec l'accent du désespoir.*) Ainsi je perds-à-la fois celle que j'aime, et le moyen de satisfaire à des dettes sacrées.. je suis à jamais perdu . . . déshonoré ! . . . oh ! qu'une seule faute me coûte cher ! (*Il se dirige précipitament vers le pavillon, et laisse tomber sa lettre, que Clermont ramasse.*)

LA COMTESSE.

Eh quoi, Hyppolite, vous nous quittez encore ? . . .

HYPPOLITE, *faisant tous ses efforts pour cacher son extrême agitation.*

Pour un moment .(*Avec brusquerie à Clermont qui veut le suivre*). Reste-là, Clermont.

CLERMONT.

Mais, Monsieur....

HYPPOLITE, *à demi-voix et lui serrant le bras avec force.*

Reste-là, je te l'ordonne. (*Tout le monde est frappé de ce débat*).

LA COMTESSE.

Ils se querellent sans cesse.

(*Hyppolite entre dans le pavillon, dont il ferme la porte ; on le voit traverser l'espèce de petite antichambre qui est censée précéder son appartement*).

CLERMONT, *à part.*

Son trouble m'épouvante; il faut que je le suive. (*avec une clef qu'il a dans sa poche, il ouvre la première porte, la referme doucement et veut entrer dans l'appartement d'Hypolite; mais il revient bientôt près de la croisée, qui est ouverte*). Il a fermé la porte en dedans !.. (*Il frappe*). Monsieur! il refuse de répondre... (*Il écoute*). Il se plaint... (*Il prend la lettre qu'il a ramassée, la parcourt et tombe à genoux*). Mon Dieu! sauvez-le du désespoir.

(*Pendant que ceci se passe dans le pavillon, les paysans qui boivent l'un après l'autre, n'ont pas cessé d'être occupés; la Comtesse et le Marquis causent entr'eux. On entend un coup de pistolet partir du pavillon; l'effroi est général*).

CLERMONT.

Le malheureux s'est tué. (*d'une voix forte.*) O mon Dieu !

(*Il enfonce la porte de l'appartement où est Hypolite, et disparaît.*)

MARIANNE *et des domestiques accourent à la porte du pavillon, et frappent à plusieurs reprises.*

Ouvrez, ouvrez.

LA COMTESSE.

Qu'est-ce que cela ? Je tremble.

LE MARQUIS.

Peut-être une arme imprudemment chargée...

CLERMONT, *en dehors et très-haut.*

Ah! malheureux !

(*Tout le monde entend cette exclamation, et en paraît frappé.*)

LA COMTESSE.

Il est arrivé quelqu'accident... Enfoncez la porte.

(*Cet ordre s'exécute. Il se forme dans l'instant une ligne de paysans qui, pour voir dans le pavillon, montent sur les dégrés du kiosque, et même sur la table et les sièges. Le Marquis et Marianne entrent dans l'appartement d'Hypolite; la Comtesse, tremblante, est soutenue par ses domestiques.*)

LA COMTESSE, *au Marquis qui sort du pavillon avec un air consterné.*)

Eh bien, monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Ah madame!... Un événement affreux...

LA COMTESSE.

Expliquez-vous...

MARIANNE. *sanglotant.*

Ce cher monsieur Hyppolite!...

LA COMTESSE.

Mon fils!

LE MARQUIS.

Hélas! vous n'en avez plus.

CLERMONT, *vu à travers la croisée du pavillon. Il est pâle, défait, et regarde dans l'appartement d'Hyppolite.*

Il est mort! le voilà donc arrivé cet effroyable malheur! Quoi! je verrais aujourd'hui même traîner sur la claie le fils de mon bienfaiteur!... cette famille respectable serait déshonorée! .. Non, non . . . plutôt mourir. Je l'ai promis à son père, remplissons mon serment. (*Eperdu, il ouvre la porte du pavillon et se précipite dans le jardin.*) Madame la Comtesse, Monsieur le Major, punissez-moi; je suis un misérable.

TOUS.

Vous, Clermont!... (*Etonnement général.*)

CLERMONT.

Moi-même. Sans doute je ne devais pas m'attendre à terminer ainsi une vie exempte de reproches pendant soixante-cinq ans; mais c'est précisément parce que je ne connais rien au-dessus de l'honneur, que je me vois aujourd'hui chargé d'un crime épouvantable. Depuis quelque tems monsieur Hyppolite ne supportait qu'avec humeur les remontrances que mon âge et l'assentiment de sa famille m'avaient autorisé à lui faire. Ce matin, j'avais eu, ici même, une querelle très-vive avec lui. Tout-à-l'heure, je l'ai suivi malgré sa défense, j'ai eu tort; mais il s'est emporté jusqu'à me frapper. Un militaire ne peut souffrir un tel affront... ma tête s'est égarée... une arme s'est trouvée sous ma main et je me suis souillé d'un meurtre.

MARIANNE, *vient tomber aux pieds de Clermont.*

Toi, mon frère !...

CLERMONT.

Je ne mérite plus ce nom. Monsieur le Major, je fais toujours partie du régiment que vous commandez; à ce titre, j'implore de vous une seule grâce, c'est d'être jugé le plutôt possible, et d'après les lois militaires.

MARIANNE.

Que dis-tu, malheureux ?...

CLERMONT.

Le crime est avéré, il a de nombreux témoins.

MARIANNE.

Clermont !... rétracte cet horrible aveu.

CLERMONT

Non, je le devais à l'honneur.

(*On emmène la Comtesse; Marianne tombe évanouie sur les marches du pavillon; le Marquis ordonne aux paysans d'entourer Clermont et de le conduire à Blaye.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une place d'armes dans la citadelle de Blaye. A droite, une caserne ; il y a un perron de plusieurs marches devant la porte principale. Les portes voisines sont au niveau du sol. La place est bornée par un rempart très-bas et qui laisse voir le fossé rempli par les eaux de la Gironde. Au-delà de ce fossé, et dans toute la largeur du Théâtre, une esplanade garnie d'arbres.

SCÈNE PREMIÈRE.

BEAUSOLEIL, NICETTE.

BEAUSOLEIL, *sur l'esplanade, donnant le bras à Nicette et à une autre paysanne.*

Pas vrai, mamsell' Nicette, qu'c'est un joli endroit que c'te citadelle d' Blaye ?

NICETTE.

Vraiment oui.

BEAUSOLEIL.

Ceci, c'est c'qu'on appelle l'esplanade ; c'est là qu' j'apprenons à faire l'exercice. V'nez-vous en par ici. Descendons sur la place d'armes, j'voulons tout vous montrer. (*Ils disparaissent un moment et reviennent bientôt en bas, par la droite.*) Voyez-moi c'coup d'œil d'la Gironde. C'te rivière-là, c'est quasiment comm' une mer.

NICETTE.

J'ai-t'y eu peur dans la traversée !

BEAUSOLEIL.

Ah ! oui par exemple.

NICETTE.

Dam ! c'est qu'le bateau dansait joliment.

BEAUSOLEIL.

Est-ce que j'n'étions point là ? J'vous aurions repêchée

morte ou vive; soyez tranquille. D'ailleurs, gn'y a pas d'risque. L'batélier sait ben son affaire. C'est un d'nos parens, l'neveu du cousin d'ma tante.

NICETTE.

D' mamselle Marianne ?

BEAUSOLEIL.

Oui... oh! y mène joliment sa barque. J'sis sûr qu'y n'chavire pas plus d'une fois par semaine.

NICETTE.

Diantre ! rien qu'ça.

BEAUSOLEIL.

Tout au plus.

NICETTE.

Hé ben ! c'est rassurant. (*Elle montre la caserne.*) Quoi qu'c'est qu'c'te grande maison ?

BEAUSOLEIL.

Ça, c'est mon hôtel.

NICETTE.

Bah !

BEAUSOLEIL.

Oui, c'est là qu'le Roi m'loge.

NICETTE.

Vous voulez dire la caserne ?

BEAUSOLEIL.

L'hôtel de la garnison. C'est tout d'même... Oh ! j'sis ben traité ici. Vous avez vu les camarades qu'étiont dans leur guérite. Passe, passe, qu'y m'ont fait en riant ; t'as là deux jolies cousines.

NICETTE.

C'est vrai, j'ons entendu ça.

BEAUSOLEIL.

Sans ma protection, vous n'auriez jamais entré dans la citadelle. Asseyez-vous là-bas sous les arbres, pendant que j'vas m'requinquer. Vous voirez défiler la parade et pis après vous irez par la ville faire les commissions d'vot' père.

NICETTE.

Mais pendant que j'serons là toutes seules, si queuqu'zun s'parmettait d'nous dire d'ces choses qu'les militaires...

BEAUSOLEIL.

J'voudrions ben voir ça... par exemple ! on n'oserait pas.. Vrai ! on z'a tout plein d'égards pour moi.

SCÈNE II.

NICETTE, BEAUSOLEIL, L'ADJUDANT.

L'ADJUDANT, *sur le perron.*

Beausoleil, vous n'étiez point à l'appel. Vous ferez trois heures de piquet.

BEAUSOLEIL.

Hein ? plait-il ? Monsieu l'adjudant ?

L'ADJUDANT.

Trois heures de piquet, pour ne vous être pas trouvé à l'appel.

NICETTE, *bas à Beausoleil.*

C'est-y ça qu'vous prenez pour des égards ?

BEAUSOLEIL.

Tiens, j'étions là... sur l'esplanade... on n'm'a point appelé du tout.

L'ADJUDANT.

Six heures.

BEAUSOLEIL.

Mais j'vous dis qu'j'étions à dix pas d'ici... J'aurions ben entendu peut-être.

L'ADJUDANT.

Huit heures.

BEAUSOLEIL.

Comme vous y allez donc !

L'ADJUDANT.

Dix heures.

BEAUSOLEIL.

Y n'est donc pas permis d'se défendre ?

L'ADJUDANT.

Douze heures.

BEAUSOLEIL.

Douze heures sur une jambe ! C'est y possible ça ?.. J'voudrais ben vous y voir. Hé ben ! jarni ! ça n'est pas juste.

L'ADJUDANT.

Huit jours de pris...

NICETTE, *se mettant entre deux.*

Oh ! non, monsieu l'Officier, n'l'envoyez pas en prison. (*Elle pousse Beausoleil vers le piquet qui est à gauche au premier plan. Ce piquet enfoncé dans la terre et seulement élevé de* 15 *à* 18 *pouces, est carré ; on ne peut y placer qu'un pied et il faut se tenir ainsi en équilibre.*) Obéis-y Colas, il est ton maître . . . c'est comme qui dirait l'pot de d' terre au vis-à-vis d'un' cruche.

BEAUSOLEIL, *en trépignant se laisse conduire par la compagne de Nicette qui l'aide à se placer sur le piquet.*

C'est moi que j'sommes la cruche. Oh ! mon dieu !

NICETTE.

J'vous demandons grâce pour lui, monsieu l'Officier. G'n'y a vraiment pas d'sa faute, c'est moi et pis ma cousine qu'j'en sommes cause.

BEAUSOLEIL, *sur le piquet.*

D'quoi j'ai l'air comm' ça ? d'un pierrot sur un' branche.

L'ADJUDANT.

Le gaillard est bien heureux d'avoir un aussi joli avocat.

BEAUSOLEIL, *à part.*

Y n'est pas dégouté, monsieu l'Adjudant !

NICETTE.

J'vous disons la vraie vérité. J'sommes tous les trois du village qui est là, d'l'aut'côté d'l'eau. J'avons travarsé la rivière ensemble, et pis moi et ma cousine j'l'ons tourmenté pour nous faire voir la citadelle . . . . .

BEAUSOLEIL, *à part.*

Qu'on est mal ici ! . . . y gn'y a d'place qu'pour un pied.

L'ADJUDANT.

Vous êtes donc curieuse, ma belle enfant ?

NICETTE.

Oui, monsieu l'Officier. Dam! toutes les jeunes filles l'sont. Ma cousine l'est ben plus qu'moi, gu'y a pas d'comparaison.

(*la cousine fait la révérence.*)

L'ADJUDANT.

En ce cas vous seriez bien aise de voir l'intérieur d'une caserne ?

NICETTE.

Oui, monsieu l'Officier, si ça s'pouvait sans crainte.

L'ADJUDANT.

Aucune.

BEAUSOLEIL, *ébahi, à part.*

Hé ben... n' vous gênez pas.

L'ADJUDANT.

Les soldats français aiment presqu'autant les belles que leur Roi, c'est-à-dire qu'on ne saurait les aimer davantage. Vous entendrez tout le monde s'écrier sur votre passage : « la jolie fille que voila!... »

NICETTE.

Ça n'fait pas peur, monsieu l'Officier.

BEAUSOLEIL, *de plus en plus consterné, à part.*

Hé ben... pour qui qu'y m'prend donc ?...

L'ADJUDANT.

Mais du reste, on ne se permettra rien qui puisse choquer la bienséance. Si vous voulez me suivre...

BEAUSOLEIL, *à part.*

C'est qu'all' y va tout d'même. (*haut, avec une expression comique.*) Madame Colas, au nom de l'autorité conjugale d'un mari futur, j'vous défends d'mettr' l'pied dans c'te caserne.

NICETTE.

Tiens! j'vous défends!... et d'queu droit ?..

BEAUSOLEIL.

Gn'y a pas d' droit à ça, Mamselle... c'est vot'cœur qui devrait vous dire qu'un garçon ben amoureux n'peut pas être témoin d'ces choses là; et dans queu situation encore!.... quand j'sis en pénitence à cause d'vous!... Allez, Nicette,

c'est affreux ! . . . si vous faites tant seulement un pas, j'saute à bas d'c'piquet et j'me fais mettre au cachot . . . . .

L'ADJUDANT.

Tu mériterais d'y être envoyé à l'instant.

NICETTE.

Oh ! non, faites-y grâce... Y n'a pas tort. J'n'avions pas songé qu'ça d'vait l'y faire d'la peine.

L'ADJUDANT, *bas.*

Il est donc votre amoureux, tout de bon ?

NICETTE.

Oui, Monsieu l'Officier.

L'ADJUDANT.

Est-il vrai qu'il doit être un jour...

NICETTE.

Oh oui, Monsieu, il l's'ra, c'est sûr.

L'ADJUDANT.

Il est jaloux, à ce qu'il me paraît?

NICETTE.

Tout plein, Monsieu l'Officier ; mais j'ly pardonne, parce qu'ça prouve qu'y m'aime ben.

L'ADJUDANT, *à part.*

Dans le fait, l'épreuve était un peu forte.

BEAUSOLEIL.

Quoiqu'c'est qu'y chuchotont là ?

L'ADJUDANT.

Allons, à la sollicitation de ta jolie future, je veux bien te faire grâce pour cette fois, mais j'y mets deux conditions : la première, que tu feras dix heures de faction au lieu de cinq.

BEAUSOLEIL.

Oh ! je l'voulons ben, ça m'amuse d'être en faction. Et la seconde ?...

L'ADJUDANT.

Que ta jolie future me permettra de l'embrasser.

BEAUSOLEIL.

Si ça vous est égal, Monsieu l'Adjudant, embrassez sa cou-

sine. Hein ? quoi qu'ça vous fait ? ça reviendra au même pour vous.

NICETTE.

N'va t'y pas chicaner, à présent ? Vous ferez tant qu'Monsieu l'Officier s'dédira. Embrassez-moi vîte, Monsieur ; des deux côtés, s'il vous plaît, pour qu'la grâce soit complette. (*L'Ajudant l'embrasse.*) Là. (*On entend le tambour dans l'éloignement. L'Adjudant remonte.* (*A Beausoleil.*) Ingrat !

BEAUSOLEIL.

Oh ! coquette, tu m'le paieras !

NICETTE.

Queu mauvais caractère !... Un'autr' fois j'vous laisserons mettre au cachot.

L'ADJUDANT, *à Beausoleil.*

Va donc t'habiller. Tu ne seras pas prêt.

BEAUSOLEIL, *à Nicette.*

Est-c'qu'vous n'faites pas les commissions d'vot' père ?

NICETTE.

J'voulons voir la parade auparavant. Vous m'l'avez promis.

BEAUSOLEIL.

Oui ! vous croyez que j' vas vous laisser là sus vot' parole ? pas si bête !

NICETTE.

Est-c'que je n'sommes pas avec ma cousine ?

BEAUSOLEIL.

Un' jeune fille qu'en garde un' autr' !... v'là un' fière caution? J'vas parler à la sentinelle. Camarade, faites-moi le plaisir d'garder ma femme, j'vous rendrons l'même service à la première occasion. Attendez que j'vous donne la consigne. (*Il parle bas à la sentinelle, puis il entre dans la caserne. L'Adjudant place Nicette et sa cousine à gauche, ensuite il va au-devant de la troupe qui est annoncée par le tambour*)

SCENE III.

NICETTE, L'ADJUDANT, le Marquis DE SAINT-ANGE, BEAUSOLEIL, Officiers, Soldats du régiment de Champagne, Habitans de la ville.

L'esplanade se garnit de curieux. Un fort détachement, composé de grenadiers, ayant en tête le Tambour-Major, les tambours et la musique, entre par la droite et défile sur l'air vive Henri IV, *devant le Major, placé sur le perron et entouré des autorités militaires. Le Marquis paraît triste et préoccupé. La troupe se range en bataille, le Major la passe en revue, puis l'Adjudant la divise par pelotons qui se rendent successivement aux différens postes qu'ils doivent occuper. On a remarqué, dans le dernier peloton, Beausoleil, marchant fort mal et se rengorgeant chaque fois qu'il passe près de Nicette. Il fait partie du peloton qui est de garde à la caserne. On voit ce peloton entrer dans le corps de garde, dont la porte est à gauche du perron. Les tambours et les Musiciens s'éloignent. Les Habitans, Nicette et sa cousine en font autant.*)

LE MARQUIS, *aux Officiers qui l'entourent.*

Messieurs, à peine arrivé parmi vous, il m'est extrêmement pénible d'exercer d'abord un grand acte de sévérité, mais le devoir m'y oblige. Un assassinat vient d'être commis par un soldat du régiment.

TOUS LES OFFICIERS, *avec inquiétude.*

Son nom, Monsieur le Major ?

LE MARQUIS.

Clermont.

L'ADJUDANT.

Clermont ! l'exemple de ses camarades ! le modèle de toutes les vertus !

LE MARQUIS.

C'est l'honneur offensé qui paraît l'avoir porté à ce crime, dont lui-même sollicite la prompte punition. Malheureusement, il n'est aucun moyen de le sauver ni d'adoucir la peine. Il a tout avoué et vient se constituer prisonnier. (*A l'Adjudant.*) M. l'Adjudant, assemblez sur-le-champ le conseil de guerre, et qu'il soit jugé sans délai. (*Les Officiers paraissent consternés. L'Adjudant désigne les membres du conseil.*) Le voici !...

(*Le Major et les Officiers regardent avec intérêt Clermont qui traverse l'esplanade de gauche à droite, puis ils montent le perron et disparaissent.*)

SCENE IV.

CLERMONT, MARIANNE.

(*Marianne suit son frère. Tous deux entrent sur la place d'armes, par la droite.*)

CLERMONT.

Laisse-moi, Marianne.

MARIANNE.

Ne l'espère pas.

CLERMONT.

Abandonne un malheureux.

MARIANNE.

Ce malheureux n'est-il pas mon frère ?

CLERMONT.

Pourquoi m'avoir suivi ?

MARIANNE.

Pour te défendre.

CLERMONT.

C'est impossible.

MARIANNE.

Apprends-moi du moins...

CLERMONT.

J'ai tout dit.

MARIANNE, *très-émue et lui prenant les mains.*

Non, Clermont, tu n'as pas dit la vérité ; je ne croirai jamais que tu aies assassiné de sang froid le fils de ton bienfaiteur.

CLERMONT.

De sang froid... oh! non... je n'étais pas de sang froid; je frémis encore.

MARIANNE.

Oui, mais ce n'est point là l'effroi produit par le crime. Je suis accoutumée à lire dans tes yeux; ta pâleur n'est pas celle d'un meurtrier. Tu souffres, ton cœur est déchiré; mais tu as beau faire, ton front reste calme; tu n'évites point mes regards; tu n'éprouves point, en un mot, cette terreur inséparable d'un forfait.

CLERMONT.

Pourquoi veux-tu que je tremble? ne suis-je pas militaire? Marianne, si tu pouvais, un jour de bataille, mettre la main sur le cœur de tous les soldats français, tu verrais qu'il n'en est pas un qui batte plus vîte que le mien, et cependant la mort est devant eux.

MARIANNE.

Je le crois, cette fin les conduit à l'immortalité, et la tienne te mène à l'échafaud.

CLERMONT, *avec horreur.*

A l'échafaud ! Dieu! qu'ai-je fait?

MARIANNE.

Non, tu n'es pas l'assassin de monsieur de Franval.

CLERMONT, *redoublant de fermeté à mesure que Marianne devient pressante.*

Et qui donc le serait?

MARIANNE.

Je ne sais.

CLERMONT.

J'étais seul avec lui.

MARIANNE.

Je m'y perds, mais je ne concevrai jamais que, doux et patient jusques là, tu te sois tout d'un coup porté à un tel excès; que toi, établi par le comte de Franval au lit de la mort, le dépositaire, le gardien de l'honneur de sa famille...

CLERMONT, *vivement.*

C'est justement parce que cet honneur est sacré pour moi...

MARIANNE.

Que tu t'en prives, que tu vas couvrir d'infamie tes malheureux parens!... Les pauvres n'ont-ils donc pas aussi leur honneur à conserver? ne leur est-il pas plus cher, plus précieux que celui des riches? Rien ne peut les dédommager; il ne leur reste ni titres, ni fortune pour les consoler de sa perte. Que t'ai-je fait, que t'ont fait tes neveux pour les frapper du sceau de la réprobation? Ce n'est pas sans quelques combats peut-être que, dans notre état, on parcourt une longue carrière, exempt de tout reproche. Voisin de l'indigence, les tentations sont plus fréquentes: oui, je ne crains pas de le dire, il faut à l'indigent plus de vertu qu'au riche, pour conserver toute sa vie une conscience pure. Nous y étions parvenus. Clermont; depuis cinquante ans que tu portes cet habit respectable, aucune bassesse ne l'avait souillé. Fiers d'un héritage qui se composait de quelque vertus, nos neveux pouvaient se glorifier de nous appartenir. Ils pouvaient citer nos noms avec orgueil et dans un seul instant tu leur enlèves tout. Tu les places hors de la société; ils ne sont plus que les parens d'un malfaiteur. Repoussés de toutes parts, accablés de mépris, on leur dira... éloignez-vous, misérables, éloignez-vous, votre oncle a péri par la main du bourreau!.

CLERMONT, *hors de lui.*

Arrête, Marianne!.. ce tableau est affreux... peut-être, en effet, je me suis trop pressé...

MARIANNE, *à part, frappée de ce mot.*

Que veut-il dire?

CLERMONT.

Mais il est trop tard maintenant...

MARIANNE.

Pour te justifier? oh! non... mon frère... il en est tems encore. (*Elle se jette à ses genoux.*) Clermont, si tu le peux, retracte-toi, rends-nous l'honneur... recouvre-le toi même...

CLERMONT, *à part.*

Me rétracter quand j'ai devant les yeux le supplice de mon jeune maître!.. (*haut.*) Non, non, je ne le puis. (*Il embrasse sa sœur en la relevant.*) Plains-moi, pauvre Marianne, je suis bien malheureux.

MARIANNE.

Mais tu n'es pas coupable; non, ce n'est point là l'expression d'un criminel... Achève, mon ami; je le vois, un aveu tardif est prêt à t'échapper.

CLERMONT.

Ne m'interroge pas.

MARIANNE.

Soulage à-la-fois et ton cœur et le mien.

CLERMONT.

Sais-tu ce que tu me demandes?

MARIANNE.

La vérité.

CLERMONT.

Tu frémirais...

MARIANNE.

Pas plus que du sort qui t'est reservé.

CLERMONT.

Quoi tu veux...

MARIANNE.

Ton salut et le nôtre.

CLERMONT.

Ah! Marianne, cet horrible secret....

(*On entend un roulement de tambour*).

SCENE V.

MARIANNE, CLERMONT, L'ADJUDANT.

L'ADJUDANT, *sur le perron.*

Clermont, le conseil vous attend. (*Des grenadiers sortent du corps de garde et s'avancent vers Clermont*)

MARIANNE.

Achève, Clermont. Ce secret, disais-tu....

CLERMONT, *avec fermeté.*

Doit mourir avec moi. Adieu.

(*Il monte à la salle du conseil*).

(*Eperdue, Marianne s'attache à son frère ; mais les soldats la forcent à le laisser libre ; elle s'élance vers le perron, des bayonnettes croisées l'empêchent d'arriver dans la salle du conseil dont on ferme les portes*).

SCENE VI.

Un Caporal, Soldats, MARIANNE.

MARIANNE.

De grace, mes amis, ne me forcez point à quitter cette place. C'est mon frère, c'est votre camarade que l'on va juger. Mon témoignage peut être nécessaire ; une circonstance indifférente en apparence, peut devenir utile à sa justification. Permettez que d'ici j'entende ces funestes débats. (*Les soldats après s'être consultés, laissent Marianne sur la derniere marche du perron ; quelques-uns grouppés et attirés par l'intérêt de cette scène, se posent sur les degrés et prêtent l'oreille comme Marianne*). Chut !... (*On fait le plus grand silence ; Marianne doit faire deviner, avant même qu'elle ait parlé,*

tout ce qui se passe dans la salle du conseil ; elle exprime alternativement l'inquiétude, la joie, la douleur, l'espérance). On l'interroge... le malheureux persiste à s'accuser !.. ah !... bien cela !... on lui rappelle plusieurs traits honorables de sa vie... oui, c'est vrai... je commence à espérer.. on ne lui demande qu'un désaven... c'est bien facile ; il refuse. Monsieur le Major lui-même à la bonté de le presser... toujours même réponse ! on se lève... sans doute il est absous !...

LE CAPORAL.

Du tout... ils vont aux opinions.

MARIANNE, *tremblante.*

Oh mon Dieu !.. que vont-ils prononcer ? (*Elle se met à genoux et prie avec ferveur ; on entend un coup de tambour, elle pousse un cri déchirant*). Ah ! il est condamné !...

(*Elle se lève, et parait vouloir entrer dans la salle. Le Caporal la prend rudement par le bras, et la force à s'éloigner à gauche.*)

SCENE VII.

MARIANNE, puis L'ADJUDANT, CLERMONT, LE MARQUIS, Officiers, Soldats.

(*La porte du conseil s'ouvre, l'Adjudant fait battre le rappel, le régiment s'assemble et se met sous les armes autour de la place ; Clermont est dans le milieu du carré*).

LE MARQUIS, *aux Officiers.*

Mes fonctions ne m'ont jamais semblé plus pénibles qu'aujourd'hui. (*A Clermont*) Clermont, vous allez entendre la lecture du jugement prononcé contre vous par le conseil de guerre ; mais vous ne pouvez conserver ni votre uniforme, ni ces marques distinctives ; les lois militaires exigent que préalablement... vous soyez dégradé.

CLERMONT, *à part avec désespoir.*

Dégradé! O mon bienfaiteur!... quel affreux sacrifice!

LE MARQUIS.

Je veux bien, par égard pour votre âge et vos longs services ne pas faire exécuter l'ordonnance dans toute sa rigueur. Quittez vous-même cet habit.

CLERMONT, *haut.*

Je vous remercie, monsieur le Major. (*A part*) Ah! je le sens! il est plus facile de renoncer à la vie qu'à l'honneur. (*Il ôte son habit en pleurant, baise à plusieurs reprises le médaillon de vétéran qu'il portait sur le cœur et remet son uniforme à un soldat*).

LE MARQUIS, *lit.*

» Vu l'ordonnance du Roi qui soumet à la juridiction des » conseils de guerre tous les délits commis par des militaires » en activité de service;

» Attendu qu'il résulte, tant des débats que des aveux for- » mels et réitérés du nommé Clermont, premier sergent au » régiment de Champagne, qu'il est coupable du meurtre » commis sur la personne du jeune Hyppolite de Franval;

» Ouï le Rapporteur en ses conclusions;

» Le conseil, composé comme il est prescrit par les régle- » mens, jugeant en dernier ressort et sans appel, condamne » à l'unanimité ledit Clermont à passer par les armes. »

Avez-vous quelque chose à opposer à ce jugement?

CLERMONT.

Non, Monsieur le Major. Je ne demande que sa prompte exécution.

LE MARQUIS, *bas à l'Adjudant.*

Monsieur l'Adjudant, désignez les grenadiers qui doivent en être chargés, et envoyez-les sur l'esplanade. (*Pendant cette espèce d'a parté, le soldat auquel Clermont a remis son uniforme et qui a fouillé dans les poches, y a trouvé des papiers qu'il jette près d'une borne, sur la place à gauche.*)

Le régiment peut se retirer. Clermont, entrez dans cette salle; on vous y donnera tout ce que vous désirerez.

CLERMONT.

Je ne desire plus rien. (*On conduit Clermont au corps-de-garde, et le régiment s'éloigne par la droite*).

SCENE VIII.

MARIANNE.

(*Marianne revient en scène ; elle jette autour d'elle des regards inquiets et douloureux*). Où est-il ? qu'en ont-ils fait ?... ah ! ils l'ont emmené sans doute, et je ne le verrai plus. (*Elle voit les papiers qui sont à ses pieds.*) Qu'est-ce que cela? d'où viennent ces papiers? (*Elle lit l'adresse d'une lettre.*) A monsieur le comte Hyppolite de Franval... c'est une lettre de Bordeaux écrite aujourd'hui !. . comment se trouve-t-elle ici? (*Elle la parcourt, réfléchit un moment, paraît frappée d'un trait de lumière, sa figure devient rayonnante, elle s'écrie :*) Je devine tout !... Clermont est innocent. (*A la sentinelle*). Mon ami, où est monsieur le Major? il faut absolument que je lui parle. (*La sentinelle indique la salle du conseil ; Marianne franchit rapidement le perron, frappe avec force.*) Monsieur le Major! Monsieur le Major !...

SCENE IX.

MARIANNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Me voilà.

MARIANNE, *le prenant par la main et l'entraînant avec vivacité sur place.*

Pardon, Monsieur le Marquis, si je manque aux égards

qui vous sont dûs ; mais dans ce moment la nature parle plus haut que tous mes autres devoirs, et je n'entends que sa voix. Mon frère est innocent.

LE MARQUIS.

Pourriez-vous le prouver ?

MARIANNE.

Très-facilement. Lisez. (*Elle lui remet la lettre.*) Mais avant tout.... (*en tremblant*) dites-moi.... Monsieur... où est-il, Clermont ?

LE MARQUIS.

A deux pas d'ici.

MARIANNE.

Je respire.... Lisez.... Monsieur, lisez.

LE MARQUIS *jette un coup d'œil rapide sur la lettre.*

Je ne vois pas...

MARIANNE.

Sans doute. Étranger dans ce pays et à la famille de Franval, vous ignorez ce qu'y s'est passé avant votre arrivée. La somme de soixante mille francs dont il est question dans cette lettre est tout ce qui restait au jeune Comte de la fortune de son père.

LE MARQUIS.

Tout.... c'est impossible.

MARIANNE.

Je dis la vérité.

LE MARQUIS.

Mais, comment ?

MARIANNE.

Je viens ici pour sauver mon frère, et non pour vous révéler les erreurs ou les secrets d'une famille à laquelle je suis attachée depuis mon enfance. Souffrez donc que je vous taise les causes de ce grand désastre ; la délicatesse me l'ordonne.

LE MARQUIS.

Je n'insiste pas.

MARIANNE.

Monsieur Hyppolite destinait une partie de cette somme

à acquitter des dettes d'honneur. Il se flattait en outre de rompre le brillant mariage arrangé par madame la Comtesse, dans l'espoir d'épouser une orpheline sans bien dont il était éperduement amoureux depuis six ans. Vous concevez quel coup cette nouvelle a dû lui porter, quel ravage elle a dû faire dans une tête ardente et romanesque ; il a vu tout à-la-fois sa probité compromise, ses espérances de bonheur évanouies. Délicat, plein d'honneur, mais irritable et sensible à l'excès, ce malheureux jeune homme n'aura écouté que son désespoir, il se sera ôté la vie.

LE MARQUIS.

En effet, je me rappelle la prodigieuse altération de ses traits, lorsqu'il est rentré dans le pavillon.

MARIANNE.

Et le son de sa voix !... et cette défense de le suivre, faite avec une dureté qui ne lui était pas naturelle !

LE MARQUIS.

Comme vous j'ai été frappé de cet accent sinistre, mais il n'en faut pas conclure....

MARIANNE.

N'en doutez pas, Monsieur le Marquis, voilà la vérité. D'un autre côté, mon frère qui ne connaît rien au-dessus de l'honneur, il en a donné cent preuves dans sa vie ; mon frère qui a juré, sur le lit de mort de son brave et vertueux colonel, de périr avant de permettre qu'il fût jamais porté la plus légère atteinte à l'antique réputation de cette famille, a voulu remplir son serment ; il a oublié son propre honneur, ses parens, ses amis ; il n'a vu que l'épouvantable supplice auquel on allait livrer le corps inanimé d'un jeune homme qu'il chérissait, qu'il regardait comme son fils ; il s'est sacrifié pour sauver un nom respectable de l'infamie dont il allait être couvert.

LE MARQUIS.

Il se pourrait !....

MARIANNE.

Oui, Monsieur, cette supposition se fonde sur tant de vraisemblance, elle porte un tel caractère de vérité, qu'il n'est pas permis de la repousser. Faites venir mon frère, et vous verrez si mon cœur m'a trompé.

LE MARQUIS *va au corps de garde.*

Faites approcher Clermont.

SCENE X.

MARIANNE, CLERMONT, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Clermont, avez-vous connaissance de cet écrit ?

CLERMONT, *à part avec trouble.*

Imprudent !

MARIANNE, *au marquis avec joie.*

Voyez comme il se trouble !....

CLERMONT, *de plus en plus troublé.*

Que dites-vous, Marianne ? (*au Major*) Comment se trouve-t-il entre vos mains, Monsieur ? Veuillez me le rendre; il ne m'appartient pas, et devrait être anéanti maintenant.

MARIANNE, *de même.*

Son agitation ne vous dit-elle pas assez ?....

CLERMONT, *sévèrement.*

Ma sœur, ceci vous est parfaitement étranger, et je vous ordonne de garder le silence.

LE MARQUIS.

Répondez-moi, Clermont. Cette lettre a-t-elle été remise au jeune Comte de Franval ?

CLERMONT.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Par qui ?

CLERMONT.

Par moi.

LE MARQUIS.

Quand?

CLERMONT.

Ce matin.

LE MARQUIS.

A quelle heure?

CLERMONT.

Monsieur... peu importe... je crois...

LE MARQUIS.

Il importe beaucoup. Clermont, j'exige la vérité. A quelle heure?

CLERMONT.

Vers la fin du déjeûner.

LE MARQUIS.

Il en connaissait donc le contenu quand il nous a quittés si brusquement?

CLERMONT.

Je le crois.

LE MARQUIS.

Comment s'est-elle trouvée sur vous?

CLERMONT.

Je l'ai ramassée.

LE MARQUIS.

En quel endroit? Rien n'est indifférent.

CLERMONT.

Dans le jardin.

LE MARQUIS.

L'avez-vous lue?

CLERMONT.

J'aurais commis une indiscrétion.

LE MARQUIS.

Il en est d'excusables; elle était ouverte. L'avez-vous lue, Clermont?

CLERMONT.

Non, Monsieur.

MARIANNE.

Il vous trompe, Monsieur. L'opiniâtreté de ses refus est la conséquence de son dévouement. C'est encore un nouvel

acte de générosité. Mais je saurai bien le contraindre à vous dire la vérité. (*au Marquis.*) Donnez-moi cette lettre ; je vais au château, je la montre à madame la Comtesse, j'acquiers la preuve de l'innocence de mon frère, et je reviens bientôt l'arracher au supplice qu'il n'a pas mérité.

(*Fausse sortie.*)

CLERMONT, *bas au Marquis.*

Laissez-la s'éloigner, Monsieur. C'est la seule grâce que je vous demande.

MARIANNE, *revenant.*

Mais vous me promettez, Monsieur le Major, de suspendre jusqu'à mon retour, l'exécution de cet affreux arrêt ?

CLERMONT *de même.*

Qu'elle ne soit pas témoin... je vous en conjure.

LE MARQUIS, *avec un peu d'embarras, et sans regarder Marianne.*

Allez, allez, bonne Marianne.

CLERMONT

Oui... oui... adieu ma sœur.

(*Marianne sort en courant par la gauche.*

SCÈNE XI.

CLERMONT, LE MARQUIS, puis L'ADJUDANT et quatre Grenadiers.

LE MARQUIS, *avec bonté.*

Clermont, il en est tems encore, avouez tout avec franchise et sans nulle considération.

CLERMONT

Je n'ai rien à vous dire, Monsieur.

LE MARQUIS.

Il ne me reste donc plus qu'à remplir mon devoir, quelque douloureux qu'il soit.

(*Il appele du geste l'Adjudant qui est au fond et qui s'a-*

vance avec quatre hommes ; puis il sort en témoignant la douleur qu'il éprouve. Clermont se place au milieu des quatre grenadiers.

SCENE XII.

L'ADJUDANT, CLERMONT, BEAUSOLEIL, UN CAPORAL, Grenadiers.

(*Un caporal sort du corps-de-garde avec deux hommes pour relever les postes, Beausoleil est du nombre ; on le conduit vers une guérite qui est à droite.*)

BEAUSOLEIL *quittant le caporal et mettant son fusil par terre.*

Ah ! mon pauvre oncle !

(*Il tire son mouchoir et sanglotte.*)

CLERMONT.

Ne pleure pas, mon ami ; sois homme et soldat.

(*Il s'éloigne lentement par la droite.*)

BEAUSOLEIL.

Tiens ! parce qu'on est soldat, c'est-y un'raison pour voir d'sang froid un'calamité pareille ? y n'est pas donné à tout l'monde d'avoir un mauvais cœur.

LE CAPORAL *durement.*

Beausoleil, à ton poste.

BEAUSOLEIL.

Adieu donc, mon oncle. (*Il ramasse son fusil, et va recevoir la consigne en pleurant.*)

SCÈNE XIII.

BEAUSOLEIL, *dans sa guérite, qui fait face au public.*

Plus qu'j'y pense, moins qu'j'comprens comment qu'ce malheur-là a pu arriver !... et v'là qu'au lieu d'un malheur, y

vont en faire deux !... Y vont casser la tête à mon oncle !... là haut... sus c't'esplanade... y semble qu'y z'ayont fait exprès d' me mettre en faction dans c' quart d'heure là. Oh ! mon Dieu !. . . mon Dieu ! . . . un si bon parent ! l'plus brave homme des hommes !...

SCENE XIV.

CLERMONT, L'ADJUDANT, huit Grenadiers *sur l'esplanade*, BEAUSOLEIL, *sur la place.*

(*L'Adjudant conduit Clermont à l'angle du rempart, le fait mettre à genoux, lui offre un bandeau que celui-ci refuse, puis se retourne vers le détachement qui fait halte au niveau de la coulisse.*)

L'ADJUDANT.

Portez armes !.. apprêtez armes !

(*Clermont présente noblement sa poitrine.*)

SCÈNE XV ET DERNIÈRE.

CLERMONT, L'ADJUDANT, MARIANNE, NICETTE, LE MARQUIS, BEAUSOLEIL, Soldats.

MARIANNE, *en dehors, à gauche.*

Arrêtez !

NICETTE, *de même.*

Arrêtez !

MARIANNE, *entre en tenant une lettre qu'elle montre de loin.*

Une lettre que madame la Comtesse envoyait à monsieur le Marquis.

(*Aux cris de Marianne, Officiers et Soldats sortent de la caserne et garnissent le perron et la place. Le Major revient, reçoit la lettre et la parcourt rapidement.*)

LE MARQUIS, *rendant la lettre à Marianne.*

— Bonne Marianne, annoncez vous-même cette heureuse nouvelle. C'est la juste récompense de votre attachement pour Clermont.

MARIANNE, *lit à haute voix et avec ivresse.*

« Monsieur le Marquis, partagez ma joie. Mon fils m'est » rendu; on me répond de sa vie. Je sais tout: au lieu d'un » crime à punir, nous avons à récompenser un acte d'hé- » roïsme. Renvoyez-moi Clermont; il me tarde de presser » sur mon cœur un ami que sa belle action place au rang des » hommes les plus recommandables de son siècle. »

La Comtesse de FRANVAL.

Vous l'entendez !.. Viens, viens, mon frère. (*Au signe du Marquis, les Grenadiers font un passage à Clermont qui accourt.*) (*Au Marquis.*) Hé bien ! Monsieur, que vous avais-je dit ?

LE MARQUIS.

Ah ! ce trait admirable est au dessus de tout éloge. (*à Clermont en lui tendant les bras.*) Ami rare et généreux, il est donc vrai que tu donnais ta vie pour conserver l'honneur de toute une famille ? Ah ! ce dévouement sublime fait couler mes larmes.

CLERMONT.

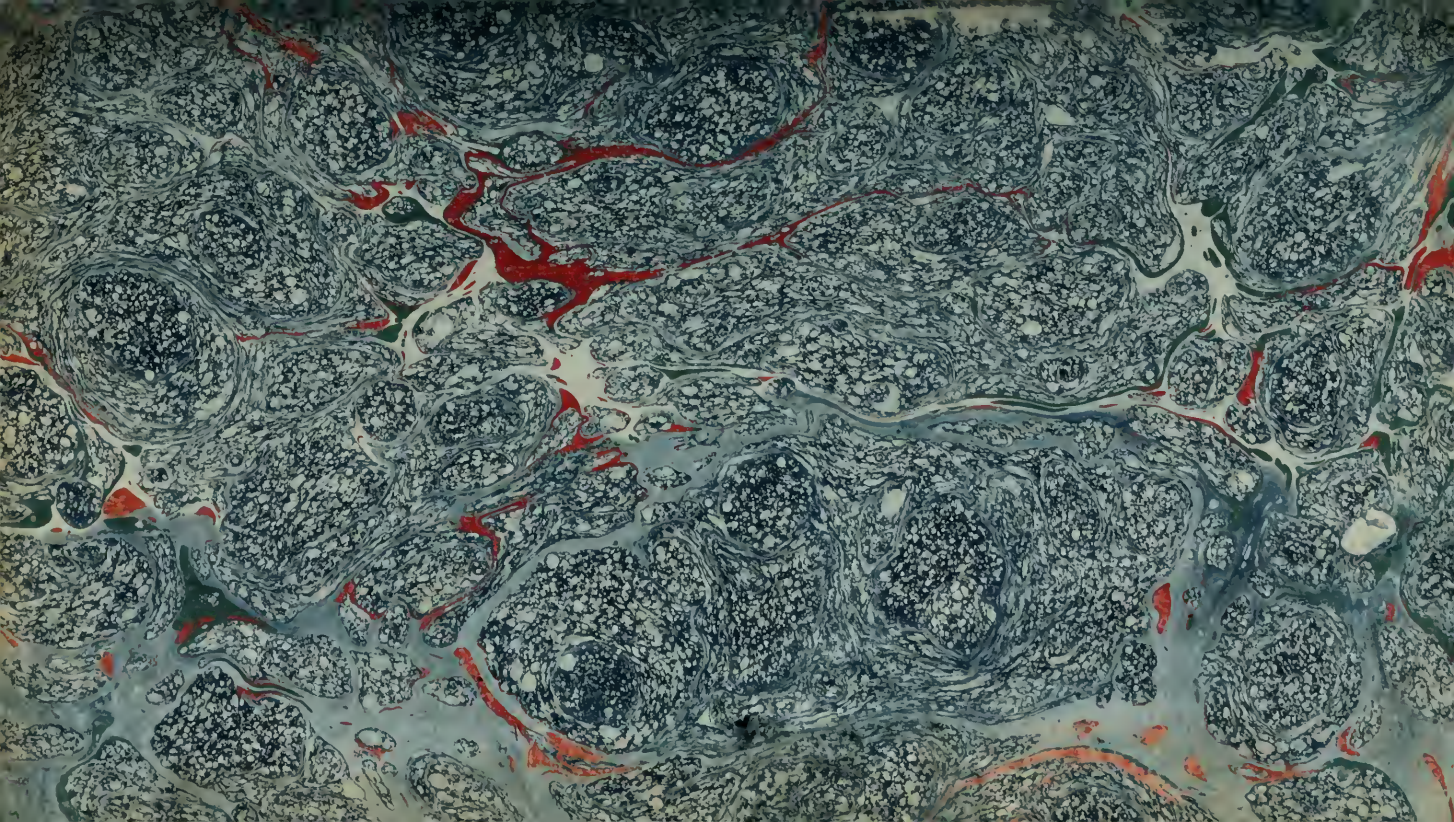
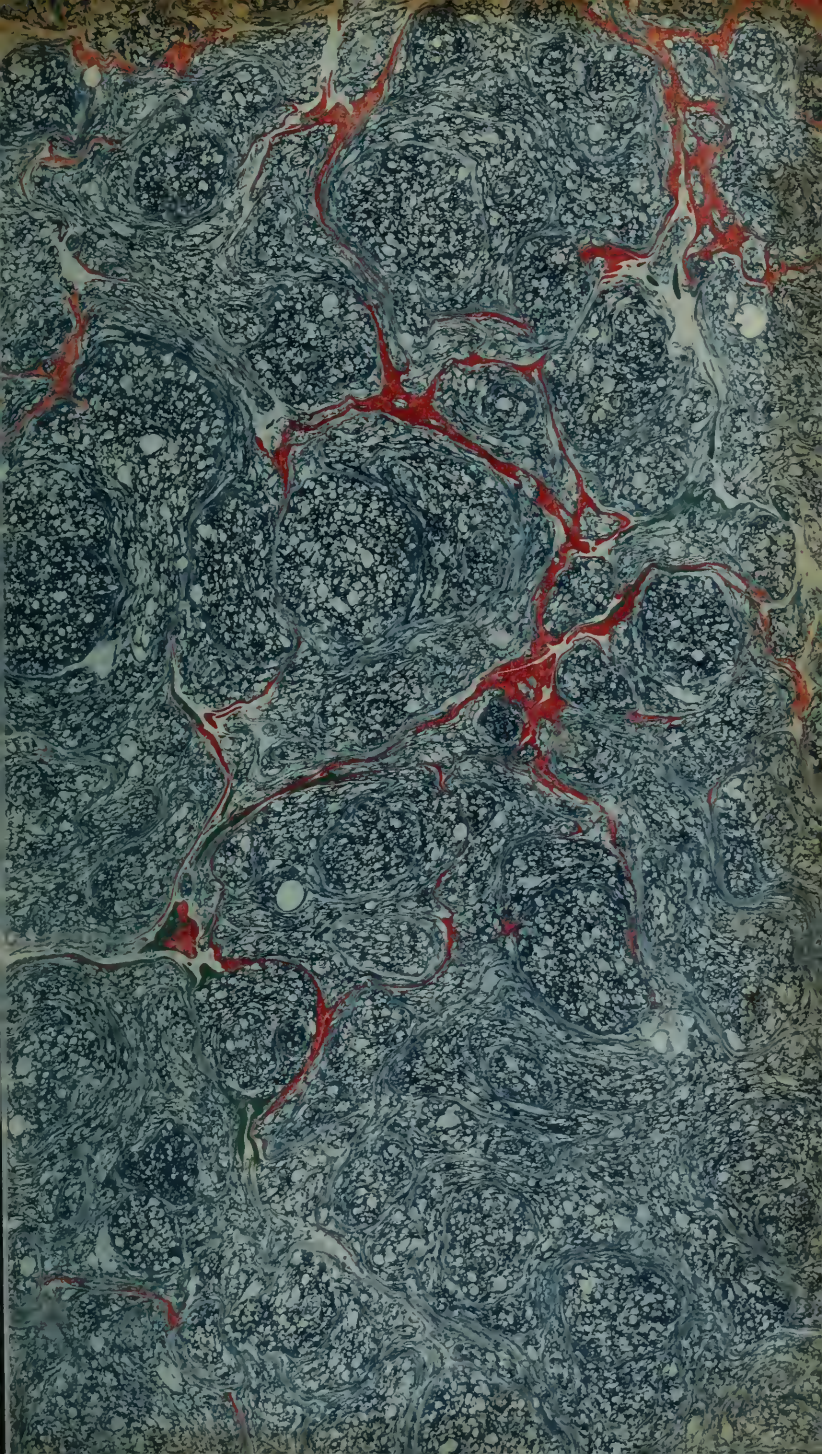
Cette action vous étonne; vous la nommez un dévouement sublime, et moi je la trouve toute naturelle. Je suis au bout de ma carrière, j'ai perdu mon bienfaiteur, son fils me restait pour m'attacher à l'existence; un événement affreux me l'enlève et plus heureux que je ne pouvais l'espérer, au lieu de mourir obscurément j'utilisais encore mon trépas en offrant le peu de jours qui me reste à une famille qui m'a comblé de bienfaits !... J'étais destiné par état à mourir au champ d'honneur; hé bien ! je périssais pour l'honneur, n'aurais-je pas rempli ma tâche ?...

LE MARQUIS.

J'irai demain à Bordeaux, je ferai part au Gouverneur de la Province de cet acte d'héroïsme et je le prierai, au nom de tout

le régiment, d'écrire au Roi, pour lui demander le brevet d'officier auquel vous avez de si justes titres, et la croix de Saint-Louis. Si le Souverain décerne des récompenses au brave qui expose sa vie sur le champ de bataille, combien n'en doit-il pas à celui qui non-seulement sacrifie son existence, mais ne craint pas de se dévouer au supplice et à l'infamie pour sauver l'honneur d'une famille ? Un tel homme devient l'objet du plus touchant intérêt, et de l'admiration de tous les cœurs sensibles et vertueux.

(*Tableau général formé par tout le monde qui s'empresse autour de Clermont. Roulement. La toile tombe.*)

FIN.

BIBLIOTHECA